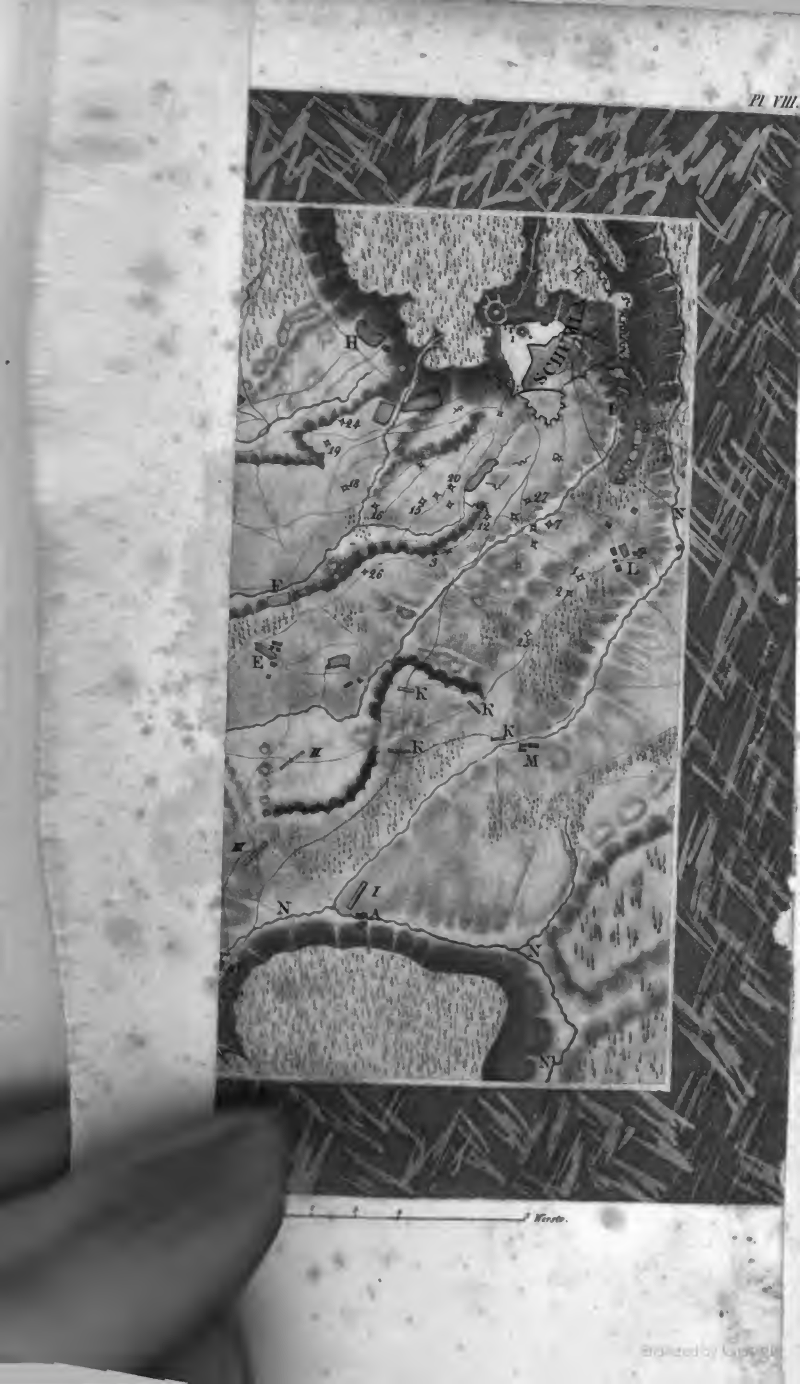


Traité sur la guerre contre les Turcs. Tr. par L. Blesson



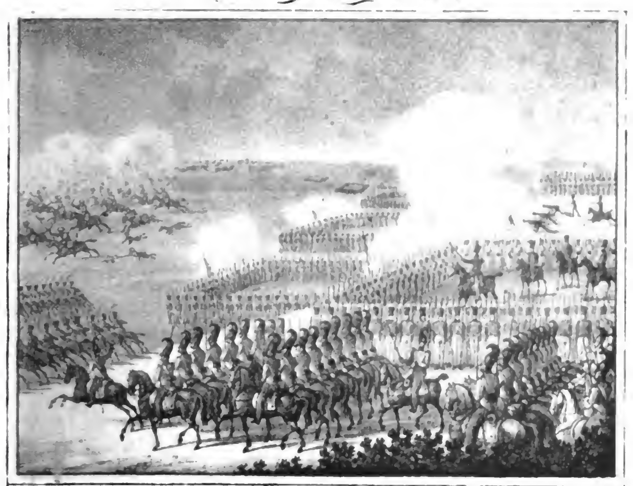
Traité sur la guerre contre les Turcs. Tr. par L. Blesson


600005842P


SCHEHIL
H
F
E
K
K
K
K
M
L
N
N
N
N
I
A
Werste.

TRAITÉ
sur
LA GUERRE CONTRE LES TURCS
par
le Lieutenant Général Prussien
BARON DE VALENTINI.

Traduit de l'Allemand
par
L. BLESSON.



Bataille de Battin.

BERLIN,
chez G. Fincke.
1830.

TRAITÉ

SUR

LA GUERRE CONTRE LES TURCS.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

DU

Lieutenant-Général Prussien

BARON DE VALENTINI

PAR

L. BLESSON.

BERLIN,

CHEZ G. FINCKE.

SE TROUVE AUSSI A PARIS, CHEZ ANSELIN. A LONDRES, CHEZ BLACK YOUNG AND YOUNG. A ST. PETERSBOURG, CHEZ ASHER & BELISAR. A VARSOVIE, CHEZ GLUCKSBERG & BRZEZINA. A LEIPSIC, CHEZ LÉOPOLD MICHELSEN. A BRUXELLES, CHEZ JEAN FRANK.

1830.



Des empires fameux l'écroulement funeste
N'est point l'effet frappant de la haine céleste
Rien n'était arrêté par l'ordre des destins;
Où prospère le sage
L'imprudent fait naufrage,
Le sort est en nos mains.

Frédéric II. Ode VII.

DÉDIÉ AUX

ARMÉES RUSSES TRIOMPHANTES

DU

CROISSANT

PAR

UN ANCIEN COMPAGNON D'ARMES.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

La guerre contre les Turcs, si différente de toutes les autres, réclame à juste titre un chapitre à part de l'art de la guerre. Quoique partie intime de la grande, il s'y mêle tant d'élémens hétérogènes et qui forment épisode, provenans du pays, des hommes et des usages, que j'ai cru devoir consacrer un ouvrage particulier à cet ennemi exotique, pour compléter mon traité sur la guerre.

On sait du reste bientôt à quoi s'en tenir avec lui. Une campagne, un coup-d'oeil sur l'histoire, et le souvenir de ce que les feuilles publiques nous en ont rapporté depuis Joseph et Catherine II, — joints aux narrations

des voyageurs éclairés, peuvent suffire pour se former un plan d'opérations convenable.

Août 1822.

L'intérêt que le public a bien voulu prendre à la première édition du traité sur la guerre contre les Turcs, m'engage à en publier une seconde. Si des critiques quelques fois passionnées se sont élevées contre cet ouvrage, les faits et l'issue de la dernière guerre se sont chargés de sa défense. J'ai donc cru devoir ne rien changer d'important à la première partie, et je ne signalerai ici qu'une remarque, p. 192, sur la campagne de Munnich: mais les événemens des dernières sept années sont venues s'y joindre naturellement comme seconde partie. Le cours de la narration indique les sources auxquelles j'ai puisé, et leur gagnera la confiance du lecteur. J'ai supposé que la carte sommaire placée en tête des plans, serait plus agréable pour suivre les mouvemens des armées en général, que l'esquisse qui se trouve sur le plan I. dont l'imperfection a été excusée dans le tems, par son origine comme par le manque absolu de matériaux exacts. Je n'ai pas négligé cependant de

la corriger autant que faire se pouvait, pour que ces deux cartes se complètent mutuellement. Que le lecteur veuille bien avoir quelque indulgence pour l'orthographe des noms. Il ne manque point de confusion sur ce théâtre de guerre, et celle des noms propres n'est pas la moindre.

A l'instar des conjectures et résultats qui terminent la première partie, j'ai ajouté à la seconde des réflexions et opinions, qui réunissent sous un point de vue ce qu'un militaire réfléchi a dû conclure des résultats de la campagne de 1828. Mais, les événemens dévançant l'écrivain, ces réflexions que j'avais écrites sous le titre de perspectives, ont été revues depuis, quant au style et à la forme, afin de ne pas passer pour prophète après coup.

On a désiré que je m'étende davantage, et que j'approfondisse plus encore la guerre contre les Turcs, en embrassant leurs anciennes campagnes et surtout celle d'Eugène et de Laudon: mais me souvenant du précepte de Cicéron, je n'ai pas voulu faire plus que je ne pouvais. Que la chute de l'empire turc attende son Gibbon, et, quant à mon faible ouvrage, puisse-t-on du moins y reconnaître un tableau

fidèle des Turcs, tels qu'ils étaient de notre tems, et tels qu'ils sont encore aujourd'hui!

C'est en me rappellant de glorieux souvenirs que je dédie ce traité aux armées russes triomphantes du croissant. Fier d'avoir partagé jadis leurs travaux guerriers sur ce même théâtre, c'était une satisfaction pour moi de pouvoir maintenant décrire leurs hauts-faits, et d'en faire hommage à mes anciens camarades.

Décembre 1829.

INTRODUCTION

DU TRADUCTEUR.

On ne manquera certainement pas de m'accuser de présomption, d'avoir entrepris l'ouvrage que j'ose offrir au public. Je n'ai d'autres excuses que les sentimens que j'ai voués à l'auteur, qui désirait que je m'en charge, pour être assuré que la traduction, se faisant sous ses yeux, rendrait exactement ses idées et sa manière de les présenter.

Loin de supposer qu'il me serait possible de mieux écrire que Mr. Eugène de la Coste, qui a traduit la première partie, mais qui n'a pas toujours



pénétré le sens, parcequ'il n'est pas partout facile à saisir pour un étranger, j'ai profité de son ouvrage en me contentant de redresser les erreurs involontaires, dans lesquelles il est tombé, et d'intercaler les passages qu'il avait jugé nécessaires d'omettre. J'ai renvoyé à la fin du texte les notes qui me paraissaient ne pas s'y rattacher immédiatement, et j'en ai fondu d'autres qui pouvaient y rentrer sans distraire l'attention du lecteur.

Des remarques se sont offertes à ma plume tout en travaillant, j'ai cru ne pas devoir les supprimer; ceux qu'elles pourraient intéresser les trouveront à la fin de l'ouvrage, L'auteur n'a pas voulu les voir avant l'impression; j'en suis donc seul responsable. Si quelque fois je me suis permis d'énoncer une manière de voir un peu différente de la sienne, qu'on veuille y reconnaître la pleine liberté qu'il s'honore d'accorder à la discussion scientifique.

Le traité sur la guerre contre les Turcs est le troisième volume du grand ouvrage sur l'art de la guerre, qui a porté Mr. le lieutenant-général Baron de Valentini aux premiers rangs parmi nos auteurs

militaires, et qui jouit en Allemangne d'une réputation bien méritée.

Il me reste à dire les raisons qui m'ont engagé à employer une orthographe particulière pour les noms propres. Les cartes annexées à ma traduction étant ortographiées d'après la prononciation allemande, parcequ'elles sont allemandes — et cette méthode étant une des meilleures, pour que le lecteur puisse, en nommant l'endroit d'après la prononciation de sa langue, être à peu près sûr de lui donner le nom qu'il porte dans le pays, et par conséquent de se faire entendre, — j'ai cru devoir faire de même, et j'ai écrit les noms des villes et des personnes de manière à ce que les lettres gardant leur valeur accoutumée, le son soit celui que la langue russe ou turque exige. Comme ces langues ont un alphabet particulier, il m'a semblé que cette innovation pourrait ne pas déplaire; il en est même résulté l'avantage d'indiquer plus exactement encore certains sons qu'il n'est possible en Allemand. J'ai donc remplacé par exemple la *sch* par un *j*, et j'ai écrit Sjoumla et Diebitj au lieu de Schumla et Die-

bitsch. Choumla et Diebitch ne rendant pas exactement le *Scha* russe qui fait entendre *le S*, pour ainsi dire, mouillé. Partout où j'ai conservé le *ch*, j'ai voulu exprimer le son guttural qui est entre le *j* et le *ch* français, le *ch* allemand, dans *ich*, qu'il m'a été impossible d'indiquer au juste avec des lettres françaises.

J'ai de tems à autre mis en parenthèse, pour la commodité du lecteur, l'ortopraphe ordinaire, ou celle qui à été suivie dans les cartes.

Berlin, en Janvier 1830.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LES TURCS IL Y A CENT ANS ET PLUS.

CHAPITRE SECOND.

LES TURCS DES TEMS MODERNES.

CHAPITRE III.

LES TURCS DE NOTRE TEMS.

CAMPAGNES DE 1809 ET DE 1810.

Usages

CAMPAGNE DE 1811.

CONJECTURES ET RÉSULTATS.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE IV.

LES TURCS TELS QU'ILS SONT AUJOURD'HUI.

INSURRECTION DES GRECS.

GUERRE ENTRE LES RUSSES ET LES TURCS.

CAMPAGNE DE 1828.



RÉFLEXIONS ET OPINIONS.



GUERRE EN ASIE.

CAMPAGNE DE 1829 EN EUROPE.

PREMIER

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

LES TURCS IL Y A CENT ANS ET PLUS.

Il est remarquable que Montecuccoli nous propose les Turcs pour modèle, tant par rapport à l'adresse de commencer la guerre à tems, que par rapport à la manière de la faire. Ce grand maître nous recommande même leur méthode de marche et de campement. La victoire de St. Gotthard, qu'il remporta sur eux en 1664 comme général en chef de l'armée chrétienne, n'a pas pu ébranler la haute idée, qu'il avait de son ennemi. Aussi est il vrai, qu'il arriva après cette bataille, ce que les Turcs n'ont jamais refait depuis. Quoique battus et rejettés avec grande perte de l'autre côté du Raab, ils se retirèrent, en masse serrée, en ordre à leur manière, le long de la rive droite de la rivière, sur Gran, où ils passèrent le Danube, pour reprendre une offensive bien prononcée contre le Waag et comme on doit le supposer dans l'intention d'envahir la Moravie. Les subsistances et les renforts dont le besoin se faisait sentir avaient en-

gagé l'armée chrétienne à rebrousser chemin jusqu'à Oedembourg et à se rapprocher du Danube près d'Altenbourg. Instruit du passage des Turcs à Gran, Montecuccoli fit traverser le fleuve à son armée à Presbourg, et dévança l'ennemi sur le Waag. Le Visir surpris d'y trouver déjà les Chrétiens, en fut si etonné, qu'il prétendit, *qu'ils avaient des esprits familiers qui leur trahissaient ses projets.* Il se maintint cependant sur cette frontière de la Hongrie, et conclut une paix avantageuse, par la quelle il conserva la forteresse de Neuhaeusel et plusieurs places conquises.

Une paix avec les Turcs n'est, à proprement dire, qu'une armistice pour plusieurs années. Quoique cette différence n'aie l'air que d'une forme assez vague, elle n'en a pas moins un sens très profond. Les sectateurs de Mahomet sont, d'après l'intention de leur Prophète et d'Osman, le fondateur de l'empire turc, destinés à faire une guerre continuelle aux peuples qu'ils regardent comme mécréans. Le croissant, signe symbolique, doit faire le tour du monde, et tout le reconnaître ou se plier sous son joug. Aussi les Turcs n'ont ils jamais nié, ce dont les conquérans chrétiens n'ont jamais voulu convenir, que tout ce qu'ils acquièrent par la guerre, en territoire ou en places fortes, n'est qu'un pas de fait pour agrandir leur conquête, et c'est dans cette idée religieuse qu'il faut chercher la cause de leur grandeur, comme celle de leur déclin depuis qu'ils s'en sont départis.

La Hongrie tombée en leur pouvoir leur ouvrait la route de l'occident de l'Europe, et les conduisit

deux fois devant Vienne. Les ambitieux de Transylvanie et les mécontents de Hongrie, s'abaissèrent à leur servir d'aide et de précurseurs. Il est heureux que les souverains allemands aient pu se réunir sous la banière impériale et que Jean Sobieski avec ses 40000 Sarmates, combattans à la turque, soit venu à tems porter secours à cette pesante phalange. Nous aurions peut-être sans cela subit alors, le sort des Grecs et des Valaques de nos jours.

La politique des Turcs de ces tems prouve leur adresse à ne combattre leurs ennemis qu'isolément, et à faire leur paix avec l'un, quand il y avait moyen de remporter des avantages sur l'autre. C'est ainsi qu'ils profitèrent de l'armistice de 20 ans avec l'Autriche, conclue à la suite des victoires de Montecuccoli, pour enlever Candie aux Vénitiens, et commencer ensuite une guerre avec la Pologne et la Russie, qui leur rapporta Kaminiec en Podolie et une partie de l'Ukraine.

La nouvelle guerre qu'ils entreprirent contre l'Autriche par l'influence de la France et contre leur habitude avant l'expiration de l'armistice, commença à la vérité par le siège de Vienne dont il vient d'être question, dura 20 ans, mais finit fort malheureusement pour eux, par la perte de la Hongrie, de l'Esclavonie et de la Transylvanie à la paix de Carlowitz en 1699. Il leur fallut rendre également les pays arrachés à Venise et à la Pologne et céder Asof à la Russie. Nous les trouvons donc à la fin du siècle réduits presque à leur frontière actuelle, peu dangereux pour la chré-

tienneté, qui ne continuait de prier le ciel de les en délivrer que pour la forme. C'est surtout à Eugène de Savoie, qui vit encore dans les chansons du peuple, qu'on est redevable, parmis tous les capitaines de la maison d'Autriche, que le croissant turc tende évidemment vers son déclin, car ce n'est que par la jalousie mutuelle des puissances chrétiennes qu'il se maintient encore sur l'horizon de l'Europe.

Pour montrer comment dans les combats qu'on a livrés, l'éxistence des armées européennes était toujours compromise, et comment la valeur sauvage des Osmaulis échouant presque à chaque attaque contre les cohortes disciplinées des chrétiens, les premiers ont cependant parfois remporté la victoire, dont le résultat ordinaire était la destruction de l'armée et la mort ou la captivité de son général ([1] *), il nous faut développer la tactique des uns et la manière de combattre des autres.

Les Turcs accoutumés alors à des guerres continuelles n'éprouvaient pas les mêmes difficultés que de nos jours, à mettre en campagne des armées de cent mille hommes et davantage. Leur artillerie était toujours nombreuse. Les Chrétiens leur ont pris, dans des jours de victoire, des centaines de pièces de canon. De plus ils avaient pour auxiliaires les peuplades tartares et scythes des bords de la mer noire qui maintenant, sous le nom de cosaques, sont leurs ennemis. Les armées Autrichiennes ne pouvant pas, comme il a été dit, se fier à leur cavalerie légère hongroise,

*) Voir: notes de l'auteur.

se trouvaient, pour ainsi dire, dans l'impossibilité d'envoyer des partis, des éclaireurs ou des fourageurs. Elles ne trouvaient de sureté que dans leur rangs serrés, sur six hommes de profondeur dont deux armés de piques, et avaient outre cela souvent recours aux chevaux de frise, dont les Russes firent encore usage dans leurs guerres posterieures à l'époque dont nous parlons, en s'en entourant dans tout les sens. Il est assez singulier de trouver dans les armées chrétiennes la cavalerie entre-mêlée à l'infanterie: par exemple, un bataillon alternant avec quatre escadrons; méthode cependant naturelle, vu l'impétuosité de l'attaque des Turcs toujours supérieurs dans la mêlée, mais qu'on répugnerait à employer aujourdhui. La cavalerie avait l'ordre de tirer, et les dragons combattaient souvent à pied. Montecuccoli plaça dans la bataille de St. Gotthard des pelottons de trente musquetaires sur le flanc de ses escadrons et s'en est bien trouvé. Il était important d'entretenir par pelotons ou divisions un feu bien nourri contre les Janissaires qui s'élançaient, alors encore, avec courage et en masse serrée sur tous les points ou s'efforçaient d'ouvrir les chevaux de frise à coup de hâche. Le prince Louis de Bade, sous les yeux duquel le grand Eugène s'est formé, eut l'idée lumineuse pour le tems d'extraire des tirailleurs de ses bataillons, pour en amuser l'ennemi jusqu'au moment où il s'ébranlait pour l'attaque. Une armée en bataille formait ordinairement un carré long, les deux lignes étant réunies à leur flancs par des troupes en ligne ou en colonne. Les généraux recommandaient tou-

jours de ne jamais rompre cet ordre, surtout pour poursuivre après avoir repoussé l'attaque; les Turcs étant assez rusés pour faire plusieurs fausses attaques après avoir placé de fortes réserves ou embuscades les unes derrière les autres, pour ramener les chrétiens qui s'étaient abandonnés imprudemment à la poursuite, et entamant alors les lignes par leur trouées. Il n'était permis qu'à la cavalerie légère, placée à cette fin entre les lignes, de les traverser, de poursuivre la cohue informe des Turcs, après leur échec, tandis que les lignes solides comme des murailles, ne gagnaient du terrain qu'en masse, toujours prêtes à offrir un asile à leur coureurs et à recevoir la cavalerie turque qui revient aussi vite qu'elle se disperse.

Les Turcs du tems ne connaissaient pas plus un ordre de bataille ou un déploiement que ceux des dernières guerres, mais on les trouvait toujours en grosses masses continues, souvent sur tous les côtés du grand carré des chrétiens, méthode d'attaque qui se formait peut-être tout naturellement, par leur superiorité en nombre et l'ardeur générale de cette multitude furieuse.

On conçoit aisément que l'armée chrétienne était obligée d'avoir toujours son attirail auprès d'elle, le faisant marcher et camper, soit entre les colonnes ou les lignes, soit sous la protection d'un corps de troupes particulier. Car sur ce théâtre de la guerre, il lui était indispensable d'avoir sous la main son materiel et ses approvisionnemens, puisqu'au moindre éloignement ils devenaient la proie des peuples entiers organisés en partisans.

Les Turcs renfermaient tout ce qu'ils trainaient à leur suite, dans leur camp, qu'il retranchaient toujours. Ils avaient plus de luxe et de richesses alors et cependant ils se battaient mieux qu'aujourd'hui malgré leur magnificence et leur recherche. (On serait tenté de croire, que c'est une particularité attachée à la despotie militaire de concentrer des richesses et des choses de prix dans un camp. Napoléon aussi avait, dans sa dernière campagne, ses trésors et les bijouterie de sa couronne à l'armée; peut-être ne les croiait-il pas en sureté autre-part. —) L'aspect d'un camp turc rapelle involontairement ceux des Romains qui étaient également retranchés. Mais on ne saurait attribuer cette ressemblance, ni à l'imitation, ni à la tradition; car sans contredit Ali Pacha de Janina est le seul Turc qui aie jamais su qu'il y a eu des Romains au monde, puisqu'il se vantait d'être le successeur de Pyrrhus. Du reste cette habitude de se retrancher ne date chez les Turcs que d'une époque raprochée où ils commençaient à perdre l'ascendant d'une initiative continuelle. Du tems de Montecuccoli ils ne l'avaient pas encore adoptée. Peut-être les ingenieurs de Louis XIV. leur ont-ils donné quelques leçons, dont cependant on ne rencontre plus maintenant la moindre trace. En général ils ne sont point imitateurs, et c'est peut-être là leur plus grande sagesse. *Nous sommes nous*, disent ils habituellement. Un souverain de génie sur le trône de Mahomet, loin de vouloir introduire chez eux les méthodes européennes, chercherait sans contredit à développer le germe des qualités particulières qui existe

évidemment dans la masse de la nation. — Alors, mais alors seulement, ils pouraient redevenir dangereux, si non pour l'Europe entière, du moins pour leurs voisins. — Mais, comme dit le prince de Ligne, que deviendraient les peuples de l'Europe, si un savonnier etait ministre d'état, un jardinier grand-admiral et un laquais général en chef?



CHAPITRE II.

LES TURCS DES TEMS MODERNES.

La guerre contre les Turcs est de toutes les guerres connues celle qui rappelle le plus de souvenirs antiques, tant par le champ de bataille que par la manière de camper et de combattre. Les combats même ressemblent à ceux que Polybe a si bien décrit; car les Turcs ne se battent jamais que devant le front de leur camp. Au temps de leur grandeur ils allaient avec toutes leur forces au devant des assaillans, aujourdhui il le font encore au moins avec leur cavalerie. Après avoir repoussé, comme il arrive d'ordinaire, cet essaim confus, on marche à l'attaque du camp, et c'est alors l'image frappante d'un combat contre une compagnie de sangliers qu'on cherche à tuer après l'avoir acculée à sa bauge.

Autrefois le manque total d'infanterie légère, dans les armées empésées et lourdes de l'Europe, devait donner un grand avantage aux Turcs. Toutes les relations du commencement du dernier siècle et plus tard, vantent les janissaires comme la meilleure infan-

terie légère qu'on puisse voir. Mais il faut convenir aussi qu'on n'était pas bien difficile, puisqu'ils n'étaient formidables que dans un terrain entrecoupé, et que la cavalerie européenne ne les redoutait nullement en plaine.

La réputation de la cavalerie légère turque s'est soutenue jusqu'à une époque beaucoup plus reculée. Les moeurs du peuple le rendent cavalier hardi. Les voyageurs qui ne peuvent parcourrir l'orient qu'à cheval, racontent que le guide turc gravit la montagne au galop et la descend ventre à terre, à travers les buissons et les rochers, et se moquant du cavalier européen qui n'ose le suivre.

Cette hardiesse individuelle se conserve dans les masses. „La cavalerie turque, dit un témoin de grande expérience *), franchit buissons, montagnes et rochers, sans hésiter. Elle débouche à l'improviste par les sentiers les plus étroits et ne craint pas le désordre, parcequ'elle n'est point habituée à l'ordre. — Elle est par cela même très redoutable dans un terrain coupé, arrivant par des endroits qu'on croirait impraticables. On la voit alors paraître tout à coup sur les flancs ou sur les derrières de l'armée; deux ou trois hommes se montrent, jettent un coup-d'oeil, dans un instant il y en a cinq et six cents et malheur alors au bataillon ou au carré qui est en désordre ou qui perd la tête." Toutes fois

*) Le traducteur des campagnes de Veterani dont les remarques prouvent qu'il est un officier de distinction qui a fait comme observateur scrupuleux les campagnes du maréchal Romanzof.

ceci ne s'applique qu'à l'élite de la cavalerie des Turcs, aux Spahis. Ils ont une quantité de canaille asiatique à cheval, qui ne ressemble nullement à ce portrait.

Mais ce qui prouve surtout l'instinct guerrier du Turc, c'est qu'il est fantassin et cavalier suivant les circonstances. Quand le Spahis perd son cheval il se range aussitôt parmis l'infanterie, et le Janissaire monte sans hésiter sur le premier cheval que le hasard lui procure.

Il est digne de rémarque, et cette circonstance est à l'avantage des puissances chrétiennes, qu'on trouve dans les guerres du dixhuitième siècle, une disproportion beaucoup moindre que dans les précédentes entre les forces numériques des troupes. Montecuccoli se plaint surtout de la faiblesse des armées chrétiennes, et cependant il ne demande modestement que 50 mille hommes, moitié cavalerie et moitié infanterie; proportion alors usitée, pour tenir tête à une armée turque souvent double de ce nombre. Les Turcs reparûrent aussi forts dans les campagnes d'Eugène, mais il eut cent mille hommes à leur opposer dans le commencement. L'accroissement des armées permanentes fournit dès-lors le moyen d'entrer en campagne avec des forces considérables, mais qui fondaient bien vite, plus par l'influence d'un pays et d'un climat inaccoutumé que par toute autre raison. Aussi voyons nous jusqu'au derniers temps, les armées chrétiennes rarement dépasser le nombre de trente mille combattans, au moment d'en venir aux mains avec les Turcs.

Les ravages que les maladies font dans les armées

chrétiennes en Turquie, méritent une attention toute particulière. Si par bonheur nous échappons à la peste sur les bords du bas Danube, les dissenteries, les fièvres tierces et putrides, — suites naturelles d'un climat ardent, de la secheresse brûlante du jour et des rosées fraiches de la nuit, — jointes au manque absolu d'eau potable, dans un pays qui manque de sources, et où les ruisseaux sont presque déssechés, remplissent les hôpitaux et moissonnent les hommes. Les armées autrichiennes ont fait dans leur dernière guerre contre les Turcs des pertes immenses par ces maladies. Le nom de fièvre de camp et fièvre d'Hongrie qu'on leur a donné, prouve qu'elles sont attachées à ce climat et à ce sol et y prennent un caractère tout particulier. — Les armées russes ont également toujours plus perdu par ces fièvres que par le fer de l'ennemi, mais jamais en même proportion que les troupes allemandes. Peut-être cette remarque pourrait elle indiquer la source du mal. La manière de vivre du soldat russe, l'usage des mets aigres qu'il aime (la choux croute et le *Schtschi* qu'il prépare avec des raves, des choux, des fruits verds, et d'autre végetaux) l'habitude qu'il a de ne se nourrir, pendant tout le carême grec, que de végetaux et de poissons maigres, préviennent en quelque sorte la putridité. Le grand usage de viande est évidemment pernicieux dans ce climat, tandis qu'au contraire la prétendue malignité des fruits qui croissent en abondance dans la vallée du Danube, n'est qu'un préjugé uniquement fondé sur ce qu'on en mange immodérément et avant leur maturité. En outre le soldat russe est ha-

billé convenablement en campagne où la commodité remplace l'élégance et de manière à le préserver des intemperies du climat. Son manteau qu'il prend ou quite à volonté le couvre bien. Quant aux tentes dont on a conservé l'usage, les Cosaques les remplaçent par leur Bourki, ces manteaux brun foncé de feûtre de poil de chèvres, ou par différens objets qu'ils entassent sous leur selle, et étendent au besoin sur leur piques. Le reste de leurs effets surtout le feutre qu'ils mettent sous la selle (Woiloch), leur sert de mattelas et remplace la paille qui manque dans ces contrées, ce qui n'est pas une des moindre cause de maladies. Aussi les Cosaques plus habitués à la manière de vivre à la guerre et en sus à ce climat, resistent ils mieux que le reste des troupes russes, aux fatigues d'une pareille campagne. Puissent ces indications engager quelque habile médecin à proposer un mode convenable de nourriture, d'entretient et d'équipement pour des guerres futures en Turquie. Peut-être serait il bon, par exemple, de distribuer journellement au soldat une ration suffisante de vinaigre, ou de concentrer des substances végétales dans un petit volume nutritif, ou bien de joindre à la tente une grande couverture de peau ou de feûtre qui en remplirait tout le fond e. a. d. s. Toujours est il certain, que de pareilles réflexions ne sauraient paraître déplacées dans un ouvrage militaire tel que celui-ci.

Mais ce qui évidemment rentre dans notre sujet, c'est la règle d'éviter les longs campemens autant que les marches forcées et quand les premiers deviennent

indispensables, comme dans les sièges par exemple, d'entretenir le soldat par un travail utile dans une activité convenable. Les attaques en fournissent le moyen, quand c'est par l'industrie et non à force de sang qu'on veut se rendre maître de places fortes. Tous les sièges modernes contre les forteresses turques, n'ont duré si long tems que par les défauts du plan d'attaque.

Les Français ont éprouvés en Egypte qu'un emploi moderée des forces phisiques, surtout quand les facultés morales y concourent en quelque sorte, conserve la santé. Lorsque la peste se mit dans leur armée, les troupes du génie et de l'artillerie, occuppés de leurs constructions et de leurs ateliers, en souffrirent beaucoup moins, que celles qui, par suite de l'oisiveté et du repos, s'abandonnant à la peur du mal en devinrent les premières victimes.

Les légions romaines qui étaient pour ainsi dire domiciliées sur ce sol qui nous est si pernicieux et qui campèrent toujours sans qu'on aie jamais entendu parler de fièvre pannonienne ou de dissenteries, ne le devaient elles pas à leur activité et à leurs travail continuel? Élever des retranchemens, construire de routes, ouvrir des canaux, jetter des ponts sur des fleuves où nous nous refusons d'en entreprendre, élever ces gigantesques aqueductes qui leur amenait l'eau de sources lointaines par-dessus des vallées entières, telles étaient leurs occuppations journalières. Il serait en vérité bien important de chercher à apprendre la manière de vivre de ces légions, qui les préservait de nos maladies d'armées actuelles. On pourait douter que leur grande so-

sobriété en fut cause, surtout dans les derniers temps de leur grandeur; car sans contredit les soldats des légions révoltées de Germanicus qui, comme le raconte Tacite, ouvrirent la bouche devant leur général pour lui montrer combien il leur manquait de dents étaient de grands mangeurs. Toutefois je ne conseillerais pas d'introduire l'exercice des armes comme remplacement de toute autre occupation. Le Soldat demande à avoir un but fixe devant les yeux pour s'arracher sans répugnance à la paresse naturelle à l'homme surtout dans les pays chauds.

La puissance de l'opinion et la supériorité réelle, font des Russes les ennemis les plus redoutables de la Turquie en Europe. D'après une ancienne prophétie connue du peuple, les Turcs regardent comme arrêté par leur immuable destin qu'une nation voisine, qu'ils croient être les Russes, les chasseront de l'Europe et amenera son souverain triomphant au sein de leur capitale. Les plus éclairés d'entre eux sont assez familiarisés avec l'idée de retourner en Asie, d'où ils sont venus, et paraissent même être d'avis qu'ils ne faut considérer leur établissement en Europe que comme un campement. Il est tout naturel que ces idées les empêchent d'entrer en campagne contre la Russie, avec l'ardeur joyeuse que donne le pressentiment de la victoire.

Mais le désavantage positif de leur attitude vis-à-vis de cette puissance, devient évident par l'observation, que depuis Pierre le grand ils n'ont réellement jamais été les agresseurs dans aucune guerre contre les

Russes. En admettant même que ce soit eux qui avaient commencé, à l'instigation de Charles XII. cette fameuse campagne du Pruth, si désastreuse pour la Russie, toujours est il vrai qu'ils y étaient suffisamment provoqués par les établissement de ceux-ci sur la mer noire et par leurs intelligences avec les peuples cosaques. La guerre suivante de 1736 à 1739, dans laquelle le maréchal Munich joua le principal rôle, fit passer définitivement sous la domination de la Russie ces peuplades de troupes légères qui, jadis, lui avaient fait tant de mal, et augmenta d'autant l'ascendant que ses armées avaient déjà sur celle des Turcs par leur tactique et leur discipline. De leur côté les Cosaques en ont autant appris sous le scèptre russe, qu'il leur en fallait pour ne pas perdre de leur individualité. Les Spahis ne sauraient se mesurer avec eux, quant au coup d'oeil, à la ruse et à la patience, et quoique le superbe cheval turc, paraissant un Bucépal à côté de leurs modestes bidets, puisse avoir un avantage au choc, cela ne leur sert à rien, parceque le Cosaque sait adroitement l'esquiver. Son talent tout particulier à fouiller un pays et à s'orienter partout sur le champ, est d'un plus grand avantage pour l'armée russe dans une campagne contre la Turquie que par tout ailleurs. Dans ces pays déserts, les Cosaques courrant et éclairant, savent par le moyen de leur sagacité naturelle et de leurs sens extrêmement fins, suppléer en partie au défaut de cartes. Aucune démarche de l'ennemi ne leur demeure cachée, aucun espion ne leur échappe, et tout ce que le théâtre de la guerre peut fournir de sub-

sistances, ils l'amenent à l'armée. Ce qui arriva aux Russes à leur début, sur les rives du Pruth, d'être cernés et affamés par des nuées de cavalerie légère, serait aujourd'hui le sort d'une armée turque, qui se hazarderait à paraître devant eux en rase campagne.

Mais c'est surtout par le perfectionnement de leur tactique que les Russes sont devenus en dernier lieu redoutables aux Turcs. Ils ont été les premiers à échanger l'ancien ordre de bataille des armées chrétiennes en grand carré, contre un autre plus convenable, consistant en plusieurs petits carrés, mais dont la force portée jusqu'à douze bataillons était encore trop considérable pour en tirer grand avantage. L'armée devenue plus mobile cependant, avançait avec ses carrés sans que les Spahis parvinssent à l'entamer, jusque dans le camp turc, comme nous l'avons décrit, ou les y culbutait et les cannonait de tous les côtés à la fois. A la bataille de Kagul en 1770, que Berenhorst décrit si bien, les Russes avaient cinq carrés. Ils en placèrent un qui contenait une grande batterie dans le prolongement du camp ennemi, ce qui produisit un effet si terrible que les Turcs s'enfuirent de leurs retranchemens. Mais pendant ce temps quinze cent Janissaires s'étaient jettés sur un autre carré, de douze bataillons, et en avaient renversé une face avant qu'on puisse arriver à son secours. Le maréchal Romanzof, le héros de cette guerre, remarqua le vice de sa disposition, et ne se servit dorénavant que de plus petits carrés de quatre a six bataillons ordinairement faibles, qui, suivant les circonstances, étaient appuyés par de

plus petits carrés encore, jusqu'au bataillon carré ordinaire. A l'affaire de Sjoumla (Schumla) le 30 Juin 1774 Romanzof sortit de son camp avec des carrés de ce genre et marcha deux lieues dans le même ordre. Lorsque les Turcs arrivèrent au devant de lui, les carrés qui se suivaient en colonnes se formèrent en ligne. Cinq bataillons de grenadiers et deux de chasseurs furent repartis sur les ailes, en y formant autant de petits carrés. On attaqua l'ennemi dans cet ordre et on le repoussa à ce qu'il parait, jusque dans son fameux camp retranché.

Aujourd'hui on ne s'avance plus pour l'attaque en carrés à partir du camp, mais plus commodément en colonnes de marche ordinaires, qui en un instant forment un carré, soit en serrant les divisions, soit en leur faisant opérer une conversion. Des carrés d'un régiment ou de 3 bataillons paraissent être la formation la plus naturelle, et la mieux adaptée à notre tactique. Suivant les circonstances le bataillon de tête se mettra sur six rangs ou en masse de bataillon carré ordinaire. Le second bataillon partageant ses divisions, formera les deux flancs (c. a. d. qu'il marchent comme flanc en petites divisions ou par sections), et le troisième bataillon sur six hommes de hauteur, ou en masse, fermera le carré par derrière. Sur six rangs on aura un carré à peu près équilatéral, en masses le carré sera long mais il se trouvera toujours dans le milieu un espace suffisant pour les officiers à cheval, les chevaux du bagage, les caissons de munition et toutes les voitures dont un régiment ne saurait se passer.

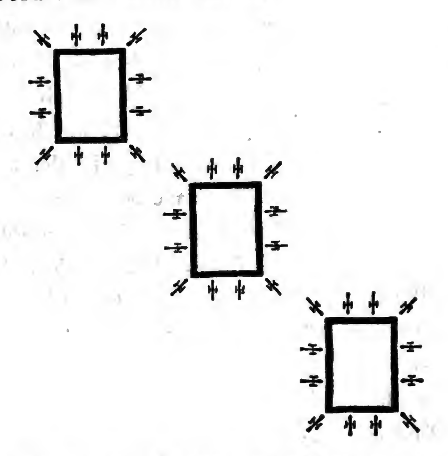
Au reste il y a une infinité de manières de former de grands et de petits carrés qui seront également convenables suivant les circonstances. Mais il faudra éviter, plus encore contre les Turcs que contre tout autre ennemi, les rafinemens de tactique et ne se servir que des modes de formation les plus simples et les plus naturels, et surtout n'en point changer, pour que le soldat y soit tellement accoutumé qu'il les éxécute machinalement dans le moment du danger et sans attendre le commandement; car un flottement, ou de l'hésitation peuvent compromettre des régimens entiers.

Il faudra dans ces carrés se borner au nombre de voitures strictement nécessaire. S'il arrivait que dans une marche de route, il y en eut tant, que le mouvement put en être gêné, il faudrait se décider au plus grands carrés et adopter la forme allongée.

L'organisation de ces charrois indispensable mérite une attention particulière. On ne devrait dans une pareille campagne tolérer aucun attelage long, parce qu'ils occasionnent le plus facilement du désordre et de la confusion. De petits chariots à deux roues, comme les Russes les emploient pour leurs munitions, les tentes et d'autres agrès, sont les plus avantageux, puisqu'un cheval au brancard peut leur suffir au besoin. Le second qui est attelé à côté sert d'aide et de réserve. Comme voiture à quatre roues, puisqu'il est indispensable d'en avoir, je recommanderais le *Kibitke* Russe, qui attelé tout au plus de trois chevaux de front, marche facilement. Il sera nécessaire aussi d'éviter les longs attelages pour les pièces, ce qui est d'autant plus

facile que la plus grande partie du théâtre de la guerre étant des landes, on peut sans inconvénient atteler tous les chevaux nécessaires de front.

En Egypte les Français formaient leurs carrés d'une division entière et plaçaient dans le vaste intérieur leur attirail et leur cavalerie, qui trop faible en général pour lutter contre des nuées d'Arabes et de Mammelucs ne pouvait être mise en sûreté que par ce moyen. Trois divisions attaquées en marche se plaçaient dans l'ordre de bataille suivant

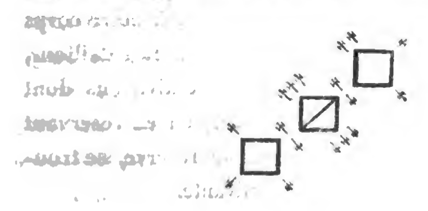


où les pièces sont placées sur le front et aux angles, tandis que les attelages, et les avant-trains, avec tout ce qui est sans moyen de défense, se mettaient a l'abri au milieu du carrée.

Mais il est clair qu'il faut de l'infanterie légère au dehors de pareils grands carrés, de division ou de régimens, pour reconnaitre, fouiller et attaquer des vil-

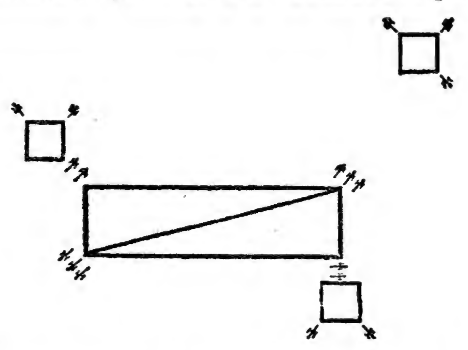
lages, des buissons ou d'autres obstacles, que l'ennemi cherche a disputer. Les Français emploiaient à cette fin leurs compagnies de grenadiers et de carabiniers, dont il y en avait une dans chaque bataillon et qui se formaient en petites colonnes d'attaque. D'après l'organisation prussienne les tirailleurs du troisième rang les remplaceraient et viendraient se placer en petits groupes, aux angles du grand carré, ou partout où ils trouveraient une place sans feu auprès des pièces, pour concourir avec elles à la défense des longs côtés. Quant aux officiers de cette infanterie légère, je leur conseillerais pour leur propre sûreté de rester à pied.

Si les Turcs ont encore quelque superiorité dans le combat, c'est à l'arme blanche, et dès-lors il est naturel que leur cavalerie recherche toujours la nôtre pour se jetter dessus, de préference à l'artillerie ou aux carrés. C'est pourquoi il ne faut jamais exposer de la cavalerie seule à de pareilles attaques, mais savoir protéger son front et ses flancs par les batteries et les carrés, en ayant soin de tenir sa masse en ordre serré, pour qu'elle soit en état de recevoir ses courreurs et leurs soutiens. Les ordres de bataille suivans que nous trouvons aussi employés par les Français en Egypte conviennent à cet effet.



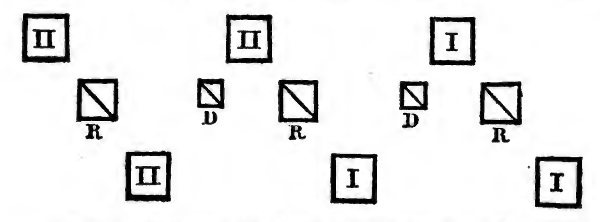
La cavalerie formée en large colonne se trouve entre deux grands carrés et est en outre munie d'artillerie à ses angles extérieurs pour sa défense immédiate.

On emploiera celui que nous allons indiquer, lorsque la cavalerie est plus forte, proportion gardée, et se trouve en état d'attaquer l'ennemi elle même, en passant entre les trois petits carrés qui protègent son front et ses flancs. Les batteries des angles de la cavalerie iront en pareil cas se rallier aux carrés voisins, qui eux mêmes se porteront à la rencontre des pièces.



Toute colonne de bagages qui marche séparément de l'armée doit être protégée de la même manière par des carrés de bataillons.

En appliquant ces ordres de bataille, à notre corps d'armée de quatre divisions, c'est à dire 36 bataillons, 36 escadrons et 12 batteries; les deux divisions dont nous composons le corps de bataille, en en réservant une pour l'avantgarde et une pour la réserve, se trouvent disposés d'après la figure suivante.



Chaque division (I et II) forme donc trois carrés. Nous désignons la cavalerie de divisions par D et une brigade de trois régimens de la cavalerie de réserve, que nous ajoutons, par R. Il sera facile d'esquisser d'après les mêmes principes la position de la division de réserve, en ayant toute fois égard à l'artillerie de réserve et au parc qui doivent être convenablement couverts par les carrés; et d'indiquer aussi l'ordre de l'avant-garde qui porte ses fusiliers par bataillons carrés en avant et ne doit jamais exposer sans replis (I) *) un corps de cavalerie à l'attaque de l'ennemi.

Il résulte aussi de cet ordre de bataille, que notre mode ordinaire de campement et de marche peut, sans trop de modifications, nous servir contre les Turcs comme contre tout autre ennemi. Nos divisions peuvent passer à volonté de leurs carrés à des colonnes de marche, soit par leur flanc soit par leur front, et se former en lignes ou se reploier en carrés comme il leur convient. Nous avons basé ici sur des carrés de six hommes de profondeur. Mais si l'on croiait pouvoir résister à la charge de la cavalerie turque en carrés sur trois rangs, comme l'infanterie russe en a

*) Voir: remarques du traducteur.

l'audace, on aurait l'avantage d'un plus grand développement de feu. On conçoit tout ce qu'y gagnerait l'ordre de bataille, et combien tout l'espace, entre les carrés et les masses de cavalerie, serait mieux protégé par le feu de la mousquetterie et de la mitraille, en se rappelant la grandeur des carrés et des intervalles dans l'ordre de bataille primitif.

Il arrive parfois qu'un Turc dans sa furie, ou ivre d'opium, monté sur un cheval vigoureux, renverse les trois hommes d'une file et pénètre dans le carré. Mais sa mort est certaine, quand les soldats de sang froid connaissent leur ennemi. Ce cas eu lieu en Novembre 1809 à l'affaire de Tatariza près de Silistria. Le Turc fut tué d'un coup de fusil dans le carré. Il n'y aurait de danger que si un grand nombre de pareils téméraires pénétraient. Mais ces nuées de cavalerie turque n'ont jamais de plan combiné, ni d'ensemble. L'assertion parait singulière, mais il n'est pas impossible que de pareils cavaliers aient traversé un carré de part en part, sans savoir peut-être où ils avaient été. Il serait donc inutile de rechercher, si un carré plein ou un carré vuide est préférable dans une guerre contre les Turcs. Le plus grand développement de feu d'un corps isolé est ce qu'il y a sans contredit de mieux. Cette règle ne sera sujette à être modifiée que d'après l'esprit des troupes et la mobilité qui leur est nécessaire.

Dans des principes de combats contre les Turcs écrits de main de maitre, à l'usage des généraux autrichiens, nous trouvons indiqué a peu près le même

ordre que nous proposons. Les carrés y sont formés de deux bataillons qui équivalent à trois des nôtres, puisqu'un bataillon autrichien a six compagnies. Sur le côté et en arrière de chaque carré se trouve une *division* de cavalerie, c'est à dire deux escadrons.

La distance d'un bataillon à l'autre est d'environ 600 pas, puisque l'intervalle prescrite par l'ordonnance entre deux bataillons est de 200 à 250 pas, quand les carrés se déploient en ligne. L'armée est placée sur trois lignes formées de cette manière, dont la troisième étant la réserve, a le parc d'artillerie en avant de son front. On ne forme les carrés qu'à l'apparition de l'ennemi et ils se trouvent naturellement placés en échiquier, de manière à bien protéger les intervalles, vu la disposition primitive en trois lignes. L'avantgarde, composée de bataillons légers en carrés et de cavalerie en masses, est poussée au délà de la coupure du terrain la plus proche, mais jamais trop loin, et prête à recevoir l'ennemi. Il est recommandé dans l'emploi de cet ordre de bataille de ne pas se laisser attaquer, de prévenir l'ennemi et de le contraindre ainsi à la défensive; en outre d'éviter les combats partiels, parceque les Turcs y sont supérieurs, tandis qu'ils ignorent entièrement l'art de combattre en masse et avec ensemble. On verra par là combien le célèbre capitaine a su profiter des expériences malheureuses de ses prédecesseurs, pour nous faire éviter leurs fautes.

En 1789 les Autrichiens en ont cependant acquis d'heureuses, sous les ordres du Duc de Saxe Cobourg. Après avoir conquis l'année précédente Chotin ou Choc-

zim, il battit de concert avec Souwarof, d'abord un premier corps turc à Foktschau et puis à Martinestia leur armée principale, sous les ordres du grand-vizir. Cette seule bataille amena la conquête de toute la Moldavie et de la Valachie et l'ennemi n'osa plus reparaître. Le vaillant prince qui passa ses derniers jours retiré à Cobourg, n'avait, après tous ses exploits, de souvenir plus agréable que cette victoire. Il eut malgré son grand âge entrepris encore avec plaisir une campagne contre les Turcs, „parceque," disait-il, „on en est débarassé pour toute une campagne quand „on les a bien battus une fois." Il m'est permis de citer ces paroles du défunt prince puisqu'elle caractérisent mieux les Turcs que des volumes de description.

Les batailles que les Français ont livrées aux Turcs et en Egypte et en Syrie, ne nous offrent point une image différente de celle que nous venons d'exposer. Le début seul de la campagne de Bonaparte, où il n'eut affaire qu'aux Mammelucs et aux Arabes en diffèrent, en ce que les premiers se montrèrent beaucoup plus avisés et opiniâtres que la cavalerie turque, et les seconds plus actifs et plus infatigables dans la petite guerre. Les Mammelucs étaient déterminés à pénétrer dans les carrés français, puisqu'ils s'en sont assez approchés pour y jetter leurs sabres et d'autres armes afin d'y faire une trouée. On rapporte même qu'on en a vu chercher à les enfoncer à reculon avec la croupe de leur chevaux, ce qui prouve au moins une grande opiniâtreté. Cependant aucune relation ne dit qu'ils y aient réussi. La méthode des Français contre ces essaims

de cavalerie était de les entourer de grands carrés et de les mettre entre plusieurs feux. Alors ils cherchaient un issu, dans ces vastes plaines en se jettant dans le désert, leur refuge accoutumé. On doit croire à l'exagération quand les relations françaises parlent de milliers de ces cavaliers légers qui sont restés sur le carreau, et qu'on réflechit que l'Arabe et le Mammeluc gagnent bien du terrain en une minute, tandis que l'infanterie et l'artillerie ne peuvent ni charger ni tirer en même tems. L'infanterie seule, dont au reste les Mammelucs avaient fort peu, et qu'ils laissaient en arrière pour se replier dessus, a pu sucomber dans une pareille déroute, comme il arrive d'ordinaire à celle des Turcs.

On ne saurait nier que notre cavalerie plus que toute autre arme a du désavantage contre eux. Ayant continuellement besoin de la protection des batteries et des bataillons carrés, il est impossible d'en attendre les effets grands et décisifs, les coups hardis, auxquels elle est destinée. Elle ne saurait quiter cette situation défensive qui lui convient si peu, que quand l'ennemi commence à fuir, ou est à demi battu. Au moyen âge cependant, l'épée du chevalier et sa lance se sont rendus redoutables au sabre des Sarazins et on a même de nos jours des exemples que le combat d'homme à homme nous a réussi. Convaincu de sa force et de son adresse à manier son arme, le cavalier européen se précipitera avec courage au devant du Spahi, se fiant cependant plus à sa lance qu'au sabre, que le Turc manie avec une perfection qu'il nous sera difficile d'atteindre.

La supériorité des Turcs dans l'usage de cette arme

repose autant sur la qualité du materiel que sur la manière, pour ainsi dire, nationale de s'en servir. Dans le poing d'un vigoureux paysan européen, la lame turque, rapportée de fil d'acier fin, se brisera peut-être comme du verre au premier coup. Dans la main du Turc au contraire qui taille plutôt qu'il ne hache avec la courbure, ce sabre tranche casque, cuirasse et toutes les armes de l'adversaire et sépare en un moment la tête ou les membres du corps. Aussi est il rarement question de blessures légères dans un engagement de cavalerie avec les Osmanlis. On sait dans l'armée russe qu'un colonel, devant le front de son régiment, voiant les Spahis fondre sur lui à l'improviste et mettant le sabre à la main, voulait donner à ses soldats l'ordre d'en faire autant; quand au premier mot du commandement un sabre turque lui coupa la parole en faisant sauter la tête. Ces cimeterres bien travaillés se paient de 10 à 100 ducats, quand bien même il n'y aurait pas le moindre ornement en métal précieux. Mais n'oublions pas, comme disait Scanderbeg, qu'un pareil sabre ne produit son effet qu'avec le bras qui sait s'en servir. On raconte qu'à l'assaut d'Ismael un brave étranger qui servait comme volontaire dans l'armée russe et se trouvait dans la plus éfroyable mêlée, brisa une quantité de ces lames en s'en servant; il en reprenait toujours de nouvelles sur les Turcs qu'il avait tués. La matière dont se forgent ces armes précieuses, se nomme Taban; on reconnait leur qualité lorsqu'on peut écrire dessus avec un ducat ou un autre morceau d'or fin.

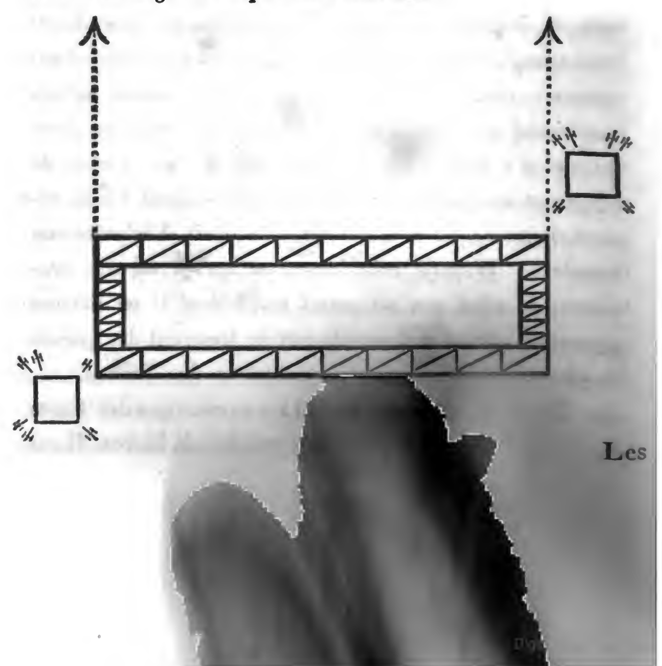
Ainsi donc, comme c'est une règle naturelle de prudence d'opposer à son adversaire une autre chose que celle dans la quelle il a une supériorité marquée, Montecuccoli pouvait, quant à une guerre contre les Turcs, avoir raison de dire, que la lance est la reine des armes.

On voit dans les tableaux, des Spahis armés d'une courte pique qui d'après les anciennes descriptions de leur manière de combattre doit être une espéce de javelot. Je n'en ai jamais apperçu et bien certainement ce javelot n'est point leur arme principale. Peut-être en avaient ils plusieurs avant que l'usage des armes à feu fut devenu général parmi eux. Cependant on voit souvent s'élever du milieu de leur essaims des piques qui portent une flamme avec le signe du croissant ou une main couleur de sang tenant un sabre. Mais c'est moins une arme qu'une banière autour de laquelle les chefs, de tout rang, rassemblent leur troupe et la menent au combat. En général on retrouve chez ce peuple beaucoup de notre ancien ban féodal ou des armées du moyen âge, et il est donc naturel d'y rencontrer une quantité de ces sortes de drapeaux ou guidons. Chaque village dont l'Aga, espèce de maire, va à la guerre, a le droit d'arborer son étandart. D'après celà lorsqu'on en prend des centaines, ce n'est pas un grand trophée et il ne devient important que quand parmis eux se trouvent des queues de cheval, signes distinctifs militaires des Pachas.

Dans la campagne de 1811 on remarqua des Turcs çà et là et même des vedettes armées de lances. Il est

dit dans les mémoires de Poucqueville que le fameux Pachlivah-Baba-Pacha, dont nous aurons occasion de parler souvent dans la suite, avait sous ses ordres une raçe Bulgare, les Kersales ou Chrysalides, habitants de l'Hémus, dont il se servit avec grand avantage contre les Cosaques du Don, dans ses guerres avec la Russie et qu'il avait armés avec les lances prises à ces mêmes Cosaques. Mais cela ne ferait que confirmer mon assertion, que la lance ou pique, n'était guère en usage chez les Turcs à cette époque, puisque ce n'est qu'après en avoir reconnu l'avantage à leurs dépens, qu'ils en firent l'essais.

Pour mettre cependant notre cavalerie a même de charger avec confiance les essaims de Spahis et l'empêcher de figurer dans l'ordre de bataille comme un luxe inutile, il me semble qu'on pourait employer avec avantage la disposition suivante.



Les

Les 24 Escadrons de cavalerie de réserve, que nous supposons au corps d'armée, forment deux lignes, chacune de dix escadrons. Les flancs sont fermés chacun par deux escadrons, en pelotons à distance de conversion. Aux deux angles opposés suivant la diagonale se trouvent deux batteries et deux bataillons de l'infanterie la plus légère et la plus leste, et protégent le front, les flancs et les derrières du grand carré de cavalerie, dont la mitraille balaye efficacement les longs côtés, tandis que les coups de fusils suffisent aux petits. Les carrés et les batteries conservent leur position par rapport à la cavalerie, lors même qu'elle s'avance vers l'ennemi, ce qui jusqu'au moment du choc n'a lieu qu'au petit trot, que l'infanterie légère pourra suivre, pourvu que les distances ne soient pas trop considérables. On recevra de pied ferme, rangs serrés, pique baissée l'attaque d'un ennemi supérieur en nombre; il ne résistera pas au feu de flanc des carrés et des batteries. S'il plie, les quatrièmes pelotons se mettent à ses trousses et tout le reste suit au petit trot, comme replis. Une réserve en bon ordre est de la dernière importance dans un combat de cavalerie contre les Turcs. Si donc l'ennemi vient à repousser les pelotons de tirailleurs lancés à sa poursuite, le gros de la cavalerie fait halte! les carrés et les batteries, quand même ils seraient en arrière, gagnent le tems nécessaire pour reprendre leur poste, et la seconde ligne surveille les intervalles de la première pour punir les téméraires qui pourraient pénétrer, en poursuivant les tirailleurs.

Lorsqu'une plaine de moyenne étendue se trouve bordée de terrains coupés ou boisés, comme cela se rencontre souvent aux pieds des montagnes, surtout en Bulgarie, on poura se servir avec succès de cette méthode. L'infanterie avance en sûreté, le long des bois ou des ravins qui entourent le plateau, une artillerie manoeuvrière peut même l'y suivre et protéger le flanc et le front de la cavalerie par des feux d'écharpe. Avec un tel apui il sera possible à celle-ci de balayer un terrain proportioné à son front.

Nous parlerons en son tems des nouvelles données que fournit la dernière campagne des Russes, pour la tactique de la cavalerie.

Avant cependant de nous occuper des guerres soutenues de notre tems contre les Turcs, il sera utile et intéressant de donner un apperçu du pays qui en a été le théâtre. Nous suivons la route d'un voyageur qui parti de Hermannstadt, traverse par le défilé de Rothenthurm les hautes montagues de la Transylvanie, passe — pour atteindre au bord de la rivière d'Argisch la petite ville et le couvent de même nom — le contrefort, qui couvert d'abord de forêts, est ensuite planté de vignes et d'arbres fruitiers près du bourg de Pitesti d'où l'on découvre la plaine et les landes de la Valachie. Un grand nombre de rivières et de ruisseaux se précipitent des hautes montagnes pour se rendre dans le Danube; ils sont guéables presque partout dans les tems secs, mais ils débordent à chaque pluie. Les communications qui n'ont lieu que par de mauvais ponts et des gués sont donc sujettes

à bien des accidens. C'est ainsi que, par une averse accidentelle, le lieutenant-général prince Souwarof perdit la vie dans les flots du Rymnick enflé. Ce malheureux événement eut lieu sur le champ de bataille même où son père remporta avec le duc de Cobourg la victoire qui lui donna le surnom de Rimnitzki. Le sol gras du pays rend les chemins impraticables à la moindre ondée. Toute la plaine couverte de rejets de chênes devient en hiver le séjour d'une quantité de loups qui sortent des montagnes pour rentrer dans leur patrie primitive, les hautes forêts de chêne dont la nature avait couvert ces contrées. Les habitans les ont brûlés pour gagner des pâturages, vu que la culture du bétail forme leur principal moyen de subsistance, ainsi que des provinces avoisinantes au nord-est, la Moldavie et la Bessarabie. Celles-ci ont cependant un caractère un peu différent par la nature de leur sol. Leurs eaux venant de contrées plus basses, de la Galicie et de Bukovine, y coulent plus lentement vers le Danube et y forment des rives marécageuses et des ravins souvent à sec dans les tems de chaleurs. La Bessarabie est entièrement sillonnée de pareils vallons, allans du nord au sud, dans lesquels ruisselle lentement une eau trouble. Cette province parait cependant à l'oeil comme une plaine unie; on n'apperçoit pas même de broussailles, rien que des pâturages au milieu desquels les habitans de moeurs tartares errent avec leurs huttes portatives. Les Vallaques aussi sont à demi nomades, car leurs villages, composés de grandes cabanes, souvent à moitié enterrées, changent

de place de tems à autre suivant les pâturages, en sorte qu'on ne peut être assuré de trouver un endroit habité, où la carte l'indique, que quand une église ou un couvent ont réuni autour d'eux quelques masures ou cabanes de manière à former une espèce de ville ou bourgade. La Moldavie offre, peut-être parcequ'elle est plus raprochée de la civilisation européenne, un peu plus d'habitations fixes. Mais il y a peu d'agriculture dans ces deux provinces; la culture s'y borne à un peu de maïs (*Kukerutz*) dont les habitans font leur pain: en revanche elles offrent une végétation herbacée magnifique, qui produit une surabondance de foin, relevé en meules à l'entour, suffisante même pour les troupeaux de la Transylvanie qui viennent passer l'hiver ici.

La majeure partie de la population des deux principautés se trouve concentrée dans les grandes villes de Boucharest et de Jassy. On y trouve un mélange bigaré des différentes raçes humaines, et de presque tous les peuples de l'Europe que le commerce y attire; on ne scaurait s'empêcher d'y appercevoir la transition du monde européen ou monde asiatique. La plus grande richesse y regne au milieu de la plus cruelle misère; car les fauxbourgs vont finir en misérables maisons de bois, ou en cabanes de terre, dans lesquelles le peuple des campagnes, désolé par des hordes de brigands turcs ou demi chrétiens, est venu chercher protection à l'ombre de la capitale, en augmentant son étendue et sa population. Ceci toute fois est particulier à Boucharest; Jassy moins exposé par sa position aux violences des Turcs et protégé par les

nouvelles conquêtes de la Russie devient paisiblement une ville civilisée. Le noyeau de ces villes est formé par les églises et les monastères grecs, les palais des Boyares, noblesse du pays seule propriétaire, les grandes maisons de trafic et les marchés ou Bazars que nécessite le commerce d'orient par la route de terre.

Les naturels de la Valachie et de la Moldavie, prétendus descendans des Romains, toutefois du bas empire, sont des hommes robustes et vivent, à part les vexations d'un mauvais gouvernement, dans un état de liberté passable. Mais l'arbitraire de la despotie la plus cruelle tombe sur les Bohémiens, tribu dont on ignore l'origine, qui s'est établie ici et qui forme une caste d'esclaves soumise aux Boyares. Un Bohémien se vend au prix de 60 florins et son maître après l'avoir tué en est quite pour une amende de 80 florins. Beaucoup d'entre eux, auxquels leurs seigneurs se contentent de faire payer un tribut, errent en hordes à demi nus et vivent souvent des passans qu'ils détroussent. Cependant les voyageurs et les habitans à leur aise ont encore beaucoup plus à craindre des Arnautes, espèce de milice volontaire de la Turquie d'Europe, qui laissent à douter s'ils reconnaissent Jesus-Christ ou Mahomed. Ils se mettent au service des Pachas, ou de quiconque veut les payer et vivent outre cela de brigandage. La garde des Hospodars est composée de ces Arnautes, les Boyares mêmes en ont à leur service ou à leur suite pour leur sûreté et par luxe. Peu différens des Turcs pour leur habillement et leur armure, ainsi que par leur moeurs et leur ca-

ractère, ils les surpassent beaucoup en qualités guerrières étant dans un exercice, si non noble, du moins continuel du métier des armes. Ils seraient le noyeau des forces que pouraient employer les avanturiers de nos jours pour attaquer la Porte. Les voyageurs et les marchands qui viennent de Hermannstadt ou de Cronstadt, en traversant les montagnes, ne sauraient se garantir d'eux qu'en formant des caravanes armées.

Le Danube qui sépare ces provinces de la Bulgarie est à son entrée dans l'empire turc un fleuve majestueux, tant par ses grandes et larges îles que par la rapidité de son cours, qui rend difficile d'y maintenir des ponts de bateaux, pour lesquels il faut d'ailleurs de grands bâtimens. Les Turcs et les Russes ont l'habitude de les construire sur la rive, en partie des forêts de la Bulgarie. Silistria et Tourtoukay (Turtukay) où le fleuve n'a que mille pas de largeur, sont les points les plus avantageux pour établir de pareils ponts. Mais il serait difficile partout de les couvrir contre un ennemi habile, maître de la rive droite, puisque le plateau de la Bulgarie plus élevé que les plaines de la Valachie, vient se terminer au bord du fleuve par une rive escarpée. Elle est formée tantôt de rochers, tantôt d'une glaise semblable au rocher et coupée par de profonds ravins de la même composition. Le sol offre alternativement des terres incultes et des vignobles magnifiques qui ont à peine besoin de la main de l'homme, dans un pays si favorisé de la nature. Ces vignobles s'étendent souvent sans interruption des miles entiers le long de la rive bulgare et

leur fécondité est si grande qu'il est presque impossible de les dévaster entièrement.

L'armée russe qui faisait le siège de Roustjouk (Rustschuk) resta campée depuis le printems jusqu'à la fin de l'automne, dans les vignes voisines de cette place. Elle employa beaucoup de raisin vert pour sa cuisine, et ne parvint pas, à l'époque de sa maturité, à consommer ce qui en restait, puisqu'une grande quantité pourit sur le cep par les pluies de l'arrière saison. Durant un armistice les Turcs et les habitans de Roustjouk avaient cependant obtenu la permission de vendanger et transportèrent d'énormes paniers pleins de raisin dans la ville, au moyen de perches posées sur leurs épaules, comme les envoyés de Josué en revenant de la terre promise. Les raisins secs forment pour le pays un objet de commerce important.

La partie haute de la Bulgarie est moins favorisée. Coupée par des ravins profonds qui sont à sec en été, on y manque d'eau potable et ce ne serait qu'au moyen de conduits d'eau et de bassins artificiels qu'on parviendrait à la rendre aussi habitable que le comporte sa fertilité. La charité mahométane a établi, il est vrai, çà et là sur les chemins principaux, au bord des montagnes ou au pied des escarpemens, des fontaines et des abreuvoirs commodes pour les voyageurs et les caravanes altérées, vu que c'est une bonne oeuvre, d'après la croiance de Mahomet, de faire de pareilles fondations. Une eau limpide y découle d'un tuyeau dans un bassin de pièrre, souvent même de marbre élégamment façonné et portant une inscription

tirée de l'Alcoran, comme par exemple souvent, *l'eau vivifie tout.* Le sol environnant, dalé en pierres de taille, est arrangé commodément pour le repos. — Mais il est facile de s'appercevoir qu'une hydraulique plus éclairée pourait tirer un bien plus grand parti de ces sources pour la culture du pays.

Nous nous réservons d'en parler plus en détail, quand le cours du récit nous y ramenera.

Pour opérer le long du Danube, les puissances belligérantes ne peuvent nullement se passer de bâtimens armés dans le genre des chaloupes cannonières. Les Turcs avaient la facilité d'armer les leurs dans les forteresses qu'ils possedaient encore sur le fleuve. Les Russes en possession, à la fin de 1809, des bouches du Danube et des places jusqu'à Silistria ont pu les amener de la mer noire. Dans toutes les guerres de Turquie, le Danube fut pour les deux partis la ligne d'opération essentielle, vu qu'il facilitait aux armées le transport de leur attirail. Aussi la plûpart des batailles eurent elles lieu sur ses rives et particulièrement sur celle de la Bulgarie. Le but naturel de part et d'autre a donc toujours été de s'enlever cette ligne d'opération, pour en former sa base et les Russes y avaient presque réussi dans la guerre que nous allons décrire; les événemens ont prouvé depuis quel avantage ce succès leur aurait procuré pour pousser plus loin leurs conquêtes.

CHAPITRE III.

LES TURCS DE NOTRE TEMS.

Les événemens de l'avant dernière guerre des Turcs contre la Russie en 1807, prouvent qu'ils ressemblent toujours encore au tableau que nous en avons fait et qu'ils ont peut-être encore rétrogradé. Ceci explique ce que nous apprenons de leurs combats contre les Grecs insurgés, en faisant présager ce qui se prépare pour l'avenir.

Depuis plusieurs années des troubles intérieurs agitaient l'empire Ottoman; plusieurs Pachas avaient abjuré l'obéissance, d'autres ne fournissaient que de faibles secours. Pasvan-Oglou dont on prétend qu'il était chrétien renégat, ayant jadis été officier dans les dragons prussiens, avait érigé à Widdin une espèce de souveraineté indépendante et faisait une guerre ouverte à la Porte. La Servie était devenue sous Czerny-George, ancien sous-officier autrichien, une véritable puissance militaire, qui tenait tête à deux armées turques; dont l'une venait de Bulgarie sous les ordre du grand-vizir et l'autre formée de Bosniaques, peuple guerrier

et dévoué à la Porte, attaquaient les Serviens à revers. Sebastiani, ambassadeur de Napoléon à Constantinople, avait adroitement su mettre la Turquie dans ses intérêts. Mais la Russie prévint sagement la déclaration de guerre, dont elle était menaçée en faisant entrer les armées, qu'elle avait rassemblées sur le Dniester sous les ordres du général Michelson, dès l'automne 1806 dans la Moldavie et dans la Valachie, tout en couvrant ses projets par des déclarations pacifiques.

Les Turcs ne font que des visites dans ces deux principautées et abandonnent le soin de les pressurer et de les tiranniser aux Hospodars, vrais fermiers de ces pays et Grecs tantôt de haute et tantôt de basse extraction. L'armée russe était donc entrée à la fin de l'année à Boucharest sans grande opposition. Cette ville importante peuplée de 80000 habitans, étant l'entrepôt de toutes les productions du pays et d'une grande route commerciale, peut-être regardée comme la clef des deux provinces. Ainsi les Turcs ne tenaient plus que dans les places fortes sur la rive gauche du Danube, à Gioursjof (Giurschow ou Guirgewo), Braïlof et Ismaël ainsi qu'à Bender en Bessarabie, ville que les Russes bloquèrent.

Les Serviens savaient alternativement et se battre et négocier; ils voulaient rester neutre avec les Russes et enlevaient Belgrade aux Turcs leurs maîtres, qui leur demandaient un contingent de 60000 hommes. Ce peuple belliqueux était donc pour la Russie un auxiliaire important, réunissant à la manière de combattre des Turcs un ordre convenable et surtout une plus

grande persévérance et sa principale force étant une infanterie, appropriée à la nature du pays.

Ce ne fut qu'au commencement de l'année 1807 que la guerre fut formellement déclarée entre la Porte et la Russie ainsi que son alliée l'Angleterre. L'amiral Duckworth commença aussitôt les hostilités en forçant, avec une escadre anglaise qui était en station devant Tenedos, le détroit des Dardanelles. Il faut que ce passage — de l'Hélespont des anciens — entre les chateaux forts qui se trouvent sur les deux rives, ne soit pas si dangereux qu'on le croit généralement; car l'escadre n'y perdit pas un bâtiment, tandis qu'elle éteignit en passant le feu des Turcs et brûla la petite flotte qui voulut s'opposer à elle. Dès le lendemain, 20 Fevrier, les Anglais étaient devant Constantinople, menaçant de l'incendier si l'on refusait de leur remettre à l'instant les chateaux des Dardanelles, de livrer la flotte qui était encore à l'arsenal, de céder la Moldavie et la Valachie aux Russes et de déclarer la guerre à la France. C'en était trop, surtout comme aucune démonstration du côté de la terre ne soutenait celle-ci et que la flotte ne portait pas même des troupes de débarquement. En sus l'amiral perdit du tems en négociations inutiles et après huit jours, dont les Turcs profitèrent pour fortifier leur côte sous la direction d'officier français, équiper leur vaisseaux et armer la population, il lui fallut songer à la retraite. Quoique le retour fut plus difficile que l'entrée, les Anglais n'y perdirent pourtant que deux petits bâtimens, et firent voile pour l'Egypte dans l'intention d'y tenter une autre

entreprise qui n'était pas mieux conçue. Une escadre russe étant arrivée sur ces entrefaites s'empara des îles de Lemnos et de Tenedos, où elle s'établit pour fermer le détroit aux Turcs, qui trop mauvais marins, ne purent jamais les déloger. La tentative qu'ils en firent le 1. Juillet leur coûta neuf vaisseaux de ligne.

CAMPAGNES DE 1809 ET DF 1810.

Jusqu'à la paix de Tilsitt qui eut lieu à cette époque (7 Juillet 1807) on demeura sur la frontière du Danube dans une espèce d'armistice, parceque les Russes avaient envoyé une partie de leur armée en Pologne, pour s'opposer aux Français sur le Bug. Ils ne poussèrent la guerre avec vivacité et succès qu'en Asie. Cependant en Turquie les troubles augmentaient et finirent par un bouleversement de trône (29 Juin 1807), dont la raison principale fut le mécontentement qu'avait causé aux Janissaires la création d'une nouvelle milice formée à l'européenne par le sultan Selim. Dans ces circonstances ce ne fut qu'avec peine que le grand-vizir parvint à rassembler près d'Andrinople (Adrianopel) une armée qui se réduisit à 30000 hommes avant d'avoir atteint le Danube. La Porte accepta donc avec empressement la médiation des Français, qui amena un armistice et des négociations. Mais au printemps (16 Mars) 1809 la politique insidieuse de Napoléon lui ayant fait abandonner les Turcs, tout en attisant en secret le feu de la guerre, les hostilités se renouvelèrent. L'armée russe qui avait déjà commencé a évacuer la Moldavie et la Valachie

d'après les traités, revint sur ses pas. L'avantgarde, sous les ordres du général Miloradowitsch, battit les Turcs à Slobosea puis à Gioursjof et bloqua cette dernière place.

La guerre fut plus vive en Servie. Czerny-George avait déjà pénétré jusqu'à Nissa (Nizza), mais pressé par 80000 Turcs auxquels il ne pouvait opposer que 30000 hommes, il fut obligé de se replier avec perte derrière la Morava et enfin jusque sous les murs de Belgrade. Du côté de la Bosnie les Serviens étaient plus heureux. Les Turcs voulaient pousser jusqu'à Belgrade de l'autre côté de la Kolubra et tourner l'aile droite des Serviens du côté du Danube, mais ils furent repoussés. Un corps russe commandé par le général Nenadowitsch vint appuier ces succès, passa la Kolubra, enleva les retranchemens des Turcs, qui ne pûrent pas même tenir derrière les petites rivières jusqu'à la Drina et fûrent rejettés en Bosnie. C'est en vain qu'ils éssaièrent de repasser offensivement cette rivière; repoussés avec une perte considérable, ils ne durent qu'à l'offensive de leur grande armée du côté de la Bulgarie, qui mettait la Servie en proie aux dévastations et menaçait même Belgrade, si les Serviens et les Russes ne poursuivirent pas leurs avantages. Tel était l'état des choses au milieu d'Août.

Les opérations sur le bas Danube donnèrent à la Servie le tems de respirer. L'armée russe, sous les ordres du prince Bagration, avait passé le fleuve au commencement du mois d'Août à Galatja (Galaz) un peu au dessus de l'embouchure du Pruth, s'était

emparée des points fortifiés d'Isaktja (Isaktscha), Tultja (Tultscha), Matjin (Matschin) et Hirsowa sur la rive droite, et avait ouvert à la flottille russe de la mer noire les bouches du Danube. Ismael se trouva ainsi bloquée du côté du fleuve et fut forcée de se rendre après quelques semaines de siège. Silistria, au contraire, cernée à la même époque, faisait résistance et le grand-vizir tacha de dégager cette place en faisant avancer de son camp à Andrinople un corps de 15000 hommes commandés comme nous le verrons par Pechlivan. Mais le prince Bagration alla au devant de ce corps jusqu'à une petite rivière près de Tataritze où l'on se rencontra, le 3 Novembre et où s'engagea une cannonade sans résultats. La saison avancée, la difficultée des subsistances dans un pays désert et les inondations auxquelles le Danube et ses affluens sont sujets à cette époque de l'anée, mirent naturellement fin à la campagne. L'armée russe repassa le Danube à Hirsowa, et conserva pied sur la rive droite par les retranchemens qu'elle y avait établis, en profitant du vieux château près d'Hirsowa pour former une tête de pont.

Il est aussi connu que naturel, que les troupes asiatiques, qui composent les principales forces des armées turques, se refusent à faire la guerre en hiver, quoique l'assertion de Varnery qu'elles commencent à se retirer dès le mois de Juillet, paraisse exagérée. Les janissaires aussi n'étaient point partisans des campagnes d'hiver et désiraient d'autant plus rentrer dans leurs foyers après les fatigues qu'ils venaient d'essuier, qu'étant domiciliés et exerçant des métiers, ils n'étaient

point animés d'un esprit bien belliqueux. Quant à ceux qui combattent à cheval, la nature du pays peut leur servir d'excuse, s'ils retournent chez eux aux approches de l'hiver. Il n'y a que les Albanais, — Macédoniens et anciens Thraces, enfans du sol qui livra leurs guerriers à Alexandre et à Pyrrhus, — qui en cas de besoin passent la rude saison sous les armes, quand la queue de cheval est arborée par un Pacha énergique, comme le vieux Ali de Janina. Aussi était-ce une armée de ce genre avec laquelle Pechliwan, le plus entreprenant des Pachas qui combattait contre les Russes, avait entrepris de secourrir Silistria.

Une campagne d'hiver dans ce pays, quoiqu'il soit sous la même latitude que le milieu de l'Italie, n'est pas en général aussi facile que peuvent croire ceux qui ne le connaissent pas. Bien que le froid y soit rarement de longue durée, mais qu'il alterne avec le dégel et de fortes pluies, il surpasse pendant de courtes périodes celui des climats du nord. On peut l'attribuer au voisinage des deux chaines de montagnes qui forment la vallée du Danube, aux Carpathes de Transylvanie couverts de neiges perpétuelles, et à l'Hémus ou les Balcans au sud. La plûpart des villages sont des endroits dévastés et ne convenant nullement à des quartiés de marche ou de cantonnement; les vallées ou les basfonds sont couverts de neige ou submergés et toutes les routes deviennent impraticables du moment qu'il ne gèle pas. Les hommes et les chevaux sont donc exposés à mourir de faim quand, ne trouvant point de subsistances, il devient possible d'en ame-

ner, et l'on n'en saurait transporter que pour de petits corps ou des expéditions de courte durée, sur des chevaux de bât et des bêtes de somme, chose dont nous reparlerons plus tard.

Le mont Hémus, que les Turcs appellent Balcan, nom générique qui signifie montagne, étend sa base jusqu'à environ 10 miles d'allemagne du Danube et n'est pas aussi considérable qu'il en a la réputation. Vu de loin il ressemble au Mont Tonnère et aux Voges près de Kaiserslautern, montagnes avec lesquelles il peut être comparé sous le rapport du sol, de sa végétation en arbres fruitiers et des pâturages, ainsi que de l'étendue de son plateau. Si les chemins y sont d'une traversée plus difficiles, cela tient à ce que le pays est moins habité et moins cultivé que les Voges. Mais les cartes, si mauvaises qu'elles soient, et les descriptions des voyages nous prouvent du moins qu'il s'y trouve des bourgades et des vallées cultivées, qui facilitent le passage. La route ordinaire des courriers et des voyageurs qui vont à Constantinople passe par Sjoumla (Schumla) qu'on regarde comme la porte du Balcan et comme les Thermopyles de la Turquie. Dans toutes les dernières guerres le camp du vizir s'y est trouvé, et les armées russes marchant sur Constantinople n'ont jamais pu dépasser ce point. Aussi a-t-il acquis une certaine renommée stratégique, qu'il mérite à quelques égards, vu que les routes venant du Danube, de Roustjouk, de Silistria et d'Ismael, de Varna et de différens points de la mer noire, ainsi que de Tyrnowa par Osmanbazar et de plusieurs valées

lées principales de la Bulgarie, s'y réunissent pour se repartager delà en plusieurs chemins dans les montagnes. Sjoumla a en outre une situation favorable à la défense. C'est une ville considérable de 30 mille habitans, entourée par un promontoire du Balcan, en forme de fer à cheval, dont les pentes escarpées, couvertes d'épaisses broussailles d'épines, forment une position des plus avantageuses pour le soldat turc bien armé, qui aime à tenir tête à son ennemi derrière des couverts naturels ou des retranchemens. Toute la place longue d'un demi mille sur un quart de mille de large, est entourée d'un fossé et d'une espèce de rempart ou large muraille de briques que flanquent de petites tours massives ou corps de garde pour cinq ou six fusiliers. Tel est le noyau du camp retranché que la crête des montagnes environnantes a tracé naturellement à l'entour. Sa grande étendue, les vallées qui le traversent, les pentes roides dont nous avons parlé rendent un blocus aussi difficile qu'une attaque dans les règles. Parfaitement à l'abri d'un bombardement, la ville offre tout l'espace nécessaire pour les magasins d'une armée, et elle embrasse même des vignobles et des jardins. Un ruisseau qui y serpente en plusieurs bras, offre au camp une des choses les plus nécessaires pour les Turcs.

De Sjoumla à Constantinople il y a quatre vingt six heures de marche de caravane, mesure ordinaire en Turquie pour fixer les distances, ce qui équivaut à 43 milles d'Allemagne. La principale route suit la la vallée de Pravody qui est également une ville assez

considérable. De là on commence à monter le Balcan proprement dit, où l'on trouve pour premier point de station la ville d'Aïdos, remarquable par ses sources chaudes et à trois journées de marche à peu près de Sjoumla. Deux marches encore et l'on atteindrait, comme second point pareil, la ville de Faki en Romélie, où l'on se trouve au pied des montagnes et commence à se rapprocher d'un pays cultivé plus doux et plus viable. Les caravanes qui vont entre Constantinople et Andrinople en cinq ou six jours font déjà pressentir à partir d'ici, des communications intérieures et tous les avantages que des relations commerciales amènent en même tems pour les opérations de la guerre.

Une armée russe qui voudrait pousser vivement une guerre d'invasion jusqu'au coeur de l'empire ottoman, choisirait indubitablement cette route pour sa ligne d'opération. Mais il faudrait préalablement battre, ou déloger par des manoeuvres l'armée turque qu'on doit toujours supposer postée à Sjoumla. En 1810 aucune de ces deux entreprises ne réussit au général en chef comte Kaminski. La seconde cependant comme la plus sûre, réussirait si tandis que l'armée principale prendrait position tout près et vis à vis de l'armée turque, à même de profiter du moindre faible de cuirasse, un autre corps, qui aurait passé le Danube à Nicopolis ou Roustjouk marchait par Tyrnowa droit sur Andrinople. On aurait à survaincre dans ce chemin de montagne, qu'on regarde à tort comme fort difficile, peu d'obstacles naturels, que quelques centaines de Pionniers à l'avantgarde sauraient

bientôt applanir. Peut-être faudrait il comme partout, dans de pareils défilés, démonter les gros calibres et les charger sur les petites voitures du pays, telles qu'on les trouve en Valachie et qui passent par tout. Si Tyrnowa avait, et l'on doit s'y attendre, une garnison turque, il faudrait s'emparer de cette ville et en faire un entrepôt. Les soldats porteraient leur nourriture pour trois ou quatre marches à travers le Balcan, et la cavalerie son fourage. Pour se completter au besoin, on ferait suivre une réserve de vivres sur de petites voitures ou des bêtes de somme, en profitant de tous les pâturages qu'on rencontrerait; et dans les parages un peu habités ou l'éducation du bétail est la grande occupation, les meules qu'on rencontre souvent dans les vallées et dans les campagnes seraient d'un secours assuré. Seulement il faut avoir égard à la saison. Jusqu'au tems des grandes chaleurs l'herbe atteint la hauteur d'homme et la récolte s'en fait plutôt que dans les pays septentrionaux. Plus-tard au fort de l'été, où ordinairement il règne une grande sécheresse, le sol est comme si le feu y avait passé. Il ne croît plus un brin d'herbe, et les vallées de ruisseaux considerables, sont entièrement desechées. Ces remarques que nous avons déjà fait en parti dans la Valachie, la vallée du Danube et la Bulgarie, doivent être naturellement beaucoup plus applicables aux revers méridionaux des Balcans. Le printems, à dater du mois d'avril, car ce n'est qu'à commencer de là qu'on trouve des pâturages, et les premiers jours de l'été paraissent donc être le tems le plus favorable pour pous-

ser ses opérations avec vivacité sur ce théâtre de la guerre.

Avant la saison des chaleurs, l'armée chrétienne doit être en possession des principaux points de station et de communication, sur tout des grandes villes propres à pourvoir aux besoins des troupes en position et en marche. Audrinople que notre corps d'armée opérant par Tyrnowa doit surprendre, est une ville grande et populeuse, entourée de murailles et de tours autrefois construites par les Princes du bas empire. Il faut la cerner de près en arrivant, battre en brèche d'attaque brusquée et donner l'assaut immédiatement; car on peut compter surtout que le grand-vizir ne perdra pas un instant pour ramener son armée de Sjoumla et secourrir la place attaquée, ou du moins pour couvrir Constantinople. C'est pourquoi il faut que l'armée qui lui fait face, le poursuive vivement et aie pris les devans en le faisant tourner par un corps détaché. La campagne de Kaminski prouve que tout ceci est possible, puisque l'armée russe se trouvait à dos de celle de la Porte derrière Sjoumla, occupant la route de Constantinople. On sait que dans une pareille retraite les Turcs ne songent point à faire évacuer leurs approvisionnemens ni leur attirail, et que chacun ne pense guère qu'à soi, ainsi qu'on l'a vu en Syrie dans la campagne de Bonaparte. Tout tombera donc dans les mains de l'armée pendant la poursuite et lui fournira des vivres en abondance.

Le corps qui est devant Audrinople doit surtout,

lors même qu'il n'aurait pas réussi à se rendre maître de la place tout de suite, envoyer un fort détachement sur le chemin de Faki pour couper à l'armée de Sjoumla sa communication principale et la recevoir elle même à sa descente forcée des montagnes. Il n'y aura donc que des fuyards pour porter l'épouvante à Constantinople, et il faudra se hâter d'en profiter. La grande armée avançant par la route principale de Sjoumla doit détacher un corps à gauche, pour s'emparer de concert avec une escadre stationnée sur la mer noire des places côtières à commencer par Varna et suivre à hauteur. L'Escadre portera le matériel nécessaire à l'armée de terre, surtout les munitions pour le combat et pour les sièges. Si Varna, comme place forte de quelque conséquence, résistait, il ne faudra point s'y arrêter. On y laissera quelques bataillons et quelques bâtimens armés pour en faire le blocus, tandis que la flotte chargée de troupes de débarquement fera immédiatement voile pour le Golfe de Miseveria ou Misambria et Bourgas (Burgas) pour s'emparer de ces ports importans. Notre carte indique un chemin qui de cette dernière ville remontant le Balcan va rejoindre la grande route, nous en concluons qu'elle est un entrepôt, où les vaisseaux déchargent leurs marchandises, pour être expédiées dans l'intérieur du pays. L'armée pouvant donc recevoir ses approvisionnemens par cette transversale, Bourgas deviendra l'entrepôt des magasins, et l'on y organisera un service de caravanes, qui dans ce pays doit remplacer le charroi. La route que nous indiquons au corps détaché, parti de Varna

pour cette opération le long de la côte, parait à la verité être très difficile. Mais comme il ne doit que coopérer, et faciliter les opérations de l'escadre, on pourra ne le composer que de troupes légères, de chasseurs à pied, de cosaques et d'artillerie légère.

Tous ces mouvemens combinés de l'armée ameneront donc à la position stratégique suivante.

1) L'aile gauche, une division postée à Bourgas, où la flotte sera embossée; poussant des reconnaissances le long de la côte par terre et par mer.
2) La grande armée à Faki et son avantgarde à Kirklissi.
3) L'aile droite, ou le corps d'armé d'Andrinople, avec un détachement à droite dans la vallée de la Maritza (l'Hêbre) et son avantgarde sur la route de Constantinople, à Badaschki (Eski Baba) par exemple, c'est à dire sur le même ruisseau où se trouve Kirklissi, pour que les deux avantgardes puissent se donner la main.

Quelques jours de repos seront nécessaires dans cette position, pour refaire l'armée, completter son matériel, assurer ses communications et soumettre le pays, enfin pour se préparer à une entreprise vigoureuse et bien mûrie. On aura facilité tous ces mouvemens, si l'on à fait suivre sur chaque ligne d'opération un détachement à quelques journées de marche du corps d'armée, avec une réserve du matériel nécessaire, et qui, servant de colonne mobile, mette garnison, où cela est nécessaire; en se réunissant à la fin à l'armée, il la complettera sous tous les rapports.

Il ne faudrait alors qu'un couple de jours de halte, pour prendre une nouvelle position, de telle sorte que la flotte occuperait peut-être le port de Midia, et les deux armées de terre se réuniraient près d'Araba Bourgas, d'où l'on se porterait sans délai sur Constantinople. On devra cependant laisser une réserve à Andrinople, pour rassembler les renforts et rallier les trainards. Ainsi que cette ville fut pendant près d'un siècle le quartier général et la cour des Sultans conquérans, lorsqu'ils tenaient les malheureux souverains grecs comme enlacés à Constantinople, jusqu'à la catastrophe qui termina leur empire; elle doit, par un retour de fortune, redevenir le siège de la puissance chrétienne qui abbattra le croissant à son tour, mais à qui, si elle a bien conbiné son plan et si elle se trouve en possession des moyens suffisans, il ne faudra qu' autant de jours pour terminer sa conquète que les Turcs y ont mis d'années. La tâche de cette division de réserve est d'organiser le pays derrière l'armée et d'occuper par des détachemens les villes de Philippopolis, Lofja (Lofscha), Sophia etc. soit de vives forces, soit par des négociations. Les Grecs qui sont en grand nombre dans ces villes et la coopération des Serviens, pourraient lui être d'une grande utilité.

Quant aux forces nécessaires pour exécuter vigoureusement une pareille invasion, je crois qu'il importe moins de mettre en campagne une nombreuse armée, que d'avoir toujours de quoi la tenir au complet. Le maximum de cinquante mille hommes fixé par Montecuccoli, pour une bataille, pourrait d'autant mieux suffire

aujourd'hui, que les Turcs ne mettent plus en campagne des armées aussi considérables qu'alors, et que l'organisation des nouvelles armées européennes qui fait d'une infanterie bien instruite leur force principale, leur assure une supériorité plus marquée.

Afin qu'au jour de la bataille notre grande armée soit sûre d'avoir sur un point les cinquante mille hommes jugés nécessaires, il faut outre ce nombre trente autre mille hommes pour le corps détaché le long de la côte et la division de réserve, ce qui ferait à peu près deux corps d'armés comme nous les formons, c. a. d. environ 80,000 hommes. Pour l'entreprise sur Andrinople, il suffirait également d'un de nos corps d'armés, mais auxquels il faudrait ajouter une division d'avantgarde et une de réserve. Ce qui le porterait à 60,000 hommes et par consequent le total des troupes destinées à passer le Balcan à 140,000 hommes.

En outre pour assurer les derrières, et observer les places que les Turcs ont encore sur le Danube et les prendre successivement, il faudrait 60,000 hommes qui, à fur et mesure que leur tâche serait remplie, formeraient une armée de réserve destinée à suivre et établir solidement les communications avec l'armée principale, ou les rouvrir en cas qu'elles fussent interrompues. A la tête de ces deux cens mille hommes, qui n'auront besoin d'être remis au complet qu'à la fin de la campagne, un capitaine actif, et se mettant au dessus des préjugés des tems passés, réussira certainement à accomplir la conquête de la Turquie d'Eu-

rope, sinon dans la première campagne, au moins dans la seconde.

Parmis les préjugés dont nous parlons, le principal est l'excès de soin pour assurer les communications. Le comte Kaminski, dans sa campagne de 1810, pouvait avoir quelques raisons pour ne vouloir pas laisser derrière lui le long du Danube des forteresses turques contenantes de fortes garnisons, comme Silistria, Roustjouk, Gioursjow, Nicopolis etc. Il n'était point assez fort pour détacher une armée capable de paralyser ces garnisons et de couvrir la Valachie contre une irruption de leur part. Mais le général qui passe le Balcan, après avoir assuré ses derrières par une armée de réserve qui bloque en grand, ne doit point s'inquiéter des petits désordres que peuvent causer quelques bandes de brigands sur ses lignes de communications. Une fois les montagnes à dos, il doit se croire Annibal en Italie.

Lorsqu'on se rapelle des circonstances dans la dernière guerre du siècle passé contre les Turcs, où la Russie était alliée à l'Autriche, et qu'on en rapproche ce que nous dit l'expérience des guerres antérieures sur ce théâtre: l'on doit convenir que jamais l'empire ottoman, n'a été si près de sa perte que dans cette campagne de 1789 après la victoire du prince de Cobourg et de Souvarof dont nous avons parlé et la prise de Belgrade par une armée séparée sous les ordres de Laudon. On avait tout le tems nécessaire pour une campagne d'automne et rien n'empêchait les conquérans de la Valachie de marcher sur Sjoumla; tan-

dis que la route par Nissa et Sophia se trouvait ouverte aux Autrichiens sous Laudon. C'était de tems immémorial le chemin parcourru par les postes et les courriers se rendant a Constantinople. On trouve dans d'anciennes descriptions, surtout dans les campagnes de Veterani, qu'elle est non seulement praticable pour les voitures, mais même qu'elle est côtoyée par des routes latérales qui, du moins en partie, traversent des contrées cultivées. On peut même le prouver par la géographie de Busching, qui cite par exemple, qu'au pied de la montagne Witoscha, à quelques milles au-delà de Sophia du côté de la frontière de la Romélie, on trouve outre des sources chaudes qui sont réputées dans le pays, quelques villages, des campagnes cultivées, des prairies, des vignobles et enfin des mines de fer. Il parle souvent de monastères, indices certains de la culture, et des ressources en blés, vins et pâturages.

On arrive aisément de Sophia à Philippopolis. Les Autrichiens ayant gagnés en 1688 sous la conduite du prince de Bade une bataille sous les murs de Nissa et après avoir longtems occupé cette place, s'avancèrent en tournant Sophia avec un corps de partisans jusque là, et en enlevèrent le Cadi et plusieurs Turcs de marque. La terreur se répandit dans toute la Romélie et la Macédoine. Les Turcs ne se crûrent plus en sûreté à Andrinople ni même dans leur capitale, et transportaient leurs trésors en Asie. Montecuccoli, qui est un des meilleurs guides pour attaquer les Turcs, propose aussi cette ligne d'opération.

Nous avons cru la route par Nissa et Sophia, en passant les montagnes par la porte Trajane et se portant ensuite sur Philippopolis, moins difficile que celle dont il a été question de Tyrnowa à Andrinople; mais nous laissons la comparaison en suspens. De toutes manières on doit supposer, que cette ancienne ville, fondée par Philippe de Macédoine, sera une conquête facile à cause de sa nombreuse population grecque, et qu'elle pourra ensuite pourvoir aux subsistances de l'armée en avançant, vu qu'elle fait un grand commerce surtout en ris qu'on cultive aux environs, et vu que la Maritza qui passe à Andrinople, devient déjà navigable à Philippopolis. En général toute la contrée jusqu'à Andrinople est une vaste vallée cultivée, la route côtoye la Maritza, et il est aussi facile d'y marcher que d'y séjourner, et même une campagne d'hiver ne doit y offrir aucune difficultés attendu que le climat y est sans contredit beaucoup plus doux que sur le revers septentrional du Balcan.

Si en 1810 l'armée russe de Kaminski eut été aussi forte que l'annonçaient les feuilles publiques, — c'est à dire de beaucoup plus que cent mille hommes — elle aurait pu elle — seule entreprendre cette opération en deux lignes sur la capitale. Nous avons vu précédemment que Czerny-George était déjà sur la route de Nissa. Il ne s'agissait donc que de renforcer le corps russe, qui l'appuia plus tard pour prendre l'offensive sur les Turcs dans cette direction. Une bataille gagnée amenait alors les Russes sous les murs

d'Andrinople. Les Serviens assuraient les derrières et l'on n'avait plus à penser qu'à la jonction avec l'armée principale de Sjoumla, comme nous l'avons dit plus haut. Mais d'un côté les forces russes n'étaient pas à beaucoup près ce que l'on supposait, et de l'autre les circonstances politiques ne permettaient pas une semblable expédition. Les armées de la Russie n'osaient point s'éloigner aussi loin et pour tant de tems de l'Europe chrétienne, où déjà une guerre plus grave menaçait d'éclater. De même que la France n'avait d'autre intérêt que d'occuper la Russie en fomentant la guerre contre les Turcs, de même aussi cette dernière puissance ne devait viser qu'à la terminer par un coup décisif en s'assurant la conquête de la Moldavie et de la Valachie. Il n'était nullement dans ses desseins de mettre fin à l'empire des Musulmans en Europe. C'est ce que l'on verra par les fragmens et les considérations que je vais présenter à mes lecteurs et qui ont été écrits en majeure partie pendant le cours des événemens.

Mais avant de nous en occuper il est nécessaire de jetter ici un coup d'oeil sur la situation politique de l'Europe, à cause de l'influence qu'elle a eu sur les événemens aussi bien que sur la méthode de la guerre. — Par une singulière combinaison, l'Angleterre, malgré l'apparition hostile de sa flotte devant Constantinople, se trouvait l'alliée déclarée de la Porte et la France son alliée secrète, malgré son intelligence apparente avec la Russie. Les conseils français ont eu une influence évidente sur la

conduite des Turcs dans cette campagne. On prétend que ce fut d'après l'avis du général Sebastiani, ambassadeur des Français à Constantinople, que le grand-vizir demeura tranquillement dans son camp retranché de Sjoumla, évitant toute action décisive et engageant à une défense opiniâtre, tous les endroits tant soit peu tenables, dans lesquels s'étaient renfermés les Pachas ou les Agas avec leurs troupes. Il en résulta que l'armée russe perdit du tems, consuma ses forces et fut hors d'état de profiter de circonstances favorables. Il était évident que si on la forçait à séjourner sur une terre déserte jusqu'à la mauvaise saison, sans être parvenue à battre les Turcs à fond et à vaincre l'obstination de la Porte par la terreur, on devait compter avec assurance de lui voir repasser le Danube comme dans la campagne précédente. Des partis turcs composés de toutes sortes de canaille ramassée dans le pays et connaissant parfaitement les forêts du Balcan et les déserts de la Bulgarie, interceptaient en outre ses transports et rendaient les chemins dangereux pour les petits renforts qui lui arrivaient isolemment.

Les avantages de cette manière d'agir, s'étaient déjà fait sentir lors de l'attaque des Russes sur Braïlof. Un assaut repoussé leur avait coûté sept mille hommes et la place ne se rendit qu'après un long blocus. En général la défense des places fortes est la seule partie de la guerre, où les Turcs ont conservé leur ancienne valeur nationale. Des places on ne peut plus mal fortifiées, dans lesquels des troupes et des ingénieurs européens auraient cru impossible de tenir

long tems, et qu'ils se seraient pressés d'évacuer si on leur eu accordé la libre sortie, ont souvent coûté beaucoup de sang et de tems. Cela peut provenir en partie du naturel impassible et casanier du Turc qui n'aime pas à changer de place, et passe souvent des semaines entières dans une excavation, ou dans une caverne en s'abandonnant à sa destinée, ne s'inquiétant nullement de ce qui se passe autour de lui ni de ce qui doit arriver le lendemain. L'assiégeant ne saurait amener des circonstances favorables, qu'au moyen d'une terreur panique, qui agit toujours avec force sur une multitude indisciplinée et passionnée. C'est ainsi qu'il n'est pas sans exemple de voir une garnison turque épouvantée, abandonner au désespoir une place, s'il reste encore quelque issue ouverte à la fuite. Berenhorst a déjà fait la remarque qu'en pareil cas la prédestination sert d'excuse à la lâcheté. Mais d'ordinaire on doit compter que les Turcs pousseront la défense jusqu'à la dernière extrémité et que l'assaut sera aussi dangereux que meurtrier à cause de leur force et du luxe de leurs armes. Chaque Turc bien armé a, outre son fusil, une paire de pistolets et souvent deux armes blanches, savoir un cimeterre, mais surtout un grand poignard un peu courbe, affilé à la courbure intérieure, qu'il nomme Kinschal (ou Handschar) et qui lui sert principalement à couper les têtes. Long d'environ deux pieds, on peut l'assimiler à l'épée courte des Romains, et à l'époque brillante des Osmanlis il n'a peut-être pas été moins redoutable dans la mêlée que cette arme courte avec laquelle les légions se soumirent le monde connu. Il est évident que

le soldat européen montant à l'assaut d'un rempart avec son seul fusil à bayonette a du désavantage contre un ennemi armé d'une manière si formidable.

Quant aux fortifications des Turcs, je n'en ferai pas l'éloge: ils n'ont aucune idée d'un système de bastions ou de lignes, de dehors ni de chemins couverts, ni de défilement pour les remparts. Lorsqu'on trouve ces moyens employés dans une forteresse turque, on peut-être assuré qu'elle a été dans les mains d'une puissance européenne qui l'a réparé ou bâtit à neuf. C'est le cas de Belgrade, de Widdin et de Braïlof presqu'entièrement réconstruit plus tard par les Russes, ainsi que de la petite forteresse de Gioursjof (Giurschow) sur la rive gauche du Danube vis à vis Roustjouk. La plûpart des forteresses turques sont telles que nous représentons celle-ci sur le Plan II. La ville, dans la forme que la nature ou la culture lui ont donnée, est entourée d'un rempart élevé, devant lequel se trouve un profond fossé. Quelques bastions ou rondèles épars ça et là forment des saillans pleins et composés souvent d'énormes gabions; ils ne paraissent destinéss qu'à y placer quelque bouches à feu. Sur la crête du parapet règne une ligne de gabions ordinaires qui forment des embrasures par lesquelles les défenseurs tirent parfaitement à couvert et montent sur le parapet en cas d'assaut. Sur ce parapet se trouvent aussi, de distance en distance, de petits corps de garde en briques, percés de créneaux, qui en flanquent la large surfaçe. Ces corps de garde sont particuliers à la fortification turque. On les retrouva à Sjoumla, quoique emploiés

d'une autre manière. Les Turques savent au moyen d'abris semblables blottir quelques fusiliers au fond du fossé qui communiquent par un chemin souterrain pratiqué au-dessous du parapet. Pour s'abriter contre les feux courbes, ils s'enterrent dans le revers du rempart, et de plus ils bouchent entièrement les portes ou les masquent par d'énormes traverses. On voit d'après cela que les Turcs, au lieu d'imiter notre fortification européenne, savent s'en préparer une naturelle basée sur le combat corps à corps.

Le chef de la place, le Pacha ou l'Aga, raisonne ordinairement plus juste que beaucoup de nos commandans modernes. Son règne finit s'il se rend. De maître absolu il devient esclave et l'égal de ceux dont les biens et la vie étaient jusqu'alors à sa discretion. S'il quitte la place par capitulation volontaire, il n'a point à se flatter de trouver des juges indulgens ni même équitables. Le cordon ou le Kinschal l'attendent; car la Porte a coutume de punir le malheur comme la maladresse. Il est donc facile de s'expliquer pourquoi il aime mieux se battre à outrance pour défendre sa vie et ses trésors.

De tous les satrapes de la Porte, c'est Bosniak-Aga à Roustjouk qui nous dévoile la situation d'un gouverneur turc de la manière la plus prononcée. Il succédait dans le commandement de cette place à son ami Mustapha Bairaktar, qui s'était sacrifié héroiquement comme grand-vizir. On sait que celui-ci se fit sauter en l'air le 14 Novembre 1808, pour ne pas tomber entre les mains des révoltés, quand l'entreprise qu'il

qu'il avait faite de donner un élan de civilisation à l'empire échoua contre une révolution de Janissaires. Après cette catastrophe, Bosniak Aga avait cessé d'obéir à la Porte et exploitait lui même le pays dans son propre intérêt. Mais à l'apparition des Russes devant sa résidence, il chercha à se réconcilier avec le grand-visir, sachant bien que des dissensions intestines amenent toujours le triomphe de l'ennemi commun. Sa valeureuse défense gâta toute la campagne pour les Russes, qui l'avaient commencée par passer le Danube, d'abord à Ostrowa au dessous de Vidin et puis à Hirsowa et à Tourtoukay. Comme ces événemens n'offrent rien de bien important par eux mêmes, il sera plus intéressant et en même tems plus conforme à notre but, qui est de dépeindre les Turcs, d'exposer seulement ici l'effet qu'ils produisirent et les mesures auxquelles ils donnèrent lieu dans le camp du grand-visir à Sjoumla. Nous laisserons parler un témoin oculaire, vraissemblablement émissaire français narrateur plus naïf que guerrier, qui semble s'être trouvé près de la personne du grand-visir *).

„Après la bataille de Silistria" (l'affaire de Tatarizé en automne 1809, dont il paraît que les Turcs se glorifièrent comme d'une victoire) „les Russes ren-„voyèrent une partie de leurs troupes dans les forte-„resses du Danube qu'ils avaient prises pendant la

*) Annales des faits et de sciences militaires, dixième cahier, Paris. 1810, où se trouve une relation du siège de Sjoumla par les Russes, dont je donne ici un extrait, en y ajoutant quelques observations.

„guerre, et le reste de leur armée passa l'hiver en Bes-„sarabie. Loin de commettre aucune hostilité, ils lais-„saient les Turcs naviguer librement sur le Danube, „sans les inquiéter ni tirer un seul coup de canon des „batteries qu'ils avaient sur la rive gauche. Aussi les „commerçants du Levant profitèrent-ils de cette circon-„stance pour envoyer leurs marchandises, par terre, à „Roustjouk, où elles s'embarquaient pour remonter le „fleuve jusqu'à Orsova."

„Mais si cet armistice fut avantageux au commerce, „il ne le fut pas moins aux douanes turques. Le Pa-„cha de Widdin particulièrement, plus avide que les „autres gouverneurs turcs, se fit donner jusqu'à qua-„rante piastres par balle de cotons. Il alla même „jusqu'à faire arrêter un courrier français qui se ren-„dait de Constantinople à Paris; il ouvrit ses paquets, „décacheta ses dépêches, et en outre exigea la douane „de ses bagages."

On voit à quel point notre narrateur français est courroucé de cette conduite. Il appelle le Pacha un Déré-Bey, dénomination officielle d'une espèce de seigneur suzerain, mais qui, vu la circonstance, doit signaler un chevalier vivant de la grande route. Toutefois la méfiance du Pacha contre les relations des Français avec Constantinople, n'était peut-être point sans fondement, et il n'est pas possible de blâmer entièrement la diplomatie barbare qui ouvre les dépêches en pareil cas. Notre civilisation nous oblige souvent à faire sciemment des choses préjudiciables à nos intérêts. C'est ainsi que les troupes russes escortrèent plusieurs fois

jusqu'au camp turc des courriers français dont ils auraient bien été en droit de visiter les perfides messages. Napoléon en pareilles circonstances n'eut pas manqué de suivre la méthode du Pacha de Widdin.

On pourrait expliquer la singularité de cette paisible navigation des Turcs sur le Danube, par la situation de plusieurs puissances à l'égard du redoutable Napoléon, dont elles avaient été obligées d'adopter les lois de restriction pour le commerce, afin de rester en paix avec lui. Mais comme cet état était contre nature, l'échange des produits n'en continuait pas moins clandestinement, même entre les puissances belligérantes, et le commerce cherchait à s'ouvrir des voies inusitées. Il n'est point impossible que les marchandises coloniales et anglaises dont la privation était pénible à l'Europe, aient pris la route par le Levant.

„Cependant la belle saison permit aux Russes de se „remettre en campagne. Le 14 Mars 1810, ils jettèrent „un pont à Casemir, au moyen duquel ils passèrent „dans l'île d'Ostrowa, située au milieu du Danube en„tre Roustjouk et Widdin. Cette île est longue d'en„viron six lieues et demie, et large à proportion. Les „Russes surpris de n'y trouver aucune résistance, s'a„vancèrent jusqu'à une forte redoute entourée de fos„sés dans laquelle étaient deux cents Turcs qui, n'a„yant ni canons ni subsistances, furent obligés de se „rendre après avoir inutilement lutté pendant dix„huit jours. Ainsi l'île se trouva entièrement au pou„voir des Russes, qui y dressèrent aussitôt des bat-

„teries d'un côté et de l'autre pour intercepter la na-„vigation.

„Bientôt après ils jettèrent un pont sur le second „bras du fleuve, et passèrent sur la rive droite, dans „le but de se réunir aux Serviens qu'ils espéraient „rencontrer. Mais ils furent bien étonnés, lorsqu'ils „virent arriver devant eux deux mille hommes envo-„yés par Mollah-Pacha, de Widdin. Il y eut alors „un engagement qui força les Russes à évacuer la „rive droite et à se renfermer de nouveau dans l'île „d'Ostrowa.

„Dès que l'on apprit dans le camp du grand-vi-„sir à Sjoumla, que le chemin d'Ostrowa était rede-„venu libre, on se livra à la joie. On tira cinq coups „de canon et environ dix mille coups de pistolet pour „célébrer cet avantage. On avait tué, disait on, un „général russe et quatre-vingt soldats, dont les têtes „devaient être apportées suivant l'usage. Mais cette „joie fut de courte durée; car on ne vit paraître que „deux prisonniers qui portaient dans un sac la tête „d'un de leurs camarades tué dans l'affaire."

Je me permettrai ici quelques observations sur cette coutume barbare des Turcs. Ce n'est que par exception à la règle qu'ils font des prisonniers. Leur guerre contre les mécréans, qu'ils regardent comme des réprouvés, a le caractère d'un guerre d'extermination, et partans de là, ils coupent la tête aux morts comme aux vivans, et les rassemblent comme on fait des têtes ou des griffes et des gueules d'animaux malfaisans, pour les remettre à l'autorité. — „*Néboissé*," (n'aie pas

peur!) est le mot dont ils se servent ordinairement pendant leur opération. — Ce qu'on a révoqué en doute dans des relations modernes, qu'ils conservent et salent les nez ou les bouts d'oreilles de leurs ennemis, est littéralement vrai. Lorsque, après d'heureux succès, la quantité de têtes forme un volume trop considérable pour le transport, ils n'en prennent que ces petites parties, qu'on sale pour les conserver, et qu'ils envoient dans des sacs, comme pièces de conviction. La sublime Porte paie un prix pour ces marques d'extermination, mais elle attend, autant qu'il est possible, les têtes entières pour les arborer sur des piques dans la capitale avec tout l'éclat convenable.

Avant qu'un novice dans la guerre contre les Turcs envisage sous son vrai point de vue cet usage barbare, il pourrait lui paraître plus terrible qu'il ne l'est en effet. Au lieu donc de lui montrer une perspective horrible à dessein, il serait plus convenable de tâcher de lui faire adopter la manière de voir philosophique du prince de Ligne qui remarque: „que cette décapitation ne fait aucun mal au mort, qu'elle est souvent un bienfait pour le blessé, et qu'elle est toujours utile au lâche, parcequ'elle le met dans la nécessité de se défendre." Ce dernier motif est certe d'un effet décisif dans les momens du danger, pourvuque l'on ne perde pas la tête, moralement parlant. Être ferme au rang et ménager avec sang-froid son feu et ses coups, comme le chasseur qui attend le sanglier, voilà l'unique moyen de salut, lorsqu'on est chargé par de la cavalerie turque. Il n'y a point de quartié, point de

grace à implorer comme par fois contre de la cavalerie chrétienne. Le soldat russe, celui de tous qui est le plus accoutumé à agir contre les Turcs, le sait bien; aussi est-il invincible dans ses carrés sur trois de hauteur, du moins jamais les Spahis n'en ont ils enfoncé un de nos jours.

„A Sjoumla les choses restèrent en cet état jus„qu'au mois de Mai, et pendant ce tems le grand-vi„zir Kora-Jussuf-Pacha (déja connu par sa défense „de St. Jean d'Arces contre Bonaparte) fortifia son „camp. Les Russes passèrent de nouveau le Danube „au nombre d'environ soixante mille hommes et occu„pèrent la vallée de la Dobrudzé, ainsi que Kavarna „et d'autres places de la mer noire. Au mois de Juin „ils s'avancèrent jusqu'au Cara et Soular, à six lieues „de Bazardjik, ce qui détermina les Turcs à se mettre „en mouvement. Le grand-vizir envoya à la rencon„tre de l'ennemi cinq mille hommes de cavalerie, com„mandés par Pechlivan-Baba-Pacha *), homme hardi, „entreprenant et d'une bravoure éprouvée. Il obtint „d'abord quelques avantages; mais voiant qu'ils lui „coûtaient beaucoup de monde, qu'ils affaiblissaient sa „petite armée et que bientôt il serait obligé de suc„comber sous un grand nombre de Russes, il prit la „résolution de se replier sur Bazardjik, place forte „dont il fit réparer les fossés, et d'où il comptait in„quiéter les communications des Russes, sans avoir

*) Le même qu'Ismaël Pacha fit empoisonner pendant le siége de Janina en punition de ses intelligences avec Ali.

„autant de risques à courir. Il envoya d'abord son „avantgarde contre eux, mais elle fut rejettée dans la „place avec perte. Les Russes, voiant alors la cam- „pagne libre de tout ennemi, divisèrent leur armée en „quatre corps. Le premier sous les ordres du général „Sass, bombarda Tortoukoi." (Cette ville mal fortifiée qui s'étend le long de la rive droite du Danube, est dominée par la berge du fleuve, et ne tint pas long-tems. Les Russes y jettèrent un pont de bateaux stable, et y mirent garnison.) „Le deuxième corps, „commandé par le comte Langeron, marcha sur Silistria „et s'en empara après sept jours de siège. Le troisième „sous le général Markof demeura en réserve, et le qua- „trième commandé par le comte Kaminski l'aîné, frère „du général en chef, marcha contre Bazardjik. Baba- „Pacha crut pouvoir entreprendre quelque chose con- „tre ce corps détaché. Il renouvela souvent ses ten- „tatives avec sa cavalerie qui fut toujours repoussée, „et il se retira enfin emmenant deux prisonniers, qu'il „envoya au camp du grand-vizir avec deux têtes cou- „pées. Celui-ci, plein de joie, fait appeler ses Ulemas *), „pour remercier le ciel de cette victoire, la regardant „comme un heureux présage pour l'issue de la guerre. „On invoque le prophète pour des succès à venir. „Tout se livre à l'espérance et au plaisir au son as- „sourdissant de la musique nationale."

„Mais cette allégresse ne dura pas long tems. Ba-

*) Savants. C'est un corps de l'état qui réunit le clergé, la magistrature, l'instruction et l'administration des affaires. Le Mufti en est le chef, et les Mollas y tiennent un rang distingué.

„ba-Pacha demandait instamment des secours d'hommes „et surtout d'infanterie, pour résister aux Russes qui „le serraient de près. Il tenta des sorties, mais Ismael-„Pacha, qui commandait la cavalerie, ayant été pris „avec treize cents des siens, la garnison se trouva ré-„duite à l'extrémité et la place fut emportée d'assaut „le 3 Juin par les corps réunis de Kaminski et de „Markof. Plus de huit cents Turcs y périrent et seize „cents furent faits prisonniers avec leur chef" ([2]).

Le narrateur français, qui, comme nous le savons, se trouvait dans le camp turc, cherche à affaiblir la gloire des Russes dans cette occasion. Il vante au contraire la bravoure de Baba-Pechlivan-Pacha qui à l'instar de Charles XII, finit par se défendre dans une maison. C'est pourquoi nous croions devoir ajouter ici le récit d'un témoin oculaire russe qui commence au passage du Danube et qui pourra servir a rectifier et à éclaircir cette relation incomplète.

„Hirsowa et Matschin, vis à vis la forteresse de „Braïlof *), avaient été occupées pendant l'hiver par „le corps du comte Kaminski l'aîné. Tandis que dans „les journées du 22 au 25 Mai l'armée principale pas-„sait le Danube sur le pont de bateau à un mille au „dessous d'Hirsowa le comte Kaminski renforcé par „le corps de Markof avait été envoyé à Karassou „au rempart de Trajan pour couvrir le passage. Il „prit le 27 Mai la route de Bazardjik en même

*) Nous verrons par la suite qu'il y a un mille d'Allemagne de distance et qu'une île les sépare. (Note du Traducteur.)

„tems que la grande armée se mettait en mouvement „vers Silistria. Le succès de l'assaut du 3 Juin doit „être attribué en grande partie, à la circonstance heu„reuse que le commandant turc prit l'attaque simu„lée pour la véritable et y opposa ses principales for„ces. La prise de la ville ne coûta que seize cents „tués et blessés, mais du côté de l'ennemi tout fut „pris ou tué. Parmi les prisonniers dont le nombre „s'élevait à deux mille, se trouvaient outre plusieurs „Pachas, le Seraskier Pechlivan-Baba-Pacha. (Le même „qui commandait l'expédition destinée à secourir Si„listria en automne 1809). Soixante huit drapeaux et „dix sept canons furent les trophés de la victoire, „qu'on devait surtout au talent et à la résolution du „lieutenant-général Woinof et que la grande armée ap„prit au moment, où elle opérait l'investissement de Si„listria, qui ne lui coûta que 83 hommes morts ou „blessés. Le général Langeron avec son corps et ce„lui du lieutenant-général Rajewski en conduisit le „siége, tandis que le général en chef tenait en réserve „les corps de Lewis et de Essen pour l'appuier."

„Ce fut dans la nuit du 4 au 5 Juin que l'atta„que fut ouverte du côté de l'Est, par l'établissement „de six fortes redoutes à la distance de moins de „400 pas des ouvrages. Cinq batteries de gros calibre „placées sur la rive gauche, et la flotille arrivée des „bouches du Danube étaient destinées à cannoner la „place qu'on commença cependant par sommer le 5 au „matin. Les Turcs ne repondirent pas de la journée „et ne l'ayant pas encore fait le lendemain à 8 heures

„du matin, le feu commença et fut continué sans interruption et avec grand effet jusqu'à 4 heures de l'après „midi. La ville en souffrit beaucoup et un magazin „à poudre sauta. Dans la nuit du 6 au 7 Juin on „avança sous la protection des redoutes à la sape volante et l'on travailla aux batteries. La flotille remonta le Danube et s'embossa au dessus de la place. „Enfin le 10 Juin la sape était parvenue jusqu'à cent „quatre vingt pas du fossé et l'on se préparait à donner l'assaut, quand le commandant turc Pacha Ilik-Oglou, épouvanté par le sort de Bazardjik se décida „à capituler à des conditions avantageuses. La garnison et les habitans (dix-huit mille ames, dont six mille „huit cent sous les armes) obtinrent la liberté de sortir avec tout leur avoir: mais les provisions ainsi que „cent quatre vingt seize canons et quarante deux drapeaux restèrent au pouvoir des vainqueurs qui firent „leur entrée le jour même. Silistria peut être comparé, quant à sa force, à Roustjouk, quoique cette „dernière place soit plus grande encore et plus peuplée." Nous signalerons comme une particularité de ce siége, qu'on y a remplacé la première parallèle par une ligne de redoutes et serions tenté de recommander cette méthode, à cause qu'il est plus facile de s'y reconnaître, mais surtout pour un corps peu considérable chargé d'attaquer et de cerner une place, sans avoir les moyens d'embrasser une grande étendue de terrain (II.).

Sur ces entrefaites le général Sass avait passé le Danube le 1. Juin immédiatement au dessous de Tourtoukay et avait marché sur Roustjouk chargé d'attaquer

cette place, de cerner Gioursjof sur la rive opposée et d'agir d'ailleurs de concert avec les Serviens.

Ce mouvement n'eut lieu qu'après que les Russes eurent mis garnison dans toutes les villes conquises, et qu'une division du corps de Langeron commandée par le général Sabanejef fut pousée en avant de Rasgrad, place mal fortifiée que les Turcs, contre leur habitude, rendirent après quelques coups de canon. Trois cents Cosaques surprirent le Hospodar de Valachie Kallimachi, non loin de cette ville, dans sa maison de campagne, qu'il possedait comme fief à vie du grand-seigneur, et où il s'était retiré; une fuite précipitée ne put l'empêcher d'être pris avec sa suite, après avoir été blessé.

„Bosniak-Aga — poursuit notre narrateur turc — „Ayan de Roustjouk, vint avec un corps de cavalerie „à la rencontre des Russes qui marchaient sur lui, „mais il ne put leur enlever qu'une tête qu'il envoya „au grand-seigneur." Puis il rentra prudement dans la place dont les fortifications manquant de dehors, ne se prêtaient point à des sorties de cavalerie.

„Les troupes russes qui avaient occupé Bazardjik, „firent une simple tentation sur Varna, place impor„tante par sa situation et par son port sur la mer noire. „Ses fortifications consistent en un mauvais mur pré„cédé d'un petit fossé sec garni de palissades."

On sait par les rapports russes, que la garnison intimidée consentait à ouvrir ses portes au vainqueur, pourvu qu'on lui accorda les mêmes conditions qu'à celle de Silistria, mais comme le général en chef exigeait qu'elle

se rendit à discretion, et qu'il voulait la transporter comme prisonnière en Russie, les Turcs qui renoncent toujours difficilement à leur proprieté et à leurs armes, se défendirent à l'aide des habitans et repoussèrent l'attaque. On blâma avec raison le général russe d'avoir pour une considération mesquine, manqué l'occasion de se rendre maître d'une place, dont l'occupation eût été avantageuse sous tant de rapports.

„Les Russes prirent leur revanche en s'emparant „de Jenibasar, place un peu mieux fortifiée que Ras- „gard et importante par sa position sur la communi- „cation entre Sjoumla, Varna et Pravodi *). Elle fut „abandonnée lâchement par Kara-Oglou qui partit „avec la garnison et les habitans (Turcs, Arméniens „et Bulgares), aussitôt qu'il eut avis de l'approche des „Russes. Ceux ci profitèrent de cet avantage, s'éten- „dirent jusqu'à Boulanik-Kioï et commencèrent à in- „vestir le camp turc."

„Un parlementaire que le grand-vizir avait envoyé „à Bazardjik pour demander un armistice, y fut re- „tenu pendant huit jours et revint à Sjoumla sans ré- „ponse positive. Quatre jours après, les Russes en- „voyèrent à leur tour offrir la paix, en demandant la „cession de la Moldavie, de la Valachie et de la Gé- „orgie turque, l'éloignement de l'ambassadeur anglais „et pour indemnité des fraix de la guerre une somme „de quatre mille bourses (deux millions de Piastres „ou environ un million de Thalers), jusqu'au paiement

*) La route de Constantinople passe par Pravodi.

„delaquelle les places de Varna, Sjoumla, Roustjouk „et Silistria devaient être occupées par eux." (Du reste les rapports russes portent la contribution qu'on exigeait à 20 millions de Ducats).

„Mais les Turcs regardèrent ces négociations „comme peu sincères, et ne tendant qu'à faire gag„ner du tems, tandis que les hostilités continuaient „toujours. Non obstant cela le général russe envoya „un parlementaire pour se plaindre que les Turcs „embusqués dans les broussailles aux environs des vil„lages qu'il occupait, guéttaient ses gens et les atta„quaient comme des brigands." (Il faut donc croire à une espèce d'armistice pour comprendre ce passage). „Mais on croiait dans le camp turc" (et il est à supposer que ce n'était pas sans raison) „que toutes ces „plaintes n'avaient d'autre but, que de procurer à l'of„ficier envoyé l'occasion de se procurer des renseigne„mens et d'observer ce qui se passait. Cependant onze „jours après la prise de Jeni-Bazar, le grand-vizir se „sentant pressé de plus en plus, et voiant les progrès „des Russes, qui s'avançaient de tous côtés dans le „pays et en occupaient déjà une grande partie, envoya „de nouveau proposer un armistice ou la paix. Le „Scheik Efzat-Effendi chargé de cette mission ne parla „point avec le ton timide et réservé de ceux qui l'a„vaient précédé, et en effet l'armée turque venait de „recevoir un renfort: sept mille Janissaires conduits „par un aga, étaient arrivés au camp, et avaient re„levé le courage des autres troupes. L'envoyé fit ob„server au général russe que ses prétentions étaient

„exagérées et qu'on ne pourrait s'entendre, qu'en faisant „des concessions de part et d'autre. Enfin il se retira, „comme ses prédécesseurs, sans avoir rien conclu."

„Le grand-vizir voyant donc tout espoir de paix „évanoui, se disposa à combattre. Le 22 Juin, le len-„demain même du retour d'Efzat-Effendi, il partit de „bonne heure de Sjoumla à la tête de 10000 chevaux, „se dirigeant par le côté de la plaine, vers un petit „bois situé en face des batteries d'Ibrahim Nasir (K) *) „et comme il se doutait bien que les Russes l'attaque-„raient de ce côté, il fit occuper par 800 hommes les „hauteurs de Sadjak-Tepeler à un quart de lieue en „avant, et envoya 150 cavaliers escarmoucher avec la „tête de la division ennemie qui arrivait de Jeni-Bazar."

„Les Russes, maîtres de cette dernière place de-„puis dix-huit jours, y avaient laissé une petite gar-„nison et s'étaient mis en marche le jour précédent „pour venir occuper Boulanik-Kioi et les environs, „d'où ils avaient poussés quelques troupes vers les „hauteurs de Modara **). Leur dessein était bien évi-„dement d'attaquer le grand-vizir dans son camp. La „cavalerie turque ne tarda pas à rencontrer cinq cents „Cosaques qu'elle chargea vivement. La fureur fut „égale des deux côtés et quoique inférieurs en nom-„bre, les Turcs soutinrent le choc avec courage: mais

*) Voir Plan I.

**) Village appartenant au district de Jeni-Bazar habité par des Turcs et d'autres nationaux, fameux par la grande quantité de femmes de mauvaises moeurs qui s'y trouvent et se prostituent à tous les voyageurs.

„ils finirent par être obligés de se retirer en laissant „sur le champ de bataille un itschaga (sorte d'officier „de la maison du grand-vizir) qui fut tué. Deux des „leurs furent blessés et un quatrième pris. Les Rus- „ses eurent un homme tué et deux blessés."

D'après la nature des choses il nous est impossible de voir dans ce prétendu combat furieux entre 150 cavaliers turcs et 500 Cosaques venant à leur rencontre, autre chose qu'une simple affaire d'éclaireurs, comme la suite le prouve d'ailleurs.

„Après cette *escarmouche*, chacun se retira de son „côté, et à cinq heures du soir le grand-vizir revint „à Sjoumla, ne laissant dehors qu'un détachement de „cavalerie sur la route de l'ennemi, et mille *Délis* *) „dans la ferme d'Ibrahim, près de Straza."

„Tel était l'état des choses, lorsque le 23 Juin, „à six heures du matin, les Russes parurent devant „Sjoumla que le grand-vizir avait heureusement eu le „temps de mettre en état de défense."

„Le général en Chef Kaminsky avait partagé ses „troupes en six divisions. Deux étaient placées vis- „à-vis du bois ci-dessus mentioné (K), et de la ferme „d'Ibrahim-Nazir, qui était occupée par le Sultan Ba- „dir-Gherai (prince tartare) avec 400 Cavaliers. Deux

*) *Déli* signifie littéralement un homme *déterminé* ou hasardeux, en quelque sorte une *mauvaise tête* ou un *forcené* on pourait rendre le sens par *enragé*. Ce sont des cavaliers volontaires, la fleur peut-être de la nation, supérieurement armés et habillés, qui accompagnent toujours le Pacha ou le Chef et dont plusieurs se sont quelquefois entièrement dévoués pour lui.

„autres se trouvaient postées dans la vallée de la ri-„vière nommée Thekié, en face du village de Straza. „La cinquième campait plus haut dans la même val-„lée, qui est traversée par la grande route de Silistria. „Enfin la sixième et la plus forte division occupait „les hauteurs qui dominent la ferme d'Ibrahim, près „du village de Straza."

„Dès le matin, les Russes mirent tous leurs cha-„riots en ligne sur les hauteurs de Straza." C'était sans doute l'attirail de campement qu'on transporte sur des petits voitures à deux roues et qu'on range en ligne, quand on dresse les tentes. „Ce mouvement „trompa les Turcs, qui crurent d'abord que c'étaient „les leurs qui s'établissaient et se retranchaient en cet „endroit. Ils reconnurent bientôt leur erreur, mais „trop tard; car les mille Délis de la ferme d'Ibrahim, „ne voiant personne venir à leur secours, prirent le „parti de se retirer et de se réfugier dans les vignes „des environs, vers la hauteur dite des Grottes. De „là ils commencèrent à tirer des coups de pistolet, et „cherchèrent même à reprendre leur poste. Mais ne „pouvant y réussir, ils mirent le feu à la ferme et „aux maisons, afin que les Russes ne pussent s'y „abriter."

„De leur côté, ceux-ci montèrent trois canons avec „lesquels ils forcèrent les Turcs à se replier jusqu'à la „porte la plus voisine du retranchement extérerieur. „Cependant cette troupe se renforça au moyen des dé-„tachemens qui sortirent de la place, et monta bien-„tôt à quatre mille hommes. Trois mille se portèrent

sur

„sur Straza, cinq cents aux batteries d'Ibrahim-Nazir, „pour en défendre l'approche, et les cinq cents autres „se dispersèrent en tirailleurs. Ces trois détachemens „avaient à leur tête trois braves, Ibrahim-Nazir, le „Sultan Badir-Gherai et Iman-Aga. Le premier, qui „fut depuis grand-vizir, était un homme expérimenté, „joignant la prudence à la valeur, et dont les conseils „furent aussi utiles au grand-vizir, que son bras était „redoutable aux ennemis du croissant. Les deux au- „tres, guerriers intrépides, animaient sans cesse le cou- „rage des troupes par leur exemple et leurs paroles. „Cependant les Russes, ayant fait déboucher cinq à „six cents Cosaques de différens points, mirent en „fuite une bonne partie de ces Turcs. Les autres, „plus braves, soutinrent le choc sans gagner ni perdre „de terrain. Mais le canon ennemi, qui gênait fort „leurs mouvemens et leur tuait beaucoup de monde, „finit par les contraindre à se refugier de nouveau „sous les batteries de Sjoumla. Dès-lors, environ à „huit heures du matin, le combat ne fut plus qu'une „simple canonnade."

„Tandis que les Russes amusaient ainsi les Turcs „de ce côté, ils envoyèrent par un détour mille chas- „seurs à pied, pour s'emparer de la hauteur des Grot- „tes. Ils espéraient par là arriver aux retranchemens „turcs, ou du moins les dominer et pouvoir les bom- „barder avec effet. Ces chasseurs ne rencontrèrent „aucun obstacle et parvinrent sans peine jusqu'au des- „sus des Grottes: mais aussitôt que les Turcs les aper- „çurent ils firent un feu de mousqueterie très-vif, et

„pointèrent contre eux une pièce de campagne qu'ils „avaient placée, quelques jours avant, dans la partie „la plus avancée du retranchement, en face des Grot- „tes. En même tems Sert-Mahomet pacha, avec cinq „cents fantassins et cent cavaliers, marcha droit à „eux et les obligea à se retirer jusqu'à une petite plaine „distante de trois cents pas, d'où ils tirèrent vivement „sur les Turcs."

„A dix heures, ces derniers fatigués du combat se „replièrent à leur tour vers la ville, et les Russes re- „prirent leur position. Elle était difficile à tenir, parce „qu'ils avaient à leur gauche des précipices et à leur „droite un bois épais de noisetiers et autres arbris- „seaux, par où ils craignaient d'être surpris: mais, com- „me c'était un point important qui gênait beaucoup „les Turcs, ils firent tout pour s'y maintenir.

„Le grand-vizir, reconnaissant en effet le danger „de la position de Sert-Mahomet-Pacha, fit proclamer „parmi les janissaires que tous ceux qui iraient le se- „courir seraient des *braves* (dalkilidis). Aussitôt on „vit le janissair-aga s'y porter avec tout son monde, „abandonnant sans réflexion le reste des remparts du „côté de la plaine."

„La faiblesse des Turcs du côté de la hauteur „n'avait point échappé aux Russes, qui y firent mar- „cher cinq mille hommes d'infanterie pour soutenir leurs „chasseurs. Ces troupes étaient parvenues au pied des „murs (ou retranchemens), avant que les janissaires „fussent arrivés au secours des leurs, et elles se dis- „posaient à donner l'assaut, lorsque ces derniers pa-

„rurent. Il s'engagea alors un feu très-vif, qui força „les Russes à se retirer jusque sur la hauteur des „Grottes."

„Sentant bien qu'ils allaient avoir à soutenir l'at-„taque d'un grand nombre de Turcs, les Russes y fi-„rent monter deux pièces de canon, qui ne cessèrent „de tirer à mitraille. Les janissaires furent d'abord „effrayés d'un feu si terrible qui renversa beaucoup „des leurs, mais cela n'empêcha pas les autres de sor-„tir bravement des retranchemens et d'affronter la mort „pour venger celle de leurs frères. Leur intrépidité „obligea l'ennemi à reculer. Il se retira en combat-„tant sur le plateau qui domine les bois et le reste „des collines. De là il entretint un feu très-vif jus-„qu'à la nuit, et les Turcs rentrèrent dans la ville."

„Les Russes, redevenus maîtres de la hauteur, „mais craignant une surprise, passèrent la nuit à cou-„per les broussailles épaisses dont était entouré le pe-„tit plateau qu'ils occupaient et qui n'avait qu'environ „cinquante pas de long sur vingt-cinq de large. Par „ce moyen ils éclairèrent les approches de leur posi-„tion et purent veiller plus facilement à leur sûreté. „Ils placèrent deux pièces de canon à l'entrée du che-„min, élevèrent çà et là des petits parapets de pierre, „pour mettre leurs chasseurs à l'abri, et firent monter „un corps de troupes de ligne, qui, formant une es-„pèce de cordon, s'étendit jusqu'à la division qui oc-„cupait Straza. Enfin ils placèrent deux autres pièces „d'artillerie près de ce village, vis-à-vis la hauteur des „Grottes, pour tâcher d'intercepter le chemin qui va

„des retranchemens aux Grottes, et d'empêcher les „Turcs de se glisser dans les bois."

„Le lendemain 24 Juin, à huit heures du matin, „les Turcs se rassemblèrent encore et firent une nou- „velle sortie vers les Grottes. Ils se cachèrent, partie „dans les précipices et derrière les rochers, partie dans „les bois qui entourent la montagne, et quelques-uns „se montrèrent sur le chemin même des Grottes. Ces „derniers, ayant bientôt été chassés par les deux ca- „nons des Russes qui étaient placés au-dessus, se je- „tèrent dans les bois, et se contentèrent de tirailler „à travers les arbres sans voir l'ennemi."

„Néanmoins, vers neuf heures, les Turcs se trou- „vèrent avoir gagné du terrain: mais, incommodés par „le feu continuel d'artillerie et de mousqueterie des „Russes, ils firent venir, pour leur tenir tête, un ca- „non de leurs retranchemens et le transportèrent au- „dessus des Grottes, d'où ils tirèrent sur le plateau „que les ennemis occupaient. L'artillerie de ceux-ci, „étant beaucoup mieux servie et faisant un feu plus „vif, les obligea bientôt à rétrograder avec leur canon, „qu'ils voulurent établir devant leur fossé de retran- „chemens, sous la protection des batteries et de la „fusillade des remparts. Mais, pressés et canonnés „sans relâche par les Russes dans cette retraite, ils se „virent forcés d'entrer dans les broussailles, d'où ils „continuèrent à canonner au hasard. Pendant ce temps „là, la batterie russe qui était établie dans la vallée, du „côté de Straza, faisait un feu non interrompu de boulet „et de mitraille qui les incommodait beaucoup."

„Les Turcs que l'épaisseur des broussailles em„pêchait de s'apercevoir des pertes que la batterie de „la vallée leur faisait éprouver, continuaient à se bat„tre avec courage; mais tous leurs efforts furent in„utiles. Obligés vers le milieu du jour de rentrer „dans leurs retranchemens, ils n'y apportèrent d'autre „trophée qu'une tête, qui fut présentée au grand-vizir."

„Enfin, sur les six heures du soir, ils résolurent „de faire un nouvel effort pour enlever les deux ca„nons russes qui leur avaient fait tant de mal. C'est „par-là qu'ils auraient dû commencer dès le matin; „mais la mauvaise discipline de leurs troupes ne leur „permettait d'arrêter et encore moins d'exécuter aucun „plan d'attaque. Ainsi, ils perdirent inutilement beau„coup de tems et de monde. Leurs rangs étaient „déjà fort éclaircis, et leurs plus braves soldats tués. „Malgré cela ils ne craignirent pas de se présenter „dans la vallée, et marchèrent courageusement vers la „batterie. Ils n'en étaient plus qu'à vingt pas, lorsque „les Russes firent une décharge qui jeta la terreur „parmi eux, et ils revinrent à la même place qu'ils „occupaient le matin. Il est cependant vraisemblable „qu'en persévérant dans leur entreprise, ils auraient „fini par s'emparer de cette batterie. Cette faute leur „nuisit plus que toutes les pertes qu'ils avaient éprou„vées dans la journée; car les Russes firent un feu „violent sur eux pendant qu'ils fuyaient et leur tuè„rent beaucoup de monde. Le reste ne regagna le „camp que sur les neuf heures du soir."

„Les Russes s'occupèrent alors à ramasser leurs

„morts et à les enterrer: mais le lendemain, de grand „matin, les Turcs sortirent de la ville pour aller les „déterrer et leur couper la tête, afin de pouvoir au „moins en apporter quelques-unes au grand-vizir."

„Pendant la nuit, les Turcs allumèrent des feux „devant les différens corps qu'ils avaient dans la plaine „et devant la porte de Séguir, où était une batterie „de trois pièces, et par où ils s'attendaient à être at-„taqués; ce qui pourtant n'eut pas lieu."

„Le 25 Juin fut un jour de repos, et ce qui sur-„prit beaucoup, c'est que les Russes avaient aban-„donné le sommet de la hauteur des Grottes, en sorte „que les Turcs purent y faire des retranchemens pour „empêcher une troisième tentative. Mais quel fut l'é-„tonnement du grand-vizir et de son armée, lorsque, „le 26 au matin, ils virent que toute l'armée russe „s'était retirée de l'autre côté de la vallée de Thékié, „et avait établi son camp le long du ruisseau, sur „une colline ovale très étendue en longueur, et garnie „de broussailles du côté du nord. Ils ne savaient que „penser de cette retraite subite: les uns se livraient „à la joie et à l'espérance, persuadés que le siége était „lévé et que la paix ne tarderait pas à se faire; d'au-„tres, plus circonspects et plus sensés, pensaient que „ce pouvait être une ruse, et qu'il fallait se tenir sur „ses gardes."

„Les Russes avaient dressé leurs tentes sur deux „lignes, tout près de la route de Silistria, à cinq cents „pas du village de Straza, et leur gauche s'étendait „jusque vis-à-vis la ferme du Cheik-Bekir, à environ

„deux mille pas des batteries d'Ibrahim-Nazir. Ils „avaient une batterie à l'extrémité de la colline, du „côté d'amont; une seconde sur leur centre, et une „troisième en face du bois *K*."

„Le général russe paraissait avoir renoncé à l'at„taque du camp turc; mais c'était pour se porter sur „la route de Constantinople. Le 27 Juin, ses avant„postes étaient déja sur les bords du Kamtjik et avaient „même pénétré jusqu'à Eski-Stamboul, derrière Sjoumla. „Ils enlevèrent un Turc de distinction appartenant au „Reis-Effendi, et lui prirent les lettres et les riches „présens qu'il apportait au grand-vizir de la part de „Sa Hautesse. Les lettres furent décachetées; mais, „comme elles ne contenaient rien d'intéressant, on ren„voya le tout à sa destination."

„Dans le même tems, l'armée russe s'avançant „par la gauche traversait la vallée de la Thékié et le „ruisseau de Sjoumla, et s'emparait de la ferme du „Cheik-Bekir, que le sultan Badir avait incendiée et „abandonnée le jour précédent. Comme ce bâtiment „avait été presque entièrement ruiné par l'effet de l'ar„tillerie, et mis hors d'état de défense, ce sultan avait „jugé à propos de se retirer dans les retranchemens. „L'armée russe dressa encore un grand nombre de tentes „çà et là, et établit une batterie devant le pont qui est „au-delà du village de Tjengiel-Kioi (Tschengel-Kioi)."

„Le 28 Juin, quelques Turcs, s'étant cachés dans „une masure hors de la ville, surprirent deux Russes „qui se promenaient et les firent prisonniers. Le jour „suivant, ils en enlevèrent trois autres de la même

„manière, et un quatrième, s'étant mis en défense, ils „le tuèrent et lui coupèrent une oreille qu'ils portè- „rent au grand-vizir. Il arriva aussi le même jour „deux déserteurs russes que l'on fit prisonniers, parce „qu'on ne se fiait point à eux. Un troisième qui se „présenta était un chirurgien, se disant envoyé par le „général russe pour soigner les prisonniers malades. „Mais comme on n'avait pas plus de confiance en lui „que dans les autres, on le tint sous bonne garde."

„Jusqu'alors les Turcs n'avaient perdu dans les „diverses attaques de leur camp que cinq cents hom- „mes tués, mais ils avaient plus de onze cents blessés. „La perte des Russes était évaluée aussi haute, et on „leur avait fait environ soixante prisonniers."

Le témoin oculaire russe, que nous avons déja cité, s'exprime de la manière suivante sur les combats des 23 et 24 Juin et leurs suites immédiates:

„Lorsque les négociations avec le grand-vizir eu- „rent été rompues, on résolut de l'attaquer dans sa „position avantageuse par elle même et retranchée de „Sjoumla. La proclamation du 22, dans laquelle il „était question du jour venu de la vengeance, de l'en- „tière extermination des ennemis de la chrétienneté, „donnait lieu de s'attendre qu'on prendrait des mesures „en conséquence. Mais les affaires du 23 et du 24 Juin „devant Sjoumla prouvèrent le contraire. Cependant „les retranchemens des Musulmans auraient été vrai- „semblablement emportés, si l'on eut agit avec plus „d'énergie et d'ensemble, et si le général en chef eut „vu par ses yeux. Après avoir inutilement sacrifié

„1800 hommes dans ces deux journées, on abandonna „le 24 les hauteurs retranchées que les généraux Lewis „et Illowaiski venaient d'emporter au prix de tant de „sang, l'armée battit en retraite, et l'on prit le parti „le moins périlleux, celui d'affamer le vizir qui, — „comme on croiait en être sûr — manquait de tout, „et que l'on supposait ne plus pouvoir échapper ni re„cevoir des substances."

Quand même la source à la quelle je viens depuiser ne tarirait pas ici, je me ferais un scrupule, d'entretenir plus long tems mes lecteurs des détails de cette guerre, ce que j'en ai rapporté paraissant suffisant pour en faire connaître le véritable caractère. On ne voit dans le grand-vizir qu'un homme qui n'est là que pour recevoir des têtes et des oreilles et qui dépend entièrement du caprice de sa troupe indisciplinée. Aussi Bulow n'a-t-il pas tort de le nommer *le seul homme de l'armée qui obéisse.* On peut encore admettre comme assez exactes les descriptions qu'on nous fait des camps, des marches et des combats des Turcs, quoiqu'elles ne nous paraissent au premier abord que des plaisanteries. Le grand-vizir ou Pacha fait dresser sa tente et tout le monde campe autour de lui, comme un essaim d'abeilles. L'armée, doit elle se mettre en marche, on indique le jour et la direction et libre à chacun de partir tout de suite s'il lui plaît. Un chef, se sent-il la fantaisie de se battre, il le fait à ses risques et péril, et sans demander d'avis. Des escarmouches s'engagent et deviennent des affaires générales, au gré de hazard. Si au contraire la mul-

titude n'est pas disposée à combattre, alors il n'y a point de bataille, lors même que la raison de guerre l'exigerait.

Si donc l'on entend parler de tems en tems de la bravoure des Turcs, cela doit paraître d'autant moins étonnant qu'ils ne vont jamais au combat que quand ils en ont envie, après avoir bien dormi la nuit, ou fait leur sieste, pris leur caffé et fumé leur pipe. Le soir termine leur combat, vu qu'ils n'aiment pas plus la nuit que l'hiver.

Il est étonnant qu'il ayent même perdu cet esprit nomade qui tenait à leur origine, et que sans doute ils avaient apporté d'Asie. Vauban le vante encore. On ne trouve plus chez eux, ni petite guerre raisonnée ni service d'avant-poste, et la relation ci-dessus, fait voir qu'on aurait pu les surprendre dans leur camp; du moins je le conclus de ce qu'ils ont pris l'attirail de campement russe pour des partis de leur propres troupes. Il est évident qu'ils sont entièrement démoralisés comme soldat, puisqu'ils envoient de la cavalerie là, où de l'infanterie seule peut agir; par exemple dans un bois voisin de l'ennemi, comme le fit le grand-vizir à Sjoumla où elle se mit à faire feu avec ses pistolets. Leur infanterie n'est qu'un accessoire de la cavalerie qui s'élance en avant, et à la quelle elle sert de replis. A Sjoumla même les janissaires n'auraient certainement pas bougé de leur camp, si l'épaisseur des buissons, dans lesquels il était impossible à la cavalerie de combattre, ne leur eut pas fait une obligation de marcher.

Ce qu'un officier expérimenté, qui a beaucoup combattu contre les Turcs dit de leurs attaques et de la composition de leur armée parait très fondé. Dans une affaire on voit paraître à la tête les braves — ou têtes brulées — qui se précipitent sans réflexion sur l'ennemi: viennent ensuite les sages qui commencent par examiner comment la chose tournera, et enfin la canaille qui, en cas de victoire, n'est là que pour piller les morts et couper les têtes, et qui, en cas de défaites, se met à fuire la première avec ces dépouilles.

Quant à ces fameux janissaires et à l'infanterie turque en général, je ne saurais m'expliquer, comment le prince de Ligne qui avait servi dans la guerre de 1789 peut vanter la légèreté et la dextérité de ces troupes dans le combat corps à corps. Ce n'est que quand le Turc est blotti quelque part à poste fixe qu'il peut faire un bon fantassin. Il est évident que la quantité de ses armes, et son habit étoffé, mais surtout cet ample pantalon qu'il est obligé, pour ainsi dire, de tenir d'une main lorsqu'il veut courir, le rendent incapable d'aucun mouvement prompt. Aussi souvent que nous avons vu courir cette infanterie ainsi équipée, elle nous à paru à demi nue, s'étant débarassée de tout ce qu'il lui était possible d'abandonner.

La méthode des Turcs dans les circonstances que nous venons de raconter est donc au dessous de la critique: mais il nous est permis de nous occuper de celle des Russes.

On a fait la remarque que tous les grands capitaines qui ont remporté des victoires sur les Turcs ont

été moins heureux quand ils ont eu à faire à d'autres nations, et en effet Montecuccoli et Eugène de Savoie en font à peu près seuls exception. Peut-être pourrait-on également retourner cette remarque avec autant de vérité. Celui qui veut appliquer contre les Turcs l'expérience des guerres régulières, sans avoir égard à leur naturel particulier, sera tantôt trop circonspect, tantôt trop téméraire, tantôt trop prompt et tantôt trop lent. Il parait que le général en chef comte Kaminski s'est trouvé dans ce cas.

Jeune général, il avait marqué dans la guerre de 1806 et 1807 et l'année suivante, lorsqu'il commandait en chef en Finlande, il en avait fait la conquête avec autant de bonheur que d'audace. Étant à la fleur de l'âge et à la tête d'une grande armée, on croiait voir en lui le digne antagoniste de Napoléon. On alla même au point de répandre sur le compte de ce dernier le bruit qu'il lui avait fait administrer du poison dans ses quartiers d'hiver à Bucharest de 1810 à 1811. Mais il n'y a pas le moindre doute que l'éxilé de St. Helène n'a jamais pensé à ce crime. Je ne veux point rechercher si Kaminski aurait pu jouer le rôle qu'on se plaisait à lui destiner. Mais il lui manquait plusieurs qualités essentielles pour remplir celui auquel il était appelé. N'étant pas à tems opportun hardi à entreprendre, ne sachant point céder à l'occasion dans les négociations, mais surtout manquant de persévérance à vaincre des difficultées, il se montra peu propre à terminer une guerre, plus fastidieuse il est vrai que toute autre, mais dans laquelle le succès est infailli-

ble pourvu qu'on ne se fatigue point de battre et de tenir la campagne.

Le général russe perdit évidemment patience après le combat du 24, livré, dans le bois de la hauteur des Grottes. Un heureux hazard avait rendu les Russes maitres de cette hauteur, d'où les Turcs les auraient difficilement débusqués quelques sacrifices qu'ils eussent faits dans plusieurs assauts. Il n'y avait qu'à faire jouer la coignée, comme dans les forêts de l'Amérique. On aurait alors bientôt reconnu le côté faible du camp turc, qui nous frappe dans son flanc ouvert, et qui n'était caché que par les buissons; après l'avoir vivement canonné, on eut trouvé l'occasion de l'emporter d'assaut. Au lieu de cela, Kaminski en répétant „*cela m'ennuie*," fit cesser les attaques du bois qu'il croiait ne mener à rien et se borna à bloquer de loin le camp ennemi, espérant lui couper les vivres; mais dans une reconnaissance qu'il fit le 7 Juillet, il eut le désappointement de voir arriver par le chemin d'Andrinople quelques centaines de chameaux qui entraient dans Sjoumla chargés de provisions de toute espèce. Cela le décida à lever cet inutile blocus qui durait depuis trois semaines et à se porter avec une partie de l'armée devant Roustjouk, où il se flattait de trouver un nouvel Oczakof ([3]).

Nous avons vu que le siége de Roustjouk avait été confié au général Safs. Son corps, quoique renforcé de quatre Bataillons et d'une partie de l'artillerie du corps de Langeron, et appuié par la flotille du Danube, ne se trouvait pas cependant encore en état d'in-

vestir complettement une place de près d'un mille de tour et en même tems Gioursjof (Giurschof) situé vis à vis. C'est ce qui peut en quelque sorte exculper ce général d'avoir dirigé ses attaques contre le côté évidemment le plus fort, c. à d. contre celui d'àval. Il crut peut-être ne pas pouvoir faire autrement pour conserver ses communications avec le pont du Danube, établi à Tourtoukoi. Il est plus difficile d'excuser l'ouverture de la tranchée à une trop grande distance et son emplacement fautif; vu que quelques parties en étaient enfilées même du rempart de la place. On sait que les Turcs aiment à reposer la nuit et ne se montrent pas par le mauvais tems. Pouvait-on avoir une plus belle occasion d'ouvrir la tranchée de si près et de pousser les cheminemens si vîte que le siége puisse tourner en attaque de vive force? Au lieu de profiter de ces avantages, on avait établi la première parallele à 800 pas de la place et après six semaines on n'avait poussé qu'un boyeaux de gabions qu'on nommait *la sappe* et dont la tête était encore à 200 pas du rempart. Sept batteries, saillantes comme des tours devant cette ligne droite, contenants 40 pièces de canon, avaient un peu écrêtées les saillans de terre d'un rempart fortement incliné; et l'on appelait *cela battre en brêche.* Le comte Kaminski ayant témoigné son mécontentement de ce peu de progrès, le général Sass demanda un nouveau renfort de six bataillons et un supplément d'artillerie pour pousser le siége avec plus de vigueur. Craignant ensuite que le général en chef, dont on annonçait l'arrivée prochaine, ne lui enleva le

prix de ses efforts, il tenta le 21 Juillet un assaut en quatre colonnes; mais il échoua entièrement et perdit 900 hommes. Trois cents, dit on, furent sacrifiés uniquement pour reprendre un canon dont les Turcs s'étaient emparés dans une sortie qu'ils firent pendant l'assaut: ce qui indique assez que la faiblesse des assiégeants ne leur permettait pas d'investir complettement la place.

Dès le 18 Juillet, le général en chef commença son mouvement par lequel il changea le blocus de Sjoumla en une simple observation *). Une division sous le général Manteufel, s'était trouvée à Kadikioi sur la route de Rasgrad. Entre elle et le corps principal qui campait sur la route de Silistria se trouvait le prince Charles de Mecklenbourg-Schwerin avec un corps moins considérable. Le comte Kaminski l'ainé était avec son corps à Pravodi; le général Woinof entre lui et Eski-Stamboul; le comte Langeron près de Djoumaïa ou Eski Djouma, pas loin d'Osman-Bazar. Tous ces différens corps, furent rappelés maintenant, avec l'ordre de mettre le feu à toutes les villes et aux villages qu'ils abandonnaient, et il ne resta qu'un corps d'observation sous le comte Kaminski l'ainé, près de Tjesmelé à deux lieues de Sjoumla sur la route de Silistria. Sa droite était appuiée par le comte de Langeron à Kadikioi et sa gauche par le général Woinof à Kosludji, d'où il observait en même tems

*) J'emprunte textuellement le récit qui va suivre à mon ami et compagnon d'armes, le général de Rummel, qui se trouvai alors auprès de corps du comte Langeron.



Varna, en tenant garnison à Bazardjik. L'avantgarde, sous le général Sabaneyef fut postée au lieu nommé les maisons rouges, près du pont de pierre sur le ruisseau que traverse la route de Sjoumla à Rasgrad.

Malgré la précaution que prit le général en chef de commencer la nuit son mouvement vers Roustjouk, la diminution des troupes qu'il avait devant lui n'échappa point, dès le 19 Juin, au grand-vizir et il conçut l'espoir d'en tirer profit pour écraser l'aile droite des Russes c. à d. le corps de Langeron.

Ce dernier avait reçu l'ordre de suivre le général en chef dans la direction de Roustjouk, de prendre une bonne position aux environs de Rasgrad et d'observer surtout les chemins de Tirnova et d'Osman-Bazar. En conséquence, dans la nuit du 19 au 20 Juillet, il envoya en avant tous les bagages, sous forte escorte, pour les défendre contre les Turcs qui étaient embusqués dans les bois et qui avaient déjà fait beaucoup de mal à tous les détachemens faibles et isolés de l'armée. Son corps qui ne consistait plus alors qu'en cinq Bataillons, sept escadrons, deux régimens de Cosaques et une demi-batterie d'artillerie légère fut attaqué le 20 au matin par des forces supérieures, sous les ordres du Seraskier, Achmet-Effendi (4). Le grand-vizir en personne était posté avec une réserve de cavallerie considérable au pied de la montagne, non loin du pont ci-dessus mentionné sur lequel passe la route de Sjoumla à Rasgrad. Les attaques intrépides et furieuses des Turcs n'eurent cependant point d'autres résultats que de leur

faire

faire perdre beaucoup de monde par la mitraille, aussi se replièrent-ils sur Sjoumla, vers les trois heures de l'après-midi, en voyant déboucher un renfort de 5 escadrons de Hussards et 4 bataillons que le comte Kaminski l'ainé envoyait sur leur flanc droit. La grande supériorité numérique leur permit cependant d'enlever tous leurs blessés et même la plus grande partie de leurs morts. Il ne resta qu'une trentaine de ces derniers dans le bois, où il échappèrent aux recherches des Musulmans, dont la réligion leur fait un devoir de ne laisser aucun des leurs entre les mains des infidèles. La perte du corps de Langeron qui combattit avec intrépidité en se défendant et en attaquant tour à tour, s'éleva à 180 tués et 530 blessés.

Au moyen du renfort amené par le général en chef, l'armée qui assiégeait Roustjouk se trouva monter à environ 20000 hommes ([5]), et il fut possible alors d'investir complétement la place, comme nous le montre le Plan II. Le général Sass fut chargé du commandement de la rive gauche du Danube, et campa avec une division devant Gioursjof. On occupa les îles situées au-dessus pour intercepter, conjointement avec la flottille, la communication des assiégés avec les places du Danube supérieur. Malgré la difficulté de remonter le courant, ce qui ne pouvait se faire que par un vent favorable et avec l'aide de chevaux de hallage, cette flottille avait quelque tems auparavant passé entre toutes les batteries des deux forteresses turques pour prendre station en à-mont. Cette opéra-

tion périlleuse lui avait couté cinq bâtimens coulés à fond ou échoués.

Il parait que le général en chef avait l'intention de donner assaut aussitôt après son arrivée, et jugea dès-lors inutile de continuer les pénibles travaux de siége, qui l'auraient conduit au but avec certitude, mais trop lentement à son gré. Cependant l'exécution se différait. Aussi fallait-il y regarder à deux fois pour une entreprise aussi dangereuse. On portait la garnison turque à 10 mille hommes au moins, sans compter les habitans dont une grande partie était armée et résolue à défendre ses foyers. Roustjouk, comme la plupart des villes turques, composée presque entièrement de maisons isolées, au milieu d'une cour entourée de hautes et fortes murailles ou de levées de terre et de haies, comptait donc autant de citadelles pour des Musulmans fanatiques qui avaient leur harem à défendre. Une grande partie de la population est bulgare et chrétienne, mais il fallait s'attendre à la voir se battre aussi bien que les Turcs, pour sauver sa propriété. Les assiégés pouvaient en outre, pour disputer le terrain pied-à-pied dans l'intérieur, tirer parti de quelques grands édifices, de nombreuses mosquées et d'un château fort, situé dans la haute ville au bord du Danube. Il faut donc déplorer, qu'on n'ait point employé, les dix jours qui s'écoulèrent jusqu'au malheureux assaut, et qu'on perdit en hésitations et en canonades inutiles, à développer une seconde attaque en règle et bien combinée. Il ne faut point être du métier pour s'appercevoi

qu'on aurait pu, au moyen de quelques batteries placées convenablement, couvrir de feux d'enfilade et de revers, le front avancé, supérieur qui forme une espèce de saillant sur la rive droite de la Lomme, de manière à ce que l'ennemi ne puisse pas y tenir un jour. Des hauteurs dominantes on voit presque jusque derrière le parapet, aussi n'y a-t-il rien de plus engageant pour des ricochets tendus ([6]), que ces longues courtines dont se composait, à proprement dire, toute cette enceinte. La flottille aurait pu coopérer à l'attaque en prenant des revers après avoir mis en ruine le Caravanserail (*b*) sur le bord du Danube, grand bâtiment massif destiné à servir d'hôtellerie aux caravanes, et retranché en forme d'ouvrage avancé. Une semblable attaque bien dirigée devait être l'affaire d'une nuit et d'un jour, de sorte que cette partie extérieure pouvait être prise dès la seconde nuit. Rien n'aurait empêché ensuite de s'avancer à la sape volante et de faire la descente du fossé. Ou bien l'on aurait pu, moyennant une mine ordinaire, renverser la contrescarpe, ce qui, vu la médiocre largeur du fossé, devait former contre l'escarpe une rampe suffisante pour y monter. Quiconque connait les Turcs et l'effet de la terreur sur eux, conviendra qu'un assaut donné immédiatement après l'explosion, doit réussir facilement. Mais il parait que les connaissances de l'ingénieur qui, malheureusement, se trouvait chargé de la direction de ce siége n'allaient pas jusque là. Content d'être parvenu à faire ce qu'il appelait sa *sape*, il fit continuer le feu des quarantes pièces de

canon qui, loin d'avoir de l'effet, n'incommodaient presque pas même la ville, attendu qu'immédiatement derrière le front attaqué, il se trouvait un espace considérable qui n'était occupé que par des jardins.

Cet ingénieur ne voyait des difficultés pour l'attaque que du côté de la place qui nous parait précisément le plus favorable. (III.) Le Caravanserail, le fossé du front situé derrière, qu'il croiait plein d'eau, et la rivière de la Lomme qu'il fallait encore passer, lui semblaient autant d'obstacles insurmontables; tandis qu'on pouvait appercevoir des hauteurs que la Lomme était presque à sec, comme cela a toujours lieu dans cette saison, et que les Turcs la passaient sans difficulté à côté du haut pont de pierre. Il assurait au contraire que la brêche sur le front attaqué était praticable et que rien ne s'opposait à l'assaut. — Il prétendait avoir vu un chien entrer dans la ville par cette brêche, et le fossé était si peu profond, disait-il, que le chien, en la traversant, avait laissé voir ses oreilles. Ce qui, par la suite, donna lieu à un général distingué de dire que si l'ingénieur lui même eut traversé ce fossé, on n'eut pas pu voir les siennes quoiqu'elles fussent assez longues. On se vangea de lui pour le mauvais siége et l'assaut malheureux qui en fut la suite, par des bons-mots; ce même général lui dit un jour au sujet d'un parapet trop faible: „Vous ne craignez pas la poudre, mais vous ne l'avez pas inventée." L'équité exige cependant d'ajouter à cette occasion, qu'il était aussi brave soldat que mauvais ingénieur. — Le fait est qu'on eut besoin d'échelles à cette *brêche*

pour descendre dans le fossé et pour monter ensuite sur le parapet. Mais comme il fallait des échelles à toutes les attaques, sur la réussite desquelles on comptait aussi bien que sur l'assaut de la brêche, il y aurait de l'injustice à attribuer à cette erreur seule si l'entreprise échoua.

Une grande partie de l'armée était cependant animée du meilleur esprit, et ceux qui avaient des inquiétudes bien fondées se contentaient de se taire. Le maintien du général en chef était fait pour inspirer du courage et de la confiance. Le jour qui précéda l'assaut, il parcourut le camp à cheval en grande tenue, haranguant chaque régiment, selon qu'il avait une ancienne gloire à soutenir ou à en acquérir une nouvelle. Il exhorta au sang froid et à l'ordre, quand on aurait pénétré dans la ville, distribua les instructions nécessaires et recommanda expressément aux soldats, comme on le fait toujours en pareille occasion, de ne s'arrêter nulle-part à tirer pendant l'attaque. Les Popes furent chargés de préparer les troupes dignement pour ce grand jour. C'est ainsi qu'on attendait plein d'impatience le 3 Août qui, comme jour de nom de l'impératrice-Mère, est une grande fête pour toute la Russie.

L'attaque devait avoir lieu après un feu vif de toutes les batteries au même instant par cinq colonnes, sur les fronts principaux de la place, à 4 heures du matin qui était la pointe du jour. Le général en chef attendait le moment à la tête de la sappe vis à vis de la brêche, et donna le fatal signal. Les

Turcs ne fûrent point surpris, et répondirent par un feu d'artillerie bien nourri et d'autant plus inattendu, qu'on croiait toutes leurs pièces démontées.

Bosniak-Aga, en commandant prudent, ne s'était pas amusé à lutter avec les batteries des assiégeans, et avait sagement réservé tous ses moyens pour l'instant décisif. Ceci n'aurait cependant point suffi pour faire échouer l'assaut; mais une fusillade prolongée sur tous les points d'attaque, donna mauvaise augure pour le succès d'une entreprise dont la réussite dépend surtout de la rapidité de l'exécution.

La joie causée dabord par le bruit qui se répandit que plusiers colonnes avaient pénétré dans la ville, fût bientôt rabattue par les plaintes qui arrivaient d'autres côtés que les soldats s'arrêtaient dans le fossé à tirailler en l'air et qu'on ne parvenait pas à dresser les échelles. L'exemple des chefs et de quelques braves qui se firent tuer en escaladant réellement le rempart fut sans effet. Trois cents trente quatre officiers furent mis hors de combat, presque tous sur le parapet. Les Turcs, partie en masse derrière le rempart, partie embusqués isolément dans tous les coins sur le terre-plein et derrière le parapet, guettaient le moment favorable et résistaient facilement à des attaques aussi molles. Le général Sievers, regretté géneralement, se fit tuer à la tête de sa colonne sans pouvoir la déterminer à avancer. Au grand jour les étendards turcs flottaient encore sur tous les points, et lorsqu'à six heures le feu d'artillerie et de mousquetterie continuaient toujours avec la même

vivacité, il ne fut plus possible de se tromper sur la malheureuse tournure que cette opération avait prise.

On a blâmé le comte Kaminski de n'avoir pas fait cesser plûtot le combat, et d'avoir au contraire fait avancer sa réserve. Le général Essen qui la commandait, prit le sage parti de n'exécuter l'ordre qu'il en reçut qu'avec quatre bataillons: il les dirigea contre le côté supérieur de la place et n'obtint pas un meilleur succès. Cependant la colonne du général Safs avait reussi du même côté à franchir le rempart, mais elle trouvait de la difficulté à descendre le long du talus intérieur qui était fort roide et à pénétrer dans la ville où les Turcs, réunis aux Bulgares, défendaient les maisons et les cours. Le général en chef instruit de cet avantage partiel, dut y trouver un motif pour espérer encore, ou du moins est-il excusable d'avoir fait de nouveaux sacrifices. Il envoya les cosaques de sa suite porter en toute hâte une grande quantité de fascines au général Safs, pour en former des degrés le long du rempart, ou pour combler le prétendu fossé qu'on lui assurait être un nouvel obstacle. Mais au lieu d'employer les fascines de cette manière, les soldats s'en formèrent un abri d'où ils continuèrent leur inutile fusillade. (IV.) Le général en chef avait envoyé tous ses aides-de-camp porter aux diverses colonnes l'ordre de continuer l'attaque et annonça même le projet de se rendre en personne à la colonne voisine et de se placer sur léchelle; mais il était évident pour tout observateur qu'au fond il avait déjà la conviction que le but

était manqué et que sans ordonner précisément la retraite il voulait qu'elle eut lieu comme d'elle même. Le feu se ralentissait, suite naturelle de la perte et de la disparition d'une quantité de soldats, qui, partie blessés, partie rebuttés, venaient chercher un abri dans la tranchée, où le général se portait à pas lents vers la gauche. Il les fit examiner et tous ceux qui n'étaient pas blessés furent renvoyés à leurs postes à coup de fouet russe (Kantschuh). Cette opération consuma quelque tems, chose la plus importante souvent dans certaines situations de la vie.

Tandis que les forces des Russes s'affaiblissaient, celles des Turcs s'étaient accrues. Le Pacha de Giours-jof avait envoyé de l'autre rive un renfort sur des bateaux et avait fait occuper plusieurs points des îles intermédiaires, d'où son artillerie enfilait la droite de l'attaque et tout le travail des tranchés, et suivait la retraite avec des bombes. Celle ci commença sur tous les points à sept heures, après trois heures de combat; heureusement on ne fut pas poursuivi. Une sortie dans l'état où se trouvait alors l'armée aurait pu compromettre son existence. La partie de la réserve que le général Essen n'avait pas engagée et deux régimens de dragons (le reste de la cavalerie était détaché en observation) étaient l'unique resource qui resta. La perte fut évaluée à plus de 8000 hommes, dont la plus grande partie se trouvait morte et blessée dans le fossé et sur le rempart: un petit nombre était tombé vivant entre les mains de l'ennemi,

qui, contre son habitude, traita ces prisonniers avec humanité et presque convenablement.

D'après les idées reçues, on pourrait regarder comme une faute de Bosniak-Aga de n'avoir pas fait une sortie après avoir repoussé l'assaut. Mais si l'on considère sa position toute particulière et la nature de ses troupes, on sera tenté d'attribuer sa conduite à la sagesse de sa politique. Nous avons vu que sa situation vis-à-vis de la sublime Porte était plûtot celle d'un allié équivoque que d'un sujet soumis. Il lui importait moins d'anéantir même l'armée qui l'assiégeait, que de ménager et de conserver ses forces, pour être en état, après la délivrance de la place, sur laquelle il devait compter de soutenir son indépendance contre le grand-vizir. De plus sa perte n'avait pas été médiocre, et les habitans, en qui consistait sa principale force, pouvaient répugner à quitter leurs murailles pour aller combattre en rase campagne. D'ailleurs n'est ce pas trop exiger de la discipline turque, que de vouloir qu'il ait pu au premier moment réunir assez de monde pour faire une sortie aussi vigoureuse qu'elle était nécessaire. Enfin les Russes revenus à eux dans leur camp sur les hauteurs, auraient malgré leurs pertes tenu tête aux assaillans. Les Turcs se bornèrent donc, suivant leur usage favori, à couper les têtes des morts et des blessés. Nous devons parler ici d'un instrument, reste des tems barbares, d'un croc, avec le quel ils cherchaient, sans descendre dans le fossé, à saisir les blessés et à les tirer à eux par dessus le parapet. Un officier russe qu'un pa-

reil croc avait déjà saisi, eut le bonheur d'échapper au danger qui le menaçait, parceque son habit se déchira, et celui d'être du petit nombre de ceux qui se sauvèrent du fossé. Les Turcs acceptèrent cependant une armistice d'une heure, que les deux parties désiraient pour enterrer leurs morts. Bientôt après arrivèrent dans le camp des habitans bulgares, qui venaient prendre connaissance de la perte et des disposition de l'armée russe. On eut l'humanité de ne pas pendre ces espions, mais on leur infligea des punitions corporelles. Quelques Turcs qu'on prit et qui étaient évidemment chargés d'annoncer à la place l'arrivée des secours, furent traités de la même manière, mais ils résistèrent à tous les mauvais traitemens avec un stoicisme que l'on ne peut se refuser d'admirer. Il n'y eut qu'un vieux nègre musulman, qui finit par avouer qu'il venait de la part d'un corps de troupes campé à huit lieues de distance, dans la forêt près de la rivière de Jantra, où on attendait des renforts pour entreprendre quelque chose.

L'extrême affaiblissement de l'armée de siége ayant forcé d'abandonner la grande île au dessous de la ville qu'on avait jusqu'ici occupe par deux redoutes, les intelligences de Bosniak-Aga avec les secours qu'il attendait, n'en devinrent que plus faciles. Des cavaliers turcs parûrent bientôt sur cette île, brûlèrent les deux redoutes construites en fascines et ouvrirent une communication avec la place. Mais le talent des cosaques suppléait à ce que l'investissement avait d'incomplet. L'émissaire le plus important

de Bosniak-Aga et du Pacha de Gioursjof au grand-vizir tomba entre leurs mains, en portant la relation de l'assaut et quoiqu'ils eussent noié le porteur dans le Danube, on sauva les dépêches. Bosniak-Aga annonçait, comme trophées de sa victoire, quatre mille têtes coupées et quelques officiers prisonniers, et rapportait les déclarations de ceux-ci sur la force de l'armée de siége qu'ils avaient eu l'adresse d'exagérer beaucoup. Il évaluait sa propre perte a 6000 hommes (vraissemblablement aussi par une hyperbole politique) et prétendait n'avoir plus de subsistances et de munitions que pour dix jours; assertion fausse comme la suite le prouva, et qui n'avait pour but que d'engager le grand-vizir à acélérer sa marche. Il se plaignait avec tout l'emphase orientale, de n'avoir pas encore reçu de secours. „Nous avons failli perdre la lumière des yeux," disait il „par les efforts que nous faisions pour appercevoir les troupes qui devaient venir nous délivrer." Dans une lettre au Seraskier commandant sous le grand-vizir, et chargé en chef de la conduite du secours, Bosniak-Aga indiquait le côté par lequel il fallait arriver, et l'endroit de la rive du Danube, où l'on pourrait se retrancher avec avantage. Au reste le commandant turc n'emploiait pas un langage moins ampoulé que celui du général russe devant Sjoumla. Il parlait aussi de l'extermination des infidèles, il affirmait qu'il ne craignait pas toute l'armée russe, en convenant cependant qu'il ne pourrait pas soutenir un second assaut. Nous ne pouvons nous empêcher de signaler la courtoisie

turque dans ces dépêches bien rédigées, vu que nous y avons trouvé à notre étonnement les titres *d'Excellence* et les qualifications *d'amis*, de *serviteurs* et *d'esclaves* ajoutées aux signatures suivant le rang des personnes.

Les espérances que donnaient ces renseignemens sur la situation de la place, furent encore augmentées par la nouvelle qui arriva le même jour (7 Août) d'une victoire remportée par le comte Kaminski l'aîné. Attaqué le 2. Août dans sa position de Tjesmelé par 30000 hommes sous les ordres du grand-vizir, il les avait repoussés, en avait tué 3000, pris un Pacha, 150 hommes et 38 drapeaux qui furent arborés dans le camp de Roustjouk en signe de triomphe. La perte des Russes avait été de quatorze cents tués ou blessés. Cette tentative du grand-vizir était sans doute combinée avec les mouvemens des autres corps turcs qui devaient secourrir Roustjouk tout en menaçant Silistria et Tourtoukoi. Dans la première de ces places il y avait plus de malades et de blessés que d'hommes en état de combattre; quant à Tourtoukoi, son pont de bâteau avait été précédemment supprimé par précaution et transféré, en remontant le Danube, un peu au dessous de Roustjouk près de l'armée de siége.

Le corps d'observation de Sjoumla ayant consumé tous les fourages à l'entour, fut retiré tant pour sa subsistance que pour sa sûreté jusqu'à Aflotar, à une petite journée de marche de Silistria. Le corps de Markof fut placé à Karassou pour observer Varna et couvrir les places du bas Danube contre toutes les

entreprises de l'ennemi le long du rivage de la mer noire. On ne poussa pas plus loin les tranchées devant Roustjouk se contentant d'une faible canonnade. Le corps de Langeron y fut appelé de Rasgrad et mit le feu à cette jolie ville qui contenait une habitation de Mustapha-Bairaktar. En abandonnant ces districts, les Russes firent éprouver le même sort à toutes les villes et bourgades qu'ils purent atteindre: mesure barbare en elle même et qui ne peut trouver d'excuse qu'en ce que dans la Bulgarie, la plupart des lieux habités sont entourés de remparts et de fossés souvent même d'une pallisade, ce qui en fait autant de places à assiéger lorsque les troupes turques viennent à s'y jetter, ce qu'elles font volontier. Pour couvrir le siége de Roustjouk, on envoya de faibles détachemens sous les ordres du général Kulnef à Krasna- et Tjerna-Voda (Eau rouge et noire) à un mille dans les directions de Rasgrad, Tyrnowa et Nicopolis. Le comte Langeron eut le commandement de toute l'armée de siége sur les deux rives du Danube, et le général Sass celui de la Servie en remplacement du général Succalo, décédé.

Le général en chef ne pouvait pas voir avec indifférence le noyeau de forces turques qui se formait sur la Jantra; il résolut de le détruire. En conséquence Kulnef renforcé de trois régimens de chasseurs à pied et de plusieurs régimens de cavalerie, ce qui porta son corps à 6000 hommes, reçut l'ordre d'aller reconnaitre l'ennemi et de le battre, si cela était possible.

Le 10 Août il se trouva en vue du camp turc près du village de Bella.

Au confluent du Danube et de la Jantra se trouve un plateau nu, une véritable lande, qui ne présente que quelques arbres fruitiers épars çà et là, et un peu de vigne sur les pentes des ravins qui descendent au fleuve. La contrée parait une plaine de loin, mais les bas fonds qui la découpent sont rocailleux. La vallée de la Jantra elle même est couverte de bois et de broussailles, et une quantité de ravins qui viennent s'y rejoindre rendent le terrain entrecoupé. Plus on remonte la rivière, plus le pays devient montueux parce-qu'on se rapproche des contreforts du Hémus. Les Turcs avaient bien choisi leur position, des deux côtés d'un ravin par lequel passe la route de Tyrnowa, là où le terrain entrecoupé et boisé commence, et l'avaient retranchée. Deux redoutes fermées (dont l'une entièrement achevée formant un fort carré avec des bastions ronds aux angles) défendaient le ravin et couvraient le camp, dont l'accès était d'ailleurs difficile à cause des broussailles qui donnent aux tirailleurs turcs de l'avantage sur ceux des Russes. En outre le terrain ne permettait pas à ces derniers de profiter de la supériorité de leur artillerie et de la placer convenablement et assez près. Ils avaient 20 pièces contre 4 seulement; mais il leur aurait fallu plus d'obusiers dont l'emploi est toujours très avantageux contre les Turcs. On fit ce que l'on pu. Les Russes canonnèrent l'ennemi de tous les côtés et gagnèrent du terrain avec leurs chasseurs dans les broussailles. Le

général Kulnef avait avant l'affaire instruit son infanterie de la méthode à employer pour y pénétrer et poursuivre l'attaque avec sûreté pour ses flancs. Plusieurs lignes de tirailleurs rabattues à leurs bouts en forme de crochets, soutenues par des colonnes qui pouvaient faire front des deux côtés, se trouvaient les unes derrière les autres. Dans le cas, où au lieu de gagner du terrain, l'action dégénérait en un feu sur place, la seconde ligne avançait, traversait la première et abordait l'ennemi d'un pas assuré. — Cette méthode est excellente dans tous les combats de forêts.

L'affaire fut donc une reconnaissance de vive force par laquelle on se convainquit que pour chasser l'ennemi, il fallait nécessairement enlever ses redoutes. Kulnef ne le voulut pas. Le souvenir du malheureux assaut de Roustjouk était encore trop récent(7). Il fit d'ailleurs la reflexion fort juste que l'ennemi pourrait aisément se replier dans la forêt en arrière de sa position, pour revenir l'occuper aussitôt après le départ des Russes, qui ne sauraient long tems se maintenir dans ce poste; et s'en tint donc à cette simple reconnaissance qui lui coûta 80 hommes tués ou blessés. L'attaque n'avait eu lieu qu'à 4 heures de l'après-midi, afin de pouvoir profiter de la nuit pour la retraite si elle était nécessaire. Encore laissa-t-on des Cosaques toute la journée du lendemain près du camp ennemi, sans que personne en sortit. Ils auraient volontier attaqué la cavalerie turque, dont ils convoitaient le riche équipement, s'ils n'en avaient été separés par un profond ravin. Kulnef espérant que l'ennemi le sui-

vrait dans la plaine ou lande ci-dessus décrite y prit position a $2\frac{1}{2}$ milles de l'armée de blocus.

Sans doute les Turcs ne se sentaient pas encore assez forts, et attendaient d'autres corps qui arrivèrent petit-à-petit, s'établissant et se retranchant de la même manière. Le fameux Ali, Pacha de Janina, avait cette fois mis ses troupes en mouvement pour la défense de la sublime Porte. Les pays qui lui obéissaient alors formaient, pour ainsi dire, un royaume considérable puisqu'un de ses fils, Muktar, était Pacha de Macédoine et de Romélie, et l'autre, Wéli, Pacha de Morée, tandis que lui même régnait sur l'Albanie et l'Épire. Nous avons déjà parlé des qualités militaires de ses soldats, résultant du caractère de la nation Albanaise et de la rudesse du pays qu'elle habite. C'est de toutes les troupes turques la mieux disciplinée, la plus obéissante et la plus apte à la guerre. Ali possédait en outre ce qui est utile à tous les peuples, une bonne artillerie qu'il s'était procurée en forçant d'une manière aussi rusée qu'horrible, quelques officiers français qu'un corsaire lui avait amenés, à entrer à son service, et à organiser son artillerie à l'européenne ([8]).

Muktar s'avançait contre les Russes avec un corps considérable; un autre corps des mêmes troupes marchait contre les Serviens. Les Pacha de Nicopolis, Sistowa et autre lieux s'étaient aussi mis en mouvement et rassemblaient leurs forces dans des camps sur le Danube au dessus de Roustjouk. Ils faisaient descendre sur le fleuve en même tems un grand nombre

de

de bâtimens qui paraissaient destinés à ravitailler Roustjouk. Une partie en était armée, et formait une flotille d'autant plus supérieure à celle des Russes dans ces parages, que celle-ci avait laissé un détachement au dessous de la ville pour couvrir le pont de bateaux et bombarder en même tems Gioursjof.

Voici la méthode des Turcs quand ils veulent, comme dans ce cas, exécuter une opération avec prudence. — Ils choisissent d'abord sur la route où ils veulent s'avancer une position avantageuse, et s'y retranchent; puis ils attirent à eux des renforts et attendent qu'on les attaque. Ne les attaque-t-on pas, ils s'avancent après quelque tems de nouveau un peu, jusqu'à un second poste avantageux, qu'ils ne manquent jamais de fortifier, ne dussent-ils y rester q'une nuit. Il leur faut des jours et des semaines de reflexion pour les décider à faire de nouveau un pas en avant. Mais, si on leur en laisse le tems, ils ne manquent point de s'approcher si près et de se placer de manière qu'ils deviennent incommodes et qu'on se voit forcé à la fin de les attaquer dans leurs retranchemens. (V). En suivant cette méthode, les corps des différens Pachas s'étaient avancés jusqu'au village de Battin près du Danube, à 4 milles au dessus de Roustjouk. Muktar Pacha y était annoncé pour le 19 Août et les opérations qui devaient avoir lieu pour secourir la place, paraissaient concertées avec Bosniak-Aga. Des fusées volantes, qu'on vit pendant plusieurs nuits consécutives, des lanternes qu'on pendit aux tours, pendant les nuits obscures, semblaient être les signaux convenus entre

lui et les troupes qui venaient pour le délivrer; aussi alarma-t-il l'armée de siége presque toutes les nuits depuis le 19 jusqu'au 25. Dans le commencement, ce ne fut que par un feu de tirailleurs sans conséquence; mais dans la nuit du 24 au 25 il fit une vigoureuse sortie contre l'aile gauche des Russes, côté par lequel les secours devaient lui arriver. Pour déterminer les troupes à cette expédition, il les avait assurées que ces secours étaient proches, et que la sortie devait en favoriser l'entrée. Les Turcs attaquèrent une redoute, mais sans la prendre, et y tuèrent quelques hommes emportant comme trophée en se retirant, la tête d'un lieutenant-colonel et celle d'un capitaine de chasseurs.

Pour mettre un terme à ces tirailleries inutiles, le général en chef résolut d'abandonner la tête de la tranchée, ce qu'on appellait la *sape*, et qui ne servait à rien puisqu'on ne la faisait plus cheminer; il voulait entreprendre sur un autre côté de la place. On combla donc cette sape, se contentant d'occuper la première parallele, et l'on commença à construire sur la grande île entre Roustjouk et Gioursjof, une batterie, pour tirer avec effet sur l'intérieur de la ville et sur les maisons. Enfin, pour donner une autre face à la guerre, le général en chef prit le parti de rappeler à lui le corps de son frère Kaminski l'ainé, dont la retraite sur Silistria laissait au grand-vizir la liberté de se porter sur l'armée assiégeante. Mais celui-ci s'était contenté de détacher également vers la Jantra le Seraskier Kuschanz-Ali avec un corps qui porta les forces réunies sur ce point à 40000 hommes, au dire des prisonniers.

L'arrivée du corps de Kaminsky était attendue avec impatience; aussi ce général fit-il son possible pour accélérer sa marche. Il parcourut le chemin de Silistria à Roustjouk, 14 milles, en trois jours. Pour éviter les retards qu'il aurait pu éprouver en passant deux fois le Danube sur des ponts de bâteaux assez peu solides, il avait sagement choisi le chemin de la rive droite, quoiqu'il eut à traverser d'épaisses forêts et des ravins escarpés. Le 26 au matin, ce corps consistant en 20 bataillons et 30 escadrons et ne comptant guère que 12000 hommes, depuis que les corps de Woinof et de Markof en avaient été détachés, défila en parade à la vue de Roustjouk. Il se porta ensuite à 2 milles en avant sur la route de Tirnowa, où il se réunit à l'avantgarde commandée par Kulnef et à la division d'Ouvarof, qui avait été détachée de ce côté pour observer l'ennemi et couvrir l'armée. Kaminski qui se trouvait par là à la tête d'une force considérable et supérieure aux Turcs, du moins en artillerie dont il avait près de 100 pièces, fut chargé d'attaquer l'ennemi sur le Danube. Le 27 on reconnut son camp qui, placé sur une éminence et entouré d'une ligne de retranchemens continues, semblait une véritable forteresse. (Nr. 1 au Plan III.) L'accès par le front en était difficile, à cause des ravins à pic, et des chemins creux qu'il fallait franchir. C'est pourquoi il fut décidé que la majeure partie de l'armée tournerait par la gauche et irait prendre les Turcs en flanc et à dos, tandis que le reste les aborderait directement, pour les retenir dans leur camp et pour



empêcher qu'ils n'entreprisent rien sur le corps assiégeant, ou qu'il ne tentassent de jetter des vivres dans Roustjouk par le Danube.

On se mit en mouvement conformément à ce plan dans la nuit du 27 au 28 Août. La colonne principale destinée à tourner, marcha pendant 2 milles sur la grande route de Tirnova, où elle trouva enfin un chemin praticable dans la direction qu'elle avait à suivre. Après avoir encore parcouru la même distance sur ce chemin, elle arriva près des ruines du village Ablanof et se trouve en face du camp ennemi, n'en étant plus séparée que par un vallon qu'il était possible de passer de front. Mais le côté sur lequel était établi l'ennemi dominait tellement le bord opposé, que l'on ne pouvait faire aucun usage avantageux de l'artillerie. En conséquence le général Kaminski ne fit déploier qu'une partie de son corps, et laissa le reste à Kulnef pour continuer de tourner à la gauche. On reconnut alors distinctement que l'ennemi avait deux camps retranchés (1 et 2) qui se défendaient mutuellement et que le centre russe se trouvait vis à vis le front de l'ennemi, c'est à dire vis à vis le plus long côté de sa position. La colonne qui avançait par le chemin direct en remontant le Danube, se trouvait par là sur le flanc gauche des Turcs, tandis que Kulnef devait attaquer le flanc droit; mais celui ci ne parvint que jusque sur le front du second camp (2) attendu que pour le tourner entièrement, il lui aurait fallu se trop éloigner.

Les camps No. 3, 4 etc. n'existaient pas encore

alors, ce ne fut que plus tard que les Turcs s'y établirent sur une éminence qui se fait remarquer de loin par plusieurs tertres, comme il s'en rencontre beaucoup dans ce pays et que l'on croit être des tombes tartares. Cette éminence était alors le seul endroit où l'on put placer avec avantage des batteries contre les deux premiers camps. Le général Illowoiski, chef des Cosaques, qui commandait la colonne de droite, avait reconnu d'un coup d'oeil sûr l'importance de ce point, et s'en était promptement emparé malgré la difficulté d'y arriver. Son artillerie enfilait de là, la ligne de l'ennemi, tandis que ses Cosaques se répandaient de tous les côtés et qu'il faisait avancer son infanterie en carrés. Kulnef arriva dans le même ordre au combat. Les Turcs commencèrent une vive canonnade et firent des deux camps quelques sorties de cavalerie qui, semblables à des nuées d'oies sauvages, entourèrent les carrés russes en hurlant *allah!* mais qui rebroussèrent tout aussi vite après avoir reçu le feu de ces carrés. La cavalerie russe les suivait alors également en fourageurs; puis elle était repoussée à son tour et poursuivie. C'est là l'image de tous les combats avec les Turcs en rase campagne. Dans une de ces attaques les Cosaques les prirent à dos et leur enlevèrent deux étendards, qui furent les seuls trophées de la journée. Kaminski envoya de son centre des renforts aux deux ailes, ne conservant en réserve que six bataillons et un régiment de dragons, qu'il ne voulut pas engager, parce qu'il craignait une diversion à dos, de la part d'un corps ennemi qu'on disait

à Bella sur la Jantra. Cette inquiétude n'était pas fondée, car le Seraskier Kuschanz-Ali était descendu avec ce corps le long de la rivière, et se trouvait déjà réuni avec Achmet Pacha dans le camp No. 1. Muktar seul n'était pas encore arrivé. Par suite de cette supposition, on pensa qu'il y aurait du danger à insulter les retranchemens ennemis, qui paraissaient très forts. Cependant les opinions des généraux étaient partagée, Illowoiski ne demandait que quelque bataillons de plus pour pénétrer par la gorge, où les retranchemens ne lui paraissaient pas terminés. Mais l'avis, que si cette entreprise échouait, les suites pourraient en être fort fâcheuse et compromettre même la sûreté de l'armée de siége, l'emporta: on décida donc qu'on se retirerait à la nuit, et l'action ne passa encore que pour une grande reconnaissance. On retira d'abord Kulnef du feu, en le raprochant du centre. L'Ennemi ne le poursuivit pas, mais il se jetta en revanche avec toute sa cavalerie et même avec de l'infanterie sur Illowoiski, qui repoussa ses attaques, le poursuivit jusqu'à son camp et conserva même à la nuit tombante sa position sur la hauteur. On se mit alors en retraite sans être inquiété pour reprendre le camp qu'on avait quitté le matin.

La journée avait coûté 300 hommes. Un déserteur évalua la perte de l'ennemi à 600 hommes; et annonça que deux caissons étaient sautés et avaient fait beaucoup de mal dans le camp qui était fort encombré. Il racontait encore que plus de 1000 Turcs ennuyés de cette guerre avaient abandonné l'armée

pour retourner chez eux. Ceci donnerait à croire que l'ennemi se serait retiré lui même si l'on avait conservé la position qu'on avait prise près de lui pendant la nuit, en le menaçent d'une attaque pour le jour suivant. Kaminsky motivait sa retraite en disant *„il ne faut pas les accoutumer à nous voir sous leur nez;"* mais le manque d'eau pouvait fournir une meilleure excuse, car on sait qu'il ne se trouve dans cette contrée, à part les rivières et les principaux ruisseaux, aucune eau courante. Quelques sources et les fontaines de pieuse fondation, dont nous avons parlé plus haut, fournissent bien aux besoins d'un voyageur, mais ne sauraient suffire à ceux d'un corps d'armée.

Le lendemain 29 sur le midi, les troupes harassées de marches et de contremarches rentrèrent dans le camp qu'elles avaient quitté. On aurait pu épargner près de 3 milles en leur faisant suivre la route directe de Roustjouk, marquée sur le plan III. Mais les officiers d'état major n'osèrent pas la prendre de peur de reproches, quand il faudrait faire franchir à l'artillerie les ravins qui offrent des difficultés il est vrai, mais qui ne sont pas insurmontables. Ils préférèrent donc le plus sûr et conduisirent la colonne, par où elle était venue, sur la plaine élevée qui laisse les ravins à droite.

Le général en chef fut mécontent de l'expédition de son frère. Il s'était attendu à la nouvelle d'une victoire ou d'une défaite, mais nullement à la relation d'une simple reconnaissance. Il était possible main-

tenant aux Turcs, d'après leur politique ordinaire, d'envoyer le rapport d'une victoire à Constantinople et de répandre en Europe le bruit d'un revers pour les armes russes. Il fit donc dire „que l'expédition n'était pas terminée, qu'il viendrait lui même" — et en effet il arriva le même jour. Le général Woinof à Silistria avait déjà reçu l'ordre de rejoindre en toute hâte avec ces 5000 hommes, et il fut résolu qu'aussitôt après son arrivée on attaquerait l'ennemi avec toutes ces forces, avant que le grand-vizir, enhardi peut-être, n'arrive de Sjoumla avec ses troupes. Car dans ce dernier cas, il y avait beaucoup de points vulnérables, à savoir, les ponts de bâteaux, les subsistances, et le siége. On avait reconnu à la vérité un champ de bataille avantageux dans les landes de Tjerna-Woda, propre à s'y mesurer avec la plus grande armée turque. Mais une bataille aussi près de la place assiégée était toujours dangereuse et l'on ne peut que louer la résolution que prit le général en chef, de battre le plutôt possible l'ennemi qu'il pouvait atteindre. Immédiatement après son arrivée il reconnut rapidement la position des Turcs, ce qui suffit pour décider au préalable, qu'on tournerait leur droite encore plus que cela n'avait eu lieu à la reconnaissance et de manière à les prendre entièrement à dos si cela était possible. Pour savoir si les retranchemens étaient accessibles à leur gorge, on envoya des officiers d'état major, habiles à la levée du plan, sous l'escorte de quelques régimens de Cosaques pour tourner la position de l'ennemi autant que cela serait faisable, et

ils rapportèrent au bout de 24 heures un croquis fort exact du pays, dont notre plan offre une partie. Faute de bonnes cartes de cette contrée, ce dessin fut fort utile. Il suppléa également aux guides, qui manquaient aussi totalement, vu qu'il était rare de rencontrer des habitans. Tous avaient disparu, soit à cause du système de dévastation que suivaient les Russes et de la haine qu'il excitait contre eux, soit d'après les ordres du gouvernement turc. Les uns étaient sous les armes dans l'armée ennemie, tandis que les autres épiaient dans les bois les voyageurs et les faibles escortes, ce qui rendait impossibles les reconnaissances dites secrètes. Celle même qu'on venait d'exécuter presque de vive force, n'avait pu être poussée aussi loin que le général en chef l'eut désiré. Cependant on convint en principe que la colonne destinée à tourner la droite pourrait pénétrer jusqu'à la Jantra qui va se réunir au Danube un peu au dessus des camps, et qu'il serait possible d'avancer de-là contre l'ennemi. Le général en chef voulait établir son camp aussi près que possible et voir ensuite ce qu'il y aurait à faire.

En attendant l'arrivée du corps de Woinof, on profita du tems pour assiéger sérieusement Roustjouk. La batterie de la grande île (Plan II et sa légende) entre Roustjouk et Gioursjof, était achevée, et bombardait la ville avec quelque effet. Le feu y prit à plusieurs reprises, mais on ne réussit pas à la réduire entièrement en cendres, tant à cause de l'insuffisance des moyens que de l'isolement des maisons

qui empêchait l'incendie de s'étendre et facilitait aux défenseurs de s'en garantir. On établit plusieurs ouvrages à la gauche contre les sorties et pour s'opposer à la fuite de la garnison, en cas qu'elle y songea du moins pour sa cavalerie. La disette qui commençait à se faire sentir dans la ville, au rapport des déserteurs, rendait cette entreprise très vraisemblable. D'après les lettres de Bosniak-Aga au grand-vizir, qui avaient été interceptées, comme nous l'avons dit précédement, on aurait même pu s'étonner que la place tint encore. Cependant il y avait de bonnes raisons pour douter de cette disette; car on voiait journellement sortir un troupeau pour pâturer, ce qu'on ne pouvait empêcher, parceque l'investissement était vicieux en principe. Mais il pouvait y avoir manque de pain, de biscuit et de ris, choses dont les Turcs se passent difficilement. Aussi avait on cessé d'en distribuer à la partie des habitans qui n'était point armée. La forteresse tint cependant encore plusieurs semaines dans cet état.

Voinof arriva le 4 Septembre, défila le 5 devant la place pour se porter directement vers le corps d'observation de Kaminski l'ainé. Le général en chef s'y rendit le même jour et dès le lendemain (6) l'armée se mit en marche. Le corps de siége, sous les ordres de Langeron, resta devant la place et redoubla la vivacité de son feu. Il est difficile d'évaluer au juste la force de l'armée qui se portait contre les Turcs. Le nombre des bataillons et des escadrons feraient croire qu'elle était très considérable; mais il y avait

des régimens qui ne comptaient que quelque cents hommes et le tout ne devait pas s'élever au dessus de dix neuf mille combattans. L'ordre de marche fut le même que dans la grande reconnaissance. Le comte Kaminski l'ainé commandait cette fois le corps qui, remontant le Danube, devait se porter directement sur l'ennemi: mais les difficultés étaient augmentées de ce côté, car celuici avait occupée et retranchée à son tour l'éminence qu'Illowoiski avait occupée avec tant d'avantage la dernière fois. Le Seraskier Kuschanz-ali s'était établi dans ce nouveau camp (No. 3.) et avait cédé son ancien camp (No. 2.) à Muktar-Pacha qui était arrivé depuis avec son armée. D'autres corps tenaient de plus petits camps également retranchés (4—5 et 6) qui s'étendaient jusqu'à la flottille (*g*) sur le Danube.

Le corps de droite ne s'ébranla qu'a 10 heures du matin en deux colonnes et alla camper *C C* vis-à-vis l'aile gauche de l'ennemi. Le corps principal que le général en chef conduisait en personne, s'était mis en marche dès cinq heures du matin, se dirigeant de nouveau par la route de Tirnowa, et ensuite par le chemin qu'on avait suivi précédemment, mais en s'élévant un peu plus sur la gauche. Après une marche d'environ 5 milles, ce corps arriva l'après-midi à la tête d'un grand ravin qui descend au Danube et dont la berge endeça donnait libre accès au camp de l'aile droite de l'ennemi. On y établit le bivac (*D*) sur trois lignes, l'aile gauche appuiée au ravin.

La première ligne était composée de la cavalerie,

qui fut aussitôt poussée en reconnaissance. Les deuxièmes et troisièmes lignes furent disposées d'après l'attaque projettée pour le lendemain. Elle devait avoir lieu en deux colonnes: l'une allant droit à l'ennemi, l'autre se portant à gauche pour prendre en flanc et à dos autant que possible. On inquiéta peu les Turcs ce jour là par précaution, se contentant de les reconnaître de loin. Kaminski devait commencer l'attaque, mais seulement à dix heures, et l'annoncer par trois coups de canon. Il était convenu que le corps principal se trouverait alors assez près de l'ennemi pour pouvoir terminer l'affaire promptement. Ces préparatifs remplirent la journée jusqu'au soir.

Une scène qui eut lieu dès l'après-midi, mérite d'être rapportée parcequ'elle caractérise l'ennemi qu'on allait combattre. On était arrivé à l'improviste d'un côté où il n'était pas sur ses gardes et l'on trouva quelques Turcs isolés qui fourageaient tranquillement. Ils furent pris et donnèrent les uns de bonne grâce, les autres à force de coups, des renseignemens sur leur armée. Mais huit d'entre eux s'étant jettés dans une fosse, tiraient sur les Cosaques qui voltigeaient autour d'eux et ne voulaient pas absolument se rendre. Ils tuèrent un de leurs assaillans, en blessèrent plusieurs et rejettant toute offre de pardon, ils se firent massacrer jusqu'à un seul. Il est à remarquer que ces hommes n'étaient point des Turcs proprement dit, mais des Albanais qui sont de réligion mélangée et en partie chrétiens.

Le 7 Septembre au matin, le général en chef s'avança

avec toute la ligne de cavalerie (F^1) et se trouva bientôt en vue du camp ennemi, d'où partait une vive canonnade. La cavalerie régulière fut mise à couvert autant que possible, mais les Cosaques se portèrent en avant voltigeant sur le front et le flanc droit des Turcs, mais s'enfonçant surtout dans le ravin qui appuiait leurs derrières. La cavalerie ennemie y vint au devant d'eux et il s'engagea un combat de fourageurs comme il est naturel entre ces deux sortes de troupes. Les Turcs étaient d'une bravoure forcenée. Pendant ce tems la première colonne, celle de droite, s'était deployée en carrés, tandis que le général Kulnef avec la colonne de gauche franchit le ravin et occupa la hauteur au delà (*G*). La cavalerie turque tenait toujours dans le fond et ne se reploya sur le camp que lorsqu'on eut fait avancer des chasseurs à pied et de l'artillerie le long de la berge et que l'on eut commencé à tirer sur elle à mitraille. Les carrés et l'artillerie se trouvaient à environ 1000 pas du camp de droite des Turcs (J^1); mais Kulnef n'arriva avec sa colonne que plus tard jusqu'en (Q^1) à dos de l'ennemi. Pendant qu'il continuait son mouvement, on commença à battre vivement et avec beaucoup d'effet le camp Nr. 2 où les Turcs élévaient de tems en tems des cris furieux, presque toujours leur *Allah*, mais quelques fois d'autres mots dont j'ignore le sens. Leurs canons répondirent bien, mais ils étaient en trop petit nombre pour faire beaucoup de mal. Leur feu de mousquetterie produisit encore moins d'effet quoiqu'il arriva jusqu'au général en chef et à sa suite. A la simple

vue on pouvait se convaincre que le retranchement était très peu conséquent, car des Turcs en descendaient continuellement dans le fossé et remontaient sur le parapet. On aurait presque pu sauter par dessus tout le rempart. Cependant il n'était pas facile à emporter, parcequ'il était bien garni de troupes et que pour y arriver il fallait monter une pente douce ce qui augmente tant l'effet de tous les feux. Les Turcs étaient postés non seulement derrière le parapet, mais aussi dans le fossé, ce qui faisait deux étages de fusillade (VI).

Pendant qu'on se battait de ce côté de loin, le combat avait pris à l'aile droite chez Kaminski l'ainé un bien plus grand degré de vivacité. A l'heure convenue, il avait abordé et enlevé les nouveaux retranchemens de la gauche de l'ennemi; assaut qui lui coûta beaucoup de monde, mais qu'il vangea par la mort de presque toute la garnison. — Il est digne de remarque que les Cosaques entrèrent dans ces retranchemens en même tems que l'infanterie. — Maître de la hauteur, Kaminski s'était avancé en deux colonnes. Celle de droite commandée par le général Ouvarof longeant le Danube avait atteint le sommet assez élevé (*R*) au bout de la rive supérieure du fleuve, d'où l'on plongeait en même tems sur le Danube et sur le ravin, dont Kulnef tenait le côté opposé (Q^1). L'occupation de ce point coupait à l'ennemi le chemin du fleuve et donnait le moyen de battre à revers les deux camps (1 et 2). La colonne de gauche fut moins heureuse dans l'attaque du camp Nr. 1 dont la fortification cependant n'était pas meilleure que celle que nous

avons décrite plus haut. Le brave général Illowoiski qui s'entendait si bien à animer les troupes par ses paroles et son exemple s'était mis à la tête de l'infanterie et la conduisait à l'assaut, lorsqu'il fut blessé à mort sur le bord du fossé *). Grand nombre de Russes restèrent sur la place et laissèrent leurs têtes entre les mains des Turcs. L'assaut fut complétement repoussé et Kaminski reprit position sur les hauteurs dont il s'était emparé au commencement du combat, étendant ses carrés à gauche autant que possible.

Kulnef échoua aussi contre la droite de l'ennemi. Il avait eu à franchir des hauteurs escarpées sur le flanc et sur les derrières du camp Nr. 2. Une de ses colonnes y avait pénétré; mais avant d'avoir pu s'y établir, elle fut assaillie par une multitude formidable de Turcs et obligée de redescendre. Peut-être les troupes s'étaient elles empressées de piller pour faire un riche butin. Kulnef demeura formé en carrés dans le fond du ravin, et l'ennemi se trouva ainsi cerné de toutes parts.

Plusieurs généraux firent la réflexion qu'il n'était pas prudent de fermer ainsi toute retraite à l'ennemi. On se mettait par là dans la nécessité d'enlever les camps d'assaut, et l'on s'exposait à y trouver une résistance désespérée. Quelques uns opinèrent pour qu'on fit replier l'aile gauche (de Kulnef) qui s'étendait jusqu'au Danube et qu'on ouvrit ainsi aux Turcs un passage le long du fleuve. Comme la po-

*) Ses Cosaques le portèrent avec un dévouement filial, jusqu'à Boucharest où il mourut peu de tems après de ses blessures.

sition d'Ouvarof les empêchait d'y abreuver leurs chevaux, et que les sources, d'ailleurs insuffisantes, qu'ils possédaient encore sur le penchant de la colline étaient exposées au feu des Russes, il était possible que le manque d'eau leur servit de motif pour se retirer pendant la nuit. Peut-être le même général en chef les aurait-il vus partir avec plaisir. Néanmoins cette retraite lui sembla trop incertaine, et son impatience augmenta lorsque, sur les quatre heures de l'après-midi, il remarqua, en jettant un coup-d'oeil sur la position de toute son armée, que le moment critique d'une attaque interrompue était arrivé. Les Turcs se montraient fort insolens, sortant isolément des retranchemens, montant sur le parapet et courant en dehors pour couper les têtes aux Russes restés sur le champ de bataille. J'omets d'autres exemples.

Pour arriver de l'aile gauche du corps principal à la position de Kulnef, il fallait passer très près du flanc des Turcs, mais ils n'y tiraient pas sur des hommes isolés: on plaça donc quelques détachemens de Cosaques à couverts derrière un tertre dans la vallée pour assurer les communications. L'ennemi avait rassemblé une grande quantité de cavalerie dans un des ravins sur les derrières de son camp. Dans le ravin voisin se trouvait le village de Battin encore en feu mais occupé par des chasseurs à pied russes. Telle était la situation des affaires, quand le général en chef donna l'ordre positif „de renouveller l'attaque à 5 heures et demie sur tous les points, mais que celle

de

de la gorge, devant être la principale, il fallait que les camps fussent emportés par là."

Il choisit ce point d'attaque, vu que le retranchement n'y paraissait pas complétement fermé; probablement parceque l'ennemi avait considéré à bon droit la pente escarpée de la colline comme un obstacle plus grand qu'un faible parapet. En effet ce côté paraissait le plus fort, et le mauvais succès de la première tentative augmentait la répugnance des généraux à en faire une nouvelle. Le général en chef reçut avec humeur les représentations qui lui furent faites à ce sujet. Cependant à l'instigation du prince Eugène de Würtemberg il se rendit à son aile gauche pour voir par lui même les difficultés qu'on lui avait dépeintes.

Mais il s'était déjà prononcé trop fortement sur ces *prétendues impossibilités*, pour changer de volonté. Il renouvela donc définitivement l'ordre d'attaque, et mécontent du général Kulnef qui lui faisait des observations peut-être trop vives, il le mit aux arrêts, au grand déplaisir de toute l'armée qui l'aimait et l'estimait à cause de sa bravoure, de sa conduite loyale et d'un certain coup d'oeil naturel ([9]). A cinq heures et demie le général Sabanejef qui lui succéda au commandement, mena deux colonnes à l'attaque de la hauteur près du village de Battin. Ouvarof l'appuyait par une canonnade non interrompue. L'artillerie établie sur la pente de la colline, où se trouvait encore une partie des troupes de Kulnef, tirait également, mais de bas en haut, sur l'ennemi.

Les colonnes d'attaque étaient déjà sous un feu très vif à une petite portée de fusil du retranchement, mais le résultat restait incertain, quand le général en chef quitta ce point pour retourner à celui qu'il avait occupé devant le front de l'ennemi. Après avoir traversé la vallée, au moment où Kaminski voulait remonter la berge qui le séparait de son aile gauche, Muktar Pacha à la tête de toute sa cavalerie, qu'il avait rassemblée, comme nous l'avons vu, dans un ravin de la gorge, déboucha tout à coup, et inonda en un clin d'oeil tout le bas fond. La queue de l'escorte faillit être enlevée par ce torrent, à qui bien entendu les Cosaques cachés derrière le tertre firent place sur le champ. Une cohue de fantassins, tous Albanais suivit la cavalerie. Un pareil éssaim sortit du flanc gauche du camp, et se jettant à travers les carrés un peu espacés, alla se précipiter dans un autre ravin, qui en aval du premier court paralèllement à lui vers le Danube. C'était tout le corps de Muktar Pacha qui hâtait sa fuite pour gagner la route de Tirnowa et échapper à Sabanejef dont les troupes avaient réussi à pénétrer dans le camp. Cet heureux succès était encore ignoré au centre de l'armée russe et la déroute de l'ennemi y fit l'impression d'une sortie offensive avec d'autant plus de raison, qu'une multitude de Turcs était encore sur le parapet, criant allah! et tirant des coups de fusil. Mais bientôt ils se précipitèrent tous hors du camp et suivirent la fuite des premiers.

Tout ce qui se trouva de canons sous la main,

fut aussitôt pointé à mitraille sur les fuyards, et le carré de gauche qui s'appuiait au ravin se développa pour étendre son feu contre eux. Deux régimens de cavalerie leur firent le plus de mal: les hussards d'Alexandrinski se lancèrent dans le ravin à gauche, les dragons de Livonie dans celui à droite. Une partie donna directement sur les fuyards, essuiant sans s'en inquiéter quelques coups de mitraille et de fusils russes, tandis que l'autre, prenant de côté, gagna du chemin, se rabattit sur eux et organisa ainsi un carnage auquel presque toute l'infanterie turque succomba. On atteignit même une partie de la cavalerie, car bien que les chevaux turcs soient bons coureurs pour un certain tems, ceux des Russes finissent à la longue par les joindre et la poursuite s'étendit à un mille où la nuit y mit fin. Quelque artillerie à cheval avait pu suivre et augmenta la détresse de l'ennemi.

Durant cette sanglante expédition, le général en chef fit avancer les carrés contre le front du camp. Le jour commençait déjà à baisser, et l'on ne pouvait pas distinguer que les étendards de Mahomet n'y flottaient plus. Mais bientôt retentit le cri de victoire. Le camp fut balayé en un clin d'oeil et tout ce qui y restait de vivans fut massacré à quelques centaines d'hommes près, dont plusieurs furent attellés à un canon, que l'on avait pris, pour l'amener devant le général en chef en triomphe. Le riche butin en eut fourni un fort bigaré. On remarquait surtout un troupeau de chameaux qui, ainsi que des prisonniers de presque toutes les nations et de presque toutes les

races de l'Orient, formaient un coup d'oeil nouveau pour plus d'un spectateur. Un méssager porteur d'une lettre, du même Achmet Pacha qu'on prit le lendemain, au grand-vizir, tomba également entre les mains des Russes. Achmet y évaluait sa force et celle de ses collègues à 30000 hommes et disait, „que son avis était d'attaquer les Russes à Roustjouk, mais que les autres pachas s'opposaient à cette entreprise et préféraient attendre l'attaque dans leurs camps." C'était là sans doute une singulière manière de porter secours à une place assiégée. Les vivres amenés par eau pour la place eussent été consomés par l'armée de secours même, si elle fut demeurée plus longtems en position.

La flottille turque qui se trouvait sur le Danube à la hauteur des camps prit part au combat. Dès le jour précédent, celle des Russes remontant le fleuve sous la protection de l'artillerie, qui s'avançait le long de la rive, l'avait obligée à reculer. Quelques bâtimens furent même coulés bas, d'autres pris et leurs pavillons figuraient au milieu des autres trophées. Le restant tomba entre les mains des Russes quelques jours après à Sistova, avec la place, comme complément de la victoire de Battin.

Il ne restait plus qu'à forcer le camp du centre No. 1. situé très avantageusement sur une hauteur dominante qui s'abaissait de tous côtés en pente douce. La soirée étant trop avancée, on en remit l'attaque au lendemain; on comptait l'entourer de toutes parts avec de l'artillerie et le contraindre à se rendre par le feu seul du canon: mais Achmet Pacha qui y com-

mandait seul alors, le Seraskier étant mort des blessures qu'il avait reçues dans la bataille, n'attendit pas jusque là. Dans la nuit même, il offrit de se retirer, ce qu'on lui refusa, et les troupes mourant de soif, il fut forcé d'accepter la loix du vainqueur. On stipula donc avant le jour une capitulation, d'après laquelle le reste de l'armée turque, montant encore à quatre ou cinq mille hommes, posa les armes et passa prisonniers en Russie, chacun conservant cependant ses effets particuliers et ses chevaux. Le butin trouvé dans les deux camps fut très considérable et très riche. Chaque baraque contenait des vivres en abondance. Il y avait un véritable luxe en habits, armes, chevaux et bêtes de somme. L'artillerie était peu nombreuse en comparaison des troupes, et l'on avait cependant tout pris. On ne compta d'abord que quatorze pièces, la plupart de 6, peu de 12, et quelques obusiers. Le nombre des drapeaux s'élevait à près de deux cents. Mais la capture la plus importante était la flotille, composée d'une grande quantité de bâtimens chargés de vivres et de munitions et destinée à ravitailler Roustjouk. Cette place, dont l'opiniâtre résistance avait arrété tous les progrès des Russes, paraissait enfin devoir tomber en leur pouvoir et tout donnait à espérer que cette campagne manquée jusque là, se terminerait d'une manière brillante ([10]).

Le général en chef crut ne devoir rien entreprendre de décisif avant que l'armée se trouva entièrement libre, par la reddition de Roustjouk. Il revint donc au siége avec la majeure partie de ses troupes,

laissant au général St. Priest, avec un faible corps, le soin de recueillir les fruits de la victoire et de poursuivre l'ennemi en remontant le Danube. Ce général trouva sur le bord du fleuve à une petite journée de marche du champ de bataille, la ville de Szistova qui bien que dominée par des hauteurs à pic est cependant susceptible de déffense et protégée par un château fort. Il étendit son détachement sur un seul rang et fit sommer le pacha en se faisant passer pour l'avantgarde de l'armée qui allait arriver. Quelques boulets et quelques bombes suffirent pour déterminer les Turcs à se rendre, sous la condition de sortir sans armes et de ne plus combattre contre la Russie. Ils abandonnèrent 40 pièces de canon sur les remparts et leur flottille sur le Danube.

St. Priest était sur le point de s'emparer également de Nicopolis, située aussi sur le fleuve à une bonne journée plus haut, lorsqu'il fut arrété dans sa marche victorieuse par un ordre du général en chef qui le rappelait à la grande armée.

Pendant l'expédition des principales forces de l'armée russe sur Battin, Langeron avait poussé le siége de Roustjouk avec toute l'activité possible et étendu la nouvelle attaque sur l'île par des ouvrages bien entendus. (Voir la légende du Plan II). De son côté, Bosniak-Aga avait le jour même de la bataille tenté des sorties de plusieurs côtés, pour se faire un passage. Mais ses troupes ne montrèrent plus leur vigueur accoutumée: ce qui fut attribué à ce que des tours de la ville elles pouvaient voir combien d'obstacles

s'opposaient à l'arrivée des secours. On intercepta une lettre que Bosniak-Aga écrivait à un pacha, dans laquelle il disait: que la place avait encore des vivres pour deux mois; mais on la regarda, comme un stratagême ordinaire chez les Turcs, dont la finesse va jusque là. Les trois batteries sur la rive gauche du fleuve dans l'île incommodaient fort la ville, en outre les Russes y débarquèrent, dans la nuit du 12 au 13 Septembre, un peu au dessous, s'y établirent moyennent une tête de pont (35) vis-à-vis Gioursjof et deux jours après moyennant une nouvelle redoute (36) qui intercepta entièrement la communication entre les deux forteresses. La flottille qui remontait peu à peu le fleuve, suivant les progrès que l'on faisait sur les deux rives, força l'ennemi à abandonner une batterie (*T*) sur celle de droite et un ouvrage (*m*) qu'il conservait encore dans l'île [11]. Ce dernier avait surtout incommodé les tranchées de la première attaque sur la rive droite, aussi les soldats, dont les saillies sont toujours prêtes, le nommaient ils le ***Rasboinik***, le Brigand [12]. Les Russes pùrent alors, pour mieux lier les différentes attaques, jetter à côté de cet ouvrage un pont de communication (37) sur le petit bras du Danube qui desécha depuis, et qui servait, en faisant coupure dans l'île, de communication couverte aux Turcs. — Le pacha de Gioursjof, séparé ainsi de son collègue, fut sommé de se rendre, mais il répondit en véritable Turc avec le laconisme oriental: *Gioursjof ne nage pas encore dans le sang!* — Toute fois ce même pacha qui se glorifiait d'avoir vingt ans auparavant ré-

sisté dans cette place au prince de Cobourg, ne tarda pas à devenir plus traitable.

Bosniak-Aga chercha aussi à se rapprocher par un acte de politesse, en envoyant savoir des nouvelles de la santé du général en chef et demander pourquoi l'on tirait encore sur la ville? On ne put regarder cette mesure que comme une ruse mûrement réflechie, puisque les salves de réjouissance de l'armée de siége, l'aspect des trophées étalés dans le camp, et des prisonniers qu'on avait eu soin de faire défiler à la vue de la place, l'avaient instruit suffisament du sort de l'armée sur laquelle elle fondait son dernier espoir, ses moyens ne suffisans plus à une défense prolongée. Cette ambassade parut donc n'avoir d'autre but que de sonder le terrain pour apprendre quelles conditions on voudrait bien accorder. Aussi le vainqueur de Battin reçut-il ces envoyés avec une hauteur rebutante, et menaça-t-il de traiter comme prisonnier quiconque se présenterait à l'avenir, sans lui offrir les clefs de la ville et la soumission absolue de la garnison. — Une semblable réponse faite à Achmet-Pacha après la bataille de Battin, lorsqu'il avait demandé la liberté de se retirer, n'avait pas manqué son effet. Il en fut même tellement atteré qu'en déposant son bâton de commandement il fit des excuses pour le Seraskier de ce qu'il ne pouvait pas venir en faire autant „qu'il venait de mourir de ses blessures" *). — Mais Bosniak-Aga se trouva

*) A ces traits on reconnait le peuple dont le caractère, dit le prince de Ligne, ne consiste qu'en antithèses: *haut et rampant, fier et vil* etc.

au contraire offensé grièvement par cette réception de ses envoyés et loin de souscrire à aucune condition humiliante, il se décida désormais à attendre la dernière extrémité. La fortune vint à son secours par des événemens politiques.

Les nouvelles de ce qui se passait dans l'Ouest et le Nord de l'Europe — entre-autre l'élection du prince de Ponte-Corvo pour prince royal de Suède, qu'au premier moment on vit d'un oeil tout différent que depuis — firent penser plus que jamais au général russe qu'il ne pouvait rendre de plus grand service à son pays qu'en accélérant la paix sur *cette frontière*. Il profita de l'occasion qui se présenta en faisant escorter la garnison de Szistova au camp du grand-vizir, pour faire parvenir jusqu'à lui une mission militaire et diplomatique chargée de lui indiquer adroitement qu'on pourait s'entendre. Peut-être alors les ruses de guerre du grand-vizir lui réussirent elles mieux que celles de Bosniak-Aga avec ses lettres: car les envoyés russes entendirent parler dans le camp turc, de l'arrivée prochaine du Sultan et de la publication d'un Hati-Schériff qui ordonnait à tout pacha de suivre avec toutes ses troupes l'étendard sacré de Mahomet. Il remarquèrent à leur retour par Osman-Bazar, des troupes turques qui leur parûrent appartenir à un corps marchant au secours de Roustjouk. Croiant donc au danger, ils se hâterent de porter ces nouvelles au général en chef, qui, pour se mettre en mesure de soutenir une autre lutte sous les murs de Roustjouk, rappela, comme nous en avons déjà parlé, le comte St. Priest

pour concentrer toutes ses forces. Dans de pareilles conjonctures, rien n'était plus à désirer que d'en finir avec Bosniak-Aga à tout prix, et pour cela il fallait réparer le mauvais effet produit par la réponse hautaine qu'il venait de recevoir. Le hazard qui avait fait tomber à Szistova une de ses femmes entre les mains des Russes fournit au général en chef l'occasion qu'il désirait, de faire de son côté une politesse qui puisse renouer les négociations. Mais le fier Musulman rejetta à son tour cette civilité: „parcequ'il ne convenait point de mêler des affaires de femmes à celles du gouvernement." —

Par l'entremise du général Langeron, on arrêta cependant une capitulation, le 26 Septembre, à des conditions telles, que les assiégés n'eussent jamais pu en désirer de plus avantageuses. Une porte de la place fut livrée aux Russes, mais les habitans turcs et la garnison eurent quatorze jours pour évacuer tous leurs biens et leurs effets. Il fallut même leur fournir les voitures nécessaires dont le nombre stipulé d'abord à 15000, fut réduit plus tard à environ 3000. L'artillerie fut remise aux Russes, ainsi que les drapeaux à l'exception cependant de la propre queue de cheval de Bosniak-Aga qu'on lui laissa par égard personnel. Cette convention racommoda entièrement les parties, aussi, d'après l'usage oriental, les deux chefs échangèrent-ils de riches présens, et se firent ils même des visites en grand apparat. Le comte Kaminski reçut l'ennemi réconcilié dans sa magnifique tente. Bosniak accompagné du pacha de Gioursjof qui avait capitulé aux mêmes conditions, et suivi par un cortège

choisi, montés tous sur de superbes chevaux, se montra reconnaissant des politesses qu'on lui faisait et se plaignit des intrigues de la France, „*qui mettaient obstacle à la paix.*"

On avait cependant bientôt appris que le bruit de l'arrivée du Sultan ou du Vizir n'avait été qu'une fausse nouvelle, mais du moins la paix et des relations de commerce s'établirent elles entre la ville turque et le camp russe, que pour plus de commodité des troupes on prit maintenant avec le dos contre le Danube. Le corps de Markof rappelé au moment où l'on se croiait en danger, était arrivé et on le fit avancer jusqu'à Tjernawoda (Tscherna-woda) pour s'y réunir au corps d'observation qui y était resté, quand on renonça à l'offensive. La Division du Prince Souwarof, venant de la Pologne russe rejoignit à cette époque l'armée, qui se trouva par là en état d'entreprendre encore une campagne d'automne. Mais le général en chef crut devoir se défier du corps de Bosniak-Aga qu'il laissait sur ses derrières et résolut d'attendre l'entière évacuation de Roustjouk qui ne s'opérait que très lentement, pour former quelque nouvelle entreprise. On aurait presque désiré avoir pu employer le tems qu'on perdait, à continuer le siége pour réduire la place à se rendre à discretion.

La fausse alarme qui ramena à des négociations eut un autre résultat plus déplorable encore: ce fut la destruction de Szistowa, ville florissante et agréable, que le général en chef avait ordonnée lors du rappel de St. Priest, et qui fut exécutée avec la ponc-

tualité ordinaire. On l'avait rasé à la lettre. Les 20000 habitans furent dispersés; les chrétiens passèrent pour la pluspart sur la rive vallaque du Danube, où ils se construisirent des huttes de terre. Des pigeons seuls habitaient encore les ruines, tristes débris qui attestaient l'aisance et le luxe d'une ville dont la situation, entourée de vergers et de vignobles, entremêlés d'épais bosquets de roses, était une des plus heureuses.

Qu'il nous soit permis ici, pour completter le portrait des Turcs, de faire remarquer leur prédilection pour certains animaux. C'est ainsi qu'ils élevent beaucoup de pigeons dont ils ont grand soin, d'après une idée religieuse fondèe sur la métempsycose. On prétend qu'ils savent s'en servir pour la correspondance. Les chiens, qu'ils considérent aussi beaucoup, sont chez eux moins des animaux domestiques que des lazaronis privilégiés. Leur état de liberté est peut-être la cause qu'ils multiplient en Turquie d'une manière prodigieuse et que l'on n'y entend cependant jamais parler de la rage. Dans les environs de Roustjouk, vivaient des troupeaux entiers de chiens de toutes les races, qui venaient dans le camp russe dévorer les chevaux morts, et qui, lorsque dans la ville les Turcs élevaient régulierement matin et soir, leur cri *d'allah*, ne manquaient jamais de faire chorus par un hurlement général. Il était difficile d'apprivoiser aucun de ces animaux qui n'avaient ni maitre ni nom, mais ils n'étaient réellement dangéreux, que quand ils manquaient de nourriture (VII).

Parlant d'histoire naturelle, on nous pardonnera de parler aussi des vautours et des aigles de la plus forte espèce, qu'on voiait en grand nombre dans les landes de la Bulgarie et qui en suivant l'armée trouvaient une pâture facile par la quantité d'animaux morts. Les Russes ont pris des peuples de l'antiquité la superstition héroïque de regarder comme un heureux présage l'aigle qui prend son vol en avant de la marche d'une colonne, en se dirigeant vers l'ennemi. Il est heureux que cela aie naturellement presque toujours lieu, quand l'armée va à l'attaque et que l'oiseau de Jupiter est chassé par elle de sa proie; ce présage arriva entre-autre en marchant sur Battin. On trouve de pareilles notices également constatées dans des mémoires sur les anciennes guerres contre les Turcs, parceque le soldat est enclin à les observer et que personne ne voudrait combattre en lui de pareilles idées, lorsqu'elles lui donnent des présentimens favorables.

On avait perdu depuis la reddition de Roustjouk vingt cinq jours d'un tems précieux, et déjà les pluies d'automne, le froid et toutes les intempéries de l'arrière saison se faisaient sentir. On prétendait savoir par l'expérience de l'année précédente, qu'il n'était pas prudent de tenir encore longtems la campagne. La cavalerie et les charrois avaient tellement souffert du séjour prolongé de Bagration sur le rive bulgare, l'année précédente, que cela avait retardé le commencement des opérations au printems, ce à quoi l'on attribuait le mauvais succès devant Sjoum-

la. En conséquence on décida, pour ne pas retomber dans la même faute, de prendre les quartiers d'hiver moins tards, mais d'ouvrir en revanche la prochaine campagne aussitôt que possible. Ainsi donc l'expédition sur Nicopolis que l'armée entreprit le 23 Octobre, peut être considérée comme la dernière opération. Cette ville importante, sans être comparable à Szistowa pouvait procurer à une partie des troupes de bons abris pour l'hiver, tandis que le reste y passerait le Danube et s'établirait dans les logemens de Valachie. Après avoir laissé une division à Roustjouk, l'armée de siége suivit le corps d'observation qui faisait avant-garde, par les landes que nous connaissons et établit son camp à 3 milles et demi, près du village détruit de Tersenek. Le lendemain 22, on fit autant de chemin jusqu'à la Jantra, derrière la quelle on campa et le corps d'observation fut poussé audelà. On fut obligé de faire séjour le 23, parceque la grande quantité de charrois attelés de boeufs, sur lequel reposait toute la subsistance de l'armée, ne pouvait faire que de petites journées. Ce charrois et le bétail vivant, assuraient les vivres de l'armée pour 40 jours, mais seulement dans la belle saison, où les animaux trouvent à paitre. Dans l'arrière-saison les boeufs consoment leur charge, et ne sauraient suivre dans des chemins déffoncés par la pluie. Malgré toutes les peines qu'on se donne, il est impossible d'y faire cheminer ces animaux et ils y périssent. C'est principalement cette circonstance qui empêche que dans ce pays de grands corps d'armée puissent

entreprendre des expéditions tardives. Les corps moins nombreux suppléent aux boeufs par des chameaux en été et des ânes en hiver, parceque ces animaux n'exigent que peu de nourriture.

Le 25 on traversa des ravins escarpés de sol crayeux et l'on passa sur les ruines de Szistowa dans la vallée du Danube, Le 26 on arriva devant Nicopolis après avoir de nouveau traversé des ravins fatiguans. Le château seul en est tenable; vu que quelques mauvais retranchemens élevés sur le bord de la haute rive du fleuve, au pied de laquelle se trouve la ville, n'offrent aucun moyen de défense. Aussi le pacha et ses troupes dùrent ils s'estimer fort heureux qu'on leur permit de sortir avec armes et bagages. Vis à vis Nicopolis, sur la rive vallaque, se trouve la petite forteresse de Tournof (Turnow), grand pentagone défendu par un rempart de terre élevé, pallissadé, avec des tourelles aux angles, armé de quarante canons et contenant dans son intérieur un chateau casematté. Le Prince Wesemski, qui s'y était porté par la rive gauche, venait de l'occupper deux jours auparavant aux mêmes conditions, et les Turcs avaient ainsi entièrement perdu pied sur cette rive.

Il part de Szistowa une route qui passa par Tirnowa, mène au Balcan et une seconde plus connue de Nicopolis, qui se partage en plusieurs branches. Certes il était bien tentant de faire une expédition sur l'ancienne capitale de la Bulgarie, mais le général en chef voulait se la réserver pour l'hiver, et comme il

disait *pour la bonne bouche*, et refusa de se départir du plan arrêté pour les quartiers d'hiver. Cependant les Cosaques avaient donné des renseignemens sur plusieurs villes dans le Balkan; savoir Plewne, Lofja (Lofscha) et Selby, qu'on ne trouve point dans Büsching et que les cartes indiquent mal, mais qui n'en sont pas moins, comme la suite le fit voir, des villes considérables qui auraient pu servir à baser une opération sur Philippopolis et même au delà. Le comte Voronzof fut donc en conséquence envoyé avec un faible détachement à la decouverte et avec ordre de détruire toutes les habitations turques qu'il trouverait et de ramener ce qui serait transportable.

Dès le 29 Octobre, il annonça qu'il était maître de Plewne et le 3 Novembre qu'après s'être emparé des deux autres villes, dont Lofja était d'après ses renseignemens plus considérable que Roustjouk, avoir pris 9 canons et fait beaucoup de prisonniers, il avait passé une ramification du petit Balcan et ne se trouvait qu'à 12 milles de Tirnowa, où probablement il ne rencontrerait point de résistance. Mais comme les pluies venaient de commencer dans les montagnes et que les chemins qui avaient été passables jusque là devenaient difficiles, le général en chef se décida à rappeler Woronzof qui en avait déjà plus fait qu'on n'osait espérer. L'armée qui campait tranquillement autour de Nicopolis, montait à 27000 hommes.

Le beau tems continuait encore dans la vallée du Danube et ce ne fut qu'au milieu de Novembre que l'hiver y commença par de grandes pluies, auxquelles succè-

succèderent bientôt une neige épaisse et un froid si vif que des soldats furent gelés dans le camp. La marche de l'armée pour se rendre de Nicopolis dans ses quartiers d'hiver, avait à la vérité commencé le 6 Novembre par le passage du Danube et la retraite d'une partie de l'armée sur Roustjouk. Mais le comte Langeron reçut ordre de rester jusqu'au 16 Novembre à Torseneck et Szistowa pour y recevoir le détachement de Voronzof qui arriva beaucoup plus tard qu'on ne s'y attendait, à cause des neiges tombées déjà dans les montagnes, et de la grande quantité de voitures attelées de boeufs qui portaient le butin. Langeron profita de ce temps pour faire une petite expédition contre des bandes de Turcs, embusquées dans les bois de la Jantra, qui devenaient dangereuses aux voyageurs et aux petits détachemens. Le général Kulnef en tua une partie et prit ou dispersa le reste. On sentait ainsi l'inconvénient d'avoir consacré tant de temps à évacuation de Roustjouk et de la fausse mesure de laisser retirer librement d'aussi fortes garnisons, qui, n'ayant plus de foyers, étaient contraintes de former de nouveaux établissemens en Bulgarie et de tenir par là, pour ainsi dire, la campagne. Avant le départ de Bosniak-aga, on avait appris qu'il était dans l'intention de se jetter dans Tirnowa avec tout son monde, qui n'était pas à mépriser puisqu'il quitta Roustjouk avec 17,000 ames. On prétend qu'un habitant bulgare de Roustjouk en avait averti le comte Kaminski, en lui conseillant de se hâter d'occuper avant le départ de Bosniak-aga un défilé du Balkan près

du village de Gogo entre Sjoumla et Tirnowa, par où le grand-vizir tirait ses subsistances, ce qui le contraindrait infailliblement à la retraite, ou empêcherait du moins Bosniak-aga de se réunir à lui. Ce bon conseil ne fut point écouté peut être par méfiance contre celui qui le donnait. De toute manière ces renseignemens devaient engager à promptement entreprendre une opération quelconque contre le grand-vizir, pour empêcher ses intelligences avec les pacha bulgares et le décider peut-être à la retraite. De la manière dont on s'y prit, il resta même à Sjoumla, parceque, disait-on, le pacha d'Andrinople ne voulait pas le recevoir. Il parait que les négociations de paix empêchèrent des mesures militaires qui auraient peut être plus sûrement conduit au but, ou du moins auraient procuré plus de tranquillité à l'armée russe qu'elle n'en a eu pendant les mois d'hiver dans le voisinage des armées ennemies.

Trois divisions restèrent sur la rive droite du Danube, réparties dans les trois places de Nicopolis Roustjouk et Silistria, communiquant entre elles derrière la chaine des avant-postes formés par des cosaques. Le lieutenant général Essen commandait le tout et s'établit à Roustjouk. Le reste de l'armée se trouvait en Valachie, en Moldavie et en Bessarabie, ayant son quartier général à Boucharest, où le général en chef ne fit son entrée que le 23 Novembre. Après avoir fini la campagne en Servie, le général Sass prit ses cantonnemens dans la petite Valachie avec son quartier général à Crajowa.

Bosniak-aga n'avait pu se faire ouvrir les portes des Tirnowa, soit parceque le firman du grand-seigneur lancé contre lui, n'était point encore révoqué, ou par la seule raison que le pacha de cette ville crut dangereux de recevoir un pareil hôte. Mais il trouva à Plewne, après la retraite de Voronzof qui en avait chassé les Turcs, un nid vuide dont il prit provisoirement possession. Le pacha de Giourschof, nommé Seraskier sur ces entrefaites, avait au contraire été reçu dans Tirnowa où il renforçait ses troupes. Les fils d'Ali-pacha s'étaient établis à Wrazza sur la route de Sophia. Enfin les Turcs avaient en décembre réoccupé Lofja, ce qui dérangeait le projet formé par le général en chef d'aller, en ouvrant la campagne de bonne heure, les prévenir sur ce point important pour leurs subsistances. On rassembla alors des troupes à Nicopolis sous les ordres de St. Priest qui fut chargé de reprendre cette place, avant que l'ennemi eut pû y réunir de grandes forces. Cette expédition n'était que le prélude d'une plus grande entreprise méditée contre les places du Balkan, à laquelle on destinait un total de 40 bataillons avec peu d'artillerie et des cosaques pour toute cavalerie. On espérait que le comte St. Priest pourrait, après s'être emparé de Lofja, continuer son expédition sur Tirnowa et Selby, tandis que le prince Eugène de Würtemberg à la tête d'une seconde colonne rassemblée à Roustjouk marcherait sur Plewne et pousserait de là sur Wrazza. Il parait qu'on méditait quelque entreprise sur Sophia et Grabowa, où l'on croiait trouver le

grand-vizir, et il serait même possible que le général en chef Kaminski eut quelque projet semblable à l'opération que nous avons proposée (p. 58) sur Philippopolis et Andrinople. Mais toutes ces expéditions divergentes faites sans unité de but comme sans énergie, ne devaient, n'étant que de demies mesures, qu'avoir de demis résultats; peut être cependant pouvaient elles amener quelque événement qui aurait influence sur les négociations que les Turcs traînaient en longueur par des subtilités étrangères à leur diplomatie. Ils allaient jusqu'à mêler les affaires de la Perse dans les leurs, et à demander la restitution des conquêtes que les Russes avaient faites dans ce pays là. Nous ne parlerons que comme d'un bruit du tems de l'idée que le maréchal Marmont pourrait bien venir de Dalmatie au secours des Turcs, avec une armée française en traversant l'Albanie. Mais on peut en conclure l'influence de la France, dont les relations avec la Russie commençaient déjà à prendre un caractère évidemment hostile. Quatre divisions de l'armée de Moldavie furent pour cette raison rappelées en Pologne et l'on reconnaissait assez généralement la nécessité dans lequelle on se trouverait de se borner à une simple défensive sur le Danube, dans le cas où l'on ne parviendrait pas à faire la paix avec les Turcs. Position malheureuse tant pour les négociations que pour la guerre.

Cependant St. Priest avait été heureux dans son expédition. Parti au milieu de Janvier de Nicopolis, il avait trouvé Plewne abandonné par l'ennemi et pris

à un gros de Turcs en marche de Wrazza à Lofja deux drapeaux dans la rencontre. Il s'approcha ensuite de cette dernière place, dont il s'empara le troisième jour au matin (19 Janvier) par une demie surprise, après les préparatifs ordinaires, en fait de reconnaissances et de canonnades. Une partie de la garnison profita de l'issue qu'on lui avait laissée à dessein, pour s'enfuire vers Selby. Le reste se réfugia avec le pacha dans une grande mosquée située au milieu de la ville, mais mit bas les armes le soir même.

La nouvelle de ce succès arriva le 14 Février au quartier général à Boucharest, et déjà le corps du prince Eugène de Würtemberg était rassemblé à Roustjouk et Gioursjof pour se rendre à sa destination; lorsqu'un tems, comme on ne devrait l'attendre que dans les contrées glaciales du nord vint tout entraver. Le Danube chariait des glaces au point qu'il était impossible de faire passer des chevaux et du canon. Néanmoins deux régimens partirent de Roustjouk, et même un jour plus tard que l'on ne voulait. Mais la profondeur de la neige, qui joint à l'impétuosité du vent avait comblé les routes et les vallées, ne leur permit pas de faire plus d'un mille, et ils furent obligés de revenir sur leurs pas après avoir beaucoup souffert. La sévérité du service russe et l'habitude du soldat à braver les fatigues avaient été forcées de ceder à de pareils obstacles opposés par la saison et le climat.

Cette neige se trouvant fondue au bout d'environ huit jours, on aurait pu se remettre en marche; mais le général en chef avait reçu l'ordre d'évacuer la rive

droite et de raser les places de la Bulgarie, à l'exception de Roustjouk qui devait être conservée comme tête de pont. De plus la maladie dont il mourut quelque mois après l'avait déjà rendu absolument incapable de commander. On attendait Kutusof son heureux successeur, et il était naturel que celui qui commandait par intérim ne se sentit pas disposé à exécuter un plan compliqué, dont le succès ne dépandait pas seulement d'un coup d'éclat.

CAMPAGNE DE 1811 *).

La campagne qui allait s'ouvrir ne pouvait être que défensive de la part des Russes, personne ne se trompant plus sur l'orage qui se formait à l'Ouest. Aussi fit-on rentrer en Podolie deux des quatre divisions rappellées, tandis que les deux autres restèrent dans la Moldavie en réserve sur les rives du Pruth et du Dniester. L'armée du Danube se trouva alors composée des 8me, 10me, 16me et 22me divisions d'infanterie et des 6me et 8me de cavalerie, qui furent réparties en quatre corps.

Nicopolis et Silistria furent rasés de fond en comble ainsi que Szistowa, et Roustjouk ne fut conservé que comme tête de pont. Son rempart et ses fossés furent mis en bon état de défense.

*) Je raconte ici d'après les communications que m'à faites mon ami le général de Rummel, n'ayant point été moi même témoin oculaire des événemens. Je dois les détails sur l'armée russe qui distinguent ce récit à la connaissance exacte qu'il en a.

Le général Koutousof avait pris le commandement au mois de Mars, et en Avril les troupes russes quittèrent leur quartiers d'hiver pour arriver dans les premiers jours de Mai aux points de rassemblement indiqués. (VIII.)

Le général Langeron eut le commandement du premier corps, qui se rassembla auprès du village de Sentejti (Senteschti) sur la rivière de Sanbora et forma le centre de l'armée. Il était le plus fort de tous. Les régimens de Cosaques avec une partie de la cavalerie formèrent une ligne de postes le long du Danube depuis l'Olta jusqu'à Oltenitza.

L'aile droite, sous les ordres du lieutenant-général Sass, campa à Craïova dans la petite Valachie. Ses avant-postes s'étendaient depuis la frontière autrichienne jusqu'à l'Olta.

L'aile gauche fut confiée au lieutenant-général Woinof. Elle se rassembla à Obilesjte (Obileschte) dans la Valachie, étendant ses avant-postes depuis Oltenitza jusqu'à Ackierman.

Le 4me corps qui avait passé l'hiver à Roustjouk, se trouvait sous les ordres du lieutenant-général Essen III. Ses avant-postes formaient un demi-cercle à environ une lieue de distance autour de la ville.

Outre ces quatre corps il y avait encore un détachement de 3000 hommes en Servie, sous les ordres immédiats du général-major Orurk et sous le commandement supérieur du lieutenant-général Sass.

Le nouveau grand-vizir, Achmet (que nous avons vu défendre si courageusement Brahilof) réunit, tant

par la voie de la persuasion que par celle de la rigueur, une armée de 60000 hommes avec 78 pièces d'artillerie, arme dont le service s'était perfectionné chez les Turcs. Il se mit en mouvement au mois de Juin à la tête de cette armée et s'approcha de Roustjouk; ce qui décida le général en chef à faire avancer le corps de Langeron qui campa le 22 Juin à Gioursjof, où il établit lui même son quartier général.

Le général-major Hamper remplaça au commandement le lieutenant-général Woinof qui reçut ordre d'observer de l'autre côté du Danube, avec un corps de cavalerie, les mouvemens de l'ennemi qui avait établi un camp retranché près Pisancy, à environ quatre milles de Roustjouk sur la route de Rasgrad. Des prisonniers amenés par les Cosaques, rapportèrent que le grand-vizir s'était déjà avancé jusqu'à Kadikioi ([13]) à $1\frac{1}{2}$ mille de Roustjouk, s'y était retranché et qu'il comptait de là venir surprendre cette place*); que de Pisancy il avait détaché, vers Widdin, Ismael-bey avec 20000 hommes, et plusieurs autres plus petits corps vers Nicopolis, Tourtoukoi et Silistria pour éclairer les mouvemens de l'armée russe, rétablir les fortifications détruites partout où cela serait possible, mais surtout pour faire construire des barques et des nascelles. Ils rapportaient également que le grand-vizir venait de recevoir un nouveau renfort de plus de 20000 hommes.

La garnison de Roustjouk n'était pas assez forte pour défendre la vaste enceinte de cette place contre

---

*) Voir Plan IV. Nr. 1 et sa légende.

une armée aussi nombreuse, dans laquelle se trouvait notre ancienne connaissance, le brave et inébranlable Bosniak-aga, qui brûlait du désir de reprendre possession de sa forteresse. — Le général en chef, pour empêcher les Turcs d'y arriver, passa le Danube le 1. Juillet et rangea son armée en bataille sur la route de Rasgrad à quatre verstes, c. a. d. une bonne lieue en avant Roustjouk (*B*), où il laissa le général Reswoi avec une garnison de 4000 hommes.

Essen commandait l'aile droite de l'armée, Langeron la gauche, Woinof toute la cavalerie, et le général Nowak l'artillerie. Le général en chef se trouvait lui même au centre.

Le 2 au matin, les Turcs s'avancèrent, favorisés par un épais brouillard, dans l'intention de faire une grande reconnaissance, après qu'il serait dessipé. Il s'engagea un combat de cavalerie très chaud, dans lequel celle des Russes fut d'abord obligée de céder au nombre: mais Woinof ayant été soutenu à tems par de l'infanterie, parvint à force de bravoure et de talent à repousser l'ennemi et à reprendre ses positions.

Le 4 à sept heures du matin, le grand-vizir attaqua l'armée cherchant à la tourner afin de pouvoir, pendant la bataille, faire enlever Roustjouk de vive force par un corps détaché.

L'avantgarde russe soutint le premier choc avec autant de valeur que de sang froid et l'affaire devint bientôt générale.

Le grand-vizir en voulait à l'aile gauche des Russes; mais il cacha fort habilement son projet en atta-

quant d'abord vivement l'aile droite et le centre, contre lequel il fit avancer une batterie de gros calibre et tirer à mitraille, tandis que les Spahis se jettèrent avec leur impétuosité accoutumée sur l'aile droite des Russes, qui était appuiée aux ravins escarpés de la rivière Lomm. Ils furent toujours repoussés. Cependant le grand-vizir crut entrevoir un moment favorable, et lança à la faveur d'une profonde vallée l'élite de sa cavalerie sur l'aile gauche, tandis qu'il continuait d'occuper l'aile droite et que 40 canons foudroiaient le centre. La cavalerie russe se trouva prise en flanc avec la rapidité de l'éclair et fut culbutée. Le régiment de Kinburn (*l*) céda d'abord et entraina celui de hussards de la Russie blanche (*o*), et deux régimens de Cosaques (*m*-*n*) qu'il avait mis en désordre en se jettant sur eux. Cette cavalerie souffrit beaucoup et perdit une pièce de son artillerie legère. Les Turcs eurent l'audace de traverser l'intervalle entre les carrés, mais ils y fûrent vivement salués en passant sans que l'infanterie céda un seul pouce de terrain.

Dans ce moment critique, Koutousof fit occuper par le septième de chasseurs à pied (*h* h^1) les hauteurs qui entourent Roustjouk de ce côté. Cet ordre fut exécuté avec détermination et célerité et arrèta les progrès de l'ennemi. Dans le même instant, le colonel de Benkendorf, aide de camp de l'empereur, amenait le régiment de hulans de Tsjauganefski (Tschauganewski) qui fut suivi par le régiment de dragons de Petersbourg. Enfin Woinof ayant aussi rallié la cavalerie qui avait plié, on attaqua vivement les Turcs

de toute part et on les rejetta sur le feu de l'infanterie qu'ils reçurent une seconde fois. Les fuyards portèrent alors la confusion dans toute l'armée ottomane, qui malgré les efforts des plus braves chefs, se hâta de regaguer son camp retranché (*A*) laissant sur le champ de bataille, ses outils de pionniers ses caissons de munition, 600 morts et 900 blessés.

Toute l'armée russe suivit l'ennemi en ordre de bataille pendant une lieue (*C C*) jusqu'au camp retranché, dans lequel il eut peut-être été facile de pénétrer en même temps que lui, et d'achever sa défaite. Mais il parait que le général en chef esperait voir les Turcs se hasarder une seconde fois en terrain ouvert. Cela n'ayant pas eu lieu, il ordonna la retraite et reprit sa première position. Les Turcs restèrent tranquillement derrière leurs retranchemens. Dans cette journée mémorable, 14000 Russes avaient combattu une armée choisie de 60000 Turcs et n'avaient en tout perdu que 800 hommes. Parmi les morts se trouvaient le lieutenant-colonel Nebotsin et le major Boulgakof, dont les Turcs emportèrent les têtes.

Koutousof se sentit trop faible pour attaquer dans un camp retranché une armée trois fois plus forte que la sienne. Il jugea que les escarmouches inévitables et les petits combats journaliers l'affaibliraient toujours de plus en plus; qu'en cas d'événement, il devait même craindre pour Roustjouk et se verrait contraint de repasser le Danube si le grand-vizir, laissant une partie de son armée à Kadikioi, faisait mine avec l'autre de passer le fleuve. Roustjouk exigeait au moins une

garnison de 10000 hommes; ainsi la moitié de toutes ses forces, il préféra les opposer à l'ennemi en rase campagne pour pouvoir déjouer tous ses projets, et se décida à repasser sur le champ le Danube. Il donna en conséquence le 4 Juillet l'ordre de lever le camp à minuit et de rentrer à Roustjouk qu'il abandonna le 5, après que toute l'artillerie et les provisions de toute espèce se trouvèrent en sûreté sur la rive gauche. On jetta dans le Danube quelques mauvais canons de fonte que, faute de temps, on ne jugea pas la peine de transporter. Les fortifications de la place restèrent intactes, excepté celles d'un ancien château insignifiant nommé la citadelle, qu'on fit sauter en partie. Dans la précipitation qui regnait, on omit d'en faire autant à l'égard des remparts, sous lesquels se trouvaient des magasins à poudres très propres à cet effet.

La ville fut incendiée presque entièrement. Il y était resté après l'évacuation des Turcs en 1810 six cents trente cinq familles bulgares qui avaient réparées leurs maisons endomagées par le bombardement, remis leurs terres et leurs vignobles en culture et continué leur industrie, ce qui en leur procurant leur entretient les rendait fort utiles à la garnison russe. Il fut douloureux d'annoncer à ces quelques mille coréligionnaires laborieux et presque tous dans l'aisance, qu'ils n'avaient que jusqu'au 6 Juillet matin, pour enlever leurs effets et se rendre sur la rive gauche. Tout ce qu'ils laissèrent devint avec leurs habitations la proie des flammes, qui se répandirent avec une telle rapidité

qu'une partie de l'artillerie de campagne et des caissons de la 8me division se trouva fort compromise, lorsque heureusement on découvrit une petite ruelle par laquelle on réussit à la soustraire au feu. Il ne resta sur la rive droite qu'un petit nombre de Russes, qui vraissemblablement s'étaient arrêtés trop longtems dans les maisons abandonnées des Bulgares et qui paièrent leur négligence de leurs têtes, qu'on vit le lendemain arborées sur des piques.

On regretta alors de n'avoir pas exécuté le projet qu'avait eu Langeron pendant son court commandement, avant l'arrivée du nouveau général en chef, qui était de raser les fortifications de Roustjouk, de Nicopolis et de Silistria, et de les remplacer par une bonne tête de pont, pour assurer la communication des deux rives. On aurait évité l'alternative, ou de fournir une garnison disproportionée avec la force de l'armée, qui avait déjà à surveiller une étendue de plus de 100 milles depuis Widdin jusqu'à l'embouchure du Danube, ou d'abandonner à l'ennemi une forteresse améliorée, qui, en deux assauts et un siége, avait coûté plus de douze mille hommes dans la campagne précédente.

Après avoir passé le Danube, l'armée russe campa vis à vis des ruines de Roustjouk à droite de Giours-jof. Les Turcs s'établirent sur les hauteurs riantes et les beaux vignobles immédiatement au dessous de Roustjouk, dont Bosniak-aga reprit aussitôt possession; il s'était déjà montré sur les remparts avant même que les derniers Russes fussent hors de la ville.

Koutousof prit son quartier général dans le faux-bourg de Gioursjof. Il envoya un petit corps sous les ordres du général Essen à Obilejté (Obileschte) pour observer Tourtoukioi et un autre à Slobodsea sur la rive opposée à Silistria, qu'Ilik-Oglu, qui comme nous savons, l'avait rendue l'anné précédente à condition de libre sortie, commençait à refortifier. Un troisième détachement russe eut ordre de s'établir à Tournof vis à vis Nicopolis. Le comte Langeron commandait le corps d'armée près Giourjsof dont les avant-postes étaient sous les ordres de Sabanajef. Ce dernier fit établir des redoutes et des batteries dans les îles du Danube en face du camp des Turcs pour pouvoir les contrarier dans la construction de bateaux et de barques qu'ils avaient entreprie avec beaucoup d'activité. Un bataillon d'infanterie occupa ces redoutes et deux autres se tenaient chaque nuit dans le camp, prêts à marcher là où il serait nécessaire. On forma un cordon de cavalerie légère et de Cosaques depuis Oltenitza jusqu'à l'Olta et les trois détachemens, ci-dessus mentionnés fûrent chargés d'observer le reste du fleuve. La flottille russe qui était à l'ancre à deux verstes au dessous Giourjsof tenait l'ennemi en respect et surveillait ses mouvemens.

Ismael-bey ayant acheté des bateaux de Mula-pacha, passa le Danube à Widdin le 3 Août et se retrancha sur la rive gauche derrière des marais et des broussailles; qui le séparaient du Lieutenant général Sass. Mais celui ci déjoua tous ses projets et l'empêcha de pénétrer dans la petite Valachie.

Le général en chef faisait passer de tems en tems de petites patrouilles de Cosaques de l'autre côté du fleuve qui allaient à 2 ou 3 milles sur les derrières de l'armée turque lui enlever des prisonniers ou détruire des transports et revenaient rarement les mains vuides. On apprit par les prisonniers que l'ennemi recevait journellement des renforts, et avait même déjà préparé plusieurs embarcations pour traverser le Danube. Koutousof envoya en conséquence, à la 9. et à la 15. Division qui étaient, comme l'on sait, en réserve sur les bords du Pruth et du Dniester en Moldavie, ainsi qu'à 6 régimens de Cosaques, l'ordre de rejoindre. Mais avant que ce renfort fut arrivé, l'actif vizir avait déjà exécuté son plan, et passé le Danube d'une manière aussi habile q'hardie en face de l'armée russe.

Dans la nuit du 8 au 9 Septembre, qui était fort obscure, les avants-postes annoncèrent que les Turcs débarquaient à 4 werstes au dessus de Gioursjof, au point *E.* (Pl. IV. No. 2.) On entendait en même tems une vive fusillade et quelques coups de canon, partant de la redoute No. 1. qui datait encore du blocus de Roustjouk dès la dernière campagne. Elle avait une garnison suffisante à cause de sa position favorable. Sabanejef s'y porta en toute hâte avec la réserve, et força les Turcs après un combat fort opiniâtre à se rembarquer et à regagner la rive droite. Mais ce n'était là qu'une fausse attaque, car tandis qu'on se battait sur ce point et que les Russes ne pensaient point à une autre entreprise, les

Turcs effectuaient leur véritable passage, 3 verstes plus haut en (*F*), et s'y retranchaient dans les broussailles. Ils avaient déjà débarqué 2000 hommes et 4 canons, et leur parapet était déjà d'une hauteur respectable, quand les Cosaques arrivèrent pour reprendre leurs postes, qu'ils avaient abandonnés pour courir à la fausse attaque chasser les Turcs et protéger la redoute No. 1.

Le général Boulatof sortit aussitôt du camp à la tête de 6 bataillons d'infanterie et attaqua, deux fois, mais en vain, le retranchement qui était fort avancé. Il éprouva la plus vive résistance, et les Turcs qui n'avaient aucun moyen de retraite, se défendirent en désespérés. Le jour étant venu sur ces entrefaites, un feu bien dirigé de l'artillerie de la rive droite qui dominait la position des Russes, porta la mort dans leurs rangs et protégea le passage continuel des Turcs. Aussi vers midi avaient ils 6000 hommes, la pluspart janissaires et 6 pièces de canon dans leur retranchement. Dès que les troupes russes s'en rapprochaient, elles se retrouvaient dans le feu de l'autre rive qui se croisait avec la mitraille et la mousquetterie de celle-ci. Les broussailles empêchaient en sus de marcher en ordre et les attaques furent par suite molles et sans ensemble.

Après avoir reçu un renfort de quatre bataillons, le général Boulatof tenta un troisième assaut: mais l'officier qui conduisait une des colonnes, ayant été tué, et l'attaque n'ayant donc pas eu l'élan nécessaire, on échoua de nouveau. Presque tous les officiers de

de rang étaient blessés, et l'on perdit un drapeau et une pièce de canon dont les chevaux avaient été tués. Les janissaires se sentirent encouragés au point, de sortir de leurs retranchemens et de poursuivre vivement le sabre au poing en criant *allah!* d'une manière assourdissante. La perte des Russes était déjà considérable; on comptait 500 tués et 1600 blessés.

Cependant le vrai point d'attaque n'avait point échappé au coup d'oeil du général Sabanejef. Il s'était approché à travers les roseaux et les broussailles d'un verste au dessus du retranchement jusqu'à une bonne portée de mitraille, y avait placé une batterie, et par ce moyen interrompu la communication des deux rives: comme sa mitraille battait toute la plage, il était devenu impossible d'abreuver dans le Danube. On fit prisonniers plusieurs Turcs cruellement blessés, qui rapportèrent unanimement qu'on les avait forcés par les traitemens les plus durs à entrer dans les barques pour passer le fleuve; que tous leurs compagnons périraient infailliblement dans le retranchement, parceque le canon des Russes interdisait non seulement la communication entre les deux rives, mais encore d'aller puiser de l'eau ou d'abreuver, et que par la grande chaleur qu'il faisait, on mourait de soif dans le camp.

Le général Sabanejef avait l'intention d'établir pendant la nuit une forte redoute sur cette position si favorable, de la bien armer d'artillerie et d'infanterie, et d'avoir une réserve de toutes armes à portée. Il pria en conséquence le général en chef de faire re-

monter la flottille pendant la nuit pour canonner le retranchement ennemi et intercepter toute espèce de communication entre les deux rives, ce qui aurait mis les Turcs dans une situation désespérée et les aurait forcés de se rendre à discretion.

Mais le général en chef, loin d'adopter ce plan de Sabanejef, lui ordonna au contraire, au grand étonnement de tout le monde, d'abandonner la nuit sa position. Il plaça le corps de Langeron en demi cercle autour du retranchement ennemi, appela à lui le général Essen III. avec son corps, et envoya aux neuvièmes et quinzièmes divisions, ainsi qu'aux six régimens de Cosaques l'ordre d'accélérer leur marche. — Enfin, dans la seconde nuit, après le passage, dans celle du 10 au 11 Septembre, il voulut faire usage de sa flottille, et lui ordonna de détruire le retranchement de l'ennemi sur la rive gauche. Mais le moment favorable était passé; la flottille n'était plus appuiée, le retranchement se trouvait achevé et armé de 12 pièces de canon et la rive droite fortement occupée par des pièces de gros calibre; en sorte que l'entreprise échoua, et qu'il fallut se retirer après avoir perdu un batiment qui fut coulé.

Cependant les Musulmans étendaient toujours de plus en plus leurs retranchemens, et couvrirent leurs ailes et leur centre par des redoutes (I et II), sans que leurs adversaires y missent le moindre obstacle. Le 18 Septembre, leurs forces s'élevaient sur la rive gauche, où le grand-vizir était souvent et presque continuellement de jour, à 30,000 hommes et 50

pièces de canon. Il y avait de plus sur la rive droite deux autres camps en deça de la Lomme; on y apercevait la tente somptueuse du grand-vizir, celles des ministres, et des commissaires des guerres, et tous les marchands y avaient leurs entrepôts.

Enfin arrivèrent au camp des Russes les deux divisions et les six régimens de Cosaques si impatiemment attendus, et dès ce moment ce fut le grand-vizir qui, à son tour, avait fait la faute d'avoir laisser échapper le moment de fortune, en trop s'occupant de ses fortifications, tandis qu'il lui était possible pendant que l'armée russe était si faible d'obtenir des succès décisifs qui lui auraient rendu la Valachie. Mais à la guerre, l'occasion une fois, manquée se retrouve rarement. La reconnaitre et la saisir, est le qualité distinctive d'un vrai général, et nous ne saurions l'acorder à Achmet. Nazir de Brahilof, il avait brillé au second rang, défendu glorieusement cette méchante place et s'était montré supérieur au commun des Turcs. Très attentif aux pratiques et aux avantages de l'art de la guerre européenne, il s'en était approprié, ce qu'on en peut appendre en voiant et observant. Cela pouvait avoir influé sur le perfectionnement de son artillerie et de quelques autres branches de l'art; mais cela pourrait peut être aussi prouver, qu'une demie instruction et la passion du détail (faire le métier en amateur) sont des défauts quand un jugement sain n'est point leur guide, et que le coup d'oeil ne vient pas les appuier. Si ce vizir, auquel d'après tout ce qu'il a entrepris, on ne

peut pas refuser un caractère énergique, eut été franchement Turc et s'en fut tenu aux usages militaires de sa nation peut-être après son audacieux passage, ne se serait il pas arrêté si longtems à fortifier son camp, d'après toutes les règles de l'art, et aurait-il remporté sur le faible corps qui l'entourait, une victoire qui sans doute aurait fait époque tant par ses suites qui sont incalculables, vu les circonstances, que par le nouvel élan qu'elle eut donnée aux Musulmans.

Après l'arrivée du renfort, l'armée fut partagée en deux corps, l'un sous les ordres du lieutenant-général Essen III., l'autre sous ceux du lieutenant-général Markof: le général-major Harthing, du corps du génie, eut une division séparée à l'aile gauche. Le comte Langeron qui avait été promu au grade de général d'infanterie, en récompense de sa belle conduite au 4 Juillet, commandait en second toute l'armée.

Les Turcs firent de fortes sorties le 18, le 19 et le 20 Septembre pour éloigner les Russes de leur retranchemens et les chasser des hauteurs dominantes qu'ils occupaient; mais ce fut sans succès et l'artillerie supérieure et nombreuse des Russes leur fit éprouver des pertes considérables.

Le 22, au point du jour, on remarqua que les Turcs avaient établis une nouvelle redoute (III) à un et demi verste en avant du centre de leur camp.

Le comte Langeron fit avancer aussitôt les troupes, qui bivaquaient toujours en ordre de bataille, avec 24 pièces de canon pour foudroyer le nouvel ouvrage. Malgré la vivacité du feu de cette artillerie

qui dura deux heures, les Turcs tinrent bon et n'en continuèrent pas moins à travailler avec activité. Leur cavalerie tenta trois fois de rompre la droite des Russes et de s'emparer du village de Malka; mais elle fut toujours repoussée par la brigade du général Boulatof.

On résolut cependant de s'emparer de cette redoute pendant la nuit et de la raser. Le comte Langeron avait déjà pris toutes les mesures nécessaires, et fixé l'heure de minuit pour l'exécution; les troupes étaient sous les armes, et attendaient le signal, — lorsqu'arriva du quartier général l'ordre de renoncer à cette entreprise et de laisser les Turcs en paisible possession de leur ouvrage.

Le grand-vizir fit encore construire d'autres redoutes à la gauche de son camp, tant pour le fortifier davantage, que pour faciliter les sorties et empêcher les Cosaques de venir enlever les chevaux, que le défaut de fourage l'obligeait à faire paître entre ses avant-postes et son retranchement.

Des prisonniers rapportaient unanimemment que l'intention du grand-vizir était de forcer l'aile droite des Russes, pour s'emparer du village de Malka, ainsi que des provisions de fourages qui s'y trouvaient, et de s'y retrancher aussitôt; ce qui lui aurait procuré une position extrêmement avantageuse, dans le sens de la tactique turque, telle que nous l'avons exposée précédemment (p.113). Pour déjouer ce projet, le général Koutousof fit élever dans la nuit du 29 Septembre sur son aile droite quatre redoutes (5, 6, 7 et 8) qui se défendaient mutuellement. Dans les trois premières

il mit 100 hommes avec quatre pièces de canon, et six cents hommes avec huit pièces dans la quatrième (8) qui était établie sur une petite éminence.

Le général du génie Harthing fit relever le parapet du mieux château du Slobodsea et tracer quatre autre redoutes à la gauche de l'armée. Gioursjof avait été mis dans le meilleur état de défense et suffisamment pourvu du matériel nécessaire.

Toutes ces mesures n'empêchèrent pas que le 2 Octobre la droite des Russes ne fut vivement attaquée. La rive du Danube est couverte dans cette partie de broussailles assez claires et de joncs hauts de plus de six pieds. A leur faveur les Turcs vinrent hardiment tourner l'aile droite et attaquer avec impétuosité la redoute (8), où commandait le général-major Boulatof. Mais ils furent à la fin repoussés et obligés de se retirer toujours poursuivis par les Russes. Leur perte qui dut être considérable, ne peut-être évalluée au juste; car d'après l'usage religieux dont nous avons déja parlé, ils ont soin d'enlever autant qu'il leur est possible, leurs morts et leurs blessés pour les soustraire aux mains des infidèles. Les Russes n'eurent que 150 hommes hors de combat. Ils perdirent en outre un officier supérieur et deux autres du régiment de Wibourg qui, voulant tourner l'ennemi dans les joncs, eurent le malheur d'être pris avec leurs gens.

Le 3 Octobre, on apperçut à la point du jour vis-à-vis la droite des Russes à environ huit cents pas de la batterie fortifiée (8) une nouvelle redoute (*V*) que

les Turcs avaient établie pendant la nuit et qui n'était pas encore achevée ni garnie d'artillerie.

Sur le champ Boulatof fit avancer quatre bataillons qui l'attaquèrent à la bayonette et l'emportèrent. Quatre cents hommes, presque tous Albanais, y périrent et comblèrent de leurs cadavres le fossé qui avait déja quatre pieds de profondeur. Le régiment de dragons de St. Petersbourg qui avait pris les Turcs à dos, fut cause qu'une grande partie se noya. Des renforts arrivaient du camp retranché à leur secours, mais le régiment de hussards de la Russie blanche, et deux régimens de Cosaques soutenus de chasseurs à pied, les arrêtèrent et les forcèrent à regagner leurs retranchemens après une perte qui fut évaluée à 1500 hommes; celle des Russes fut de 160 hommes tués et blessés. Parmi les morts se trouvèrent le commandant des dragons, un capitaine et 6 officiers subalternes.

Convaincu par l'ennemi de la faiblesse de son aile droite, le général en chef fit élever tout au bord du Danube une neuvième redoute, où l'on mit 400 hommes et quatre pièces de canon et que l'on rattacha à la redoute 8 par un boyeau de tranchée: les joncs furent coupés et brûlés aussi loin que possible. Ces ouvrages continrent les Turcs qui, depuis cette dernière affaire, ne firent plus aucune tentative, et demeurèrent tranquilles dans leurs retranchemens.

On avait appris des prisonniers et des déserteurs que le camp turc de la rive droite ne contenait que peu de troupes, et qu'on n'y trouvait guère que des

marchands, que Roustjouk même n'était pas suffisamment garni de troupes ni d'artillerie. En conséquence, vu que la saison était fort avancée et d'après les instantes prières de ses généraux et de ses officiers d'état-major, le général en chef résolut d'appeler entièrement à soi la 15me division et de faire passer un corps de 8000 hommes sur la rive droite du Danube, pour chasser les Turcs de la hauteur qu'ils occupaient de l'autre côté du camp retranché, enlever Roustjouk et couper par là au grand-vizir toutes ses communications. Cette expédition fut confiée au général Markof. Les généraux Langeron, Essen III et Harthing restèrent dans leurs positions devant le camp.

Le détachement du général Markof se composait de 14 bataillons, 2 compagnies d'artillerie, un régiment de dragons, 2 escadrons de hussards, et 2 régiments de Cosaques. Il était muni d'apeuprès autant de pontons qu'il lui en fallait, et de fascines et gabions pour établir une tête de pont sur la rive droite dès qu'il y aurait débarqué. La partie de la flottille en station à Tournof, reçut en même tems l'ordre d'aider à faire passer les troupes et d'appuyer l'entreprise. On partit pendant la nuit du 10 au 11 Octobre du camp de Slobodsea, où les tentes restèrent dressées pour que l'ennemi ne s'apperçut de rien. Le passage devait s'effectuer dans la nuit du 11 au 12 Octobre et l'attaque avoir lieu à la pointe du jour.

Le lieutenant-général Markof rendit compte le 11 au soir que les troupes légères avaient déjà traversé sur les pontons, et les Cosaques à la nage et qu'il pou-

vait garantir que tout son corps serait sur la rive droite le lendemain matin. Mais la flottille n'étant pas arrivée à tems, il éprouva un retard de 28 heures entières.

Quoique le point de passage ne fut qu'à 12 verstes (pas tout à fait 2 milles) au dessus du camp ennemi et que dès le 11 au soir les troupes légères et quelques sapeurs sous la conduite d'un officier du génie travaillassent à une tête de pont sur la rive droite, cette opération resta un profond mistère pour les Turcs.

Cependant, comme le 12 de grand matin, l'attaque ne se faisait pas encore entendre, on en conçut au quartier général les plus vives inquiétudes. Devait on s'attendre que le bon génie de la Russie aveuglerait les Musulmans, et ne devait on pas craindre au contraire que toute l'entreprise ne fut éventée et n'échouat?

Le 13, au matin, un aide de camp, qui vint annoncer que le détachement n'avait pas encore fini de traverser, fut très mal reçu par le général en chef. Le beau projet, à l'exécution duquel on avait si longtems travaillé, pour lequel on avait eu tant de peine à gagner le général en chef, projet qui avait vallu à ses auteurs, en revenant toujours à la charge, plus d'une désagréable conférence, paraissait tout à coup manqué. Le général Sabanejef partit avec l'ordre de remplacer le général Markof dans le commandement des troupes et de retirer ce qui était passé, s'il ne croiait pas qu'on puisse, sans trop grands sacrifices, atteindre le but qu'on se proposait. Mais avant qu'il

arriva le général Markof était en marche avec dix bataillons, une compagnie d'artillerie deux escadrons de hussards, 500 Cosaques et environ 20 Arnautes, laissant le reste continuer le passage.

On ne s'attendait point à une attaque dans le camp turc de la rive droite. Aussi la consternation y fut-elle d'autant plus grande, lorsqu'on apprit d'une manière certaine qu'un corps d'armée russe s'approchait. Il en résulta un désordre extrême que l'on pouvait appercevoir du quartier général à Slobodsea. La chancellerie du grand-vizir, les munitionnaires de l'armée et les marchands, pleins de terreur, se précipitaient les uns vers Roustjouk, les autres sur le chemin de Rasgrad. Le peu de Turcs qui s'avancèrent au devant de l'attaque ne fit presque point de résistance, abandonna aux Russes le camp plein de richesses et la grosse artillerie en batterie sur le bord du fleuve. Ils s'enfuirent en grand désordre à Roustjouk, et il eut été facile un général Markof de pénétrer avec eux dans cette place mal gardée et presque sans défense, dont les canons en petit nombre avaient été transportés du côté du Danube pour y contenir la flottille. Mais ignorant le véritable état des choses, il se contenta de foudroyer à dos le camp retranché de l'autre rive, avec les dix canons turcs et les trois mortiers dont il venait de s'emparer. (IX.)

Cette attaque ne coûta aux Russes que huit hommes tués ou blessés, et une vingtaine d'hommes aux Turcs. Le major Bibikof du régiment de hussards d'Oliopol, s'étant trop éloigné de son escadron fut fait

prisonnier. Mais le grand-vizir ayant appris qu'il était neveu du général Koutousof, lui rendit la liberté quelques jours après, pour s'en faire un mérite auprès du général en chef.

Les tentes du grand-vizir, les membres du divan, les chancelleries, des provisions de toutes espèces, de riches boutiques de marchands, une grande quantité de chameaux, de voitures et de chevaux, tombèrent entre les mains des vainqueurs.

La plus grande partie des Turcs, qui s'étaient sauvés du camp, ne se crut pas en sûreté dans Roustjouk, où rien n'était préparé pour la défense, et sortant par la porte opposée, ils continuèrent leur fuite vers Rasgrad et Sjoumla. Le général Markof ne s'occupant en aucune manière de Roustjouk, fit encore avancer ses deux compagnies d'artillerie sur le bord du fleuve, et continua de canonner le camp du grand-vizir; la même chose eut lieu sur l'autre rive avec 80 pièces, aux cris trois fois répétés de *Hourrah*! poussés par l'armée rangée en bataille. Les Turcs ripostèrent vivement de leur redoute la plus avancée, charmés sans doute, qu'on se bornât à une canonnade inutile et que l'on n'entreprit aucune attaque sérieuse sur leur camp. L'issue ne pouvait en être douteux; les Russes étant animés du meilleur esprit, et par l'appat du gain, puisqu'ils voiaient leurs camarades de l'autre côté du fleuve piller le camp des Turcs; tandis que ceux-ci étaient consternés et abattus et que leurs canonniers, pris à dos par la rive droite, ne pouvaient servir tranquillement leurs pièces. Ils travail-

lèrent pendant la nuit à élever des traverses pour se couvrir.

En jettant un coup d'oeil sur les plans II et IV No. 2., on voit que le camp qu'on venait de prendre se trouvait sur une espèce de presqu'île, qui, en quelques endroits, n'a pas plus de 1200 pas de large, entre le Danube et les bords escarpés de la Lomme. Si donc le grand-vizir n'eut pas méprisé son ennemi et avait établi quelques fortes redoutes à l'aile gauche de ce camp, il est à croire que le général Markof n'aurait pas réussi à s'en emparer si facilement et eut peut être été obligé de se retirer.

On doit également reprocher au grand-vizir, de n'avoir pas eu de meilleurs espions dans un pays aussi dévoué à la Porte, ce qu'on peut à juste titre dire au moins de la noblesse de Valachie. Il eut alors sans contredit été instruit du projet de passage, que depuis huit jours tous les vivandiers du camp connaissaient, et d'ailleurs deux jours avant le départ de Markof les pontons, fascines et gabions avaient été, pour ainsi dire, mis en évidence derrière la tente de ce général. On en avait même parlé à Boucharest et le consul français résident dans cette ville, éssaya d'en instruire le grand-vizir: mais la lettre tomba heureusement entre les mains d'une patrouille de Cosaques qui la remirent au général Koutousof. En fin politique, celui-ci n'en parla jamais au consul qui avait d'ailleurs de fausses données et qui indiquait Kalarasch, vis-à-vis de Silistria comme le point de passage.

Ce qui contribua encore au succès de cette en-

treprise fut que depuis la retraite de l'armée au de-là du Danube, Koutousof, comme nous l'avons déjà dit, envoiait de tems à autre des patrouilles de Cosaques sur la rive droite, pour battre la campagne derrière l'armée ennemie; en sorte que le 12 Octobre lors qu'on rendit compte au grand-vizir qu'on avait apperçu quelques Cosaques, il les prit pour des coureurs de cette espèce et eut même l'imprudence de le dire devant l'officier qu'il mit à leur recherche avec 200 chevaux. Celui-ci ne prit en conséquence pas la peine d'aller assez loin, et rapporta naturellement que ce n'était qu'un faible détachement de Cosaques qui avait déjà disparu.

Le pacha qui commandait à Szistowa avertit également le grand-vizir que la flotte russe stationnée jusqu'alors à Tournof, déscendait le Danube. La lettre dans laquelle le grand-visir le remerciait de ses soins et le priait de les continuer, tomba également entre les mains des Cosaques sur la rive droite et il en resta à croire que la flottille ne s'était mis en mouvement que pour protéger leur passage et leur retour.

Les généraux qui étaient parvenus à faire adopter le plan qui venait d'être exécuté si heureusement, redoublèrent d'instances auprès du général en chef, de donner ordre à la flottille stationnée en àval de Giours-jof de remonter le Danube à la nuit tombante et de jetter l'ancre au dessous du camp turc, de manière à ce que le grand-vizir ne puisse pas en échapper: la communication en àmont étant déjà interceptée par la flottille (*L*) venue de Tournof. Mais il fut impos-

sible d'y décider Koutousof (X). Le grand-vizir qui, dans l'après midi, avait en vain proposé un armistice, qu'il assurait devoir être suivi de la paix, profita de la nuit pour se sauver à Roustjouk dans une nacelle, et lorsque Koutousof s'avisa enfin de faire remonter la flottile (en *N*) il n'était plus tems. On prétendit que le général russe en avait agit ainsi, parceque, connaissant bien les usages turcs, pour avoir séjournée comme ambassadeur à Constantinople, il avait voulu laisser à Achmet, qui était fort disposé à la paix, le moyen d'échapper; un grand-vizir cerné par l'ennemi, n'ayant pas le pouvoir de négocier.

Le pascha Tschappan-Oglou, fils d'un des plus riches princes de l'Asie mineure, prit le commandement après le départ du grand-vizir. La fermeté et la persévérance qu'il montra alors, le mettent incontestablement au dessus de tous les généraux qui ont commandé les Turcs dans cette campagne. Le camp retranché était foudroyé nuit et jour, par deux cents pièces d'artillerie placées sur les deux rives du fleuve et sur la flottille. Les provisions y furent bientôt épuisées et l'on n'y avait plus d'autre nourriture que de la chaire de cheval, qu'il fallait le plus souvent manger crue faute de bois pour la faire cuire. Les perches des tentes étaient brûlées et le manque de feu pendant les nuits froides de l'automne augmentait encore la détresse des troupes asiatiques. Cependant Tschappan-Oglou rejettait les offres de capitulation les plus avantageuses, savoir d'être renvoyé en Turquie lui et son monde avec tous leurs effets person-

nels. Il avait conçu au contraire le projet magnanime et audacieux de se faire jour à travers l'aile gauche des Russes et d'aller se retrancher en face de Roustjouk pour en tirer ses subsistances et trouver moyen d'y faire reposer ses troupes. (XI). Enfin un armistice conclu le 28 Octobre pour traiter de la paix à Gioursjof, mit un terme à la misère de ces braves gens, à qui on fournit, pendant les négociations, du pain et du bois, comme on leur envoya des chirurgiens russes pour soigner leurs nombreux malades et blessés.

Le ministre Italinski précédemment ambassadeur auprès de la porte, et le conseiller d'état Fonton se rendirent à Gioursjof pour y traiter de la paix, sous l'autorité immédiate du général Koutousof. Du côté des Turcs négocièrent Galib-Effendi, Kiaia-bey ou lieutenant du grand-vizir; l'ordukadissi ou le grand-juge; Hamid-Effendi, Janitsjari-effendi ou général des janissaires et le prince Démétrius Morousi premier drogman de la Porte.

D'après une convention qui fut conclue le 8 Décembre entre le général en chef russe et le grand-vizir, les Turcs sortirent sans armes du camp retranché, au nombre de 4000 hommes presque tous janissaires, et fûrent mis en quartier dans les villages le long de l'Olta à 100 verstes de Boucharest. Leurs armes et leur artillerie devaient leur être rendus, si la paix avait lieu; mais dans le cas contraire, ils les perdaient et passaient prisonniers en Russie. On trouva dans les retranchemens 51 canons et 22 caissons, qu'on transporta à Gioursjof, les Turcs avaient jetté plusieurs

canons dans le Danube, et brûlé beaucoup de caissons faute de bois.

Le camp retranché présentait le hideux spectacle de toutes les horreurs que peut amener la guerre. La terre était jonchée de cadavres frais ou déjà à moitié en putréfaction, que les Turcs n'avaient plus eu la force d'enterrer. Des chevaux tués par la famine ou par les boulets gissaient parmis ces cadavres et augmentaient les miasmes pestilentiels, au milieu desquels cependant des malheureux avaient si longtems vécu. Les Musulmans qui sortirent de ce camp si héroïquement défendu, ressemblaient à la vérité avec leurs corps desséchés et blêmes à des squelettes ambulans, mais ils conservaient néanmoins une contenance calme et pleine de dignité.

L'armée russe avait bivaqué depuis le 10 Septembre jusqu'au 14 Décembre sous le feu de l'ennemi. Pendant 44 jours consécutifs, il y eut des escarmouches et des combats d'avant-postes, sans compter six affaires générales très chaudes et très meurtrières. Le grand-vizir lui même fut blessé légèrement d'un coup de biscayen au bras le 22 Septembre. (XII.)

Dans la petite Valachie, où l'on se battait également avec acharnement, la fortune fut longtems balancée et finit par se déclarer pour les Russes. Avec une poignée de monde, le général Sass y tenait son adversaire en respect, en déjouant par sept combats très opiniâtres tous les projets d'Ismael-bey et de ses 30,000 Turcs. Le général en chef croiait la position de Sass si hazardée qu'au milieu de Septembre,

tembre, ne pouvant lui envoyer des renforts, à cause du passage du grand-vizir, qui le mettait lui même dans un grand embarras, il lui ordonna, d'abandonner la province à l'ennemi, et de se replier pour le rejoindre à Slobodsea. Mais le général Sass se couvrit de gloire, en n'exécutant pas ce mouvement, et non content de se défendre contre un ennemi quatre fois plus nombreux, il força même Ismael-bey à repasser sur la rive droite du Danube. Si le général eut exécuté à la lettre l'ordre qu'il avait reçu, Ismael-Bey l'eut suivi pied à pied, et serait venu se placer devant Slobodsea. Les Turcs ayant un de leurs corps sur les derrières de l'armée russe, n'en eussent combattus qu'avec plus de courage, et le moindre revers faisait vraisemblablement perdre toute la Valachie.

Pendant l'expédition du général Markof, le général en chef fit également passer le Danube au général Hamper et au colonel de Cosaques Greckof. Le premier enleva une redoute construite sur les ruines de Silistria, et y prit 920 hommes et 8 pièces de canon; il rasa les fortifications et poussa des détachemens de Cosaques sur la route de Sjoumla. Greckof chassa les Turcs de Tourtoukoi, le 20 Octobre, et étendit ses courses jusqu'aux environs de Rasgrad.

A l'ouverture des négociations pour la paix, ces deux détachemens reçurent l'ordre de repasser le Danube, et toutes les troupes prirent des quartiers d'hiver, dont elles avaient grand besoin pour se refaire.

Ainsi finit cette campagne de 1811 dans laquelle

les deux armées se distinguèrent également par leur valeur, leur persévérance et leur fermeté.

Le général en chef transféra son quartier général de Gioursjof à Boucharest (et y arriva le 14 Décembre), où les plénipotentiaires le suivirent pour continuer les négociations. Le Prince Tschappan-Oglou s'y rendit aussi, à l'invitation du général Koutousof, qui le traita avec beaucoup de distinction.

Ce dernier reçut les marques les plus éclatantes de la satisfaction de son souverain. Il fut nommé comte de l'empire, et à sa recommandation tous les généraux, officiers et soldats obtinrent de l'avancement et des décorations.

Cependant les négociations trainaient en longueur. Les Russes recommencèrent même les hostilités au mois de Février. Quatre petits détachemens, passèrent le Danube sur la glace, et s'avancèrent à droite jusqu'à Goulanzu (Gulanzü), au centre jusqu'à Rasgrad, et à gauche jusqu'à Mangalla. Ils se reploièrent au dégel sur la rive gauche du Danube, emmenant quelques prisonniers et un butin considérable fait à Szistowa, où le commerce avait été déclaré libre à l'armistice, ce qui y avait attiré beaucoup de marchandises.

Le général en chef avait à la vérité signifié aux plénipotentiaires turcs de quitter Boucharest, mais ceux ci croiant devoir attendre des ordres de leur cour, ne partirent point, et renouèrent même les négociations entièrement rompues, avec d'autant moins de difficultés, que les armemens de la France, et l'injonction que l'Autriche et la Prusse avaient reçus de Na-

poléon de fournir des corps auxiliaires, ne laissaient aucun doute sur ses intentions hostiles contre la Russie. Aussi cette puissance, sentant le nécessité d'obtenir promptement la paix avec la Porte, se contenta-t-elle que le Pruth fut dans la Moldavie la frontière entre les deux empires, ce qui soumettait la Bessarabie, jusqu'aux bouches du Danube, au sceptre russe.

Au mois de Mai, où Koutousof se hâtait d'en finir, arriva inopinément à Boucharest l'amiral Tschitschagof, qui jouissait de la confiance particulière de l'Empereur. Il avait ordre de prendre le commandement en chef de l'armée et de conclure la paix au plus vite sur les bases que nous venons d'énoncer. Koutousof était en même tems invité, par une lettre flatteuse de son maître, de se rendre à Petersbourg pour y recevoir des témoignages de reconnaissance de la patrie.

Enfin la paix fut signée le 28 Mai 1812 à Boucharest, et ratifiée à Vilna le 23 Juin par l'empereur Alexandre, presqu'au même instant où Napoléon franchissait le Niemen en plusieurs colonnes, et où l'on trouva bon de retirer les armées russes sur la Duna.

L'amiral Tschitschagof était destiné à faire, avec l'armée du Danube, une diversion en Dalmatie où une flotte russe devait l'attendre avec des vaisseaux de transport. Le général-major Orurk se mit même en marche avec l'avantgarde et arriva jusqu'à Nissa.

Les difficultés d'une telle expédition en rendaient le résultat fort douteux; et d'ailleurs les succès les

plus éclatans obtenus sur ce théâtre éloigné, n'étaient rien en comparaison des services que pouvait rendre l'armée du Danube réunie à l'une des autres armées russes. Mais supposant même que l'amiral très éclairé le sentit bien, il paraissait préférér combattre sur son élément. Le général Langeron eut le mérite de développer dans un mémoire toutes les difficultés de l'entreprise, et de les soumettre à sa Majesté l'empereur par le ministre de la guerre. Alexandre goûta ses raisons et envoya à l'amiral l'ordre de venir se joindre à la troisième armée de l'Ouest. Le quartier général de Tschitschagof quitta Boucharest le 31 Juillet et arriva à tems, pour contribuer sur le Berezina aux grands résultats de la campagne de 1812.

Jettons un coup d'oeil sur la derrière campagne de Koutousof contre les Turcs, pour estimer le mérite de cet heureux capitaine à sa juste valeur. Nous ne lui refuserons pas la qualité de mûrement réfléchir ses plans, et de les exécuter avec vigueur. Mais aussi notre narration prouve suffisamment ce qu'il doit au conseil et à l'épée des généraux sous ses ordres. Langeron, Sabanejef, Woinof, Woronzof, sont des noms qui, illustrés dans cette campagne, firent plus tard, 1821 et 1822, sur le Danube et sur le Pruth, l'espérance de l'armée. Mais ce qui appartient à Koutousof seul, ce qui parait une émanation de son caractère, c'est la finesse politique d'employer ses succès, pour en arriver à ses fins, de sacrifier un petit profit, quand il éloigne du but, et d'estimer au juste les hommes et les choses. Les traits dont je compose ce tableau, n'au-

ront point échappé à mes lecteurs dans le cours de la narration. La campagne de 1812 prouve plus encore l'exactitude de mon portrait; car il n'est point invraisemblable, que la finesse avec laquelle il sut entretenir Napoléon dans des espérances de paix, a puissamment contribué à le retenir à Moscou, jusqu'au moment, où l'hiver devait nécessairement abimer son armée dans ce climat, pendant une retraite forcée *).

Aussi la direction supérieure des négociations de paix avec les Turcs ne pouvait-elle être confiée à personne plus convenablement qu'au général, dont les victoires leur avait inspiré un si parfait dégoût de cette guerre, que méconnaissant tous leurs avantages par les conjonctures politiques, ils sacrifièrent des provinces entières, pour obtenir un instant de repos. Concluons en qu'en général la plume diplomatique ne sera jamais mieux tenue que par la main qui tient l'épée.

---

*) Voir pour le parallèle, Remarque VIII.

CONJECTURES ET RÉSULTATS.

L'étude du passé n'a d'utilité véritable, qu'autant qu'on sait en tirer des lumières, pour le présent et pour l'avenir. Quoique la guerre que nous venons de décrire, ne puisse pas servir de modèle, elle nous a suffisamment montré la nature du pays et les moyens d'y pénétrer, ainsi que le caractère de la nation et la méthode de la combattre, pour pouvoir en tirer des conséquences, sur la conduite qu'aurait à tenir un nouvel Alexandre, si la providence l'avait destiné à civiliser des peuples abrutis, et à délivrer du joug des barbares les plus belles contrées de l'ancien monde. Qu'on veuille regarder ce que nous avons déjà dit à ce sujet p. 46 e. s., et ce que nous allons ajouter, comme un exemple et une application de ce que nous avons développé dans notre grande ouvrage sur la guerre. Du moins toujours une telle étude ne saurait elle être classée parmi les spéculations oiseuses, quand bien même l'exécution de notre plan serait réservée aux générations futures.

Le chemin qui conduit au coeur de l'état, est toujours le plus court et le meilleur. Nous préférons donc une expédition sur Constantinople à toute autre, quand même elle pourait mener à vaincre les Osmanlis plus à fond. Il est naturel de penser à faire une déscente dans l'Asie mineure avant de menacer Constantinople; des considérations militaires viennent à l'appui de cette idée, sans qu'elle soit motivée par la crainte

que le grand Seigneur nous échappe par l'Asie, son pays natal, avec ses trésors, qui rappellent les mille et une nuits, et qu'il nous prive par là d'une ressource aussi puissante pour payer les frais de la guerre. (Beaucoup de voyageurs assurent à la vérité que ces trésors ne sont qu'une fable: mais les richesses énormes des pachas et des autres satrapes de l'empire, doivent faire croire que le Sultan en possède de plus grandes encore, puisqu'il est leur héritier et que ceux-ci ne possèdent rien qu'on ne doive regarder comme un fief à vie.) Mais le Bosphore est un large fleuve qu'il faut passer pour assiéger la place qui en rend maître.

En même tems donc que notre armée s'approchera par Andrinople du trône de Stamboul, notre flotte qui suit ses mouvemens le long de la côte, devra arriver sur les rives de l'Asie et y débarquer des troupes, n'importe où, dont le premier soin sera de bien retrancher le point de débarquement, que nous indique peut-être le Promontoire du Phare d'Asie. Pour bien faire, il faut qu'une escadre suffisante, armée dans les ports de la mer noire, entre dans le Bosphore et protège la descente. On assure que la défense des côtes est fort mal organisée chez les Turcs. Quoique l'entrée du Bosphore par la mer noire, passe pour être ce qu'ils ont de mieux, cependant les meilleurs descriptions ne parlent d'aucun moyen de défense que des deux vieux châteaux, Ruméli- et Anadoli-Hissar, l'un en Europe, l'autre en Asie, que Mahomet II. a construit à la honte et pour le malheur de la chrétienne Constantinople.

Les châteaux élevés ne sauraient beaucoup inquiéter les vaisseaux, ou seront facilement réduits au silence par leurs feux et toutes les batteries de côte seront attaquées à dos du moment que les troupes auront pris pied en nombre suffisant.

Ces châteaux, qui du reste sont à un mille de l'entrée du Bosphore, là, où il est le plus rétrécit, ne pouront donc empêcher un débarquement, et ne résisteront point longtems à un bombardement bien entendu par terre. Dès-lors la communication entre les deux rives que les vaisseaux rendront déjà difficile, se trouvera irrévocablement interceptée.

Le vent du nord qui règne presque toujours dans le Bosphore et le courant, qui va de la mer noire à celle de marmora facilitent du reste la coopération des gros vaisseaux ainsi que la descente. Des vaisseaux turcs qui voudraient donc s'opposer à notre entreprise se trouveraient dans un si grand désavantage qu'ils quitteraient bientôt la partie pour chercher un refuge dans le port de Constantinople, où l'on n'aura nulle peine à les enfermer.

Il sera de la plus haute importauce de s'emparer de Scutari, le fauxbourg de Constantinople vis-à-vis du sérail. Bâti en amphithéâtre sur la côte d'Asie, entouré de hauteurs qui n'offrent aucune difficulté à l'attaque, et se terminant en une pointe qu'on embrassera et dominera d'emblée, n'ayant en outre point de murailles, et ne pouvant, à cause de son immense circuit, être que difficilement entouré d'un parapet à l'épreuve: ce sera une conquête facile, malgré ses

70000 habitans presque tous Turcs nationaux. Le drapeaux russe flottera donc bien vite sur les minarets ou sur les ruines de Scutari et Constantinople tremblera *).

Pendant qu'on s'établira ainsi sur les rives de l'Asie, on poussera en avant les Cosaques et les chasseurs à pied, jusqu'à quelque position favorable, d'où ils puissent découvrir, si par hazard des hordes asiatiques arrivaient au secours de la capitale.

Celle-ci sera cependant serrée le plus étroitement possible du côté de l'Europe. Il importe de s'établir tout près des murailles et de couper les aqueducs qui conduisent à la ville les eaux de réservoirs établis à des milles de distance. On a déjà vu plus haut que c'est par la soif qu'on réduit le plus aisément les Turcs. Ainsi un blocus étroit suffira pour les forcer à se soumettre, sans qu'on aie besoin d'en venir à une attaque formelle et sans effusion de sang.

Il faudra plus ici qu'à tout autre siége, avoir soin de retrancher fortement tous les postes choisis pour l'investissement de la place, mais sur tout les villages les plus proches, et d'autres points avantageux sur les chemins qui conduisent à la ville, et de soutenir ces postes par des troupes établies derrière. Par ce moyen on contiendra facilement les fougueuses sorties des Musulmans — qui ne manqueront pas d'en faire, quand ils se verront poussés à bout — sans fatiguer le gros

*) „Prague est à moi, et Varsovie tremble!" écrivit laconiquement Souwarof.



de l'armée, qui, campée plus en arrière encore, jouira d'un repos parfait.

Les plans de Constantinople font voir que les localités se prêtent à ces dispositions. On trouve de tous côtés des fauxbourgs plus ou moins grands, qui s'étendent jusqu'aux murailles, des fermes et des villages à la portée du canon et plus près encore, des collines découpées par des fonds marécageux qui portent leurs eaux vers la ville et forment par conséquent des défilés susceptibles d'une défense facile. De l'autre côté du port, le fauxbourg muré de Galata est entouré par le long fauxbourg de Péra, qui est tout ouvert actuellement, mais ne serait pas susceptible de grande résistance, quand même les Turcs le fortifieraient à leur manière.

Il serait possible aussi de profiter de ces localités en sens inverse, pour une défense bien entendue, c'est à dire pour porter la guerre au dehors. Le fauxbourg d'Eyoub surtout, s'étendant le long du port, entouré de ravins marécageux, de hauteurs retrécies, de villages et d'habitations avoisinantes, fournit le plus bel emplacement pour un camp retranché, dont le village élevé de Topdjilerkoi serait la clef. Sur le front est la vaste plaine de Daudpacha dans laquelle le grand Seigneur passe ses revues, lorsqu'il fait des rassemblemens pour entreprendre une guerre en Europe. Elle serait alors le champ de bataille des spahis dont le grand nombre deviendrait à charge derrière les murailles. Quelques points fortifiés devant le front du camp retranché, laisseraient à cette cavalerie les

passage nécessaires pour ses sorties, et couvriraient sa retraite.

Je ne crains pas, en écrivant ceci, de trahir la chrétienneté: car sans avoir égard que les Turcs ne sont pas grand *liseurs*, ce conseil, s'il parvenait jusqu'à eux, serait certainement suivi de manière à donner plus beau jeu à l'assiégeant. Si celui-ci est préparé à livrer l'assaut au moment même, où l'on vient de refouler à l'ordinaire les Spahis dans le camp retranché, la hauteur du fauxbourg d'Eyoub pourra devenir un second Montmartre qui lui livrera les clefs de la capitale. Mais que cette hauteur, qui descend en pente douce vers la ville et vers le port, ainsi que les fauxbourgs environnans, soit disputée ou abandonnée par les Turcs, il faudra la retrancher du moment qu'on en sera maître. On ouvrira alors un bout de tranchée contre les dehors que l'ennemi aura pu établir, et on les enlevera par une attaque brusquée, sous la protection d'un bon feu d'artillerie.

Mais avant de pousser Constantinople à l'extrémité, jettons un coup d'oeil sur l'Asie mineure, afin de voir quelles seront les mesures à prendre, pour empêcher que le siége ne soit troublé de ce côté.

Si la campagne a été courte et menée aussi vivement que nous le supposons, l'armée doit arriver devant Stamboul dans la bonne saison et sans avoir éprouvé de grandes pertes. Moyennant les renforts de toute espèce que nous nous sommes préparés, nous devons donc croire qu'elle sera assez forte pour organiser le blocus comme nous venons de le

proposer, et pour renforcer cependant encore le corps débarqué en Asie mineure jusqu'a 50000 hommes. Celui-ci sera désormais notre armée d'observation, qui avancera, à environ trois journées de marche, jusqu'à la rivière de Sakari, en poussant à sa droite un corps vers le mont Olympe, pour refouler les Turcs jusque derrière lui, si cela est possible. On se mettra par là en possession d'un terrain limité pas des coupures naturelles, dans lequel on s'établira militairement, en organisant une administration et un gouvernement régulier, parmi les Juifs, Grecs et Arméniens du pays. Le corps qui couvre l'aile droite, s'établira aux environs d'Isnik (Antigone ou l'ancienne Nicée). Nous se dépasserons ce point que par des courses, parceque Broussa, ville considérable située au pied du mont Olympe, et presqu'entièrement peuplée de Turcs, fera probablement résistance, et empêchera de s'établir à sa portée. Il faudra pourtant s'en emparer, pour avoir des quartiers d'hiver tranquilles. Mais il sera prudent de remettre cette expédition à l'automne, époque à laquelle on pourra, si le sort de la capitale est décidé, l'attaquer en règle avec des forces suffisantes. Quant aux autres villes, dans le terrain circonscrit, telles que Ismid (l'ancienne Nicomédie) dont le port nous sera utile, on s'en rendra maître d'une manière ou de l'autre, et après en avoir emmené tous les Turcs prisonniers, on s'en assurera par des garnisons, ou, si leur grandeur en exigeait de trop fortes, par des citadelles ou des camps retranchés établis auprès d'elles.

Cependant la détresse sera montée à son comble à Constantinople. Le peuple se battra aux fontaines supposant même qu'elles ne soient pas toutes taries. Les magazins seront epuisés et les janissaires, ou les troupes régulières qui les remplacent, seront réduits à la chair de cheval. Tout ce qui n'est pas Turc se verra condamné à mourrir de faim, si les Musulmans furieux ne se sont pas déjà baignés dans leur sang. Mais l'intérêt et l'humanité de l'assiégeant, l'engageront à n'en pas laisser venir les choses à cette extrémité; il offrira aux Osmanlis de quitter l'Europe avec leurs familles et leurs effets, proposition qu'ils accepteront sans doute. On pourra être content de part et d'autre, si l'on est convenu, que toutes les propriétés publiques ou du grand Seigneur, seront remises aux vainqueurs ou rachettées par une contribution considérable, que cependant les Turcs paieront seuls; convention d'autant plus avantageuse à l'assaillant, qu'il pourra profiter du tems de l'évacuation qui, vu les circonstances, durera des semaines et peut-être des mois, pour étendre ses conquêtes dans l'Asie mineure. La moitié de l'armée au moins passera sur le champ le Bosphore, et formera un camp à Scutari, tandis qu'on détachera un corps d'armée, muni de tout l'attirail nécessaire pour s'emparer de Broussa. Afin que ce siége, qu'on va entreprendre ne soit pas troublé par les Turcs qui quittent Constantinople, il faudra nécessairement fixer, dans la convention, l'endroit où ils doivent se rendre, et organiser un approvisionnement par étapes. On abandonnera du reste ce soin aux

partis de Cosaques et aux administrations turques. Nous assignerons au grand Seigneur ou au Vizir, Dorylée (aujourd'hui Eski-Scheher, ce qui veut dire vieille ville) pour sa résidence provisoire, le faisant passer par Ismid (Nicomédie) et la vallée du Sakari. Dorylée est sur les bords du Prusak qui descend des monts Emir et passe à quelques journées de marche au dessus à Cutaye (Kiutahia) la capitale de Natolie et le siége du pacha. La puissance ottomane s'établirait donc le long de ce fleuve, le Tymbris des anciens. Contentons nous de terminer cette campagne par la prise de Broussa et l'occupation des défilés de l'Olympe et remettons à la campagne suivante de refoules les Turcs vers l'Orient.

Il sera bon de le faire, si l'on veut jouir tranquillement de la conquête de Constantinople. Bosniak-Aga nous a montré à Roustjouk, combien les Turcs sont disposés à reparaître devant les places qu'ils ont perdues, du moment qu'ils entrevoient quelqu'espoir de les recouvrer. Il faut donc toujours s'attendre à un retour de leur part et s'établir militairement dans toutes les villes et provinces conquises. Aussi longtems que l'étendart de Mahomet flottera sur les rives du Prusak, et y attirera des essaims de croians de l'intérieur de l'Asie, aucun établissement chrétien ne prospérera en Natolie, et cependant il est nécessaire d'y avoir pris pied, pour être assuré du Bosphore. Il faudra donc encore une campagne à partir de la rive méridionale de la mer noire comme base, si la Russie seule l'exécute. Nous croions qu'il sera utile de for-

cer le passage du Sakari, dans son cours vers le nord sur la route de Khandek, et de s'établir là ainsi que plus haut, où il coule d'Orient en Occident. Il sera nécessaire en même tems de donner plus de développement aux établissemens, le long de la mer noire, et d'occuper moyennant la flotte, l'ancien port d'Heraclée (Erakli). Si de ce point ou de quelque autre port, on s'est assuré une ligne d'opération avec un entrepôt quelconque, peut-être Boli, on pourra sans inconvénient forcer un second passage du Sakari pour prendre les Turcs à dos sur le Prusak, par une opération semblable à celle de Bonaparte dans la campagne de Marengo; le Sakari représenterait dans ce cas le Pô. Il s'agit surtout de chercher l'armée turque pour la battre et la rejetter derrière les montagnes de l'Olympe et de l'Emir, tandis qu'un corps l'amusera sur les bords du Prusak, en couvrant le pays conquis, mais prêt à occuper ou assiéger Eski-Scheher et Kutaye, aussitôt après la victoire. La défaite des Turcs rendra maître de l'ancienne Bythinie, l'Asie mineure septentrionale entre les montagnes et la côte, dont la capitale, Angora, est célèbre par son commerce. La sublime Porte se trouverait donc forcée de prendre sa résidence, soit à Karahissar, sur les rives du Méandre, soit en s'enfonçant d'avantage dans la Caramanie, à Konia (Cogni, l'ancien Iconium) où les Sultans tenaient autrefois leur cour guerrière, avant de venir s'établir en Europe.

Pour en revenir aux opérations sur notre continent, nous sommes loin sans doute de ne pas recon-

naitre les difficultés d'une prompte invasion sur Constantinople. (XIII). Mais n'oublions pas que les desseins de Munich ont déjà prouvé sa possibilité, à la suite d'une bataille gagnée. Après la victoire qu'il avait remportée en 1739 à Stawoutjane (Stawutschane), près Chotzim entre le Dniester et le Pruth), cet illustre général russe écrivit de Jassy aux conseillers de son impératrice: „qu'il fallait profiter des circonstances favorables et marcher réunis aux Grecs sur Constantinople, que l'élan, l'entousiasme et l'espérance de cette nation ne se retrouveraient peut-être jamais portés à un pareil point" C'était le premier appel adressé à ce malheureux peuple de recouvrir sa dignité et son indépendance, et tout ce qui s'est passé jusqu'à nos jours doit en être regardé comme la suite. Les espérances de Munich, et ses grands desseins échouèrent par les revers des Autrichiens sur le Danube en Servie. Du reste, les difficultés qu'il aurait eu à vaincre, étaient plus grandes que celles qu'éprouveraient les armées russes de nos jours, qui ont gagné en mobilité, en se débarassant de cette quantité de voitures et d'attirail qu'elles trainaient jadis à leur suite. Il avait 60 milles de plus à parcourir, pour arriver au but, les armées actuelles étant établies en Bulgarie et sur les côtes de la mer noire. Munich était un de ces génies pratiques qui savent faire leur profit du moment, et tirer parti des moyens que fournissent les lieux et le tems. Les Principes et les règles d'une tactique savante, qui ne se développèrent que dans la suite, n'avaient point encore reserré son talent

talent dans le fameux cercle magique de 15 milles de diamètre, qu'à force de mésentendues on a fini par reconnaître dans les campagnes de la guerre de sept ans. Les capitaines de nos jours ont, comme Munich, l'avantage d'avoir appris la guerre sur le champ de bataille, et de ne point connaître ces règles — qui, produit de l'art, ne font que paralyser le génie, — ou de les estimer à leur juste valeur. Si donc de nos jours une armée russe victorieuse n'exécutait point les projets de Munich, il faudrait l'attribuer bien plus à des embarras politiques qu'à des difficultés militaires.

S'il nous était permis de supposer que d'autres puissances prissent part à cette guerre contre les Turcs, la conquête de l'Asie-mineure deviendrait beaucoup plus facile, après la prise de Constantinople, et irait, comme on dit, tout d'un trait. Une armée d'occident viendrait débarquer à Smyrne, et s'emparerait de cette place pour en faire la base de ses opérations. Les caravanes, ne mettant que sept jours pour venir de là à Karahissar, une armée pourrait y arriver dans le même tems. De là à Angora que l'armée du nord aura déjà occupé, il n'y a encore que sept autres journées de marche, et les deux armées pourront donc agir de concert pour, en opérant leur jonction sur cette route, rejetter les Turcs au delà du Taurus, d'où ils sont venus autrefois.

Mais une fois décidé à chasser les Turcs de leurs possessions actuelles, nous serions d'avis de leur arracher surtout les pays riverains, qui, d'après leur naturel et leurs habitudes, leur conviennent d'autant

moins, que d'après la loi de leur premier Calif Omar, ils ne doivent point s'occuper de marine. — Omar défendit à ses Musulmans d'aller en mer, par la même raison que Lycurgue avait interdit aux Spartiates d'avoir des vaisseaux. Mais déjà son successeur Osman dérogea sagement à cette loi, et forma sur la méditerranée une flotte, avec laquelle il assiégea, quoiqu'en vain, Constantinople, et s'empara en retournant, de Rhodes et de Chypre. Les Turcs ne prirent Constantinople que 800 ans plus tard, sous Mahomet II.

La Grèce s'affranchira elle même, pourvu qu'une forte diversion lui porte du secours, et les puissances européennes n'auront qu'à s'entendre sur son sort, comme sur celui de l'Egypte et de la Syrie. Mais si les anciennes idées qui donnèrent lieux aux croisades, se réveillaient sous une forme plus mûrie, ne faudrait il pas désirer, que cette alliance pour un but aussi sacré, servit surtout à extirper les états barbaresques du nord de l'Afrique, qui continuent leur piraterie à la honte de l'humanité dont nous nous vantons, et de notre civilisation? Tout ceci est loin du théâtre de la guerre qui nous occupe; puissent donc la France et l'Espagne, en entreprenant d'exécuter ce projet, se défaire du levain révolutionnaire qui les tourmente à l'intérieur, en lui ouvrant une carrière digne des lumières du siècle.

Bonaparte eut réellement une fois cette pensée philantropique; on lui a entendu dire, au tems de son consulat et après la paix d'Amiens, à un homme d'état et de guerre distingué. „La postérité ne dira pas

qu'un homme marquant ait été à la tête du gouvernement français, et qu'il ait toléré les brigandages de ces barbares." — Quelle gloire pure il eut acquise, si au lieu de conquérir l'Europe, il eut employé, à la réalisation de cette idée, les forces de la France insurgée qui ne demandaient que de l'occupation. Il pouvait disposer également de celles de l'Espagne son alliée, et se trouvait donc dans des circonstances beaucoup plus favorables, et à la tête de bien plus grands moyens que Charles quint qui échoua dans une pareille tentative. On doit croire, en effet, que cette grande entreprise était notée sur son carnet, mais malheureusement elle ne se trouvait point sur la première, mais peut-être seulement sur la dernière page.

Les vallées de l'Euphrate et du Tigre et la grande presqu'île de l'Arabie, sont la patrie des Musulmans. Si, retournés dans ces vastes contrées, où la nature a réparti ses dons d'une manière si différente, ils redevenaient ce qu'ils ont été autrefois, des bergers et des chasseurs; s'ils s'entendaient avec les Persans sur les dogmes et les usages qui ont occasionné un schisme entre les sectateurs de Mahomet ([14]); si, renonçant aux boissons narcotiques, ils parvenaient à vaincre l'apathie et l'abrutissement qui en sont la suite ([15]); et si en conséquence de la régénération du peuple, ils élevaient leurs sultans sous la tente et non plus dans le sérail: — alors l'Europe aurait à se tenir en garde contre un nouveau Bajazet.

Moyennant les améliorations de nos institutions militaires, nous n'avons plus à craindre sans doute

13 *

ce qu'éprouvèrent jadis les puissances chrétiennes; mais il serait cependant nécessaire, que les colonies qu'il faudrait fonder dans les pays conquis, ne déposent point les armes, et soient entretenues, pendant plusieurs générations, par des contingents que les pays mêmes leur enverraient pour veiller à la sûreté commune. Peut-être serait-ce le cas de ressusciter les ordres de chevallerie chrétiens et de les reconstituer d'après les besoins du tems. Le pays conquis tenant, par les différentes langues de son état militaire, à toutes les puissances de l'Europe, loin d'être une pomme de discorde, ferait naître entre elles de nouveaux rapports d'amitié. Le superflu de la population de notre continent, y trouverait des établissemens commodes, et l'ardente jeunesse irait y gagner ses éperons. Cette école militaire pratique à l'extrémité du monde civilisé, serait avantageuse à l'ensemble des états, et l'on n'aurait plus besoin de désirer, que les puissances chrétiennes se fassent, de tems à autre, la guerre, pour entretenir le feu sacré.

La partie conquise de l'Asie-mineure serait, à mon avis, le siége le plus convenable de notre ordre de chevallerie chrétien. L'île de Rhodes qui est située sur la côte, était autrefois déjà le point central des chevaliers, qui depuis se nommèrent de Malte, d'où ils balaiaient la méditerranée. Établi sur le continent, cet état militaire y gagnerait en puissance et en étendue, et serait plus à même d'agir sur les deux élémens. On verrait s'y former d'elle même, des institutions que nous voudrions bien introduire dans nos états

européens, mais auxquelles s'opposent des us et des coutûmes enracinées par le tems. Tout y porterait les armes, car en cas d'invasion il n'y aurait point de grâce à espérer. On se convaincrait bientôt que la carabine rayée et la lance, sont les meilleures armes nationales, vis-à-vis du sabre turc, mais qu'il faut de l'exercice pour les manier avec effet. La culture du pays pourrait même concourir à sa défense, en préparant des champs de bataille avantageux à la méthode de combattre qu'on aurait adoptée. Les clôtures des champs et des habitations, qu'on ferait, partout où le sol le permet, en haies vives, seraient autant de positions. Mais d'abord les villes seules serviront de séjour fixe, et l'on ne pourra semer et récolter, dans les parties éloignées, que protégé par une troupe armée. Les villages ressembleront à nos camps de plaisance, et les campagnards aisés seront, à l'instar des gentils-hommes polonais, toujours prêts à emporter ce qu'ils ont d'objets nécessaires ou précieux, dans leurs voitures. Les villes, au contraire, où le luxe s'établit facilement, seront fortifiées pour servir de places d'armes et de rendez-vous aux milices. On développera chez les Grecs, les Arméniens et les Juifs qui les habitent, un esprit militaire en leur donnant un tiers-état bien entendu; et les colons militaires formeront les colonnes mobiles, ainsi que les garnisons jusqu'à ce que les habitans puissent défendre, en bons citoyens, leurs propres murailles. Nous croyons qu'il sera utile, eu égard aux Turcs, que les ouvrages avancés ou les forts, que nous conseillons d'établir autour de

l'enceinte principale, soient munis d'un système de mine. N'oublions pas que les Musulmans qui ont si fort rétrogradé, qu'il leur a été impossible, dans les derniers tems, d'entreprendre un siége en règle, étaient, ainsi que les Sarazins, passés maîtres dans cet art et dans celui des mineurs, et qu'on leur doit même des inventions importantes. Ils sont encore très habiles aujourd'hui, dans un art très rapproché de celui du mineur, dans celui de l'établissement des puits et des conduits d'eau souterrains, comme en général on aurait tort de leur refuser la capacité et le talent d'une industrie manuelle. Il sera donc d'une sage prévoyance de prendre ces précautions, comme s'ils pouvaient reparaître un jour avec toutes les qualités de leurs ancêtres.

En terminant ce chapitre, il me reste à me disculper auprès de mes lecteurs, du reproche, qu'en faisant un traité sur la guerre contre les Turcs, je me suis enfoncé dans le pays des chimères.

Un état militaire, comme je viens de le tracer, n'est point en contradiction avec les idées du tems. Les frontières de l'Autriche en Croatie, et dans le Bannat, offrent une création semblable; il en est de même des colonies militaires que la Russie a établies, il y a quelques années; et il n'y aurait rien que de naturel, dans l'union d'institutions pareilles avec un ordre de chevallerie crée pour la défense de la chrétienneté. Si l'empereur Paul eut été en guerre avec la Turquie, quand il conçut l'idée passagère de réunir

la maitrise de Malte à sa couronne, on pourrait croire qu'une intention semblable le guidait.

Mais, dira-t-on, une guerre contre les Turcs est pour la plupart des armées européennes une chose si éloignée, qu'une dissertation à ce sujet ne peut être considérée que comme un objet de curiosité. Je répondrai qu'il n'y a pas encore cent ans, que des troupes du Brandenbourg et d'autres parties de l'Allemagne, ont coopéré aux victoires du prince Louis de Bade et du prince Eugène de Savoye, et qui saurait prévoir ce que la marche des choses peut amener dans l'avenir?!

En général, je désirerais déraciner l'idée, que le soldat n'est destiné qu'à défendre la glèbe de son pays, et à se battre pour un intérêt materiel rapproché. Certainement il ne faut s'attendre à pouvoir faire usage de toute la masse de la nation, que quand il s'agit de son existence. Mais la glorieuse destination de l'armée est de combattre sous toutes les zones, où l'envoye la volonté de son souverain; heureuse de pouvoir cueillir des lauriers, sans que le sol de la patrie soit dévasté!

Quand une guerre s'allume, le vrai soldat ne discutera pas, si elle est juste, ou si elle est dans l'intérêt du pays, qu'il ne sépare jamais de celui du prince. Quant au droit et à la justice de la guerre, c'est un point que les puissans de la terre ont à régler avec leur conscience. Rien de grand n'aurait été fait, aucun monument durable n'embellirait l'histoire du monde et des peuples, si l'on n'eut agit que d'après la décision

préalable d'une cour de justice, et en suivant les principes qui règlent la vie civile.

On voit par plusieurs exemples, qu'une postérité très rapprochée, juge à cet égard tout différemment que les contemporains. La guerre, entreprise par Louis XIV. pour la succession d'Espagne, fut regardée alors comme une injustice évidente, et 50 ans s'étaient à peine écoulés, que Fréderic II. écrivait à Voltaire (Oeuvres posthumes Tome IX.) que „c'eut été une lâcheté à Louis XIV. de ne pas accepter le testament de Charles II." — peut-être pourrait-on en dire autant de la guerre de 1740. Quant à celle de la révolution, si l'on admet que les alliés ont été les agresseurs, les suites ont suffisamment réfuté les vues philantropiques du tems, qui supposaient que cette guerre était contre l'intérêt de beaucoup d'états et évitable en général. A cette époque les encyclopédistes commençaient à s'emparer du gouvernement en France, avec leurs idées de paix perpétuelle, et en nommant les soldats „des bourreaux mercenaires." — Nous n'avons que trop appris à connaitre le bonheur, que de pareils souverains préparent à l'humanité! — Sur les projets, quelques fois bénévoles, de ces philosophes base l'opinion, que le repos et le bonheur des peuples ne peut ressortir que d'institutions, qui rendent toute autre espèce de guerre, que celle de défense, ou celles qu'on appelle nationales, impossible. Aussi leur première ordonnance est-elle la suppression d'une armée de ligne, ou sa fusion dans des milices nationales. Mais de là partirait inévitablement, au contraire, le malheur d'un peuple tran-

quille, à son aise et heureux, vu que, dans tout pays tourmenté, le levain révolutionnaire porte sa force au dehors et amenerait la ruine du pacifique voisin qui aurait perdu toute allure guerrière. C'est une bien ancienne observation, qu'un peuple n'est jamais plus dangereux aux pays limitrophes, qu'après une guerre civile.

Nous sommes loin d'avoir l'intention de défendre un illustre conquérant. Tant que les peuples seront gouvernés par des dynasties, qui savent respecter les droits naturels des nations, il n'est point à craindre que jamais guerre puisse être conduite d'une manière aussi payenne ([16]) que, rétrogradant de plusieurs siècles, la force populaire et Napoléon qui en était sorti, nous en ont fourni de nouveaux exemples. Jusqu'à cette époque qui bouleversa tout ce qui existait, on peut comparer les guerres entre les peuples chrétiens, eu égard à leur but et à leur conduite aux duels, auxquels philosophiquement et moralement parlant, il est impossible d'applaudir, mais qui, soumis aux loix de l'honneur, étaient aptes, de leur tems, à épargner de grands maux au monde civilisé. — Vu donc, que même sous l'empire des loix dans la vie bourgeoise, à plus forte raison dans l'état de nature, les vertus du sage ne seront jamais prééminentes dans des peuples de différentes manières de voir et de différens intérêts, il est à croire et l'histoire de tout les siècles le démontre, que cette paix perpétuelle tant desirée n'est qu'un de ces heureux songes, dont notre monde imparfait ne verra jamais la réalité. Et quand même celle dont nous jouissons, durerait autant que nous, puissent les peuples,

qui ont besoin de repos, accepter avec reconnaissance ce don de leurs souverains. Mais si un changement de fortune nous rappele au combat, veillons au moins que la guerre se fasse chrétiennement et loyalement. Que toute haine nationale soit banie. Ce que l'on avait à se reprocher, est dûment effacé par des succès mutuels. Notre ennemi — qu'il soit chrétien ou musulman, — n'est jamais que celui que le roi déclare le sien ([17]).



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE IV.

LES TURCS TELS QU'ILS SONT AUJOURD'HUI.

INSURRECTION DES GRECS.

L'empire du croissant paraissait devoir se dissoudre en 1821 et 1822; le soulèvement de la Grèce en fut cause. La Porte eut irrévocablement perdu la Morée, et tout le territoire classique au sud de la Macédoine, comme nous lui avons vu perdre la Moldavie et la Valachie, si les chefs grecs avaient agit du moindre accord, s'ils avaient eu le moindre patriotisme. Mais malgré qu'ils se trahissent mutuellement, qu'ils se soient abandonnés dans les combats et dans les assauts, qu'ils se soient même entr'attaqués [18]), malgré que leurs bandes enfin se battissent plus mal encore que la plus mauvaise infanterie turque: la puissance ottomane ne parvint jamais à subjuguer ces rebelles méprisés, et ils se maintinrent tant dans les places fortes de la Morée, et de la Livadie, que dans la plupart des îles, où les Hélènes de nos jours nous montrent encore, avec tous les vices, quelques restes des vertus et des talens de leurs ancêtres. Le vieux Ali, pacha de Ja-

nina, guettait depuis longtems l'occasion de se rendre indépendant, et y aurait réussi, si ses ennemis n'eussent éventé ses machinations, et n'en eussent profité pour préparer sa perte. Un autre des puissans vassaux de l'empire, Mehemet Ali, pacha d'Egypte, plus favorablement situé et plus fin politique que son confrère à Janina, se tenait sur la réserve, promettant l'expédition qu'on lui demandait sans l'exécuter, et se montrant de fait souverain indépendant sans en usurper le titre. La Porte se trouvait donc réduite pour tous moyens à se servir des pachas de moindre puissance, et des janissaires, cette horde de mercenaires fainéans toujours prêts aux excès dans la capitale, jamais à combattre l'ennemi au dehors.

Faut il d'autres preuves pour croire, que l'armée russe rassemblée sur les bords du Pruth et en Bessarabie, en 1821, prête à entrer en campagne, aurait trouvé peu de difficultés pour avancer jusque sous les murs du sérail? Une invasion des Persans qui, moins bons soldats que les Turcs, occupaient une partie de leurs forces asiatiques, rendait les affaires de la Porte, pour ainsi dire, désespérées.

Jamais moment n'avait été plus favorable à un Autocrate de toutes les Russies, pour exécuter les plans de la grande Catherine, et pour faire revivre un empire chrétien grec, sur les débris du Croissant. Mais l'humanité d'Alexandre lui fit embrasser une autre politique. En formant la sainte alliance, il avait anoncé à l'Europe pour principe; „que le seul but d'un monarque chrétien devait être: le maintient de la paix, et

la garantie des possessions et droits de chacun, des princes comme des peuples." Il est vrai que ce principe qui le rend immortel n'excluait, pas la protection des Grecs, lesés dans leurs droits naturels. Mais un ferment démocratique menaçait alors de s'emparer de toute la société européenne. Les révolutionnaires d'Espagne venaient d'imposer à leur souverain une constitution fausse et sans solidité, et se préparaient, sous le nom de Cortes, à livrer le pendant des Jacobins en France. Le Portugal était entrainé par le même vertige, et Naples en livrait une parodie, qui moyennant un instinct de réunion de l'Italie entière, s'étendait jusqu'en Piemont et menaçait la Lombardie. En Allemagne même, des pédagogues mal élevés et mal versés dans les affaires, avaient cherché à préparer la jeunesse pour lui faire adopter des idées peu digerées, qu'ils sentaient bien que la génération éclairée par l'expérience du tems, ne goûterait jamais. Toutes ces circonstances, coincidant avec le soulèvement de la Grèce, il était naturel d'y reconnaître un ensemble calculé. Toujours est il avéré par des témoins irrécusables que l'empereur Alexandre avait la conviction, que le premier coup de canon sur le Danube serait le signal d'une insurrection générale des peuples de l'Europe, préparés pour une révolution. — Raison suffisante chez un Monarque, qui ne voulait employer sa puissance qu'à assurer la tranquillité du monde, et la bonne cause, pour l'engager à ne pas s'éloigner du point central de son action, et de ne point entamer une entreprise qui pouvait empêcher l'exécution de

ses projets de pacification générale. Il n'est point dans notre plan de rechercher, si ces craintes étaient fondées ou non, mais il nous est permis de déplorer leur existence, comme une malheureuse entrave à la culture européenne, pour qui le bivac continuel d'un peuple tartare non civilisé, sur la plus belle rive du continent, est aussi peu favorable, qu'il paraît peu nécessaire à l'équilibre entre les puissances.

Nous ne nous proposons pas de rapporter ici les actions et les événemens de cette lutte entre les Grecs et les Turcs, qui embrase l'orient depuis sept ans. Nous n'y voyons, à l'exception de la guerre maritime, où l'héroisme des Miaulis, Canaris et autres, rappellent les beaux tems de la Grèce, qu'une image de la guerre dans l'état le plus dépravé. Point d'action chevalleresque en rase campagne; pas un trait de magnanimité militaire; on n'y apperçoit que lâcheté et une cruauté déhonnorante pour l'humanité. Chrétiens et musulmans cherchent à se surpasser en barbarie contre des malheureux de toute âge et de tout sexe sans armes et sans défense. Des places fortes sont prises et reprises, moins à force ouverte, que par des traités faits et violés. La défense de ces places seule nous montre quelques vestiges de cette constance et de cette opiniâtreté acoutumée des orientaux, mais plus par nécessité que par suite de vertus guerrières. Nulle trace de discipline, de plan d'attaque réglée, dans l'action ou dans l'assaut; dans les combats, on ne voit que des coups incertains tirés de loins et accompagnés d'injures, la seule ressemblance qu'ils aient avec les

luttes

luttes des tems héroiques de l'antiquité. Nullement intentionnés d'exposer leurs corps aux coups de l'ennemi, ces Leonidas modernes n'avaient ressucité que les noms de leurs ancêtres.

En citant avec plaisir les exceptions rares de la légion de 500 jeunes Hellènes, sous les ordres d'Ypsilanti, et de celle d'Allemans sous Normann qui fut aussi brave que mal conduite, nous ne ferons que prouver irrévocablement la félonie de leurs compagnons d'armes qui amena leur perte, bien plus que la bravoure et la supériorité en nombre de leurs adversaires. — Des témoins oculaires qui nous ont décrit ces combats, augmentent notre conviction, que les Turcs étaient encore plus dégénérés que ceux que nous avons décrits ci-dessus, et qu'une seule bande, bien organisée et bien disciplinée (une de nos divisions ou de nos brigades), avec autant de cavalerie qu'il en faut, pour battre la campagne dans les valées un peu plus larges du Péloponèse, eut suffit pour chasser les Musulmans, et contenir les chefs des insurgés.

Malheureusement pour les Grecs, l'année 1826 amena ces circonstances, mais en ordre inverse. Mehemet Ali-Pacha, despote de l'Egypte, reconnaissant partout son intérêt personel, s'était enfin décidé à faire lever l'ancre à sa flotte pour soumettre la Morée. Le sultan avait remis à Ibrahim, fils du pacha, le commandement de toutes les forces de terre et de mer, destinées à soumettre la Grèce, avec la lieutenance de sa conquête, qui pouvait être en perspective une souveraineté, si le capitaine égyptien parvenait

14

à s'en rendre maître. On porte l'armée que son père avait équipée à ses frais à dix huit mille hommes, dont douze mille organisés à l'européenne et 6000 Albanais que nous connaissons comme la meilleure infanterie turque, — L'armée régulière d'Egypte mérite d'autant plus que nous nous y arrêtions un instant, qu'elle a servi au sultan Mahmoud d'exemple et de modèle, pour sa nouvelle création.

Le souverain de l'Egypte se trouvait en possession de tout le matériel nécessaire pour former et entretenir une force armée permanente. Seul propriétaire et marchand dans son pays, il est aussi le seul receveur de tout ce que les habitans, ses fermiers et esclaves, recueillent du sol ou perçoivent du commerce avec ses produits. Susceptible de reconnaître les avantages de la civilisation européenne, Mehemet-Ali sait récompenser et honorer les étrangers qui viennent lui en faire part. Il est évident que c'est bien moins un but moral, la perspective d'élever son peuple, qui l'anime, que l'idée d'augmenter sa puissance et ses richesses. Mais, avec des ressources aussi vastes, il ne peut pas manquer de moyens et de conseils, pour former une armée et sa marine. Les armées européennes lui fournissent, en quantité, des soldats aguerris, qui, mécontens de leur patrie, en cherchent une autre, ou des avanturiers belliqueux qui, pour des récompenses et des grades, renient leur religion toute politique avec d'autant plus de facilité, qu'on leur épargne sagement, ce qui pourrait rendre désagréable l'adoption du turban. Le successeur barbare des Ptolé-

més parait être du reste assez libéral lui même, quant à sa croyance. Du moins plusieurs personnes qui le connaissent, assurent qu'il n'aurait aucun scrupule de se faire chrétien, s'il avait l'espoir pas-là d'élever son ottomane au rang des trônes européens. Mais une pareille démarche pourrait être fort dangereuse, à cause de l'attachement fanatique des belliqueux Musulmans à la loi de leur prophète, et de l'habitude qu'a l'esclave de l'Alcoran de n'honorer dans le satellite que l'étoile dont il emprunte ses rayons, ce qui l'amenerait aisément à lui faire entrevoir un ennemi dans son souverain, si celui-ci s'éloignait du soleil.

Si la politique du despote de l'Egypte, lui fournit des officiers pour sa troupe de ligne, son administration ne le laisse pas manquer de soldats. Sans compter la force qui remplirait les rangs, si cela était nécessaire, le métier des armes est toujours le plus recherché, dans un état despotique, et par ceux à qui il offre le dernier refuge, et par ceux qui le considèrent comme le plus lucratif. Aussi avons-nous vu en peu de tems ces hordes d'esclaves égyptiens, réunies en bataillons organisés à la française: suite naturelle des circonstances, qui faisaient sortir leurs précepteurs de l'école de Napoléon. On ne parle pas d'escadrons de cavalerie, car celle ci moins nombreuse, n'est en aucune manière comparable à ces Mammelucs demi Centaures que Mehemet a fait assassiner de sang froid ([19]). Mais il nous est permis de douter, qu'on aie pu inspirer à ces bataillons égyptiens l'esprit qui animait les vieilles bandes de Napoléon en leur faisant adopter ses

réglemens. Un certain degré de civilisation qui appre à l'individu à ne sentir son existence et son bi être que dans l'ensemble de la société, nous pai indispensable pour donner à une armée formée | la tactique européenne, ce feu sacré sans lequel n'est devant l'ennemi qu'un corps sans ame. C'é dans les tems brillans de la phalange et de la lég l'esprit public et l'amour de la patrie qui rassemblai ces masses d'airin autour de leurs étendards et de le aigles. Dans les tems modernes, les mêmes motifs, s des formes différentes, ont amené les mêmes résult c'est l'amour de la gloire et le sentiment de l'honn qui nous serrent autour de nos drapeaux pour parta leurs succès ou leurs revers. L'esprit du christiani et ces institutions qui font la base de nos états ci lisés, paraissent donc fournir les motifs les plus rables et les moins sujets au changement de tem de personnes.

L'islamisme, au contraire, imprime à ses guer pour leur faire vaincre l'univers, un caractère différent. Le nom même de *Deli* qu'ils donne leurs braves de distinction, prouve que le courag sang froid, d'un Arnaud de Winkelried qui ouv ses compagnons, au prix de sa vie, un chemin entamer le carré ennemi, n'est point de leur On ne les verra pas résister au combat, comm bataillons de Fuentes, qu'on trouva à la journ Rocroy, étendus à leurs rangs derrière le siége d général mort assis. Le courage imperturbable des les gardes de Napoléon, que les frimats du te

hiver qui accompagna la retraite de Moscow, ne fit que resserrer autour des aigles qui formaient le dernier noyau de la grande armée, n'est point une des vertus militaires des peuples de l'orient issus de race arabe! Comme un fleuve en furie, ils renversent tout ce qu'ils rencontrent, tant que l'obstacle cède, ou se frayent un autre chemin, quand il ne recule pas. Nous ne croyons pas qu'il soit de la prudence d'un chef oriental, de mettre par la tactique européenne un frein à cette fougue indomptée. Il lui faut remonter jusqu'à Tamerlan ou Gendjis-chan, pour trouver les modèles des institutions qu'il doit suivre, et ne jamais chercher à adopter des méthodes qui sont étrangères à son peuple, et dans lesquelles ses adversaires seront toujours plus forts que lui. En fondant une troupe réglèe, obéissante à des loix, Sultan Mahmoud a donc fait une innovation gigantesque pour civiliser son peuple et élever son armée au rang des armées européennes. Mais pour rendre au croissant sa redoutable splendeur, il faudrait que ce successeur des Mohamets et des Solimans planta son étendard au milieu de son camp, où ses prédécesseurs étaient indigènes, et que l'on ne rencontra en lui ni les formes, ni les costumes de l'Europe, mais ce cachet de l'originalité, dont a nature signale tous les souverains qu'elle appele maitriser le cours des fortunes humaines.

Il est facile de s'expliquer, comment les Grecs de a Morée ne furent point en état de résister en rase ampagne aux forces supérieures d'Ibrahim dirigées ar la forte unité d'action de sa volonté. Aussi le

trouvons-nous, dès le commencement de l'année, en possession de toute la presqu'île, à l'exception des fortes places côtières de Napoli di Romania et di Malvasia. Il passe sans hésiter le golfe de Lépante, aborde en Livadie où les Grecs trouvent encore dans la citadelle d'Athène et dans la place de Messalonghi un refuge et des points de résistance. Il assiége malgré les frimats de l'hiver, doublement sensibles à ses troupes sortant du ciel brûlant des tropiques, cette dernière place, qui sert de pivot d'opération aux insurgés, et essaye en vain plusieurs fois de la prendre d'assaut. Raschid, pacha de Rumélie, lui a amené son armée de dix mille combattans Albanais et Rumélíotes, avec lesquels il cerne d'abord, et assiége ensuite l'Acropole d'Athène. La flotte turco-égyptienne stationnée dans le détroit de Patras, et la flotte grecque dans le golfe de Lépante se mesurent à différentes reprises dans des combats et des essais d'incendie, mais les Grecs conservent toujours leur superiorité sur l'élément liquide.

Dans leurs récits, les Grecs nous décrivent les combats qu'ils ont entrepris pour faire lever le siége de Messalonghi et secourir Athène, comme des batailles rangées où des milliers d'hommes sont restés sur le carreau. Mais il parait que leurs narrateurs n'ont et ni l'envie, ni l'intérêt de dire la vérité, et l'on peut conclure même des résultats avec la plus grande vraisemblance, qu'ils n'ont différé en rien du tableau que nous avons fait ci-dessus de leurs combats ordinaires. On ne saurait nier cependant que la méthode de guerre

adoptée par les Grecs, favorisée par le terrain, a pris quelque chose du caractère des autres guerres civiles; surtout de celles de la Vendée et des Guerillas ou Miquelets espagnols, vu que leurs chefs se réunissant avec leurs troupes pour quelque entreprise concertée, disparaissent pour quelque tems de la scène, que l'opération aie réussi ou non. C'est ainsi qu'ils parvinrent quelques fois à ravitailler l'une ou l'autre place cernée, toujours cependant, surtout au moyen de la flotte, opérant le long des côtes avec avantage.

La grande entreprise, l'opération décisive, la levée du siége de Messalonghi, ne leur réussit cependant jamais, et ce boulevard de la liberté de la Grèce, s'écroula à un assaut nocturne, le 22 Avril. Il ne restait plus à prendre, pour Ibrahim, que les places fortes que nous avons mentionnées, pour achever la conquête de tout le continent de la Grèce, résultat qui paraissait d'autant moins douteux, que des renforts continuels lui arrivaient, par le port de Navarin, de Constantinople et des côtes de l'Egypte, et qu'il en attendait de nouveaux. Les malheureux Grecs, privés de toutes ressources par eux même, ne pouvaient plus en espérer que des puissances étrangères.

Mais de celles-ci la Russie seule se trouvait en conflict politique avec la Turquie. Plusieurs points des derniers traités, entr'autres de celui de 1812 conclu à Boucharest, étaient encore en litige, et la Porte n'en avait pas encore rempli d'autres. Elle n'avait surtout pas rendu les deux places fortes Anapa et Poti à l'embouchure du Phase sur la côte asiatique de

la mer noire (l'ancienne Colchide), et la Russie réclamait leur possession, ainsi que la liberté de navigation à travers les deux détroits de l'Hellespont. Celle-ci se trouvait molestée, au lieu d'être protégée sur la foi des traités: circonstance qui suffisait seule, par les détrimens qu'elle portait au salut de l'empire russe, en gênant les communications de ses ports sur la mer noire avec ceux du continent européen, pour légitimer une guerre aussi juste que nécessaire. Les négociations entamées à Ackiermann en Bessarabie, amenèrent cependant un nouveau traité (signé le 21 Octobre 1826) qui devait satisfaire aux demandes de la Russie. Mais la guerre qui éclata à la même époque (Août 1826) entre la Russie et la Perse, et à laquelle il est plus que vraisemblable que la Porte ne fut pas étrangère, lui servit de prétexte de ne pas remplir les conventions qu'on venait de signer. Les armées russes ayant toute fois victorieusement terminé, en peu de tems et avec avantage, cette guerre qu'on leur avait suscitée nous les voyons l'année suivante se rassembler, prêtes au combat, sur les rives du Pruth et du Dniester.

Les autres puissances européennes considéraient ces démêlés de la Russie comme leur étant étrangers. Aussi ne prirent elles part à la cause des Grecs qu'autant que l'humanité et la chrétienneté les y engageaient, en faisant un devoir de protéger l'opprimé, sans autre raison légale, et de secourir le malheureux. Tel était le sentiment et l'opinion publique, dont les états gouvernés par des constitutions ou les us de la société, ne sauraient jamais se rendre indépendants.

De-là les secours directs ou indirects que même les pays éloignés fournirent à la Grèce de différentes manières, surtout l'influence majeure de plusieurs hommes d'état et de guerre distingués et de grande conséquence, qui, en partie sous la protection de leurs gouvernemens, prêtèrent leur tête et leur bras aux descendans des fils de Dardanus.

Il n'était cependant possible qu'aux grandes puissances maritimes de l'Europe d'entrer en lice éfficacement. L'Angleterre eut l'air d'être l'ame d'une alliance contractée entre elle, la France et la Russie. Cependant le seul héritage qu'un ministre qui savait réunir les intérêts de son pays à ceux de l'humanité, put laisser à son successeur, fut un traité du 6 Juillet 1827, qui promettait aux Grecs de la Morée, peut-être de quelques parties avoisinantes et des îles, une espèce d'indépendance sous le sceptre mitigé ou éloigné des Osmanlis. Sa mort prématurée ouvrit carrière à d'autres manières de voir, aussi le grand événement de Navarin, le 20 Octobre, n'eut-il point les suites que l'Europe en attendait.

Notre cadre n'embrasse pas la description du combat naval qui détruisit la flotte turco-égyptienne, dans le port de Navarin, ni de ses antécédents. Que d'autres recherchent si nous ne devons cette grande catastrophe qu'au hazard ou à l'humeur bélliqueuse d'un brave marin; mais notre narration doit nécessairement se rattacher aux suites de cet événement.

Ibrahim séparé pour le moment de ses ressources, ne manquait cependant pas de moyens pour con-

tinuer les dévastations dont l'intervention des amiraux devait l'empêcher. Ceux-ci n'ayant point de troupes de débarquement à bord, se trouvaient sans facultés comme sans pleins pouvoirs d'employer la rigueur. Il est impossible de dire, si un ordre de son maître ou les dégoûts que lui occasionnaient ses espérances déçues, engagèrent le général égyptien à convertir en ruines un pays qu'il avait cru gouverner. Toujours est il certain que la guerre d'extermination qu'il organisa et poursuivit avec acharnement, contraste, d'une manière singulière, avec l'humanité qu'on s'était accordé de vanter en lui.

Cependant la manière dont on prit à Constantinople l'événement de Navarin dévoile un mélange de force de caractère barbare et de cette finesse politique que nous avons cru devoir signaler chez les Ottomans, et qui consiste à ne jamais se brouiller avec tout le monde à la fois. Quoique la colère du sultan éclata dans le premier instant, la modération qu'il manifesta ensuite, fait preuve des progrès qu'il a fait faire à la civilisation dans son pays, et de sa prudence à ne pas rendre cet appel irrévocable, pour ne se trouver en guerre qu'avec la Russie seule; rupture qu'il regardait depuis longtems comme inévitable. La constance avec laquelle la Porte a poursuivi ce principe politique, s'est constatée depuis par la sage longanimité, avec laquelle elle a vu même débarquer une armée française en Morée pour y mettre, d'une manière éfficace, terme aux cruautés sous lesquelles expirait la malheureuse Grèce, et à supporter la prise de plu-

sieurs places, pour, malgré toutes ces hostilités, rester en paix avec la France. Aussi les ambassadeurs des puissances maritimes ne furent-ils pas, comme on devait s'y attendre, transférés aux sept tours d'après l'ancien usage, mais on les laissa maître de quitter la capitale ou d'y rester, comme ils le jugeraient à propos. On se contenta de pousser avec vigueur les préparatifs de guerre et d'animer convenablement l'enthousiasme fanatique du peuple.

L'idée d'un équilibre européen, qui, dans bien des occasions servit de base à la politique des états, est la cause que les Turcs trouveront toujours de côté ou d'autre un appui, si les événemens d'une guerre amenent des chances d'agrandissement pour leur ennemi. Il est donc fort concevable que cette fois encore ils soient parvenus à ne se battre qu'avec une puissance, et après avoir échangé des boulets avec les autres devant Navarin et les places fortes du Péloponèse, à n'échanger dorénavant avec celles-ci que des notes diplomatiques.

Sur ces entrefaites Nicolas I. était monté sur le trône des Czars. Quoique ordinairement l'avénement d'un nouveau souverain fasse époque dans l'histoire des peuples, la mort de l'empereur Alexandre (1. Décembre 1825) n'apporta aucun changement dans le système politique de l'Europe; le jeune empereur considérant les principes de son illustre prédécesseur comme une partie aussi sacrée de son héritage que sa couronne. Il n'y avait donc aucun danger à craindre pour l'équilibre politique. Cependant la guerre con-



tre la Perse dont nous avons déjà parlé, avait presque forcé l'empereur à devenir conquérant et à étendre les frontières de son empire au delà de l'Arménie persanne, jusqu'aux rives de l'Araxe. Pasquiéwitsch, toujours vainqueur, chargé de poursuivre l'entreprise commencée avec bonheur par son devancier Yermolof, se trouvait après une guerre glorieusement terminée dans une position d'autant plus menaçante sur les frontières de la Turquie asiatique, qu'il était à la tête d'une armée aguerrie contre des barbares, et que les dispositions des peuplades de l'Arménie pouvaient lui faciliter l'envahissement des provinces turques jusqu'à Erzerum. Avant cependant de jetter un coup d'oeil sur les événemens qui vont se dérouler en Asie, portons nos regards sur ceux qui eurent lieu en Europe sur les bords du Danube, qu'il a paru nécessaire de préparer par cette aperçue de l'insurrection grecque et des influences de la politique des puissances alliées.

Les sources auxquelles nous puisons les détails des opérations, sont les narrations de plusieurs témoins oculaires bons observateurs, et surtout le journal d'un officier qui fit la campagne à la suite d'un des généraux supérieurs.

On se convaincra sans difficulté que le zèle pour l'honneur des armes, et de l'armée dans les rangs de laquelle on sert, n'exclue pas l'impartialité et la justice envers l'ennemi. Mais quoique nos matériaux se contentent de l'exposition des faits, et ne se permettent que fort peu de remarques, notre narration ne pourra pas se dispenser d'admettre quelques considérations

plus détaillées. Ne rapporter que les faits, sans les lier, par un fil quelconque, qui les rattache à une idée première, affin d'amener à un but philosophique ou pratique, c'est écrire pour les gazettes et prêter à Clio au lieu du burin de l'histoire la plume d'un stenographe.

GUERRE ENTRE LES RUSSES ET LES TURCS.

L'expérience de tous les tems et de tous les pays a prouvé qu'un rassemblement continu de troupes prêtes à entrer en campagne, épuise le pays beaucoup plus qu'une guerre elle même; mais cet adage ne trouve nulle part son application plus que sur le théâtre de la guerre au sud-est de la Russie européenne. Là le général n'a aucune perspective de nourrir la guerre par la guerre. Il lui faut plus que partout ailleurs l'élément principal de guerre, selon Montecuccoli, pour satisfaire aux besoins de son armée, quand, à l'ouverture de la campagne, elle va envahir des pays déserts et à demi barbares. Le rapport de provinces entières est englouti par l'entretien et le complément des magasins et des trains, et il faut encore s'assurer les fournitures de provinces avoisinantes étrangères, par des contrats pour se procurer le nécessaire. On ne saurait suffire, à la longue, à une pareille consommation de moyens pour une grande armée. Il est donc facile de s'expliquer pourquoi la Russie ne voulut consacrer à la campagne qui allait s'entamer que les forces indispensables pour

arriver au but qu'on se proposait. Il est de même tout naturel, que malgré les intentions pacifiques de son souverain, elle fut forcée d'abandonner une position coûteuse et gênée, dans laquelle les négociations lentes et évasives de la Porte avaient su la contenir. C'est avec une naïveté, pour ainsi dire, admirable, que cette dernière puissance convient dans ses manifestes et dans ses appels fanatiques aux Musulmans, qu'elle n'a eu d'autre but que de gagner du tems. Ce but était atteint, puisqu'on portait l'armée régulière de nouvelle création à 100,000 hommes, et que les places se trouvaient dans le meilleur état, pourvues de tout, et qu'on avait même élevé à grands frais de nouveaux boulevards.

L'armée russe destinée aux opérations, se composait de trois corps d'armées (le 3. le 6. et 7.) et d'un corps de cavalerie de réserve, en tout 8 divisions d'infanterie et 5 de cavalerie ou 100,000 hommes d'effectif et 80,000 de présent sous les armes. Comme il était évident que dès les premières hostilités, il faudrait assiéger ou cerner deux places, destiner une partie des forces, à assurer les communications, et à occuper la petite Valachie; — personne ne pouvait douter que les forces qui resteraient pour une opération offensive, ne seraient jamais de nature à faire une entreprise qui puisse justifier des jalousies et des craintes de le part des autres puissances. La coalition européenne dont le but était le maintient et le rétablissement de la paix, devait donc d'autant plus reconnaitre la modération de l'empereur Nicolas, qu'elle était

la suite de sa libre volonté, et nullement d'un manque de moyens.

Le maréchal comte de Wittgenstein commandait l'armée. Ses contemporaires connaissent son talent, son mérite et son bonheur. On devait cependant compter, plus encore que sur l'expérience du chef, sur la force morale de l'armée, que la présence de son jeune et actif souverain devait nécessairement animer d'une valeur et d'un dévouement, qu'elle n'a jamais démenti sous aucun ciel.

CAMPAGNE DE 1828.

„Ce fut le 7 Mai que la Russie déclara la guerre à St. Pétersbourg (nous comptoms toujours d'après le nouveau calendrier) et le maréchal passa le même jour le Pruth à la tête du 6me corps d'armée commandé par le général Roth et du 7me commandé par le général Woinof. Ces corps se composaient des 16me, 17me, 18me et 19me divisions d'infanterie, de la division d'ulans du Boug et de 6. régimens des Cosaques. Le 6ème corps se porta en hâte sur Boucharest, que la garnison de Roustjouk menaçait d'incendie, au dire des Boyares, et atteignit heureusement cette place avant que les Turcs y fussent apparus: le 7ème corps cerna Braïlof où le grand duc Michel arriva bientôt après pour diriger le siége."

„Le 3me corps aux ordres de Rudsewitsch, savoir les 7me, 8me, 9me et 10me divisions d'infanterie, la 3me division de hussards et 2 régimens de Cosaques,

se trouvait alors, aux environs de Bolgrad en Bessarabie, attendant la possibilité d'opérer le passage du Danube entre les forteresses russes de Tultsja et d'Isactsji; mais le 4me corps de cavalerie c. a. d. la 1re division de dragons et la 2me de chasseurs à cheval, ne devait déboucher sur le Danube que le 4. Juin."

„Le chef d'état major de l'empereur, comte Diebitsch, était volé à l'armée pour préparer le passage du 3me corps. On y rencontra une difficulté qui, à bien voir, ne devait pas surprendre. Les rives du Danube, depuis Silistria jusqu'à son embouchure, se trouvaient, à quelques points prêts, inpracticables par suite des inondations ordinaires de la saison. Les berges de la rive se rapprochent du fleuve sur la rive turque, entre Tultsja et Isaktsji, près de cette dernière place et il est possible d'y aborder. Mais en deça, à partir du village Satunowo, une digue de 4 verstes (environ 6000 pas) devenait indispensable, pour arriver au fleuve à travers la basse vallée, et il fallut 4 semaines de travail pour l'exécuter. A l'arrivée de l'empereur, le 19 Mai cet ouvrage n'était pas encore à beaucoup près terminé. Il eut été à désirer que de pareils travaux préparatoires et entravans, eussent été faits ici ou à autre place convenable, avant l'ouverture des opérations sur la rive bessarabique du Danube. Si donc, comme on l'a prétendu, on a été obligé de renoncer à ces préparatifs, pour éviter tout ce qui aurait pu indiquer l'intention d'entrer en campagne, c'est une de ces fautes que la politique impose souvent à l'art de la guerre. — Lorsqu'enfin la digue de Satunowo fut presque achevée,

vée, le 7 Juin, et que le 3me corps se préparait à franchir le Danube, une division ennemie avait pris une position avantageuse sur la rive opposée. Son aspect était imposant, mais on pouvait entrevoir avec certitude qu'elle manoeuvrait pour paraître plus forte qu'elle ne pouvait l'être, d'après les circonstances."

„Le passage du Danube sous les yeux et sous le feu de mitraille de l'ennemi, n'en était pas moins une des entreprises les plus difficiles, qui fut exécutée par le général Roudsewitsch, avec le plus grand talent sous la direction spéciale de l'empereur. C'est envain qu'on avait espéré faire passer les troupes sur des bâtimens marchands, mais le zèle de l'Attaman des Cosaques Saporogues nouvellement passés au service de la Russie, nommé Ossip-Michailowitsch-Gladkoy, y suppléa, en passant avec 200 des siens, peu à peu 15000 hommes dans de petites embarcations. Le feu d'une batterie placée sur la digue, et surtout l'attaque simultanée de la brave flottille russe, éteignit bientôt celui des batteries turques sur la rive droite, et à peine le chef d'état-major du 3me corps, le général prince Gotschakof II., apparut-il à la tête de 4 bataillons de l'autre côté du fleuve, que ses défenseurs prirent la fuite. Isaktschi se rendit peu d'instans après, et son commandant n'en donna d'autre raison, si non qu'il était contre toutes les convenances qu'il résista à un empereur de Russie; politesse qu'il paya de sa tête on arrivant à Sjoumla. En avançant vers le rempart de Trajan, le lieutenant-général de Rudiger fut chargé de l'avant garde. Elle était composée de 8

escadrons de hussards, de quelques centaines de Cosaques et de 4 bataillons d'infanterie, et par conséquent bien faible contre un ennemi sur lequel la première impression est si décisive. Mais aussi ne s'attendait-on pas à le rencontrer en plaine avant Bazardjik, et n'avait-on encore sur la rive droite du Danube qu'environ 2500 hussards et 1000 Cosaques. On appela de Braïlof quelques escadrons de hulans du Boug."

„Le général Uschakof s'avança alors à la tête de 4 bataillons, 2 escadrons de hulans et quelques centaines de Cosaques sur Toultscha, où l'on rencontra un commandant obstiné. Le colonel Ragofskoy prit avec 2 bataillons la route de Matschin, et le lieutenant-général prince Madatof celle de Hirsowa avec 4 bataillons et 2 escadrons de hulans. Deux bataillons restèrent à Isaktschi pendant que le reste du 3me corps marchait sur le rempart de Trajan en plusieurs colonnes. L'empereur arrivait par Babadag à Karatay, pendant qu'une nouvelle avant-garde de 4 bataillons et 7 escadrons, se mettait en mouvement sur Bazardjik, et que le lieutenant-général de Rudiger cernait sur la gauche la place de Kistendschi."

„Il parait que le plan suivi par l'armée russe partait de l'idée de pénétrer en Bulgarie, par la route la plus courte, qu'on supposait la plus favorable à l'approvisionnement, le long de la mer et de s'emparer de Varna, pour s'en faire une base d'opérations. Peut-être supposait-on la possibilité d'éviter Sjoumla, et d'en imposer à l'ennemi par une victoire décisive, s'il tentait de s'opposer en face au mouvement de l'ar-

mée. On crut inutile la coopératiou du 6me corps, resté en Valachie, où sa présence était nécessaire pour s'en assurer. Il y avait cependant des personnes qui auraient vu avec plaisir ce corps prendre part à l'offensive dans la Bulgarie, et se porter par une seconde ligne sur Sjoumla, pour s'emparer de cette place, d'un coup de main, en même tems qu'on prendrait Varna; toutes les nouvelles s'accordant à dire que ces deux places étaient mal pourvues au commencement des hostilités, ou que du moins les forces de l'armée ennemie n'étaient pas encore arrivées dans ces promontoires des Balcans. — Le 7me corps paraissait suffire à une guerre défensive dans la Valachie. Mais il aurait fallu pour cela pouvoir compter sur la prompte reddition de Braïlow qui occupa tout un corps d'armée plus longtems qu'on ne s'y était attendu. Sans doute que le mouvement d'un second corps sur Sjoumla eut été plus dans les principes naturels de la guerre, et il aurait en même tems ouvert à l'armée une base de subsistance plus large qu'une seule pointe le long des côtes."

Si, comme on l'a dit, des motifs politiques ont contribué à laisser un corps dans l'inaction en Valachie, il faut convenir que c'est leur accorder trop d'empire, que de leur soumettre la raison de guerre, quand il s'agit de succès décisifs. Les anciens représentaient cette dernière par leur majestueuse Minerve, et certes le capitaine heureux qui sait, par ses victoires, créer les circonstances favorables de négociations, ne manquera pas aussi de traiter la politique en divinité

secondaire. — Du reste, il nous parait plus probable que les généraux russes persuadés, à justes titres — d'après les avantages marqués que des armées disciplinées ont toujours remportés sur des bataillons moins exercés et de moindre valeur, comme on a eu l'occasion de s'en convaincre dans le royaume de Naples, en Espagne et récemment en Perse, — de la supériorité prononcée qu'ils auraient sur un ennemi peu estimé, se sont laissé entrainer plus loin par cette idée que les nouvelles circonstances ne l'ont justifié. On avait parfaitement raison dans l'armée russe de se rappeler des tems de Munich, de Romanzof et de Souwarof, où dix sept mille Russes avaient battu cent soixante mille Turcs. Il en eut été de même aujourd'hui, dans les plaines de la Moldavie, de la Valachie et de la Bessarabie. Mais, comme nous avons vu, on savait par les campagnes précédentes en Bulgarie, que les Turcs y opposeraient une résistance opiniâtre dans les places fortes et dans le terrain entrecoupé qui conviennent à leur genre de guerre et l'expérience avait prouvé que sur un théâtre pareil il est rare que le petit nombre puisse remporter des victoires décisives sur le grand, qu'au contraire là souvent le nombre paralyse toute l'adresse de la tactique. Enfin il ne fallait pas oublier que les Turcs venaient de faire l'éssai de discipliner leurs troupes. Nous appuyons plus sur l'obéissance que Mahmoud venait de leur inoculer, que sur la tactique qu'il leur avait fait apprendre. On ne vit plus les troupes aller et venir à leur guise, entrainer les visirs et leurs chef

malgré eux, comme autrefois; des prisonniers au contraire auxquels on demanda, pourquoi ils s'étaient portés çà ou là? répondirent inopinément „nous n'en savons rien; on nous commande et nous obéissons." — Nous aurons dans le courant de notre récit occasion d'apprécier ces nouvelles levées de la Porte, auxquelles il nous est impossible d'accorder la préférence, quant au moral, sur leurs prédécesseurs, mais qui sous bien des rapports nous rapelent les commencemens des guerres de la révolution. Tels que les Français d'alors combattirent leurs adversaires, sans connaissance et sans exercice, en nuées de tirailleurs sur un terrain favorable, et apprirent le métier des armes à la guerre, tels nous avons vu aujourd'hui les Osmanlis faire leurs premiers éssais, sous les mêmes auspices. Des coups décisifs étoufferont toujours des forces naissantes qui, par une guerre lente et méthodique, se seraient élevées à une puissance formidable.

„Arrivé au rempart de Trajan, on commença à sentir les dangers d'une trop grande faiblesse de moyens. Tultja, Matjin et Hirsowa sur les derrières, Kistendji à gauche, destiné aux premiers magazins sur la mer noire, Silistria à droite, étaient encore au pouvoir de l'ennemi, et toutes ces places exigeaient, pour pouvoir avancer avec sûreté, des corps d'observations qui auraient par trop réduit l'armée d'invasion. — Braïlow tenait toujours, et occupait tout un corps d'armée qui était indispensable pour continuer les opérations."

Il devient donc nécessaire de jetter un coup d'oeil sur les siéges entrepris par les Russes, puisqu'ils com-

mençaient à influencer leurs projets: celui de Braïlow, comme nous venons de le voir immédiatement, ceux d'Anapa et de Poti, sur la rive orientale de la mer noire médiatement, puisqu'on ne pouvait disposer de la flotte pour inquiéter Varna du côté de la mer qu'après la prise de ces places.

La guerre de siége n'est en général pas le fort des orientaux et des peuples du Nord. Les plaines de la Sarmatie et de la Scythie, presque sans établissemens fixes, étaient peu aptes à développer un art qui devait nécessairement prospérer dans les pays du Sud et de l'Occident de l'Europe, où l'existence du civisme et de la civilisation avaient amené des guerres civiles et par-cela même un exercice forcé d'attaque et de défense de villes fortifiées. En général les peuples du Nord paraissent rechercher de préférence le champ de bataille, et y être plus aptes à une guerre ouverte qu'à celle de chicane. (XIV).

Aussi voyons nous, dès le tems de Charles XII et de Pierre le grand, ces peuples se servir presque toujours d'étrangers pour diriger les siéges qu'ils avaient à entreprendre. Les Hollandais et les Piémontais passèrent longtems auprès des armées russes pour des ingénieurs nés, les Français partout et à juste titre, puisque l'école de Vauban, traversant plusieurs générations est encore le grand modèle. Qu'on étudie une attaque faite dans l'esprit de ce grand homme jusqu'aux derniers tems, en Espagne, dans les Pays-bas ou en Morée, et l'on y reconnaîtra une main sûre qui sait arriver à son but en peu de traits, tandis que des formes

diffuses, compliquées et sans caractère prononcé, suites des influences et des difficultés du moment, ne montrent nulle-part un plan fixe poursuivi avec assurance.

Mais il faut convenir, sans doute, que l'école française a quelques fois aussi fourni à nos armées du Nord de faux frères. Le talent et la fidélité des ingénieurs de Charles XII. sont fort suspects, et c'est eux peut-être qui ont amené la fin tragique de cet Alexandre du Nord. Il nous est impossible ici de ne pas rappeler encore, comme un pendant assez plaisant, cet ingénieur que Potemkin fit venir pour son siége d'Oczakow, et dont le prince de Ligne nous dépeint si bien les débuts dans sa lettre d'Elisabeth-Gorod, Mai 1788. „Monsieur de la Fayette," y est il dit, „m'a envoyé un soit disant ingénieur français, nommé „Marolle, pour commander le siége. J'entre avec lui „dans la tente du prince; avant que je le lui aie pré„senté, et tout près de lui, l'ingénieur me crie: Où „est le général? — Le voici, lui dis je. Il le prend „par la main et lui dit: bon jour, général. Eh bien „qu'est ce? Vous voulez avoir Oczakow. Apparement, „lui dit le prince. — Eh bien, dit mon original, nous „vous aurons cela. Avez vous ici Vauban, et Coehorn? „Je voudrais aussi un peu de St. Remy, et me remettre „à tout cela, que j'ai un peu oublié, ou même que je „n'ai pas trop su: car dans le fond je ne suis qu'in„génieur des ponts et chaussées. — Le prince toujours „bon et aimable, quand il en a le tems, se mit à rire, „et lui dit. Reposez vous de votre voyage; ne vous

„tuez pas à lire; je vous ferai porter à manger dans „votre tente." (XV).

Du reste, nous avons déjà eu l'occasion de faire observer que l'art des siéges étant la partie de l'art militaire qui repose sur la base la plus solide, il est de toutes, la seule qu'on puisse étudier et apprendre en tems de paix. Peut-être cependant faut-il un développement de mathématique pratique, pour s'y perfectionner, et pouvoir en diriger l'exécution, développement pour lequel la France a surpassé tous les peuples de l'Europe, qui attendent encore qu'un nouvel Anacharsis leur en fasse part.

Le siége d'Anapa surtout, entrepris vers la fin de Mai, où nous croions reconnaître une main sûre, tirant ses lignes d'après les règles de l'art, peut servir de preuve qu'on rencontre partout des hommes de génie. Mais il nous faut revenir au siége de Braïlow, pour reprendre le fil de notre récit.

De toutes les places que les Turcs possedaient encore, sur la rive gauche du Danube, Braïlow était la principale, il fallait l'avoir pour être maître de la navigation sur le fleuve, pouvoir s'emparer des autres points importans, et s'assurer la conquête des pays envahis.

La planche (V) nous montre la position de cette place. Elle se trouve sur le plateau de la rive gauche du fleuve élevé de 60 à 80 pieds au dessus de la surface moyenne des eaux. En amont le fleuve touche aux remparts, en aval la rive haute s'éloigne et fait place à une prairie assez large; un retranchement

isolé (*B*) s'y trouve placé de manière à protéger par des feux rasans le bas fond et les revers de la gorge que ferme une ligne en terre presque droite. Le Danube se partage au dessus de Braïlow en deux bras dont celui qui passe devant la place, n'a qu'à peu près 400 pas de largeur et *B* le défent bien; l'autre bras plus large passe devant la petite forteresse de Matjin à environ un mille de distance de Braïlow. La flottille turque entretenait la communication entre ces deux places.

Le rempart de Braïlow de trente pieds de hauteur, offre neuf bastions bien terrassés entourés d'un fossé revêtu; il n'y a point de dehors, mais les glacis d'un chemin couvert étroit, abritent l'escarpe contre la possibilité d'y faire brèche de loin. La citadelle est située sur la haute rive et domine tout l'intérieur de la place, qui du reste n'offre point d'abris contre les bombes; on sait que les Turcs les remplacent par des baraques derrière les courtines du rempart et des excavations rétrécies vers le haut, en forme de bouteille, qui leurs servent à placer leurs munitions et leurs approvisionnemens toujours en profusion dans leurs places. Quant à l'intérieur de la ville, elle ressemble, comme toutes celles des Turcs, à la description que Montesquieu a fait de l'ancienne Rome: il ne faut point s'attendre à y trouver des rues, mais bien des chemins pour faire rentrer le bétail et d'autre butin. Les maisons, en bois, en osier, ou en terre glaise, petites pour la pluspart, se trouvent tantôt serrées les unes contre les autres, tantôt éparses ça et là, dans



des jardins. Des madriers ou des routes en solive remplacent le pavé. Mais ce qui fait la force de Braïlow, c'est sa population, qu'on porte à 30000 habitans dont 10000 en état et en usage de porter les armes.

Les premiers troupes russes du 7me corps parurent devant la place, le 11 Mai, et s'emparèrent à la suite d'un engagement peu important, du faubourg brûlé, à l'Ouest de la ville. Ce ne fut que le 1 que le parc arriva, et l'on consacra ce tems aux reconnaissances et aux préparatifs nécessaires. Pour détourner l'attention de l'ennemi, on commença par construire en aval, sur un point élevé de la rive, la redoute Nr. 1, et à y établir les deux batteries Nr. 2 et 3 armées chacune de 6 pièces de gros calibre. On se proposait par là d'éloigner en premier lieu la flotille turque, en enfilant le bras du Danube qui vient de Matjin, et de contrebattre en second les feux de l'ouvrage *B* au bas des hauteurs, et qui en offrait trois étages du côté de la campagne. S'étant cependant aperçu du peu d'effet de ces batteries, à cause de la distance de près de trois mille pas, où elles se trouvaient, on se décida à en établir d'autres, Nr. 4 et 5 un peu plus près, et à abandonner les premières.

On démasqua l'attaque principale dans la nuit du 24, en établissant la batterie No. 6. armée de 2 pièces de gros calibre, sur les ruines du faubourg brûlé. Ce fut sous sa protection qu'on ouvrit, dans la nuit du 25 au 26, la tranchée par une première parallèle, l'aile droite à six cents pas, l'aile gauche à ne

cents de la contrescarpe, et par deux communications en arrière. Les couverts du terrain avaient suffi jusque là, pour arriver à la batterie. On construisit, dans la même nuit, la batterie de mortiers No. 10, pour appuyer l'aile gauche. Le terrain avait dicté la forme irrégulière de ces lignes, et on appela, pour satisfaire à la règle, l'aile plus rapprochée de la place, la seconde paralèlle. Un travail de plusieurs jours amena à la troisième; tandis que la flottille russe qui avait coopéré au passage de l'armé, le 12 Mai, à Satunowo, arrivait devant la place. Elle était composée de 18 bâtimens et commandée par le vice-amiral Zawadowski; la flottille turque comptait 32 chaloupes canonnières, et barrait le bras (*D*) qui vient de Matjin. L'attaque eut lieu à minuit, dans la nuit du 26 au 27 Mai. Le vice-amiral russe s'approcha, malgré un vent défavorable, et sans répondre au feu du canon de l'ennemi, jusque tout près de lui, et ouvrit son feu à mitraille tout d'un coup et de toutes ses pièces. La marine turque ne put y résister, et perdit 13 chaloupes dont les Russes s'emparèrent, sans compter celles qui furent coulées; le restant alla se refugier à Matjin et à Silistria, où les Turcs avaient encore une flotte considérable.

Les musulmans ne troublèrent que peu les travaux du siége qui ne marchaient que de nuit, à cause de la chaleur du jour: mais ils entretenaient de grands feux sur leur rempart, pour éclairer la campagne, et tiraient même avec du canon contre les individus qu'ils appercevaient hors de la tranchée. Leurs

feux courbes sur la seconde parallèle partant de derrière les courtines, etaient bien dirigés, aussi occasionnaient ils par jour une perte de 10 à 15 hommes. Il parait qu'on connaissait trop peu le tracé de la place pour pouvoir faire un plan d'attaque bien lié; car n'ayant découvert que plus tard un bastion sur le front d'attaque — celui de gauche — on fut obligé d'établir contre lui une nouvelle batterie pour éteindre son feu de plein fouet. Le ricochet fut peu employé dans se siége, parcequ'on avait pris les bastions pour des tourelles, comme le rapportaient les anciennes données, et le montraient de vieux plans. En général, le ricochet est incertain contre des lignes courtes, mais on peut l'employer souvent avec avantage contre les courtines des forteresses turques. (XVI.) Cinq batteries de plein fouet, No. 6. 7. 12. 13 et 15, dont cette dernière sur la crête du glacis, et deux batteries de mortiers No. 10 et 14 furent seules employées dans ce siége car ne voyant que le terrassement du rempart, on n'entreprit pas d'y faire brèche et on préféra avec raison d'attacher le mineur.

Outre leurs feux de mortiers, les Turcs se défendaient par un feu de mousquetteries meurtrier, et se servaient surtout d'une espèce de long fusil de rempart qui gênait beaucoup les assiégeans. Leurs sorties plus fréquentes contre la troisième parallèle et faites avec 50 jusque cent hommes, avaient toujours lieu à peu près à la même heure, vers la pointe du jour; mais n'ayant point de but bien fixé, elles n'ont presque eu aucuns résultats. On y remarquait cepen-

dant des enragés qui, d'une témérité sans pareille, s'élançaient dans les lignes un poignard entre les dents et un pistolet à chaque main.

Le 13me jour, après l'ouverture de la tranchée, c. a. d. l. 7 Juin, on attacha le mineur, et le 15, les mines marquées au plan Fig. 2. se trouvèrent prêtes. Prévenus par les prisonniers qu'on minait, les Turcs creusèrent dans leur fossé, devant les faces des bastions, une cunette de huit à dix pieds de profondeur, croyant ainsi s'abriter suffisamment. Mais les mineurs russes surent esquiver adroitement cet obstacle et continuer leur travail sans être découverts. Les ingénieurs turcs ne savaient point employer des écoutes à partir du chemin couvert ou de la contrescarpe; ils tremblaient au contraire de se voir sauter une belle nuit avec tous les remparts et toute la ville d'un seul coup. (XVII.) On devait mettre le feu aux poudres, le 15 Juin, et livrer l'assaut de suite, aussi les troupes qui y étaient destinées se rendirent-elles à la tranchée de bon matin. Il parait qu'on voulait monter à la brêche au point du jour, vu qu'on était convenu que trois fusées serviraient de signal, et qu'à la troisième la mine sauterait et les troupes s'ebranleraient. Cependant on doit supposer qu'il y eut quelque retard accidentel, car le signal et l'assaut n'eurent lieu qu'à 9 heures du matin. Le globe *H* et les fourneaux *M* et *K* firent leur effet, mais *J* et *L* ne jouèrent pas. On assure que le feu fut mis au globe par inadvertance au départ de la seconde fusée, et que l'officier qui était chargé des mines *L* et *J* ayant été blessé

par là, le feu n'y fut pas mis. Le globe avait formé une descente praticable et une brèche d'environ 40 pas de large au rempart. Les colonnes s'élancèrent au milieu de la fumée, mais enfonçant dans les terres éboulées de la mine, il y eut un peu de confusion, et une grande partie des assaillans ne trouva pas la brèche, derrière laquelle 7000 Turcs étaient prêts à les bien recevoir. L'assaut fut donc repoussé, et les Russes y perdirent d'après leur propre aveu 3000 hommes, y compris les généraux Wolff et Timrod ainsi qu'une quantité de braves officiers qui furent des premiers sur la brèche. Les Russes avaient escaladé les embrasures, et dûrent leur grande perte à la bravoure et à l'opiniâtreté des troupes, ainsi qu'à la circonstance malheureuse, que les Turcs avaient réussi à se réserver quelques pièces de petit calibre sur le flanc du bastion voisin. La relation que nous avons sous les yeux, ne donne pas tous les détails nécessaires pour rendre cet événement instructif. Mais quand on à assisté comme acteur à une pareille entreprise, on sait qu'on se trouvé souvent enferré malgré soi, et il est facile de s'expliquer comment la chose a eu lieu ici. Quelques centaines d'hommes avec des chefs qu'ils aiment et estiment à leur tête, ont atteint le sommet de la brèche, ceux qui doivent les appuyer gravissent avec peine l'escarpement. Ils sont en désavantage, mais ils ne veulent point céder le terrain qu'ils ont conquis. Il est impossible d'abandonner ces braves, on les fait suivre par de nouvelles troupes, et enfin petit à petit tout jusqu'à la dernière réserve

se trouve engagé, et toujours il n'y a qu'une tête de colonne exposée à un feu écrasant et à des flots d'ennemis assaillants de toutes parts. Soldat et officier tout est animé à faire les derniers efforts par la présence et l'exemple du grand duc qui dirige l'opération lui même, et personne ne veut être le premier à dire qu'il faut renoncer à l'entreprise, quoiqu'il n'y aie plus à en douter, puisqu'un assaut ne réussit guère que du premier élan.

Le siége de Braïlow nous offre différents faits qui peuvent servir à reconnaître le caractère turc. La réponse du commandant Soliman à la première sommation: „quand le rempart sera détruit, nous en ferons un second, vivant, de nos corps," rappele celle p. 135 du pacha de Gioursjof. Il est impossible aussi de ne pas parler d'un petit héros turc de 12 ans qui, pris sur la brèche, où son frère de deux ans plus jeune venait de périr, fut amené devant le grand duc Michel et qui, à la demande, s'il ne plaignait pas la perte de son frère, répondit: „pourquoi le plaindre, n'est il pas mort sur la brèche?" Mais on doit croire que cet enfant était passé par quelque école européenne, et que sa manière de penser ne peut pas nous servir de mesure pour les Turcs en général. Le mépris fanatique de la mort qui leur est particulier, se prononce d'une autre manière, et parait en partie fondé sur la perspective qu'ils ont de gagner le fameux paradis de Mahomet, ce qui n'empêche cependant pas l'Osmanlis de se démener, quand il s'agit de conserver celui d'ici bas. Aussi trouvons-nous

très croyable que cinq mille Turcs armés se sont rassemblés de leur propre mouvement derrière la brèche de Braïlow, pour la défendre. C'est la suite d'un instinct naturel guerrier et d'un intérêt personel bien senti, et que nous n'obtiendrions dans nos états chrétiens que par une civilisation achevée. Là, où elle n'est qu'ébauchée, et où il n'y a point d'élan moral, le civisme dégénère en égoisme, et la première bombe ébranle des institutions qui ne peuvent avoir de vie et prendre racine que par un esprit militaire et l'amour de la patrie.

On fut plus heureux, quant aux mines, le 16 Juin, ainsi un jour après le malheureux assaut. Les fourneaux *L* renversèrent la contrescarpe, et le globe *J* forma un grand entonnoir, et prépara la brèche, s'il ne la fit pas. Soliman pacha offrit le lendemain de rendre la place, aux conditions que la garnison en sortirait avec armes et bagages, pour aller librement à Silistria, ce qu'on lui accorda, et ensuite de quoi les Russes prirent possession de Braïlow, le 17 Juin.

Les Turcs n'ayant aucun espoir d'avoir du secours, et la place devant nécessairement tomber entre les mains des assiégeans sous peu, il eut été sans doute à désirer qu'on fasse prisonnière une garnison qui allait former à Silistria le détachement le plus courageux et le plus acharné. Mais il ne faut pas oublier, que le tems était d'une grande importance pour les Russes, que l'Ottoman défend ses armes, comme tout ce qu'il possède, avec plus d'opiniâtreté que les autres nations, et qu'il se bat avec tout le devouement

ment

ment que donne le désespoir plutôt que de se rendre prisonnier. La défensé de Soliman lui fait le plus grand honneur, d'après notre manière de voir. Quand dans le derniers momens, il n'y a plus de probabilité de tenir, et qu'une plus longue résistance serait sans résultats, il devient important, si l'on est autorisé à péser les vrais intérêts du souverain et de la patrie, de conserver la garnison intacte et libre de rentrer de suite aux rangs des combattans. Mais, d'après l'usage des musulmans, Soliman paya la capitulation de sa tête, et le stoique vizir dit en vrai Romain. „Que Soliman avait bien fait, mais qu'il n'aurait pas du survivre à la chute de Braïlow." — D'un autre côté pourtant il faut observer qu'une mort prématurée par le poignard ou le glaive de la justice turque, n'est pas pour eux ce qu'elle serait chez nous. C'est à leurs yeux la seule mort digne d'un grand dignitaire, ou d'un général d'armée pour terminer sa carrière d'une manière convenable. Les lieutenants chrétiens de la Porte ottomane ont même adopté cette idée. On se rappele encore d'un certain prince grec, Hospodar de la Valachie, qui eut la gloire d'atteindre cet honneur suprême pour sa tête, et dont la veuve répondit à un étranger bienveillant, qui plaignait le genre de mort sinistre de son mari: „Eh, vouliez vous que mon mari meure dans son lit comme un malheureux?" — Mais, comme il n'y a point de règle sans exception, cette dernière guerre nous a offert des chefs turcs qui, peu tentés de chausser le cothurne tragique ont préféré quitter la scène d'une manière plus commode.

„Kistendji, Hirsova, Matjin et Tultja suivirent en peu de tems l'exemple de Braïlow. La conduite de l'aga qui commandait dans la première de ces places, est surtout digne de remarque. Il répondit à la première sommation du général de Rudiger poliment et sans rotomontades, mais avec une dignité et une fermeté qui devaient faire perdre l'espérance de voir la place se rendre de sitôt. Trente pièces dirigées contre elle, le lendemain, et la menace de la brave infanterie de la 10me division, qu'on avait peine à retenir de monter à l'assaut, firent cependant bientôt changer d'opinion à l'aga, et passer les clefs de la place qui lui étaient confiées entre les mains du général russe. Mais, pour l'honneur du commandant, on assure: que la garnison, composée presque toute d'anciens janissaires, l'a forcé à cette démarche, ce que confirme la circonstance, qu'arrivés à Sjoumla on décapita des centaines de ces derniers, tandis qu'on ne lui fit rien."

„Il fallut quelque tems avant que le 7me corps puisse rejoindre de Braïlow, et ce ne fut que le 10 Juillet que le quartier général de l'empereur se mit en marche de Karassou, où on l'avait transféré pendant ce tems, pour s'avancer sur Bazardjik. On y dirigea deux avant-gardes par deux routes différentes, l'une de droite, commandée par le général Akinfief et composée de quatre escadrons de hussards, trois escadrons de hulans, quatre bataillons et cent Cosaques, l'autre de gauche, commandée par le lieutenant-général Rudiger et formée par douze escadrons de hussards

quatre bataillons, et deux cents Cosaques. L'adjudant-général Benkendorf II. prit avec quatre bataillons, quelques hulans et Cosaques, la route de Kousgoun dans la direction de Silistria; le prince Madatof le suivait de Hirsova avec un petit détachement, et le général Ouschakof escortait avec le corps de blocus de Tultja la garnison de cette place qui se rendait à Varna avec armes et bagage et liberté entière. La première division de chasseurs à cheval avait rejoint le troisième corps dont, en revanche, s'était détachée la première division de dragons pour passer en Valachie. Le septième corps n'atteignit l'armée qu'à Bazardjik."

„Tous les renseignemens s'étaient d'abord accordés à dire que Silistria, Varna et Sjoumla n'étaient que faiblement occupés. Sjoumla, ce fameux boulevard du Balcan, ne saurait être défendu, vu sa grandeur, par peu de troupes, et une prompte invasion dès le commencement de la saison aurait pu en rendre maître. Maintenant au contraire, que par les circonstances une pareille expédition devenait impossible, comme nous l'avons vu, les Turcs avaient gagné le tems nécessaire pour faire, comme à l'ordinaire, de Sjoumla le rendez-vous de leur forces, et l'on savait déjà que le *Seraskier* Hussein Pacha y était arrivé avec vingt deux mille hommes, et que quelque cavalerie, — comme nous le verrons, huit mille hommes sous les ordres du fameux Karadjeinem (c. a. d. enfer noir) — s'avançait au devant de l'armée russe de Kosloudji sur Bazardjik."

„De puissans motifs s'opposaient donc à marcher

sur Varna, comme on doit croire que c'était le plan primitif. Il pouvait y avoir du danger à laisser sans précautions une armée ennemie, et deux forteresses, comm Roustjouk et Silistria, sur son flanc droit, et il devenai urgent de marcher vers le point où se trouvaient le forces principales de l'ennemi. On fit même de graves réflexions sur le choix de la route à prendre, pou la marche sur Sjoumla, comme il faut le conclure d ce qui suit."

„Le général Roth avait reçu l'ordre de faire sur Dombowitza tous les préparatifs nécessaires pour jeter un pont près de Tourtoukoi entre Roustjouk e Silistria, et d'y passer le Danube, et comme un corp turc y avait déjà pris position, la grande armée e prenant la direction de Silistria et de Tourtoukoi, aurait pu favoriser l'entreprise de ce général. Mais comme on craignit de s'éloigner trop par là de ses subsistances, l'on se décida à diriger le général Roth ave le 16me d'infanterie, la quatrième division de hulans et deux régimens de Cosaques par Hirsowa, — où il eu ordre de passer le Danube sur des embarcations, — par Czernowoda. Il laissa, partie dans la petite Valachie, partie devant Gioursjof, le dix-septième d'infanterie, la quatrième division de dragons et quatre régimens de Cosaques."

„Cependant l'avantgarde du général Akinfief s'était déja trouvé engagée à Bazardjik. L'ennemi l'occupait, l'avait abandonné tout à coup, et le général Akinfief crut alors devoir s'y porter, sans attendre le détachement du général de Rudiger qui arrivait par M

gali. A peine eut-on atteint les hauteurs à droite de la ville, qu'on découvrit l'ennemi derrière elle, fort d'environ six mille hommes, et celui-ci ne perdit pas un instant pour repousser les faibles avant-postes russes et reprendre la ville."

„Le colonel Read, aide de camp de l'empereur, envoyé auprès du général Akinfïef, se laissa entraîner par son courage à une entreprise par trop hardie. A la tête de deux escadrons des hulans du Bug, il se précipita sur l'ennemi et fut naturellement culbuté, par la grande supériorité du nombre. Il fallut faire charger deux escadrons des hussards d'Alexandre pour le dégager, mais ils furent à leur tour repoussés, et une pièce d'artillerie à cheval se trouva même fortement compromise. Comme cependant la brigade de chasseurs à pied de la 10me division avait en ce moment atteint le sommet de la hauteur, elle rétablit le combat, et fit éprouver à l'ennemi une perte assez considérable. Mais il est digne de remarque que la cavalerie turque s'élança avec fureur sur la batterie d'artillerie à pied, qui se trouvait entre les carrés de chasseurs et qu'un nègre se mit à cheval sur la pièce, pour s'assurer de sa prise, et s'y fit tuer d'un coup de bayonette. L'ennemi crut devoir se soustraire par une fuite précipitée sur Kosloudji à la grêle de mitraille dont les Russes l'écrasaient, et on trouva plus tard 200 Turcs étendus morts sur la route. Les Russes ne portèrent leur perte dans cette échauffourée qu'à environ quarante hommes, et nous n'en avons parlé si en détail, que parce qu'étant le premier engagement en rase campagne, il nous

instruit en quelque façon sur les méthodes employées de part et d'autre."

„Il était de nature à inspirer de la confiance à l'infanterie russe, mais on ne saurait nier en revanche, que malgré qu'il ne fut que fort insignifiant il fit un mauvais effet sur l'esprit de la cavalerie, et fut cause surtout que toute l'avantgarde turque n'a pas été détruite en punition de l'inconsidération avec laquelle elle s'était avanturée. C'était une grande perte vu que sans contredit, cela eut mis un frein à l'insolence de la cavalerie ennemie pour toute la campagne. La chose était facile, si au lieu du simple détachement du général Akinfïef, le lieutenant-général Rudiger eut osé attaquer l'ennemi avec toute la cavalerie, qui se trouvait alors à l'armée, à savoir trente cinq escadrons et environ mille Cosaques."

„On observa pour la première fois ici un ordre remarquable dans les mouvemens de la cavalerie turque. Elle se ploya en masse, se déploya, combattit éparpillée et en essaim, mais se rassembla promptement et il était facile de s'appercevoir que ce n'était pas une fougue guerrière qui la dirigeait, mais bien la volonté de ses chefs."

„L'armée fut obligée de faire, halte! pour quelque tems à Bazardjik, pour y attendre l'arrivée des détachemens du général Benkendorf II. et du prince Madatof, ainsi que celle du septième corps."

„Pendant ce tems, le lieutenant-général Rudiger marchait avec l'avantgarde, composée de seize escadrons de hussards, quelques Cosaques et huit bata

lons de la 10me division sur Kosloudji, et l'adjudant général comte Souchteln, avec quatre bataillons de la même division et quatre escadrons des hussards du Boug, enfin quelques Cosaques sur Varna. Le général Roth se portait sur Silistria qu'il devait cerner, avec treize bataillons, seize escadrons et deux régimens de Cosaques. Une brigade des hulans du Boug escortait la garnison de Braïlow à Silistria; six bataillons de la septième division étaient employés sur les derrières aux étapes; deux bataillons de la dix-neuvième se trouvaient sur la flottille du Danube, et quatre bataillons de la septième venaient de contribuer avec gloire sous les ordres du prince Mentjikof à la prise d'Anapa, sur la côte asiatique du Pont Euxin. Le général Ouschakof suivait, comme nous l'avons vu, à la tête de quatre bataillons, cinq escadrons des hulans du Boug et quelques Cosaques par Kustendji sur Varna, de sorte que la grande armée autour de Bazardjik se réduisit à quarante huit bataillons, seize escadrons de chasseurs à cheval, trois escadrons des hulans du Boug et quelques Cosaques."

„A son arrivée, le lieutenant-général Rudiger trouva Kosloudji abandonné, et l'ennemi, à quelques verstes de là, en position sur la route de Jeni-bazar, ayant le dos tourné à Sjoumla. Une reconnaissance de deux escadrons y rencontra 8000 hommes de cavalerie avec cinq pièces de canon, et fut cette fois plus maltraitée encore qu'à Bazardjik. Le lieutenant-général obligé de se porter au secours de ces escadrons que l'ennemi poursuivait, se trouva englobé et fut lestement

ramené quelques verstes, jusqu'au régiment de hussards d'Achtir, qui avait pris position avec une batterie d'artillerie à cheval. L'aspect de ce régiment arrêta l'ennemi qui rebroussa sur le champ, pour se retirer jusque derrière Jeni-bazar. On remarqua en général chez l'ennemi autant de hardiesse que de prudence, et il n'y a point à douter que tous ces combats de détail sans but prononcé, se trouvaient en contradiction avec les grands coups auxquels on avait droit de s'attendre. Aussi les Turcs qui n'en connaissaient point les motifs, ont-ils pu avoir peine à comprendre comment les ressources immenses de la Russie ne lui avaient fourni qu'une division de hussards pour avantgarde de son armée."

„D'un autre côté, ce n'est point manque d'un courage bien connu et de constance dans les revers si insensiblement, après toutes ces expériences désagréables, la confiance de cette excellente division de hussards diminua proportion gardée avec la force de ses chevaux: car il faut dire qu'en outre, elle était montée sur de grands chevaux de luxe, qui ne répondaient en aucune manière au service de la cavalerie légère mesure qui datant de plus loin, avait eu l'improbation de sa Majesté l'empereur, mais qu'elle ne pouvait plus changer. — Si de plus nous trouvons ici toujours 3[illegible] hommes engagés contre 3000, et avoir le dessous, on n'y verra rien que de très naturel, et rien de déshonorant. Les reproches qu'on se croirait en droit d'adresser aux chefs, seraient injustes, puisqu'ils agissaient

d'après des instructions que d'autre part les circonstances excusent suffisamment."

„La grand-armée opéra enfin, le 16 Juillet, sa jonction avec le lieutenant-général Rudiger à Kosloudji, et continua de là son mouvement sur Jeni-bazar que l'ennemi abandonna après un léger engagement."

„L'adjudant-général Benkendorf II. dirigé avec 4 bataillons de la 10me division, 3 escadrons de hulans du Boug et quelques Cosaques de Kosloudji sur Pravodi, devait assurer la marche de l'armée sur Sjoumla vers la gauche. Il s'empara de ce poste, et son avant garde, commandée par le colonel Baron Dellingshausen, aide-de-camp de l'empereur, dispersa l'escorte d'un transport ennemi, qu'il atteignit sur la route d'Aïdos."

„L'aide-camp général comte Souchteln, s'était avancé sans hésiter jusque sous les murs de Varna, mais y ayant trouvé une forte garnison, celle-ci fit une vigoureuse sortie. L'engagement qui eut lieu fut sanglant, puisque les Russes y perdirent presque 300 hommes. Le comte Souchteln vit en même tems entrer dans la place un renfort de quelques milliers d'hommes par la route de Bourgas, ce qui portait la garnison à 10 ou 15,000 hommes, et l'engagea, ne pouvant rien entreprendre contre des forces aussi supérieures, à se mettre en position à distance convenable."

„L'empereur s'avança sur Sjoumla, le 20 Juillet, à la tête de son armée quil avait mise en deux colonnes. Celle de droite était composée du 3me corps sous les ordres du général Rudsewitsch, quant à celle

de gauche, le 7me corps, commandé par le général Woinof, elle était conduite, comme la plus importante, par le comte Diebitsch chef d'état, major-général de sa Majesté. On rencontra la cavalerie turque que nous avons signalée, mais avec un renfort d'environ 4 bataillons d'infanterie régulière (au complet 800 hommes chacun) et de 18 canons en position assez serrée sur la hauteur entre Kisjla (Kischla) et Boulanluk, c'est à dire sur le rideau le plus rapproché de Sjoumla, dans la direction de la route de Jeni-Bazar. L'empereur donna ordre au 3me corps de se former en face de l'ennemi, et cela en plusieurs brigades dont chacune avait l'ordre de bataille suivant: deux carrées de bataillons en première ligne, entre deux leur batterie (12 canons); deux pareils carrés en seconde ligne, débordant à droite et à gauche d'environ 100 pas. Vingt huit escadrons et environ 1000 Cosaques, avec 24 pièces de canon d'artillerie légère, formaient l'aile droite, et l'empereur s'était outre cela réservé 48 pièces de cette même artillerie pour en disposer à volonté. Pendant qu'on prenait position, le 7me corps avec 4 escadrons de hussards d'Orange, et 4 pièces d'artillerie légère franchissait le ruisseau, qui passe à Boulanluk sur la gauche du 3me corps pour gagner le flanc de l'ennemi. — Au moment où la tête déboucha sur le plateau, où celui-ci se trouvait, elle fut assaillie par un essaim de cavalerie qui rebroussa cependant sur le champ devant le feu de la première batterie. En revanche, les hussards d'Orange qui poursuivirent les Turcs, essuyèrent

le feu de 18 pièces que l'ennemi démasqua tout à coup. Ce feu était vif et bien nourri, mais au grand étonnement de tout le monde il fut presque sans effet, et ne coûta en tout que sept hommes; malheureusement il se trouvait parmi eux le colonel Read, aide-de-camp de l'empereur qui fut généralement regretté. De loin et ne connaissant point le terrain, on dut presque supposer qu'on venait de rencontrer l'un des ouvrages avancés du camp retranché. — Avant ce mouvement, les Turcs avaient de leur côté franchi le ruisseau à l'aile droite du 3me corps, et s'étaient engagés avec les Cosaques. Le comte Orloff se porta au devant d'eux avec la division de chasseurs à cheval, mais ne put pas atteindre l'ennemi qui se reploya aussitôt, et il fut contraint de se contenter d'une canonnade à laquelle on riposta de l'autre rive."

„On intentait une attaque avec toute la cavalerie, après que les mouvemens du 7me et du 3me corps seraient exécutés, mais l'ennemi ne l'attendit pas. A peine les colonnes du général Rudsewitsch eurent-elles pris pied de l'autre côté du ruisseau, que les Turcs se retirèrent en toute hâte, mais en bon ordre, dans leur camp retranché. Le 3me corps prit alors position sur la hauteur devant Maïak et Boulanluk, et le 7me sur celles à droite de Kassaplar."

„Le contrefort au côté oriental duquel s'appuie la place forte de Sjoumla, forme une chaine de montagnes separée des autres Balcans par la vallée d'Eski-stamboul et Dïoumaïa (Djumaja). Elle a la forme d'un fer-à-cheval, dans le rentrant duquel se trouve la

ville qui réunit dans la vallée les deux saillants de la montagne. Le plateau supérieur offre de tous les côtés des escarpemens roides et presque partout inexpugnables; les chemins qui y menent sont donc très rares. A l'Est, c'est à dire du côté de la ville, les chemins de Kioetej (Kiötesch), de Dïoumaïa et de Rasgrad en descendent, et on les dit praticables pour du canon. La route qui conduit de Sjoumla à Silistria, ne fait que raser le pied des montagnes de l'Est et va du village de Strasja (Strascha) à Seklïouk (Sekljuk). Au Nord on ne connait que les défilés de Gradejti (Gradeschti) et Dourmoujkioi (Durmuschkioi) qui menent dans des ravins sur la montagne dite aux grottes, mais on doit y supposer quelques autres montées, qui cependant ne peuvent être que de peu d'importance. A l'Ouest les routes par Ortakioi et Norossil sur Bouler et Dïoumaïa, ainsi que les ravins de Kioetej et Troussi sont des chemins praticables. Mais au Sud on ne remarque au contraire que les ravins escarpés de Czingelkioi qui paraissent offrir à d'entreprenans piétons un moyen de gravir la montagne."

„La grande route de Constantinople passe, comme celle de Silistria, de ce côté au pied de la montagne de Sjoumla, traverse le village Czingelkioi, et tourne de là par Moraj (Morasch), Smïaedowo etc. sur Czalikawak. Les alentours de ce plateau du côté de Jenibazar et de Bazardjik c. a. d. à l'Est, sont en grande partie découverts, on n'y rencontre que çà et là de petits buissons, et le terrain sans être parfaitement uni, n'offre aucun escarpement, mais des plaines con-

tigues. Au Sudest, dans la direction de Pravody, le terrain s'éleve insensiblement jusqu'à une chaine de montagnes également considérable, qui est le commencement de celle qui endeça du Kamtjik s'étend jusqu'à Varna. Au Sud depuis les escarpemens du plateau de Sjoumla et le côté Ouest de la chaine de montagne dont il vient d'être question, tout est presque entièrement découvert jusqu'au village de Morasj. A gauche et derrière la chaine de montagnes, les rives du Kamtjik et toutes les vallées d'Eskistamboul et Dïoumaïa, sont au contraire couvertes d'épais buissons et en partie de hautes forêts, que traversent cependant plusieurs chemins plus ou moins praticables. Tout le pays au Nord du plateau, dans la direction de Tourtoukoi et de Silistria, est également entrecoupé et boisé."

„Il ne manque point d'eau courante dans ces parages, mais il s'y trouve peu de prairies et de bonne herbe. Il n'y a point abondance de terres ensemencées, cependant elles n'y sont pas tout à fait rares."

„La ville de Sjoumla a un rempart et un fossé, qui du côté de la montagne, se trouvent à mi-côte. Le camp retranché forme un système de fortifications à part, sur les parties du plateau les plus raprochées de la ville, à laquelle il est rattaché par deux tranchées en biais le long de l'escarpement." — (On voit par là que les Turcs l'ont agrandi et perfectionné en y faisant rentrer les hauteurs avoisinantes et surtout la montagne dite aux grottes, que le général Kaminski avait déjà occupée dans la campagne 1810). —

„Il n'a pas été possible de reconnaitre pendant cette campagne les retranchemens sur les hauteurs; il n'y a pas non plus eu moyen de se convaincre, si plus de ravins encore découpent le plateau, ce qui cependant est vraisemblable. Dans le moment, où l'armée russe s'approcha de la ville, il n'y avait aucun ouvrage avancé dans la direction de Jeni-bazar; on n'y trouva devant la place que l'ancienne redoute qu'on appelait du tems de Kaminski, l'Ibrahim-Nazir et qui est sur la route de Constantinople. Outre cela, les Turcs avaient établi sur la même route, près de Czingelkioi deux redoutes pour défendre les ravins dont nous avons parlé, et ils y travaillaient encore le 21 et le 22 Juillet. Comme on supposait, mais sans raison, que le pacha de Matsjin y commandait, le corps de blocus nomma cette avancée, la redoute de Matsjin."

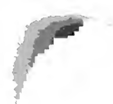
„D'après les renseignemens les mieux constatés Hussein-pacha se trouvait à Sjoumla avec quarante mille hommes. On prétendait qu'il y avait parmi eux 12 régimens (à 800 hommes par bataillon) d'infanterie et trois à quatre mille hommes de cavalerie réglée avec 30 pièces de canon de campagne."

„L'idée d'une attaque brusquée s'évanouit à l'aspect du camp imposant de l'ennemi; mais celle d'un blocus parut plus convenable. Une entreprise pareille contre un ennemi presque supérieur en nombre, est à la vérité extraordinaire, mais elle n'est pas sans exemple, et elle a même réussi, quand le terrain s'y prêtait, ce qui est en quelque sorte le cas à Sjoumla. On pouvait s'y prendre de deux manières différentes: la

première en se plaçant hors de portée tout autour de l'ennemi sans s'éparpiller, et en concentrant des forces considérables sur les points importans afin d'être libre de ses mouvemens; la seconde consistait à s'emparer promptement des principaux points de la position ennemie, pour le cerner de près à quelques endroits décisifs en se contentant de l'observer sur les autres. Cette dernière mesure, quoique toujours hazardeuse, pouvait réussir les premiers jours de l'arrivée de l'armée devant Sjoumla, plus tard et quand les Turcs eurent tout préparé, elle eut été imprudente."

La première méthode, un blocus éloigné, qui parait avoir été préférable ici, pouvait s'exécuter en occupant quelques points principaux pourvu qu'on se reserva un corps mobile d'environ quinze mille hommes. Des positions bien retranchées à Sekeljouk, Boulanluk, Eskistamboul et Douïmaïa auraient rempli le but et n'auraient éxigé que des détachemens de moyennes forces. Nous aurions assigné préalablement à la réserve mobile les points de Morasj et de Smïaedowo de sorte qu'une armée de 30,000 hommes aurait pu suffire pour arriver au but. Il eut aussi été avantageux de gâter, ou de couper les petites routes du Balcan à travers les bois entre Dïoumaïa et Eskistamboul, p. E. celle de Karadiviskioi.

„Mais il faut observer que ne connaissant point les changemens que les Turcs avaient fait à la place depuis 1810, il fut impossible d'employer l'une au l'autre méthode exclusivement. On se contenta donc d'établir une ligne de redoutes sous le canon de la ville



mais trop loin pour pouvoir répondre à son feu efficacement avec les pièces de campagne."

„Petit à petit cette ligne de redoutes devait venir se rattacher aux montagnes qu'on se proposait de sonder alors (du moins plusieurs personnes en avaient-elles l'idée). Mais il était impossible de se dissimuler qu'on éparpillerait nécessairement ses forces, et qu'on se préparait par là des difficultés. Comme du reste on se trouva d'emblé manquer de moyens, tous les efforts possibles ne pouvaient pas mener au but."

„Les Turcs de leur côté ne tardèrent pas à mettre des entraves à cette entreprise, en élevant eux mêmes devant les redoutes russes les plus raprochées des ouvrages, et en payant parconséquent leur ennemi de la même monnaie. Il fut décidé qu'on les empêcherait de continuer leur travail le 26 Juillet, par une forte canonnade, tandis que le 3me corps s'emparerait de la petite hauteur boisée vis-à-vis de Strasja. Mais cette entreprise engagea l'ennemi à faire deux sorties vigoureuses, le 27 et le 28 Juillet, dans lesquelles il engagea beaucoup de cavalerie dont-il cerna même un bataillon du 16me régiment de chasseurs à pied, dans les broussailles en entretenant à cheval contre lui un feu bien nourri. Les Turcs furent repoussés et perdirent, dans ces deux journées, beaucoup de monde, surtout par le feu de l'artillerie russe, et le 3me corps resta maître de la hauteur en question; mais il fut en revanche impossible de s'emparer des nouveaux ouvrages de l'ennemi, il fallut lui permettre de les achever. Pendant ce tems, le 7me corps avait étendu son aile gauche

che jusqu'à la redoute de Matjin, et construit également une grande quantité de redoutes. A cette époque, il y en avait déjà 19 de faites, et plus tard le nombre s'acrut jusqu'à 27. Cependant elles ne coupaient bien que l'espace qui s'étend depuis la route de Silistria jusqu'à celle qui mène par Smïadówo et Czalikawak à Constantinople, tandis que les communications principales de l'ennemi par Rasgrad, Dïoumaïa et Eskistamboul étaient encore parfaitement libres, et il parait qu'il arrivait par elles à l'ennemi, qui vivait de transports réglés, des approvisionnemens de toutes espèces en abondance, et même des renforts."

„Le lieutenant-général Rudiger ayant reçu l'ordre d'occuper, avec ses hussards et huit bataillons de la 19me division d'infanterie, la dernière de ces routes, se porta d'abord au village de Cziflik, qui se trouve devant le ravin de Troussi, y laissa le général Tarbeïef avec 4 bataillons et 4 escadrons, et prit position avec le reste de son détachement à Eskistamboul dans l'intention de pousser de là une reconnaissance sur Kïötej (Kioetesch)." (Elle était plus sûre par un chemin à travers la forêt, qui conduit d'Eskistamboul à Kïötej, que si on l'eût entreprise par le ravin de Cziflik à Trussi qui paraissait exposé). „Mais le général Tarbeïef ayant été attaqué vivement, le 31 Juillet, dans deux directions différentes, savoir dans celles de Troussi et de Czigelkioi, le lieutenant général Rudiger se crut obligé de retourner à Cziflik, quoique l'ennemi eut été repoussé sans grande perte de la part des Russes. Il rejoignit donc la position du 7me corps devant la re-

doute de Matjin, le 1. Août, et ne laissa que le général Iwanof avec quatre bataillons de la 19me division, 2 escadrons de hussards et quelques Cosaques dans la redoute nouvellement élevée devant le village de Cziflik. On resta en communications avec ce détachement par le village de Moraj et un gué du Kamtjik. Désormais Sjoumla se trouvait donc étroitement cerné à l'Est, entre les routes de Silistria et d'Eskistamboul, et il parait qu'on ne perdait pas l'espérance d'étendre le blocus sur les autres communications, bienqu'on sentit déjà vivement combien les forces étaient éparpillées."

„Comme cependant on pouvait douter du succès, toute l'attention se porta sur une entreprise qui promettait un résultat plus certain, sur le siége de Varna. En le pressant, il était possible de compter sur les troupes qui s'y trouvaient employées, pour achever le blocus de Sjoumla, et l'on s'attendait à le voir bientôt terminé par la coopération de l'escadre de l'amiral Greigh. Aussi n'était on point inquiété du peu de troupes que le prince Mentjikof (Menczikof) avait à sa disposition pour les travaux du siége, et qui ne montaient qu'à 12 bataillons d'infanterie, quelques escadrons de hulans et quelques centaines de Cosaques. — La circonstance, qu'on se voiait forcé de compter principalement sur les gardes impériales qui arrivaient de Pétersbourg, pour pouvoir pousser avec vigueur le siége de cette place, prouve mieux que tout autre argument combien la politique entravait ici les opérations militaires. Le départ de ce corps qui se mit en marche du Nord de l'empire, au même moment, où on tirait le

premier coup de canon sur le Pruth, était sans contredit plutôt une démonstration qu'une mesure de nécessité, qui, dans les circonstances présentes, eut bien plutôt exigé la coopération de corps d'armés qui se trouvaient beaucoup plus près dans l'intérieure de l'empire, et qui ne bougèrent point de leurs quartiers. Lorsque même qu'après l'assaut de Braïlow, on se convainquit qu'on aurait besoin de renforts, on se contenta de faire avancer le second corps d'armée. Mais encore ces troupes ne pouvaient-elles arriver sur le Danube qu'au milieu d'Octobre, tandis qu'on attendait déjà les gardes au milieu d'Août devant Varna."

„Le général Roth bloquait Silistria depuis le milieu du mois de Juillet, mais la faiblesse de ses troupes l'empêchait de cerner la place d'assez près, pour lui couper toutes communications avec Roustjouk, d'où elle tirait ses subsistances. L'ennemi cependant avait perdu du monde, dans plusieurs sorties, qui tournèrent toutes à son désavantage."

„On n'était point sans inquéitudes pour la petite Valachie, sur laquelle l'ennemi pouvait se jetter par Widdin, vu que les forces du général-major, baron Geismar, qui y commandait, étaient insignifiantes, et que les bataillons de réserve de l'armée qu'on attendait et qui au commencement de la campagne n'étaient que des cadres, n'arrivaient pas. — Il parait qu'on avait ajourné, également par politique, les offres avantageuses des Serviens, et l'on ne soutenait les Bulgares dévoués à la cause russe que par des courses protectrices, pour assurer l'existence de quelques villages

menacés de la vengeance des musulmans: les expédition du général Sjirof (Schirow) à Rasgrad et du colonel Molostwof à Dragokoi qui sauvèrent la vie à quelques milliers de ces malheureuses familles, ne furent entreprises que dans cette intention. — L'empereur donna une nouvelle preuve de sa modération, en se refusant à toutes proclamations qui auraient pu engager la population chrétienne, oprimée dans la Turquie européenne, à se soulever; peut-être aussi voulait-il éviter d'engager par là une lutte à vie et à mort, d'où il eût été impossible de se retirer sans éclat."

„Pour s'occuper en personne du siége de Varna, l'empereur quitta le 3 Août le camp devant Sjoumla, y laissant le maréchal comte Wittgenstein, et son chef d'état major-général, le comte Diebitj (Diebitsch). Il nomma en même tems le comte Langeron général en chef de toutes les troupes en Valachie, et le prince Eugène de Wurtemberg chef du 7me corps d'armée à la place du général Woinof, qui fut chargé du commandement en chef de toute la cavalerie de l'armée."

„N'ayant pas trouvé à son arrivée devant Varna les préparatifs nécessaires assez avancés pour pouvoir mener les attaques avec vigueur, et comme il fallait attendre les gardes pour avoir des forces suffisantes, sa Majesté se rendit à Odessa, afin d'éviter le désagrément de passer quelques semaines devant la place sans rien entreprendre."

„Dès que l'empereur eu quitté les environs de Sjoumla, le maréchal Wittgenstein sentit toutes les difficultés de sa position. Il répugnait naturellement à

changer un blocus avec des forces insuffisantes en observation, quoique les circonstances l'y engageassent. Le comte Diebitsch qui connaissait plus particulièrement les intentions du souverain, et aurait pu autoriser à s'écarter des instructions primitives était tombé malade, et hors d'état d'agir."

Une quantité de désagrémens fut, comme nous allons le voir, la suite de ces conjonctures, qui donnèrent l'air de fautes à des dispositions que, sous d'autres auspices, on aurait peut-être regardé comme parfaites; car le public ne juge le plus souvent que d'après l'événement mais la postérité rend justice.

„On changea pourtant de système quant à la répartition des troupes contre l'ennemi. Le 5me corps reçut l'ordre d'occuper les redoutes, tandis que le 7me devait entreprendre une offensive prononcée sur les derrières des Turcs, pour intercepter leurs communications. Mais le 3me corps se trouvant trop faible pour garder et couvrir tous les retranchemens, on ne parvint jamais à réaliser ce plan dans toute son étendue, et le 7me corps fut obligé jusqu'à la fin d'occuper une partie des lignes. Cependant on ne renonça pas pour cela au projet qu'on avait conçu, et le lieutenant-général Rudiger fut de nouveau renvoyé à Eskistamboul avec 8 bataillons, 8 escadrons et quelques Cosaques. Les faibles restes du 7me corps devait entretenir comme intermidiaire, les communications entre le corps défensif et le détachement offensif; — on ne se trouvait donc nulle part en forces suffisantes pour agir avec assurance."

„Le lieutenant-général Rudiger entreprit le 7 Août

la première reconnaissance sur Kioetej dont il avait reçu l'ordre, et eut le bonheur d'en chasser l'ennemi, et de lui prendre un canon. Mais il rentra sur le champ en passant par Troussi et Cziflik, dans la position centrale du 7me corps, en face de la redoute de Matjin, parceque le prince Eugène de Wurtemberg, qui, d'accord avec le général de Rudiger, craignait un mouvement sur sa gauche avec de petits moyens, avait prié instamment de ne pas compromettre ce général, et de ne pas faire remarquer à l'ennemi les parties faibles de sa position."

„Ses craintes ne fûrent que trop tôt justifiées, puisque les Turcs se retranchèrent sur le champ à Kioetesj et Troussi, ce qui rendait fort difficile une entreprise sérieuse de ce côté."

„Nous avons déjà dit que l'on continuait toujours de construire de nouvelles redoutes devant le 3me corps, ainsi que devant l'aile droite du 7me; mais les Turcs aussi, craignants peut-être une attaque dans la direction de l'Ibrahim-Nazir, élevèrent entre ce retranchement et les redoutes de Matjin un nouvel ouvrage sur la pente de la montagne, à côté de la route de Constantinople."

„Le général Woinof entreprit, à la même époque, avec un détachement de cavalerie, une expédition dans la direction de Dïoumaïa à l'aile droite, pour inquiéter l'ennemi de ce côté, et rentra ensuite dans la position du 3me corps. — Au milieu d'Août, le lieutenant-général Rudiger reçut ordre de se reporter à Eskistamboul, et d'entreprendre de là une expédition

sur Kioetej, où il devait se retrancher pour couper le passage aux musulmans. Il ne fut point soutenu par le reste de 7me corps dont on ne croyait pas pouvoir se passer au poste qu'il occupait. Rudiger surprit à Kioetej 3000 Turcs, le 15 Août au matin, les mit en fuite et leur prit 165 hommes et un canon; mais attaqué à son tour par des forces supérieures, il ne crut pas pouvoir leur résiter dans une position défavorable, et dans un terrain entrecoupé. Entouré pendant sa retraite dans des ravins et des bois touffus, par un ennemi qui se montrait de toutes parts, il ne put éviter malgré un combat de tirailleurs opiniâtre, la perte d'une pièce de canon, dont les roues se cassèrent, et de quelque centaines de morts et de blessés. Le lieutenant-général Iwanof, chef de la 19me division, un des officiers les plus estimés de l'armée, fut blessé à mort à la tête d'un bataillon du régiment d'Asof, au moment où il l'animait au combat. Rentré dans sa position d'Eskistamboul, le lieutenant-général Rudiger reçut l'ordre d'y rester. — Le prince Eugène se porta à Moraj, pour être plus à portée de l'appuyer avec 8 bataillons de la 18me division; mais les Turcs s'étant tout à coup logés tout près de deux des principales redoutes russes, et menaçant d'attaquer par là, il fut rappelé sur le champ. Cependant le général Rudsewitj avait déjà pris les mesures nécessaires, et la 18me Division retourna dans son camp à Moraj, que le prince fit entourer d'un retranchement, pour être à l'abri d'une surprise."

„La position des troupes russes devant Sjoumla,

commençait à devenir fort critique, et cela d'autant plus qu'on s'épuisait journellement, sans utilité par les raisons que nous avons rapportées, en efforts pour conserver un développement hors de toute proportion avec les forces dont on disposait."

„Quoique le mode d'approvisionnement adopté eut paru excellent jusque là, les suites graves d'un long séjour, que peut-être on n'avait pas prévu et qui partout amène des désagrémens, se montraient déjà et avaient attiré, comme à l'ordinaire, à l'intendant général des reproches probablement d'autant plus injustes de la part de l'armée, qu'il était de fait qu'on n'avait pas encore manqué de vivres."

„Mais on manquait de fourage, ce qui abîmait les chevaux, et devenait plus dangereux encore qu'un manque de subsistances pour les hommes, qui peuvent résister à de grandes privations tant que le courage ne faiblit pas, et qui en pareil cas sont susceptibles de soumette leur physique à leur moral. Mais la faiblesse des chevaux diminuait la confiance des cavaliers, qui n'avaient naturellement aucune envie d'aller livrer leurs têtes aux lestes spahis. Ce fut le cas de remarquer alors que la faiblesse numérique de la cavalerie russe était cause que les moyens de subsistance ne lui suffisaient pas. Si elle eût été en proportion des troupes, si surtout on avait eu assez de Cosaques, on aurait pu étendre les fourages plus loin, et faire le service d'avant-postes avec moins de fatigues. Mais il arriva maintenant ce qu'on aura peine à croire, que toute la cavalerie de l'armée s'éparpil-

lant journellement en avant-postes et en fourageurs, se détruisit presqu'entièrement à ce métier. Il s'en suivit que les avant-postes étaient peu sûrs, et que l'infanterie se trouvait forcée de redoubler sa surveillance aux dépens de son repos, enfin qu'on ne pouvait pas compter sur l'appui de la cavalerie, en cas de combat. — L'éparpillement des troupes, amené insensiblement par les cisconstances, tous les corps ayant des destinations particulières, força d'envoyer tous les jours de chacun deux des détachemens particuliers pour couvrir les fourages, perte énorme qui affaiblissait les corps, tandis qu'une position plus resserée n'aurait exigé que d'en employer peu et que les masses seraient restées réunies. Les fourages qu'on était obligé de faire loin du camp, donnaient de vives inquiétudes, et la négligence des Turcs qui n'avaient pas encore osé profiter de leurs avantages, n'était point rassurante, quisqu'on savait que déjà des paysans armés avaient assassiné des fourageurs isolés, qu'on voiait journellement des convois immenses de voitures de foin et de chevaux chargés couvrir les routes en face de l'ennemi, et qu'on prévoyait comme des mesures naturelles qu'il prendrait nécessairement tôt ou tard, qu'il allait déboucher des troupes turques par les Balcans, et que Hussein pacha ferait quelque expédition par Gradejti (Gradeschti), Troussi ou Kjoetej."

„Le premier événement qui prouva que les Tures avaient reconnu le faible de la position de l'armée russe, eut lieu le 26 Août: ce fut un phénomène dans

leur art de la guerre — une surprise de nuit. A une heure du matin, une colonne d'infanterie turque parut tout à coup devant la dernière redoute de l'aile droite du 3me corps (No. 5. Plan VIII.). Des déserteurs passés peu de tems auparavant à l'ennemi, l'avaient probablement instruit de l'indolence de la garnison. La redoute fut emportée, les Turcs y tuèrent le général-major Baron Wrede, quelque centaines de chasseurs à pied du 15me régiment, et s'emparèrent des 6 pièces de canon qui s'y trouvaient. On repoussa une attaque simultanée sur la redoute voisine où l'on remarqua l'ennemi à tems, mais il fallut de grands efforts pour reprendre No. 5. Le général Rudsewitj ramena en vain plusieurs fois à l'assaut, le peu d'infanterie de son corps dont il put disposer, savoir quelque fragmens des 15me et 16me de chasseurs à pied et du régiment d'infanterie de Tambof, et l'on dut surtout au feu d'une forte batterie, si les Turcs se contentant d'emmener les canons qu'ils avaient pris, n'opposèrent plus de résistance à la dernière attaque. On dit que l'adjudant général Kisselef, chef d'état major de comte Wittgenstein, prit une part très active à ce combat. Le brave colonel Jefemïef du 15me régiment de chasseur à pied, perdit la vie dans le premier assaut, emportant les regrets de l'armée."

Qu'il nous soit permis ici d'interrompre notre narrateur, pour ajouter quelques mots d'excuse sur la négligence dont on sera tenté d'accuser le général Wrede et les siens.

Il est bien difficile à un général de tenir un juste

milieu en campagne, entre une négligence apparente, qui facilite le service au soldat et une sévérité inquiète, que celui-ci ne manque point de taxer de peur. Vis-à-vis d'un ennemi qui a la réputation de ne point être entreprenant, surtout la nuit, c'est souvent un point d'honneur pour de vieux soldats de ne se garder que légèrement, pour montrer qu'ils le méprisent. Les têtes se montent et un chef qui voudrait forcer aux précautions ordinaires, démoraliserait sa troupe ou perdrait sa confiance. — Aussi a-t-on vu faire des reproches aux généraux d'être trop sur leurs gardes, quand un manque de repos continuel abimait l'armée bien plus que n'aurait pu le faire un petit échec. Mais de pareils reproches sont, comme cet exemple le prouve, quelques fois dangereux, surtout quand un terrain entrecoupé facilite les approches de l'ennemi. —

„D'après les résultats du combat, on ne devait pas supposer, que ce n'était qu'une fausse attaque pour détourner l'attention des troupes russes de l'entreprise principale. Cette dernière ne consistait cependant en rien moins que d'écraser avec des forces supérieures le camp du prince Eugène à Moraj (8 bataillons de la 18me division et 6 escadrons de hussards, en tout environ 3800 combattans) et de se porter ensuite avec toutes les troupes de Hussein Pacha sur le lieutenant-général de Rudiger, qui, vu sa position et ses forces, devait nécessairement se trouver fort compromis. Des Bulgares dévoués avaient déjà instruit ce général depuis plusieurs jours que l'ennemi était dans l'intention de tomber sur lui avec touts ses moyens, aussi avait-il

abandonné Eskistamboul pour se replier derrière le Kamtjik, sans pour cela cependant se trouver en communication assez rapprochée avec le poste de Cziflik, où se trouvait alors le général-major Dournovo avec 2 bataillons, et avec Moraj."

„L'ennemi attaqua donc ce point à 2 heures du matin, culbuta les Cosaques, et arriva presqu'en même tems qu'eux, devant le camp où tout se trouvait sous les armes, dès le premier coup de pistolet qu'on entendit. (Plan VI. Premier moment). Les Turcs reçus avec de la mitraille et des balles de fusils, se retirèrent de suite. Mais à peine le jour commençait-il à poindre, qu'on vit la plaine couverte de masses considérables dont aussitôt deux colonnes serrées d'infanterie régulière (habit bleu et bayonnettes) se détachèrent pour se précipiter à grands cris sur l'aile droite du camp russe. (Deuxième moment). Un feu de mitraille et de mousquetterie bien dirigé, les engagea à se déployer au pas de course pour répondre à ce feu, ce qui au dire de plusieurs témoins oculaires, eut lieu avec beaucoup de précision et d'ordre. On fit charger trois escadrons du régiment de hussards de Wittgenstein sur l'aile droite de l'ennemi qui était en l'air. Leur apparition suffit pour mettre les tacticiens turcs en désordre et en fuite, aussi les hussards harassés ne pûrent ils presque pas atteindre les lestes musulmans, et ne parvinrent ils en se joignant aux Cosaques qu'à leur sabrer environ 100 hommes.

Pendant cette première tentative, une autre colonne turque ayant également quelques bataillons d'infanterie régulière à sa tête, et que suivait un tas de

fantassins en désordre, quelque cavalerie et 4 pièces de canon, en tout environ 15000 hommes, se mit en mouvement par la vallée du Kamtjik pour attaquer l'aile gauche du camp russe, et menacer en même tems le village de Moraj, où étaient alors encore un hôpital de 600 malades et le parc, qu'on voulait évacuer le jour même. On avait détaché deux bataillons du régiment Ufa et un du régiment Perm, pour protéger le village, et ces trois bataillons eurent à soutenir seuls un combat furieux, vu que le reste du détachement se trouvait déjà engagé. Le premier bataillon d'Ufa (*a*) qui, entouré de toutes parts, fit une résistance héroïque, perdit à lui seul 300 morts et blessées, et ne garda que deux officiers. Une colonne d'infanterie régulière turque profita même d'un moment de désordre dans ce bataillon, pour s'élancer sur lui à la bayonette, et le força à reculer de quelques pas. Cependant 3 bataillons d'infanterie russe et deux escadrons de hussards d'Orange ayant debouché du village, dans le flanc de l'ennemi, le repoussèrent jusque dans son camp. (3me moment). Quoique le combat finit à son désavantage, il en remporta un trophée. Les chevaux d'une pièce de canon attachée au premier bataillon d'Ufa, s'effarouchèrent au moment, où leur guide fut tué et rompant la face du carré, ce qui causa le désordre dont l'ennemi profita, se jettèrent à bas de la colline au milieu des Turcs. (XVIII). — Cet événement doit faire sentir les dangers de renfermer le bagage dans de petits carrés. — Le lieutenant-général de Rudiger et le général Dournowo, ne purent arriver à Moraj



qu'après l'affaire tandis que leur présence sur le champ de bataille eut achevé la défaite de l'ennemi. — En effet les Turcs malgré leur bravoure extraordinaire, prouvèrent ici qu'ils n'étaient pas encore à la hauteur des grands mouvemens combinés. Moyennant leur supériorité en nombre, surtout en cavalerie, sur un terrain ouvert, ils devaient après que le feu de leur infanterie eut déjà suffisamment effectué, écraser au moindre effort de leur part un petit détachement qui se trouvait gêné dans ses mouvemens par la position forcée, où il était pour couvrir à la fois son camp et ses bagages."

„Cette affaire fit sentir aux Russes qu'il était nécessaire de se concentrer, et le 7me corps reçut ordre de se rapprocher du 3me. On conserva encore quelques jours les redoutes de l'aile gauche et en abandonna 6 après. Mais, comme toutes les mesures tardives n'ont jamais un résultat certain, cette concentration, commandée depuis long tems par les circonstances, mais exécutée maintenant à la suite d'une affaire, dut paraître à l'ennemi une retraite forcée, augmenter son audace, parconséquent aussi la surveillance, et partant les fatigues des troupes russes; ce qui ne pouvait manquer d'agir sur elle d'autant plus défavorablement que le circuit plus étroit qu'on occupait, rendait les fourages toujours plus difficiles. — Aussi dès ce moment, les Turcs se permirent-ils de harceler presque journellement les fourageurs, et il s'en suivit des pertes fréquentes, quoique jusqu'alors peu considérables. Ce qui cependant nuisit d'avantage encore ce fut le, qui vive? continuel sur lequel l'infanterie se trou-

vait, — et qui occasiona des maladies, — ainsi que le parfait épuisement de la cavalerie."

„Tel était l'état des choses devant Sjoumla, au commencement de Septembre quand le siége de Varna commença à prendre un caractère plus sérieux. — Le prince Mentjikof avait choisi, vu le peu de troupes de terre qu'il commandait, un point d'attaque qui facilitait la coopération de sa flotte. Cependant on en avait attendu de plus grands résultats qu'elle ne put obtenir, se trouvant dans l'impossibilité d'approcher assez près de la place: il fallut donc en revenir aux attaques par terre. Sur ces entrefaites arriva la première division de la garde: mais malheureusement le prince Mentjikof venait d'être blessé par un boulet de canon qui lui froissa les deux cuisses, et cet officier du premier mérite fut mis par là hors d'activité pour toute la campagne. L'empereur le fit remplacer par le comte Woronzof, qui possedait la confiance de l'armée à un haut dégré. — Peu de tems après, il se rendit lui même à Varna, et détacha l'aide de camp général Golowin sur l'autre rive du lac de Varna pour y couper toutes communications à la place."

„On avait souvent parlé à cette époque, tant devant Sjoumla que devant Varna, de mouvemens parmi les troupes turques derrière les Balcans, et l'on assurait que le grand-vizir s'était porté sur Andrinople, d'où il devait suivant les circonstances marcher sur Sjoumla ou sur Varna. Les avant-postes russes prétendaient même à Sjoumla l'avoir vu arriver, et quelques Bulgares confirmaient cette nouvelle. Des renseigne-

mens plus exacts prouvèrent cependant qu'il n'était entré dans la place qu'un envoyé du grand-vizir avec des renforts apportant l'ordre, d'attaquer désormais avec vigueur le corps de blocus. — En effet tous les transfuges Bulgares assuraient que l'ennemi avait l'intention d'entreprendre un coup décisif. Des opérations préalables anonçaient l'événement sur différens points, surtout dans les parages de Jeni-bazar, où les fourageurs furent surpris par de la cavalerie turque sortie de Sjoumla, et essuyèrent quelques pertes. Enfin, le 8 Septembre au soir, des Bulgares sûrs apportèrent la nouvelle certaine, que l'ennemi avait fixé son attaque pour la nuit suivante. On était donc sur ses gardes, quand quelques instans avant la pointe du jour, les redoutes 10, 12 et 27 devant l'aile gauche du corps du général Rudsewitj furent assaillies par environ 8000 hommes d'infanterie turque, qu'on repoussa après une perte d'environ 1000 hommes hors de combat. L'ennemi se montra également à l'aile gauche du prince Eugène avec 3000 hommes de cavalerie et quelque infanterie, et avança jusqu'au delà du village de Kassaplar. Rudiger, reçut l'ordre de l'attaquer aussitôt avec sa division, et le força bientôt à prendre la fuite. Mais malheureusement les chevaux des hussards harassés ne pûrent jamais, malgré les plus grands efforts de leurs cavaliers, atteindre les masses de l'ennemi; 16 chevaux d'une brigade de hussards tombèrent morts d'épuisement pendant la charge, et depuis cette affaire, les divisions de cavalerie devant Sjoumla perdirent journellement de 100 à 150 chevaux."

Par

„Par toutes ces raisons, mais surtout le siége de Varna devenant l'objet principal de la campagne, ce qui rendait les opérations des troupes devant Sjoumla secondaires, le maréchal Wittgenstein se décida à ramener son armée dans la position de Jeni-bazar, pour avoir toutes ses troupes sous la main. Ce mouvement devait s'opérer le 10 Septembre, mais des nouvelles de Varna l'arrètèrent. On espérait en être maître sous peu et pouvoir alors encore entreprendre quelque chose contre Sjoumla avec toutes les forces réunies. Tout resta donc à son poste, et on n'abandonna que plus tard 4 redoutes à l'aile gauche du 7me corps, qu'il parut inutile de conserver vu les circonstances."

„Au milieu de septembre, on apprit qu'une partie de la garnison de Sjoumla commençait à quitter la place, sans savoir cependant si ces troupes marchaient sur Silistria ou sur Varna. D'abord des détachemens de cavalerie se jettèrent sur le paré à Jeni-bazar, dans la direction de Silistria, et furent repoussés. Mais les jours suivans, des troupes ennemies parûrent de différens côtés, et enlevèrent aux fourageurs de la 3me division de hussards 5 officiers et 200 hommes. Les Turcs avaient attaqué en même tems et en grand nombre à Pravody, le détachement du lieutenant-général prince Madatof, successeur de l'adjudant-général Benkendorf II. mort de maladie, mais ils avaient été repoussés. Antérieurement encore un major de hulans apportant des dépêches de Silistria, avait été surpris avec son escadron, et enlevé avec environ cent

hommes. Le général Roth avait repoussé heureusement plusieurs sorties à Silistria, mais il se plaignait de sa pénurie en moyens. Il parait que ces données engagèrent Hussein-pacha à y envoyer quelques milliers d'hommes, dont une partie parvint à pénétrer dans la ville, non sans avoir éprouvé une perte considérable. — Mais, en même tems, 14,000 hommes partirent dans la direction de Czalikawak et Aïdos, pour se joindre au grand-vizir et secourir Varna."

„Le maréchal crut en conséquence devoir donner au prince Eugène l'ordre de se porter, avec la 19me division d'infanterie sur Dewno, et de rallier le détachement du prince Madatof à Pravody, ainsi que le régiment d'infanterie de Krementjuk à Kosludji; on prétend même qu'il fut fait à sa Majesté la proposition de renforcer ce détachement surtout en cavalerie, du corps de blocus de Varna, pour pouvoir barrer le chemin au grand-vizir. Mais les choses n'en vinrent pas là, cette mesure paraissant inutile, d'après les nouvelles tranquillisantes qui arrivèrent de Varna."

„On s'était battu devant cette place avec acharnement de part et d'autre, on avait enlevé plusieurs redoutes, — attaques dans lesquelles le 13me et 14me régiments de chasseurs, les mêmes qui s'étaient trouvés devant Anapa, se distinguèrent surtout, — et les lignes avaient gagné beaucoup de terrain. Quant à la marche du grand-vizir, des dépêches interceptées, atténuaient beaucoup ses forces disponibles, et ne promettaient à Varna qu'un secours de 2000 hommes. Mais malgré ces données, un corps turc d'environ 20,000 hommes, sous

les ordres d'Omer-Vrione comme on l'assurait, déboucha entre le Kamtjik et Varna, et vint s'établir auprès du village de Hadgi-hassan-lar où il se retrancha à l'ordinaire. (Voir plan VI.) Le terrain occupé et couvert de grandes forêts impénétrables, rendait difficile de se mettre tout de suite au fait de la position de l'ennemi, et l'avant-garde de l'adjudant-général Golowin se trouvait encore auprès du village de Petri-kioi, sur la route de Varna à Bourgas, que l'ennemi menaçait déjà Varna par la route de Hadgi-hassan-lar. La première position que Golowin avait choisie, avec les troupes qui lui restaient pour observer l'ennemi, était sur une hauteur qui domine un vaste plateau, et que l'on nomme Kourtepé (Kurtepé). Mais ses forces n'étant point en proportion avec l'importance du poste, vu son éloignement de Varna, le général prit position plus en arrière, devant Galata-bournou (Galata-burnu) *), qui par des avantages naturels, compensait le danger de n'offrir qu'une retraite extrêmement difficile en cas de revers: car il est certain que la seule communication qui restait, la traverse sur Guebedji, où il y a un gué dans le lac de Varna, était très menacée par l'ennemi. En revanche, le détachement russe était approvisionné par la flotte.

Dès qu'on apprit l'arrivée de l'ennemi, l'adjudant-général Golowin reçut ordre de donner un détachement d'infanterie au colonel Salutzki, aide-de-camp

*) Le même plateau plan VI que le général Bistrom occupa plus tard.

de l'empereur, qui était chargé de faire une reconnaissance, avec 2 escadrons de chasseurs à cheval et 2 pièces d'artillerie légère. Il choisit le régiment des chasseurs à pied de la garde, sous les ordres du général-major Hartoung. Ce détachement se mit en marche à travers des forêts épaisses, et, ne connaissant en aucune manière le pays, déboucha inopinément tout auprès des retranchemens de Hadgi-hassan-lar qui touchaient presque ici à la forêt. A en juger d'après ce qu'on a appris depuis l'événement, on fut stupéfait de part et d'autre. Salutzki fit canonner, les Turcs répondirent, et se mirent en mesure d'attaquer. — Salutzki naturellement pensa à la retraite, fit d'abord replier l'artillerie, puis ses deux escadrons, et chargea les chasseurs à pied de couvrir la retraite à travers le bois, comme il parait qu'on devait le faire. On n'a plus eu de détail sur les suites de ce mouvement, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne revint qu'environ 800 hommes de ce régiment qui en comptait 1500. On doit supposer qu'attaqué par toutes les forces de l'ennemi dans la forêt, le régiment se fourvoya encore malheureusement, et fut ramené par une traverse jusqu'auprès du camp turc, sur une petite plaine, où toute la cavalerie ennemie lui tomba dessus. Du moins, les traces qu'on trouva dans la suite, paraissaient-elles indiquer que la chose s'est ainsi passée. — Le général Hartoung fut pris après avoir été blessé grièvement."

„Dèslors on crut nécessaire d'envoyer de nouvelles troupes dans la position de Galata-Bournou, et l'ad-

judant-général Bistrom en reçut le commandement en chef. Omer-Vrione (du moins le nommait-on, comme nous avons vu, commandant de l'armée de secours) s'avança alors de Hadgi-hassan-lar jusqu'à la hauteur de Kourtepé, où il se retrancha dans trois camps séparés. (Plan VI. Fig. II.) Le grand-vizir s'établit en outre avec environ 2000 hommes, près de Dervijkioi (Dervischkioi) de l'autre côté du Kamtjik, observant les rives de ce fleuve à différens points entr'autre à Kioprikioi devant Pravodi, et faisant passer à Omer-Vrione tous les renforts qui lui arrivaient de derrière le Balcan ([20]). Wittgenstein reçut alors l'ordre d'envoyer dans cette direction toutes les troupes dont il pourrait se passer. Il avait déjà donné au général Diebitj un régiment d'infanterie pour l'escorter à Varna, et fait suivre le général-major Simanski, avec le 20me de chasseurs à pied. Il ne put donc détacher le prince Eugène qu'avec la faible première brigade de la 19me Division, mais en lui renouvellant l'ordre qu'il avait déjà reçu dans le tems, de rallier le prince Madatof, le régiment de Krementschouk et tous les renforts qu'on pourait lui envoyer de Varna, comme on s'y attendait. Le maréchal garda auprès de lui la 3me brigade de la 19me division, dont il ne crut pas pouvoir se passer devant Sjoumla."

„Cependant déjà l'ennemi se trouvait en présence du général Bistrom, entre les troupes venant de Sjoumla, et les renforts qu'on attendait de Varna. Le comte Wittgenstein désirait faire coopérer le prince Madatof à l'expédition qu'on projettait, mais des ordres supé-



rieurs venus de Varna s'y opposèrent, d'après lesquels il était défendu de dégarnir le poste important de Pravody. En revanche, l'adjudant-général Suchosanet reçut celui de se porter à la tête de 10 escadrons de la cavalerie de la garde, par Guébedgi sur Hadgi-hassan-lar, sur les derrières de l'ennemi et là d'appeller à lui de Dewno par Akendgi le général-major baron Dellingshausen avec 2 régimens d'infanterie. Ce détachement surprit, le 27 Septembre, un poste que l'ennemi avait laissé à Hadgi-hassan-lar, ainsi qu'une troupe de travailleurs, et les en chassa. L'emplacement du camp ennemi dont on venait de s'emparer, et qui n'offrait que des retranchemens ébauchés était d'une grande étendue, et paraissait avoir été destiné à toute une armée; on crut y reconnaître l'intention du grand-vizir d'établir d'abord ici son camp principal, se proposant, quand Omer-Vrione gagnerait du terrain, d'y élever un plus petit retranchement pour lui servir de replis. Le général Suchosanet entreprit, le 28 au soir, une reconnaissance du grand camp turc sur la hauteur de Kourtepé, mais n'en ayant vu qu'un côté, il ne le cru que de 6000 hommes. Cependant l'ennemi en déployait environ 15000, dans une attaque simultanée contre l'adjudant-général Bistrom qui battit les Turcs non sans perte considérable des deux côtés. Parmi les morts se trouvait le général-major Freytag, qui fut tué à la tête du régiment des grenadiers du corps. — Le général Simanski qui suivait Dellingshausen, par la route de Dewno et Akendgi, avec le 20me régiment de chasseurs à pied, fut attaqué la veille dans la forêt,

entre ces deux endroits, par 3000 Turcs; mais il les repoussa vigoureusement, et poursuivit sa marche sur Hadgi-hassan-lar.

„Le prince Eugène opéra la jonction de la 1ère brigade de la 19me division, avec le détachement de Suchosanet, le 28 Septembre au soir, et prit le commandement en chef de tout ce corps, composé de 10 bataillons et 14 escadrons: en tout 4500 bayonettes et 12 à 1400 chevaux. D'après les ordres venus de Varna, de rejetter de concert avec Bistrom l'ennemi de l'autre côté du Kamtjik, le prince se mit en mouvement le 29, pour marcher sur le camp turc, dans l'intention de baser ses dispositions sur les rapports de son prédécesseur. On découvrit cependant une contradiction entre ce qu'on supposait et la réalité. On apprit que l'ennemi était beaucoup plus fort qu'on ne le croyait, et que sa position était fort avantageuse; il eut donc été imprudent d'attaquer sans s'être convaincu des localités. De plus, il fallait s'aboucher avec le général Bistrom pour agir de concert, et tout cela exigeait du tems. De toutes manières on devait désirer un renfort. Le général Suchosanet fut donc envoyé lui même faire ces représentations à sa Majesté. Immédiatement après son départ, Eugène se convainquit par ses propres yeux qu'il était impossible d'espérer la réussite d'une attaque de ce côté sans préparatifs préalables, moins à cause de la force de l'ennemi, qu'à cause du terrain qui n'offrait pour arriver à un camp retranché parfaitement situé, que des débouchés rétrécis à travers des bois et des ravins profonds, et ne permettait ni de placer de

l'artillerie, ni de déployer des troupes à portée. En revanche, la position retranchée de l'ennemi prouvait une inépsie parfaite en fait de stratégie, puisque la route de Bourgas, sa seule communication, se trouvait déjà menacée par les troupes russes, et que c'était aussi là le seul point qui se prêta favorablement à une attaque. Mais afin de l'entreprendre des forces suffisantes étaient nécessaires, car pour oser abandonner ainsi sa propre direction en se portant à droite, il fallait ne rien hazarder."

On se rapelera combien de différens détachemens et de combien de régimens, le maréchal avait assigné au prince à son départ de Sjoumla, et tout ce qu'on lui avait promis de renforts de Varna, afin de donner à son corps la force nécessaire pour agir avec vigueur. Une brigade complète qui eût porté ses 4500 bayonettes, qui ne suffisaient pas, à 7 à 8000 hommes (il s'agissait ici surtout d'infanterie) l'eût mis en état de choisir le point d'attaque le plus sûr, c. a. d. le flanc de l'ennemi du côté de la route de Bourgas. Une fausse attaque eût occupé alors le centre de l'ennemi qu'on était obligé d'attaquer maintenant pour ne pas perdre l'unique communication qu'on avait. Cette fausse attaque pouvait se rattacher à la principale, qui, tournant l'ennemi avec le gros de l'infanterie jusque vers la route de Bourgas, eût facilement rendu maître du premier camp, et aurait amené par le flanc étroit sur le camp retranché (*A*). Le corps turc n'avait alors plus d'issue, et aurait livré le pendant de la journée de Battin (2 Septembre 1810). Il se serait vu forcé, aprés avoir

été acculé dans quelques coins de son camp, à capituler. La malheureuse idée qu'on devait à la première reconnaissance, et qui n'avait que trop pris racine, qu'on n'aurait à faire qu'à 12000 hommes, qu'un corps de moitié moins fort bat sans doute partout, a fait manquer ici une victoire complète, que la valeur des troupes à méritée aussi bien que le capitaine, qui dans cette journée aussi s'est montré digne d'un nom déjà si célèbre dans les guerres contre les Turcs. Mais voilà justement ce dont on ne sera jamais sûr à la guerre. Les meilleurs desseins et les meilleurs plans des généraux sont sujets aux vicissitudes des événemens, et le tems et les distances ne permettent que rarement de changer de mesures d'après les circonstances. Il s'agissait ici d'éloigner l'armée de secours; l'ordre d'attaquer sans hésiter, était donc forcé, et croisa les représentations qu'on faisait après avoir appris à connaître les circonstances en détail.

„Une attaque repoussée (continue le récit du témoin oculaire) devait nécessairement au contraire, compromettre par ses suites le sort de l'armée. Le prince soumit, dans un second rapport, dont la copie se trouve sous nos yeux, l'importance de ces considérations, et que la destruction de l'armée turque et la chute de Varna dépendaient du moment. Mais comme ce rapport se croisa," (comme il vient d'être dit) „avec l'ordre réitéré d'attaquer, il n'était plus permis de faire des remontrances *)."

*) On dit que le rapport verbal, dont le prince chargea l'aide de camp, porteur des derniers, ordres était conçu en ces ter-

„Le 30 Septembre au matin, l'infanterie et l'artillerie russe s'ébranlèrent de Hadgi-hassan-lar et prirent à travers la grande forêt — la même route que le général Suchosanet avait suivie, deux jours auparavant, dans sa reconnaissance, savoir la route de Pravodi à Varna, — pour se porter contre le camp ennemi. Les généraux Simanski et Dellingshausen s'emparèrent de la redoute avancée (*C*) que les Turcs venaient d'élever, l'opération du 28 leur ayant donné connaissance de leur point faible. La cavalerie, réunie plus à droite, (*b*) s'y porta également en hâte et déploya derrière l'infanterie sur la seule petite plaine qu'offrait le bois (en *e*). Le détachement russe fut attaqué sur ce point à quatre reprises de différens côtés, par de l'infanterie régulière turque, et il s'engagea un combat fort opiniâtre dans lequel le prince lui même fut blessé légèrement au bras: on repoussa les Turcs à la bayonette. En les poursuivant vivement, le général Dournowo arriva presqu'en même tems que les fuyards avec 2 bataillons d'Asof devant le grand camp turc (*A*), quoiqu'il il n'eût ordre que d'occuper une hauteur voisine, où l'on voulait essayer d'établir de l'artillerie. La forêt empêchant de voir ce qui se passait, on ne remarqua ce mouvement du général, que quand il fut éxécuté. Il était dangereux de le retirer

---

mes: „„La grace de dieu et le courage des troupes font espé„rer ce qu'avec connaissance de cause et du terrain il est impos„sible de prometire; mais tout le monde est assuré que sa Ma„jesté ne doutera dans aucun cas de l'obéissance et du zêle qu'on „y mettra.""

en face de l'ennemi; le prince donc ne pouvait, — d'après les ordres formels qu'il avait reçus, et entendant la canonnade du général Bistrom qui faisait croire qu'il s'engageait également — que l'appuyer pour exécuter avec la dernière vigueur ce qui lui était prescrit: d'après son propre aveu cependant, il se serait contenté de la prise de la redoute pour aujourd'hui, sans le mouvement du régiment d'Asof qui lui imposa d'autres devoirs."

Des témoins oculaires rapportent encore ce qui suit. Après la prise de la redoute avancée, le comte Kousjeleff, aide-de-camp de l'empereur, arriva auprès du prince, apportant un billet de sa Majesté, et une lettre du comte Diebitj. Par le premier, l'empereur promettait une coopération active par Galata-Bournou, et sommait le prince de dire aux troupes „que sa Majesté avait destiné une poignée de braves à une action héroique, et que le Dieu des armées serait avec eux." — Ces paroles prononcées à haute voix excitèrent un enthousiasme inexprimable. — Le régiment Asof qui ayant montré dans le tems à Kioetej, devant Sjoumla, un moment d'hésitation, en avait été puni, ne se laissa plus arrêter ici; ce qui ne paraîtra surtout pas étonnant d'après le trait suivant. On demanda par mégarde à un soldat du régiment de Dneprof, s'il n'était pas de celui d'Asof, et il répondit indigné: „*Dieu m'en préserve!*" Il n'y avait qu'un détachement du régiment qui eut faibli à Kioetej, ainsi le zèle du régiment entier pour vanger cet affront, n'en est que plus louable.

„Le prince Eugène dirigea donc 2 bataillons à gauche, pour assurer le flanc du régiment Asof, et 4 à droite, pour attaquer de ce côté les retranchemens ennemis, de sorte qu'il ne lui resta que 2 bataillons, pour garder les 36 pièces d'artillerie qui se trouvaient sur la petite plaine."

„Pendant ce tems avait lieu, un de ces beaux traits que l'histoire se plaira à rapprocher de ceux du romantique moyen age. — Le général Dournowo, l'image d'un héros, se trouvant en face du grand camp des Turcs, et n'ayant d'autre alternative que de reculer ou de s'arrêter sous le feu meurtrier de la mitraille, prit le parti audacieux de se précipiter au milieu des ennemis (*g*). Il périt victime de son courage sans pareil, mais son régiment escalada une partie des retranchemens turcs, tandis qu'à droite un bataillon de celui d'Ukraine qu'appuyaient 2 bataillons du Dnepr, pénétraient jusqu'au fossé. Il s'engagea ici un combat terrible, mais fort disproportionné, vu qu'on avait affaire à un ennemi redoutable, quand on en vient aux mains, et qui se sentait réuni. Une forte sortie prit en outre le régiment d'Azof à dos, et le força à se replier sur les autres bataillons, dont ceux du Dnepr repoussaient dans cet instant une charge de cavalerie turque. Le général Nostitz parvint même à se faire un passage à travers les buissons, avec les hulans de la garde, et contint, réuni à une bataillon du 20me de chasseurs à pied, une attaque ennemie sur la gauche (*h*). A droite les dragons et les Cosaques de la garde débouchcaient également des buissons."

„Cependant on ne gagnait point de terrain dans les retranchemens de l'ennemi, et la queue de la colonne était foudroyée par le feu de mitraille le plus terrible. Le général Simanski fut tué. La moindre réserve eût décidé favorablement l'entreprise la plus hazardée. Mais comme on n'en avait point, et que du côté de Galata-Bournou on ne voyait pas se former l'attaque concertée sur le grand camp des Turcs, il fallut prévenir la destruction totale des troupes, en terminant le combat, ce qui était d'autant plus difficile qu'on en était aux prises de la manière la plus serrée. Cependant la retraite eu lieu, aussi en ordre que le terrain le permettait, et tout le détachement vint reprendre sa position sur la petite plaine, près de la redoute conquise. Les Turcs inquiets eux même et qui de plus avaient beaucoup souffert, ne se hazardèrent à quitter leurs retranchemens que quand ils furent bien sûrs que les Russes avaient décidément renoncé à l'attaque. Des cavaliers isolés suivirent alors les colonnes, mais ils furent bientôt repoussés. Les Russes avaient perdu, en tout, environ 1400 hommes. On enterra dans la même fosse le chef de Brigade, le chef de régiment, deux chefs de bataillon et deux chefs de compagnie du régiment Azof. Partout les troupes russes avaient montré un courage à toute épreuve. Sur l'autre rive, où se trouvait le camp du général Bistrom, d'où le général Diebitj suivait le combat des yeux, on crut la victoire assurée, quand on remarqua le tumulte dans le camp ennemi. Avant ce moment, deux bataillons des grenadiers du corps

avaient assailli de côté le petit camp qui faisait face à Varna, et formait l'aile gauche de la position des Turcs: mais après avoir renouvellé leur attaque plusieurs fois, ils furent forcés à la retraite après avoir éprouvé une perte d'environ 500 hommes. Malheureusement voilà tout ce qu'on a pu faire pour soutenir les efforts du prince, le général Bistrom étant trop faible pour oser dégarnir sa position principale."

Des témoins oculaires confirment cette circonstance; Bistrom n'avait en tout que 9 bataillons et 6 escadrons, dont 2 bataillons appartenaient au corps de blocus de Varna. Deux bataillons des sept qui lui restaient, furent engagés, et on n'osa pas se décider à employer les cinq autres, ce qui aurait forcé à abandonner les redoutes. De cette manière, et surtout les grenadiers ayant attaqué trop tôt, la coopération dont on était convenu, devint nulle, et comme il arrive d'ordinaire dans de pareilles entreprises partagées, chaque partie eut à supporter toute la supériorité numérique de l'ennemi.

„Pendant la nuit, Eugène ramena son détachement à Hadgi-hassan-lar, le poste en face de l'ennemi, au milieu des bois, n'étant pas tenable, surtout faute d'eau. Six bataillons et quatre escadrons ayant été rappelés d'ici pour renforcer le général Bistrom qu'on croyait trop faible, le prince occupa avec 4 bataillons et 10 escadrons Osmandgi, entre Hadgi-hassan-lar et Guébedgi, pour, en cas de besoin, pouvoir de là apuyer le général Bistrom. Les Cosaques de la garde restèrent à Hadgi-hassan-lar, sous les ordres du général

Jefreimof faisant journellement de là des démonstrations sur les derrières de l'ennemi. Aussi celui-ci instruit de tout le danger de sa position, et se trouvant dans des transes continuelles, ne pensa-t-il plus à aucuns mouvemens. En effet, une nouvelle attaque avec les troupes qu'on aurait pu réunir de Sjoumla, Pravody et Dewno, promettait-elle du succès. Mais on se contenta de renforcer le général Bistrom, en lui envoyant encore de Sjoumla la 3me Brigade de la 19me division."

Varna, l'object et le but de ces sanglans combats, se trouvait à cette époque sur le point de succomber. Deux bastions étaient en brèche et l'on se préparait à l'assaut. Aussi est-il inexplicable, comment Omer-Vrione a pu, après que l'attaque des Russes sur ses lignes eut échoué, s'arrêter 11 jours dans sa position, pendant lesquels il fut témoin oculaire de la prise de la place qu'on l'envoyait secourir. On ne saurait que partager l'opinion d'un juge éclairé, qui attribue l'inactivité du pacha autant à ses pertes, qu'à l'impression qu'avait fait sur ses troupes la conduite audacieuse d'une poignée de braves, qui lui faisait présager un revers, s'il s'exposait à engager ses forces, quoique supérieures, d'une manière décisive.

Mais il est nécessaire de jetter un coup d'oeil sur le siége de Varna, dont nous n'avons parlé que vaguement en mentionnant (p. 258) l'apparition du général Souchteln avec un faible détachement devant la place le 14 et le 18 Juillet, et les premières attaques du prince Mentjikof.

Vu la situation de la place (plan VII), il est évident que d'après les règles ordinaires de l'art, il aurait fallu attaquer d'abord les ouvrages détachés à l'Ouest (*I*), et s'en emparer, soit en les harcelant journellement et les emportant d'emblée après, pour pouvoir ouvrir ensuite la tranchée de près, ou bien en les attaquant en forme. Peut-être aurait-on pu suivre l'exemple de Vauban au siége de Namur (1692), et les couper de la place par une tranchée passant derrière leur gorge. Mais, pour prendre de pareilles mesures solides et entières, il faut des hommes et des moyens, et ils manquaient au général russe.

On ne peut regarder la première période du siége, à compter du 14 Juillet, — pendant laquelle le général Souchteln se trouvait devant la place avec ses 4 bataillons et 4 escadrons, tandis que le général Ouschakof l'appuyait avec 4 autres bataillons et 5 escadrons, — que comme une reconnaissance et une observation. Aussi Souchteln ayant pris position au Nord à distance nécessaire, et s'y étant retranché, ne put-il empêcher, comme nous l'avons vu, que le Capudan-pacha n'entra, le 17 Juillet, sous ses yeux par le Sud de la place, avec un renfort de 5000 hommes, en parties de troupes réglèes; ce qui l'engagea à faire avancer son soutient sous les ordres du général Ouschakof; mais c'était au moment où lui même reçut l'ordre de se porter à Kosloudji, pour assurer les derrière, de la grande armée qui marchait sur Sjoumla, et de charger Ouschakof d'observer la place.

Le rempart de Varna est composé d'une multitude de

de petits bastions irréguliers qui sont revêtus ainsi que la contrescarpe. Il n'y avait point de chemin couvert; mais les ouvrages détachés (*I*), qu'on nommait des lunettes, pouvaient en quelque sorte le remplacer. Ils empêchaient d'embrasser le seul saillant bien prononcé au Nord, comme on aurait désiré pouvoir le faire. — Le côté Sud de Varna est protégé par le lac de Dewna, qui décharge ses eaux dans la mer, et par une large vallée marécageuse, qui se termine aux pieds des dernières hauteurs du Balcan. La route de Constantinople y gravit les montagnes; mais, vu leur peu de forces, les Russes n'étaient point en état de l'occuper, ni en général de dépasser le lac de Dewna.

Le 20 Juillet, s'appercevant que des troupes russes partaient, les Turcs firent une grande sortie, contre l'aile droite du corps d'observation. Ils furent repoussés à la vérité, — le général Souchteln ayant fait promptement rebrousser 1 bataillon et 2 escadrons, pour appuyer Ouschakof — mais on reconnut cependant, combien il était dangereux de s'obstiner à rester si près de la place, avec aussi peu de monde. Le général Ouschakof prit donc position à Derwent, environ un demi mille en arrière, sur la route de Bazardjik, où l'on attendait une brigade de renfort sous les ordres du général Benkendorf II.

Ce ne fut qu'à la fin de Juillet, que la troisième brigade du 7me corps, après avoir pris Anapa de l'autre côté de la mer noire, sous les ordres du prince Mentjikof, arriva sur la flotte devant Varna, et que ce prince commença le siége en règles. Le détachement de



Derwent s'avança pour lui donner la main, le 3 Août, et culbuta dans la place les postes que les Turcs avaient portés en avant dans cette direction. L'armée de siége forte alors de 12 bataillons, montait à environ 12 ou 14,000 hommes.

Avec d'aussi faibles moyens, il ne pouvait pas être question d'attaque brusquée, ni d'assaut sur des points avancés occupés en forces par l'ennemi. Mais le prince Mentjikof sut se procurer, du 7 au 9 Août, au moyen d'une ligne de redoutes fermées, comme on les voit sur le plan, depuis la mer jusqu'au lac de Dewna, une position solide, et parvint à établir une ligne plus rapprochée (*nn*) devant son aile gauche. Une attaque du côté du Nord, en s'appuyant à la mer, lui procurait l'avantage d'être soutenu par la flotte, quoique, d'un autre côté, les Turcs restassent maîtres par là d'inquiéter son flanc droit par des sorties, tant de la place même que des ouvrages avancés, aussi souvent qu'ils le jugeraient à propos. Mais nous savons que ne renonçant jamais à leur indolence naturelle, ils ne sont pas gens à beaucoup profiter d'un pareil avantage, aussi les travaux cheminèrent-ils sans grandes interruptions, en proportion des forces qu'on pouvait y consacrer.

Dans la nuit du 7 au 8 Août, la flotte qui de jour avait réuni son feu à celui des batteries de terre, s'avança contre la flotille turque, et la détruisit en partie, en prenant ou coulant 16 bâtimens. Pour achever le blocus, un détachement passa le lac de Dewna et l'on transporta sur ce dernier par terre une barcasse ar-

mée pour assurer l'établissement du détachement sur la route de Constantinople.

Le 19, la flotte s'embossa à 2000 pas de la place, et la canonna pendant trois heures. Les Turcs entreprirent, en revanche, le 20, une forte sortie contre les tranchées de l'aile gauche, sans obtenir de résultat. Cependant cette journée fut fort malheureuse pour les Russes, puisque le prince Mentjikof, dangereusement blessé au moment, où il ramenait ses troupes au combat, se trouva d'orénavant hors de toute activité. Le général Perofski chargé par là du siége, fit continuer les travaux de manière qu'on n'était plus, le 29, qu'à 240 pas de la place (*o-p*), et qu'on acheva une batterie de 5 mortiers qui força les Turcs à abandonner une contre-approche qu'ils défendaient obstinément.

Ils se contentèrent alors de se garantir solidement d'un assaut en établissant un grand nombre d'Arnautes dans le fond du fossé du front d'attaque — mesure de précaution très digne d'imitation dans tous les fossés secs, puisque-il est facile d'abriter de pareilles gardes contre tous les feux de l'ennemi, et qu'elles sont toujours prêtes à l'attaquer vigoureusement, s'il donne la moindre prise; car elles se trouvent toutes placées même pour une sortie, si celle-ci offre de l'avantage. — Les Turcs en entreprirent une, le 31 Août, sous la protection de leurs lunettes (*I*) contre l'aile droite de l'attaque, et se maintinrent toute la journée sur le terrain envahi; le feu des lunettes, qui croisait celui de la place, empêchant de les refouler avec avantage de jour. —

19*



Le général comte Woronzof se trouvait chargé du commandement en chef du siége, depuis le 29 Août; le 7 Septembre arriva le détachement de la garde qu'on attendait, et qui renforça l'armée de siége de 12000 d'infanterie, en 16 bataillons, 4000 hommes de cavalerie en 4 régimens et 1200 hommes d'artillerie, en tout de 18000 hommes.

Ce détachement, sous les ordres du grand duc Michel, campa en réserve sur les hauteurs. Sa Majesté l'empereur rejoignit l'armée, le 8 Septembre, et établit son quartier général à bord du vaisseaux amiral de la flotte.

Moyennant ce renfort, le général Woronzof se vit en état non seulement de pousser les attaques avec vigueur, mais aussi de bloquer la place efficacement du côté du Sud. Pendant donc que les Russes s'emparaient, le 12 Septembre, d'une redoute turque vis-à-vis du centre de leur attaque, qui gênait beaucoup leurs travaux, et qu'il parait que les Turcs avaient établi par contre-approche, le général Golowin passait avec un détachement sur la rive droite du Dewna, pour occuper l'espace entre ce lac et la mer. Les sapes cheminèrent, sans interruption, jusqu'au point d'attacher le mineur, et les Turcs repoussés dans une sortie, le 13 Septembre, sur les deux rives du Dewna, furent chassés de tous les points qu'ils occupaient encore au dehors de leurs remparts. La première mine (*q*) sauta le 14, au bastion qui baigne la mer, et parut avoir achevé la brèche que le canon avait commencée. On crut devoir sommer la place en conséquence: mais s'apperce-

vant bientôt que les Turcs ne cherchaient qu'à gagner du tems par leur négociations, on r'ouvrit le feu, qui continua de toutes parts (puisqu'on avait aussi établi du canon de l'autre côté du lac) sans interruption, depuis le 15 jusqu'au 17. — Une nouvelle batterie de 8 pièces de 24, effectua une brèche suffisante jusqu'au 23 Septembre, et la garde d'Arnautes du fossé s'opposait seule à l'assaut. Pour lui faire céder ce terrain par un bon feu d'enfilade, il fallait se rendre maître de la lunette de droite de l'ennemi, ce qui eut lieu dans la nuit du 26, où on l'emporta d'assaut. — Les rapports que nous avons sous les yeux, et qui nous laissent beaucoup de choses à éclaircir et à suppléer, ne s'expliquent point sur la manière dont on s'est établi dans cet ouvrage, ni sur celle dont on s'y prit à l'égard des autres. Nous croyons donc qu'on se contenta de le démolir et qu'on l'abandonna, après avoir pris les mesures nécessaires pour que l'ennemi ne puisse pas s'y remontrer. Car si l'on se fût logé en règle, en rattachant cette attaque à l'attaque principale, l'ennemi eût été obligé d'évacuer ses autres ouvrages avancés, leurs garnisons étant compromises, chose dont les journaux du siége ne parlent point. Ils mentionnent seulement qu'on ne pouvait arriver aux Arnautes du fossé, que moyennant des feux courbes, qu'il était impossible d'entretenir avec assez de vivacité, faute de munitions.

Nous savons que l'opération de secours essayée par Omer-Vrione avait lieu à cette époque; elle devait nécessairement avoir de l'influence sur la défense opiniâtre de la place. Aussi voyons nous le Capudan-pacha croire



de son devoir d'appuyer l'armée de secours. Mais forcé d'employer à une sortie du côté des montagnes une grande partie de sa garnison, et entr'autre ses Arnautes de la garde du fossé, il mit par là les assiégeans dans le cas de pousser leurs travaux. On établit une mine sous le saillant du bastion de gauche déjà à demi éboulé, et une seconde sous la face droite du bastion attenant. La première sauta le 3 Octobre, et la seconde le 4, parceque les Turcs avaient interrompu sa charge par une sortie. Ces deux mines formèrent les brèches praticables dont il a été question, aux deux bastions. Dans la nuit du 6 au 7, quelques compagnies du régiment des gardes d'Ismael, du 13 et 14me de chasseurs à pied et du bataillon de sapeurs de la garde, en escaladèrent une.

N'ayant point trouvé de résistance, ces troupes se sentirent enhardies à une entreprise hazardeuse qui dépassait de beaucoup leur force. Elles pénétrèrent jusqu'au coeur de la ville, répandirent le trouble et l'allarme dans la garnison, mais ne purent naturellement pas s'en rendre maitres à elles seules. On eut beaucoup de peine à retirer cette poignée de braves, qui perdirent 400 hommes et leur chef *).

Cet événement, ainsi que l'inactivité d'Omer-Vrione, ouvrit les yeux aux Turcs sur le danger de leur position, et la plus grande partie de la garnison prit le parti de capituler. — Aussi Joussouf-pacha commença-t-il à négocier, dès le 9 Octobre, quoique le Capudan-

*) Les bulletins ne s'accordent pas sur son nom.

pacha s'y opposa: le soir, il s'engagea une vive canonnade, mais le lendemain au matin, Joussouf vint droit dans le camp russe se rendre prisonnier avec 7000 hommes. Le brave Capudan-pacha tint bon cependant avec 300 hommes dévoués; et l'empereur, respectant le malheur et une conduite si honorable, lui accorda ainsi qu'à ses nouvaux Spartiates la libre sortie. Joussouf-pacha pensant différemment que les chefs turcs ne pensent d'ordinaire, passa sans regret le Danube comme prisonnier.

C'est ainsi que Varna, place importante par son port et par sa position, devint, après avoir résisté 70 jours aux batteries de l'attaque le prix chérement acheté des efforts de l'armée russe: on y prit 162 pièces sur le rempart. Sans contredit Nicolas I. n'a fait qu'embéllir les lauriers qu'il venait de cueillir en destinant une partie de ses trophées à un monument consacré aux manes du malheureux souverain qui, jeune encore, succombant contre les Musulmans, avec une petite armée chrétienne scella de son sang, sous ces murs, il y a presque 400 ans, une résistance malheureusement inutile.

„Dès qu'Omer-Vrione apperçut de son camp que Varna s'était rendu, il se hâta de repasser le Kamtjik. Les avant-postes du général Bistrom n'en furent malheureusement avertis que trop tard, et le prince Eugène qui n'avait point été renforcé, comme on le lui avait promis, n'avait pas osé s'approcher assez près de la ligne de retraite de l'ennemi avec ses 4 bataillons et 10 escadrons, pour l'arrêter seul. Cependant

il suivit l'ennemi avec sa cavalerie, du moment qu'il apprit sa marche, et les généraux Jefreimof et Nostitz le rejoignirent à la tête de 2 escadrons des dragons et des Cosaques de la garde, près du point de passage du Kamtjik. Ils tombèrent là sur une arrière-garde de quelques milliers d'hommes de cavalerie qui fit volte face et leur gagna un peu de terrain dans le premier moment, mais qui fut bientôt obligé de le céder entièrement à leur valeur à toute épreuve. — Les deux généraux et environ 40 hommes, furent blessés. Il est digne de remarque que cette charge de cavalerie eut lieu au milieu des bois, ce qui sert à expliquer l'événement. — L'avant-garde du général Bistrom, aux ordres du général Polljko (Pollschko) avait également atteint une partie de l'ennemi, et lui enleva un drapeau. Le gros de ces troupes se rassembla, le 11 Octobre au soir, près de Petrikioi sous les ordres du prince Eugène, savoir 10 bataillons et 10 escadrons; 4 bataillons et 6 escadrons aux ordres du général Dellingshausen restèrent à deux verstes en deça du Kamtjik en avant-garde. — On ne laissa que des avant-postes dans le bois, où l'on venait de se battre."

„L'ennemi ayant fait une nouvelle tentative de s'établir sur la rive droite du Kamtjik, le prince Eugène résolut de l'attaquer, le 15 Octobre, avec les brigades Dellingshausen et Soumarokof, ainsi qu'une partie de la cavalerie de la garde sous l'adjudant-général Tjitjerin (Tschitscherin). Ce combat que surtout les 35me et 38me de chasseurs à pied eurent à

soutenir, sous les ordres du baron Dellingshausen, fut très chaud, mais eut le résultat qu'on en espérait. Les Turcs, après une perte considérable, furent rejettés au delà du Kamtjik, dans leurs retranchemens, et c'est ainsi que se termina la campagne sur ce point. Les chasseurs eurent l'intention d'attaquer le camp ennemi, dans lequels ils remarquaient de l'hésitation; ils cherchèrent à y pénétrer à la suite des fuyards par le pont levis, mais ils n'y parvinrent pas. En revanche, une forte canonnade, à laquelle se joignirent des fusées à la Congrève, ébranlèrent vivement l'ennemi, et le passage du Kamtjik n'eût point eu de difficultés moyennant un détour, s'il fût rentré dans le plan général. Le camp turc de Derwijkioi, de l'autre côté du Kamtjik, disparut le lendemain, et l'ennemi repassa le Balcan en se reployant sur Aïdos, ne laissant que quelques faibles postes dans ses Blockhaus le long du Kamtjik. Le corps des gardes russes reçut l'ordre de repasser le Danube, pour entrer en quartiers d'hiver, et le 7me corps d'armée se concentra autour de Varna."

„On pourrait eu égard aux événemens faire la remarque, que si l'on eût réuni plutôt quelques forces sur les derrières d'Omer-Vrione on aurait augmenté le brillant succès de la prise de Varna, par la destruction certaine de l'armée de secours, et l'on doit déplorer qu'on n'ait point pris les mesures nécessaires à cette fin, par une trop grande sollicitude, pour la position de l'adjudant-général Bistrom."

„Wittgenstein n'avait pu quitter Sjoumla, dont

l'observation perdait de son intérêt après la prise de Varna, que le 16 Octobre, le général Roth ne l'ayant rejoint de Silistria que le 11. Ce même jours, il s'engagea un combat sous les murs de la place, qui tourna à l'avantage des armes russes. Cependant Houssein pacha avait déjà plutôt fait un détachement sur Bazardjik, pour y menacer les hôpitaux de l'armée. On envoya une faible compagnie au devant des Turcs; elle fut à la vérité entièrement détruite, mais l'entreprise de l'ennemi contre la ville n'eut point de suites. — Wittgenstein partit de Sjoumla en deux colonnes. Roth, avec les troupes du 6me corps, se porta par Jeni-bazar sur Tourk-Arnautlar, dans la direction de Kosloudji. Rudsewitj prit avec le 3me corps la direction de Silistria, que le prince Tjerbatof (Tscherbatof) cernait avec deux divisions d'infanterie et une division de cavalerie du 2me corps, depuis le commencement d'Octobre. — Le général Rudsewitj fut attaqué vivement, pendant sa marche, le 7 et le 8, ainsi que le 19 et le 20 Octobre; il repoussa l'ennemi en lui faisant éprouver de la perte: d'autre côté cependant, les mauvaises routes et l'épuisement absolu des chevaux, le forcèrent à abandonner des bagages."

„On avait eu l'intention de bloquer Silistria pendant l'hiver, mais on y renonça, faute de préparatifs (surtout faute de munitions), et à cause que les neiges et les froids commencèrent. Les troupes du 2me et 3me corps d'armée reçurent donc ordre, à la fin d'Octobre, de retourner prendre des quartiers d'hiver en Valachie. Il ne s'était rien passé de digne de remar-

que devant la place. — Le général Roth qui arriva sans être inquiété, jusque dans les parages de Kosloudji, était destiné à prendre le commandement en chef de toutes les forces qui allaient rester en Bulgarie, vu que sa Majesté l'empereur étant partit, le 14 Octobre, pour Odessa plusieurs des généraux employés jusqu'àprésent l'avaient suivi."

„On s'était ressenti de la guerre en Valachie; les Turcs avaient déjà essayé plusieurs fois d'y pénétrer par Widdin, mais avaient toujours été repousés, lorsqu'enfin, le 26 Septembre, ils firent une irruption sur Krajowa avec, comme on rapporte, 26,000 hommes: ce qui engagea le général-major baron Geismar, qui commandait dans cette province, à concentrer ses forces, montant environ à 4 ou 6000 hommes, près de Czorlou. Il s'engagea là un combat opiniâtre, dans lequel le régiment d'infanterie de Tomsk perdit surtout beaucoup de monde, mais qui fut sans résultats positifs. Le général Geismar avait eu forte affaire vu ses forces si inférieures, et les auspices pour la journée prochaine ne lui étaient point avantageux, quand on cessa le combat au déclin du jour. Assuré qu'il serait attaqué le lendemain par des forces encore plus considérables, le général Geismar se décida à prévenir son ennemi. Connaissant le faible des Turcs par expérience, il les surprit la nuit, causa du désordre, ensuite une terreur qui bientôt les mit en fuite. Ils lui abandonnèrent leur artillerie (7 pièces de canon) 26 drapeaux et quelques centaines de prisonniers."

„Par cette brillante affaire, la Valachie fut déli-

vrée tout d'un coup de ses désagréables visites, et on n'apperçut plus un Turc jusqu'à Widdin. — La résolution du général Geismar est vraiment héroique, et répondait à la valeur reconnue et à l'esprit entreprenant de cet excellent capitaine."

Notre témoin oculaire termine ici son récit, qui est aussi exact qu'impartial, et nous fournit l'occasion de faire de ses expériences et des nôtres, dans la guerre précédente contre la Turquie, une parallèle qui pourra ne pas être sans intérêt.

La ressemblance entre les deux dernières guerres des Russes contre les Turcs, que nous venons de décrire, nous parait remarquable. Dans toutes les deux des égards politiques limitèrent les moyens et le but. Dans la première, le général en chef n'avait d'autre intérêt que d'en finir promptement par une paix avantageuse pour conserver les forces de son armée contre un ennemi plus dangereux. Un but pareil, quoique sous des auspices moins hostiles, fit renoncer la Russie à toute espèce de conquête, dès le commencement de la dernière campagne. Une invasion contre la capitale était donc hors du plan de la puissance agressante, même dans le cas des plus grands succès. Doit-on s'étonner si dans ces deux campagnes les résultats n'approchèrent point de ceux, qu'attendait le guerrier qui ne consulte que le combat et les difficultés du terrain?

Nous trouvons la même ressemblance dans les événemens des deux campagnes, comme suite de la nature des circonstances. Toutes les deux commencent par

un siége malheureux de Braïlof, qui ne rend maître de cette place qu'après de grands sacrifices. Un second siége fastidieux consume une grande partie du tems et des forces du reste de la campagne, qui ne commença que plus tard qu'il n'eût été à désirer, — alors, parceque les renforts qu'on attendait pour remplacer les pertes de la dernière campagne, n'étaient pas encore arrivés, — et cette fois-ci, parceque les innondations du Danube en empêchèrent. Dans les deux campagnes, les grandes chaleurs vinrent donc accabler les Russes dans les landes arrides et privées de fourages de la Bulgarie endeça du Balcan, et il n'est point étonnant qu'une blocade pénible et inutile de Sjoumla, dont on ne pourra jamais s'emparer qu'avec de grands moyens, ait été dans ces deux guerres le point de culmination de la campagne. Après l'avoir atteint, les approches de l'automne forcèrent à se reploier derrière le Danube. Dans la campagne de Kaminski, on fut plus heureux, Silistria, Roustjouk et Nicopolis offrirent du moins à l'armée russe des quartiers d'hiver commodes et des points assurés sur la rive ennemie. En revanche, à la fin de la dernière campagne, Varna contrebalançait bien ces avantages, en basant les opérations sur la côte, et en permettant, conjointement avec les villes de Bazardjik, Pravodi etc. qu'on avait su y rattacher avec talent en les fortifiant, de garder pied tout près de l'ennemi sur la rive droite du Danube.

La fin des deux campagnes offre encore des ressemblances. Kaminski, partie à cause de la mauvaise saison qui s'annonçait plutôt qu'à l'ordinaire, partie de plein

gré et par calcul, pour pouvoir ouvrir la campagne suivante en tems plus opportun, rappelle ses corps détachés et prend les quartiers d'hiver plutôt que les circonstances ne l'y auraient forcé à la rigueur. De même on rappelle, dans la derniére campagne, le prince Eugène, dans le moment, où après la prise de Varna il poursuit son adversaire Omer-Vrione, jusqu'au Kamtjik. Les gardes qui en le suivant auraient encore pu faire une pointe jusqu'au delà du Balcan quittent Varna, pour montrer qu'on regarde la campagne comme terminée, et toute l'armée se rapproche du Danube en finissant par tâcher de s'emparer de Silistria. Mais il faut lever le siége moins à cause de la saison avancée, ce qu'elle était en effet, que par manque de subsistances, surtout de fourages, qui n'étaient point préparés sur la rive bulgare, et dont le transport, s'il était interrompu par le charroi des glaces, pouvait être sujet à des accidens auxquels on ne devait point exposer l'armée. Sous ce rapport, comme nous l'avons dit, les circonstances étaient plus favorables du tems de Kaminski.

Il parait qu'alors les chefs et tout les employés de l'armée étaient plus familiasriés, par une guerre de plusieurs années sur ce théâtre, avec la meilleure manière de s'équipper de faire ses arrangemens sur ce terrain désert et arride, que ne pouvaient l'être des généraux qui avaient fait leur école dans des pays cultivés quoique contre de plus grands maîtres. C'est ainsi que l'armée de Kaminski avait proportion gardée plus de régimens de Cosaques. On pouvait donc s'étendre davantage pour profiter

des ressources du pays. Les chevaux de remonte et les attelages, moins beaux et moins vigoureux au premier aspect, étaient presque tous adaptés au pays. Aussi l'artillerie et la cavalerie pûrent-elles résister jusqu'à l'arrière saison avec du fourage verd, du foin et une nourriture très mince. On ne se plaignit ni de manque de subsistances, ni de pertes en chevaux. D'autres arrangemens du tems, que les expériences qu'on vient de faire auront sans doute fait reprendre, n'échapperont point à l'homme du métier.

Qu'il nous soit permis de renvoyer à ce que nous avons dit p. 91 sur le talent du général en chef, qui se montre différent contre un peuple civilisé et contre un peuple à demi barbare. Peut-être Turenne, Fréderic II. et d'autres capitaines qu'on voudrait leur comparer — seraient-ils forcés de faire une année d'école contre les Turcs, avant que leur génie soit sûr des résultats qu'ils étaient accoutumés d'obtenir sur des adversaires plus dangereux. Napoléon même a peut-être en quelque sorte pris une leçon à St. Jean d'Acre. L'armée russe ne manquait point de généraux qui avaient appris et fait la guerre sur différens théâtres de l'Europe. D'anciens compagnons de Potemkin et de Souvarof, y occupaient même encore des places qu'ils avaient remplies avec honneur sous Kaminski et Koutousof, ainsi que dans la grande guerre contre Napoléon. D'autres plus jeunes qui avaient fait leurs preuves dans les campagnes de 1805, 1806 et 1807 qui apprirent plus tard, sous Michelson, Prosorofski, Bagration et Kaminski à connaître les Turcs et acquirent de la gloire



en Russie, en Allemagne et en France, se trouvaient dans l'armée et dans le conseil de l'empereur. Si donc leurs idées et leurs actions furent subordonnées à des manières de voir qui avaient déjà pris racine, nous n'y reconnaitrons que le cours ordinaires des choses humaines, puisqu'ils est prouvé de tout tems, qu'on profite bien moins des expériences de ses prédécesseurs que de celles qu'on a fait soi même ([21]).

RÉFLEXIONS ET OPINIONS.

Tous les rapports des témoins oculaires de la campagne de 1828, confirment notre manière de voir sur le caractère des Turcs et sur les moyens à employer, pour les vaincre et les chasser en Asie. — Ils ont constaté de nouveau leurs qualités guerrières dans la défense des places fortes, où ils ont développé la même opiniâtreté, qui coûta tant de sang à Braïlof, en 1810, et qui gâta toute la campagne à Roustjouk, où l'on perdit plusieurs milliers d'hommes. Leur artillerie s'est perfectionnée, et ils savent mieux l'employer, puisqu'on leur a vu lancer des boulets, des bombes et des obus, même des boulets creux enchaînés à différentes distances avec une précision admirable. Il est possible que la prédilection du Sultan pour les modèles européens et le grand pas qu'il a fait de s'arracher aux préjugés nationaux les plus enracinés, y soient pour quelque chose. Cependant on a trouvé parmi ses troupes aussi peu de renégats européens comme officiers d'artillerie ou du génie, qu'autrefois. Mais leur éducation, en fait d'artillerie et de fortification, leur vient indubitablement de pareils secours. On l'a surtout remarqué aux réparations considérables de plusieurs de leurs forteresses, qui ont été exécutées si en secret pendant la paix, que les agens n'en ont point eu vent. C'est ainsi que Braïlof se trouvait avoir un fossé revêtu et un différent tracé, que Silistria est re-

construit d'après un meilleur systême, et que Roustjouk est changé en une place européenne. Mais, comme toutes ces améliorations ne vont pas au delà d'un tracé plus régulier du corps de la place, qu'on n'y remarque rarement seulement, soit dehors soit chemins couverts: elles sont sans influence sur la défense, telle que les Turcs la pratiquent. Ils ont peut-être raison d'en rester à leur méthode, qui ne repose que sur l'idée de repousser l'assaut, et qui développe sa supériorité là, où la défense des autres peuples finit ordinairement. Le Turc simple et commode dans ses goûts, aimant à ne regarder que tout droit devant lui, se perdrait dans le labyrinthe d'un chemin couvert et d'ouvrages extérieurs, qui se flanqueraient mutuellement. Il lui semble beaucoup plus convenable de guetter, patiemment couché derrière le rempart, l'occasion de se servir, suivant la circonstance, de son bon fusil ou de son excellent cimeterre, et il peut donc lui être fort indifférent, en dernier résultat, que la place ait une forme quelconque, et que les raides talus de son parapet et de son fossé soient revêtus en maçonnerie, ou se composent d'une terre toute aussi escarpée.

Cependant nous avons déjà fait observer les progrès que les Russes ont faits dans l'art des siéges. Il ne leur faut plus qu'adapter les anciens principes de Vauban aux particularités d'une forteresse turque, pour pouvoir employer l'attaque brusquée, et prendre avec assurance la place en 15 jours, sans craindre d'échouer au moment décisif de l'assaut, par des hazards malheureux. Les officiers du génie russe sont moins tom-

bés dans la faute d'ouvrir leurs attaques trop loin, que dans les campagnes précédentes. Mais, vu qu'il manque ici de chemins couverts, ou qu'ils sont fort défectueux, vu la négligence des Turcs à se garder, il aurait peut-être été possible, dès la première nuit, où l'on peut répondre, pour ainsi dire, avec certitude qu'ils restèront en repos, d'établir la première parallèle à 400 pas du bord du fossé. De fortes redoutes aux ailes, qui serviraient en même tems de batteries contre les ouvrages, auraient procuré la sûreté nécessaire contre les sorties, et on aurait pu, à partir de cette parallèle, cheminer sans interruption jour et nuit, tant à la sape pleine qu'à la sape volante. Mais il aurait fallu que toutes les tranchées soient terminées par de petites redoutes fermées, d'un bon profil de campagne: soin qu'il sera nécessaire d'avoir également pour toutes les batteries, afin de n'avoir rien à craindre de ces bouillans Osmanlis, ni par sortie ni par surprise. — Sans de pareilles précautions, il n'est certainement point sans danger d'ouvrir des attaques d'aussi près. — Du reste, il est bon de remarquer que, contre les Turcs surtout, le plus simple sera toujours le meilleur. De même que dans la bataille on les bat avec le plus d'assurance quand, avec des carrés tous ordinaires, — mais d'un front de feu suffisant, et ayant du canon dans les intervalles, — on s'avance sur eux, en conservant seulement l'échiquier primitif, où chaque carré tire par l'intervalle sur ce qu'il voit, — il sera bon de pénétrer dans la place, pour ainsi dire, avec des carrés fortifiés, de se loger sur le bord, même au fond du fossé, enfin sur

la plongée du parapet, et partout où il se trouvera la place nécessaire.

Jamais une garnison turque, quelque forte qu'elle soit, n'a fait de sortie décisive. Aussi serait-il difficile de sortir, avec des masses de troupes, de leur profonds fossés ou de leurs portes, qu'ils ont coutûme de barrer solidement. Leur cavalerie, arme principale chez eux, se trouve par là même hors de service. Mais, pour être prèt à tout, il faudra que les tranchées soient toujours fortement gardées, ce qui est de moindre inconvénient contre les Turcs que contre d'autres nations, vu que l'artillerie de siége a bientôt le dessus contre la leur. Il faudra surtout avoir toujours un corps suffisant sous les armes, pour se porter au devant de la sortie, et lui couper la retraite. On pourra, à cette fin, se servir avec avantage de piquets de cavalerie, placés à portée derrière des épaulemens ou des couverts naturels en arrière des ailes de la tranchée pour charger sur le champ ces colonnes informes. Il faudra disposer en conséquence les retranchemens du camp de blocus, pour qu'une partie de l'armée puisse être derrière eux parfaitement à l'abri et en sûreté.

Les Russes ont également employé la mine pour ouvrir la brèche, et prouvé par là de grands progrès depuis 1810, où l'on ne pensa pas même à cet excellent moyen devant Roustjouk. Aussi est-il tout naturel de ne faire usage — contre les Turcs qui ne savent que rarement se servir à propos des contre-mines, et contre des places qui rappelent celles du 16me siècle - que des moyens alors usités, et de regarder comm

peu convenable la méthode lente et coûteuse d'ouvrir la brèche, dans un rempart en terre, au moyen de l'artillerie. Il faudra seulement suivre le système précautionneux, que nous recommandons, et ne point entreprendre au hazard. Pendant qu'on terminerait la descente du fossé, et qu'on établirait le mineur sous le rempart, il faudrait achever les batteries retranchées dans la dernière parallèle, sur la contrescarpe du fossé, et les armer de beaucoup de mortiers prêts à tirer. Aussitôt après l'explosion, on couvrirait la brèche, les terrepleins avoisinans, et les parapets d'une grêle de bombes, d'obus, de pierres, et de projectiles de toute espèce, de sorte qu'aucun être vivant ne puisse y résister. Quand la fumée et la poussière se seraient un peu abattues, une reconnaissance d'environ 50 bons et adroits chasseurs, ayant des officiers intelligens et des officiers du génie à leur tête, graviraient la brèche avec précaution pour la reconnaitre et voir l'état du parapet. Si la brèche n'était qu'imparfaite ou manquée, on se reployerait aussitôt pour se remettre à l'ouvrage, réparer la faute commise, et frapper au but. Remarque-t-on des parapets occupés, ou des masses turques toutes prêtes derrière les remparts, on recommencera le feu de plus belle, mais mieux pointé d'après les notions qu'on vient d'obtenir, jusqu'à ce qu'on parvienne à trouver le rempart net et la brèche praticable. Dèslors la reconnaissance pourra prendre pied sur le rempart, afin de voir derrière, et préparer le logement, pour lequel des colonnes de sapeurs et de travailleurs armés munies de gabions et de tous les

matériaux nécessaires, seront à portée dans les boyaux les plus rapprochés.

La large surface du parapet, coupée presque toujours par des traverses, ou de petits corps de gardes en briques, comme nous les avons vus à Sjoumla et Roustjouk, remplace pour les Turcs le chemin couvert et les places d'armes; il faut donc les traiter de même. Arrivé sur la crête, au lieu d'avoir à craindre, comme dans les forteresses et défenses européennes, des remparts et des parapets garnis, il faut s'attendre dans leurs places aux retours offensifs et à un feu de mousqueterie terrible, de la garnison qui accourt de toutes parts. Ces troupes déterminées forment en partie un rempart vivant derrière la brèche, comme à Braïlow, où se précipitent d'autre part, le long du terre-plein et du parapet sur les assaillans. Il conviendrait donc de donner à la tête de la colonne de travailleurs un certain nombre de chevaux de frise portatifs, en forme de grandes chausses-trappes qu'on mettrait en guise d'épaulement, à travers la plongée du parapet, et qu'on pousserait en avant avec les gabions qu'on placerait derrière, suivant les renforts qui arriveraient au haut de la brèche, ou qu'il deviendrait nécessaire d'agrandir le logement. Suivrait derrière cette première division de travailleurs une seconde munie seulement de pelles et de pioches, qui écréterait le bord du fossé, et applanirait la brèche de manière à y faire monter quelques pièces de six. Ceci fait, la plus grande difficulté serait vaincue; car le Musulman ne résiste pas à la mitraille. Mais jusque-

là, il faudra que les troupes qui couvrent le travail, et tout en général ce qui n'est pas occupé à la sape, avec la pelle ou le gabion, entretiennent par dessus le logement un feu bien nourri sur les Turcs, qui seront naturellement presque toujours à découvert, leurs remparts étant la plus part du tems assez éloignées des maisons et des murailles; méthode qu'on ne saurait blâmer. Mais il sera surtout important, pour cette manière d'attaquer, qu'on ait entrepris de même, et en même tems, sur plusieurs bastions, et qu'on ait fait des brèches par mines, dans deux au moins sur le front d'attaque, pour qu'elles ne soient pas flanquées du bastion voisin.

De cette manière, on arrachera au hazard sa maligne influence, et on évitera toutes les horreurs, que des colonnes entrées d'assaut dans une ville occasionnent toujours. Il faudra que le logement s'étende sur toute l'intérieur des bastions, qui sont presque toujours pleins, pour y établir contre la ville des batteries en règle, d'où une grêle de boulets et une pluie de feu se répandront sur les habitations et sur les campemens. Les Musulmans demanderont grace alors, s'il ne leur reste plus de trouée par laquelle ceux qui ne tiennent point à leur harem, se précipiteront pour se sauver par la fuite. Mais même dans le cas le plus malheureux étant en mesures, on pourra recevoir tranquillement leurs plus furieuses attaques.

En se reportant aux tems de Souwarof, on a de la peine à s'expliquer, comment l'assaut d'Ismael, a pu lui réussir même avec moins de monde, que n'en

comportait la garnison. La valeur des troupes russes et leurs particularités nationales sont évidemment restées les mêmes, et ont même résisté depuis à des épreuves plus fortes encore. Peut-être plusieurs des assauts précédents ont-ils réussi par des hazards heureux, peut-être aussi parce que c'était du nouveau pour les Turcs, et qu'ils étaient moins préparés à faire les derniers efforts. Mais aussi toute entreprise brillamment exécutée, sert de pronostic heureux pour en hazarder une seconde à l'occasion, parceque l'assurance augmente chez une des parties, tandis que c'est la terreur qui augmente chez l'autre; le résultat est à peu près certain. Les succès du poliorcète d'Erivan peuvent confirmer cette opinion. Mais en revanche aussi la non-réussite ayant un effet contraire, on doit préférer contre des places turques, la méthode lente mais certaine d'une attaque en règle, à celle bien moins sûre des colonnes d'attaque.

Le premier combat de cavalerie du 6 Juillet, à Bazardjik, prouve incontestablement, que la supériorité de la cavalerie turque engagée à armes égales, consiste en ce que ses nombreux essaims assaillent si promptement qu'ils surprennent. Mais la fin de l'affaire prouve également, combien la contre-leçon que nous avons indiquée est sûre; savoir de faire soutenir toutes les grandes masses de cavalerie, par de l'infanterie légère en bataillons carrés avec de l'artillerie. Nous avons revu de nos jours ce qu'un témoin oculaire, à la suite de Romanzof, a déjà remarqué. (p. 12) „Que partout où l'on apperçoit un turban de

loin, on peut en conclure, qu'il y en a certainement là des milliers, et qu'au moment où l'on s'y attendra le moins on aura un essaim de cavalerie sur les bras." Il est remarquable que le cavalier turc trouve moyen de se faire un passage, par les buissons les plus épais, avec son cheval souple et docile, et y combat presqu'à avantage égal le tirailleur fantassin. Aussi a-t-on posé en principe de ne jamais se débander vis-à-vis des Musulmans, mais de toujours rester en masse, de peu tirer, et de ne se fier qu'à la bayonette. Bien que la malheureuse reconnaissance sur Hadgi-hassan-lar, le 26 Septembre, et d'autres événemens, paraissent justifier un principe aussi outré, il n'est point naturel que le cavalier aie de l'avantage sur le fantassin, dans les bois et les buissons. Partout où cela a eu lieu, on doit croire que c'est faute d'intelligence de la part du fantassin. Une infanterie qui sera non seulement brave, mais encore souple et rompue au combat dans toute espèce de terrain, ne saurait se laisser surprendre, et sabrer devant ses masses, quand même une partie en serait éparpillée. Il faut se garder de baser des règles générales sur un hazard qui a eu lieu. Notre méthode qui joint les tirailleurs aux masses, et que l'expérience a constatée; parait donc être fort applicable contre les Turcs, si on l'employe avec sagesse, et l'infanterie russe y reviendra sans doute, si jamais elle se trouve devoir combattre une infanterie turque mieux dressée. Il est indubitable à la vérité, que, même dans ce cas, cette dernière sera toujours culbutée par des bataillons russes, qui ont un avantage incontes-



table sur elle au choc serré. Mais pour amener ce moment décisif, il faudra partout et toujours employer le feu et les tirailleurs, qu'on se trouve en plaine ou en terrain entrecoupé. Dans le prémier cas, il s'agira de parlayser ou de faire reculer une cavalerie entreprenante, qui précède son infanterie et lui prépare les voyes: dans le second, il faudra par des coups bien ajustés, se défaire des tireurs à pied et à cheval, qui nous donnent la chasse à travers les bois et les buissons. On ne pourra arriver à ces fins que par une infanterie débandée qui saura se couvrir, tirer juste et profiter du terrain.

Nous avons vu, dans les campagnes précédentes, que l'infanterie turque ne jouait qu'un rôle secondaire et défensif, et abandonnait à la cavalerie l'offensive vigoureuse qui est particulière à ce peuple. On doit s'attendre que maintenant son infanterie de nouvelle création (tant celle qu'il nomme régulière que celle qu'on appelle encore irrégulière), va reprendre ses droits et la première place. Elle est formée et armée entièrement à l'européenne, on y trouve des bataillons de 800 hommes, et des brigades des 3 bataillons. On y reconnait donc l'école française. — Le fusil européen à bayonnette a pris la place du long mousquet turc avec sa batterie antique: le costume ample et étoffé asiatique se trouve remplacé par un habit plus convenable, et par une chaussure moins gênante dans les mouvemens. Nous avons, il est vrai, déclaré notre conviction qu'une infanterie purement turque, reprenant la méthode de combattre de ses ancêtres, qui se

jetterait en désordre, le glaive ou le poignard à la main, sans craindre la mort, sur l'ennemi, serait infiniment plus redoutable encore à une armée européenne, que celle-ci qui n'est qu'une singerie. Mais cependant, malgré sa moindre valeur, elle a l'avantage de mieux tirer et de porter ses coups plus sûrement. Les bataillons russes ployés à une méthode différente, n'atteigent point les Turcs dans celle-ci, et sont détruits ou paralysés, par les attaques en débandade, qui les prennent de tous les côtés, quand ils restent serrés dans leurs carrés. Nous en avons vu un exemple à Moraj. — La cavalerie menace d'autre part des lignes déployées. — La mesure la plus naturelle à prendre contre ces attaques, combinées en quelque sorte tactiquement, sera donc toujours notre ordre de bataille, savoir de l'infanterie en colonnes de bataillons, avec des lignes de tirailleurs soutenues par de la cavalerie: l'artillerie y sera répartie d'après les circonstances.

Un général expérimenté dit à se sujet: „Rien n'est plus difficile à couvrir contre les attaques audacieuses, mais partielles des Turcs que de l'artillerie en masse, et cependant il est contraire à l'intérêt de leur ennemi de l'éparpiller. — Les Turcs s'enferment toujours comme autrefois dans leurs camps retranchés, et il parait que cela vient de ce que leurs chefs sont convaincus, qu'il n'y a pas encore assez d'ensemble dans toute cette machine, et qu'il faut, pour lui donner unité d'action, la circonscrire forcément dans un cercle étroit. Peut-être aussi n'est ce qu'une ancienne



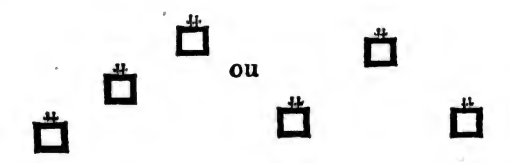
habitude. Mais jamais une forte sortie n'a manqué aux approches de l'assaillant, et celui-ci a toujours été forcé à donner l'assaut au retranchement." (On voit donc que rien d'important n'a changé, depuis notre campagne antérieure.) „Il est dès lors indispensable de bien rester aux rangs, et de ne point donner de prise aux attaques souvent réiterées de la cavalerie musulmane. Plus donc il est important qu'une artillerie en masse prépare l'assaut, plus il est nécessaire qu'elle soit bien appuyée, et que, d'un autre côté, l'infanterie destinée à l'attaque soit libre d'agir, sans avoir besoin de perdre du tems par un changement de formation, qui trahirait ses desseins à l'ennemi. Les règles suivantes nous paraissent réunir tous ces avantages."

„1) Tenez vous en rangs serrés avant l'attaque et pendant que vous approchez de l'ennemi, recevez le premier choc dans cet état."

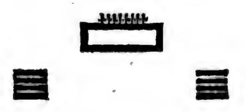
„2) Partez de l'ordre que vous avez choisi à cette fin pour l'attaque, sans dégarnir entièrement vos batteries, et sans faire un changement absolu de formation! Basez la donc sur ces données principales."

„Quant à l'ordre de bataille de l'infanterie, il faudra surtout avoir égard à son nombre. Un seul bataillon détaché avec deux canons (car on ferait mal de lui en moins donner) ne saurait guère se former autrement qu'en carré ordinaire, en y renfermant les attelages de ses pièces. Cependant il faudra l'éviter autant que possible, parce qu'il y a toujours du danger à mettre cet attirail dans un aussi petit espace comme nous l'a prouvé l'exemple de Moraj. — Deux

bataillons réunis et quatre canons, coureraient moins de danger, en formant également un carré simple. — Quant à trois bataillons, ils feraient mieux de se mettre en échiquier pour s'appuyer mutuellement, savoir

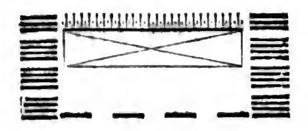


„Quatre bataillons pourraient déjà réunir les avantages de la défensive au mouvement, former un carré avec deux bataillons, où tous les canons de la brigade seraient réunis, et placer deux bataillons en colonne, en seconde ligne et en réserve, pour exécuter l'attaque, quand elle sera suffisamment préparée.



„Il est entendu que tous ces exemples ne sauraient être applicables partout, et que le terrain, ainsi que la possibilité d'appuyer cette infanterie par de la cavalerie, prescriront les modifications nécessaires. — Il parait important cependant de chercher à avoir une formation normale prise d'après une échelle en grand, où le détail disparait, et qui réponde à nos vues. Supposant donc comme unité une division de 6 à 8 bataillons avec douze ou seize pièces, nous lui

proposerions l'ordre de bataille suivant pour s'approcher de l'ennemi.

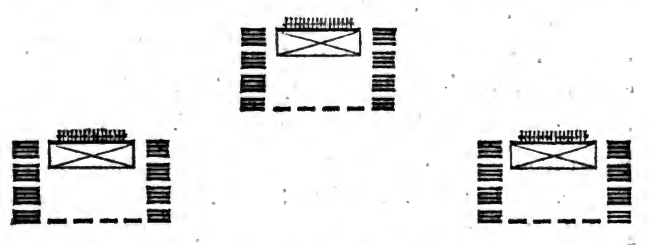


„Tous les bataillons formeraient la colonne sur le centre. La première compagnie des dernires bataillons (c. a. d. le premier et le huitième peloton qui forment chez les Russes la première compagnie) fermerait, déployée, les derrières du carré, et toutes les pièces, ayant leur attirail derrière elles, seraient sur le front entre les deux premiers bataillons."

„Cet ordre est sans contredit le meilleur pour la marche, en s'approchant de l'ennemi, et pour repousser avec vigueur les surprises qui pourraient avoir lieu. Toute l'artillerie est réunie, l'infanterie peut sur le champ prendre une position quelconque, que lui prescriront les circonstances, et même porter, sans perdre du tems, quatre ou six bataillons à l'assaut des retranchemens, à savoir ceux de derrière, car les deux qui se trouvent aux ailes de l'artillerie y resteront pour la garder. (XIX). Ces deux bataillons pourront rester en colonne, surtout s'il y a de la cavalerie à portée de les appuyer, ou former un carré simple et mettre les canons devant leur front, ou bien à côté, suivant que cela paraîtra plus avantageux. Il faudra se garder de gêner les bataillons marchant à l'attaque en leur prescrivant de couvrir l'artillerie, et si le but justifiai

d'exposer quelques pièces, en les faisant avancer à quelque emplacement hazardé, on n'aura point de scrupules de les abandonner à leur sort, en donnant aux servans l'ordre de se rallier en cas d'événement à la colonne la plus raprochée. — Il est constaté par l'expérience qu'il ne faut jamais arrêter l'élan de la valeureuse infanterie russe dans un assaut, et qu'on ne se trompe jamais ne se confiant à ses bayonnettes."

„Nous conseillerions à 3 divisions d'infanterie la formation suivante pour s'approcher de l'ennemi:



„où la division d'avantgarde est soutenue par les deux autres."

„Dans un terrain entrecoupé, où, du moment qu'en plaine on est suffisamment appuyé par la cavalerie, il sera bon d'employer sans hésiter, pendant le combat, des tirailleurs soutenus par des masses d'infanterie, ou de déployer ses fronts. Bien que le Turc tire souvent plus juste que le Russe, ici c'est ordinairement la bonne méthode d'employer les tireurs qui décide du succès; de plus, il y a des terrains, où les obstacles naturels s'opposent à l'attaque à la bayonnette que les troupes préfèrent, et souvent d'autres circonstances en empêchent. Ce serait le plus haut

degré de pédanterie de vouloir, dans tous les cas, rester en carrés."

Ces paroles d'un connaisseur expérimenté, confirment donc l'opinion que nous avons avancée antérieurement, qu'un carré de régiment de 3 bataillons est ce qu'il faut contre les Turcs; seulement il nous parait que des flancs sur six seraient préférables à ceux en masses de bataillons (p. 20). De toutes manières il ne faudra jamais former des carrés moindre d'un bataillon complet (à 800 hommes), et toujours sur 3 rangs, pour avoir une ligne de feux respectable, dont partira par rangs une grêle continue de balles, faisant l'effet de la mitraille, que cet ennemi évite de tous tems, comme l'expérience l'a prouvé. Les Français le savaient bien en Egypte: aussi avons-nous vu Napoléon et Kleber se fort bien trouver de leurs carrés de brigades et de divisions entières, recelans dans leur vaste intérieur tout ce qui n'était pas combattant. Ces carrées commençaient le feu, contre les essaims de Mammeloucks qui se jettaient sur eux, dès 300 pas de distance, et le soutenaient sans interruption aucune, jusqu'à ce que le champ fut libre.

Se former en fortes masses, comme on l'a fait avec succès contre un ennemi réglé, et une cavalerie qui cherche à faire une charge serrée, en posant en principe, qu'il faut laisser arriver l'ennemi presque sur les bayonnettes, serait une mesure tout à fait fausse, contre des essaims qui combattent à la manière des Parthes. Un détachement d'arquebusiers ou de chasseurs à pied, sûr de son coup à 100 pas de distance,

pourra

pourra seul se hazarder à former un petit carré, jusqu'à celui d'une compagnie, et nous avons déjà fait observer (p. 22), en parlant de la guerre des Français en Egypte, que des petites colonnes semblables seront d'une grande utilité et même nécessaires au dehors des grands carrés.

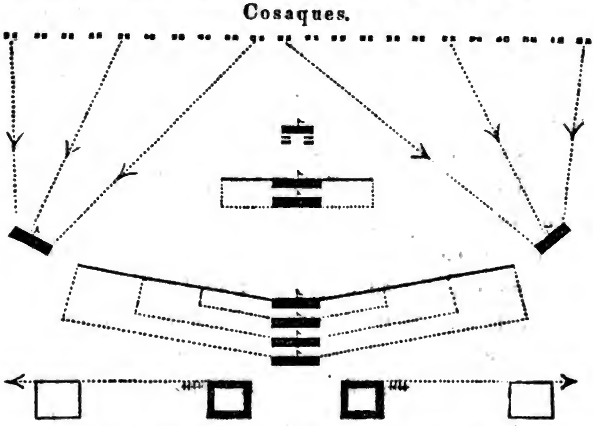
Dans les armées, où toute l'infanterie est exercée au combat à la débandade, on pourra presque toujours former du 3me rang de pareilles petites colonnes. Quant à l'infanterie russe, on serait tenté de lui conseiller d'employer à cela des hommes choisis dans ses régimens de chasseurs à pied, et de laisser son troisième rang à sa place, mais de réintroduire pour le premier rang la méthode de lui faire mettre le genoux en terre, qui a été d'une si grande utilité pendant tant de guerres, et que les Français ont conservée même durant leurs plus brillantes campagnes. Le rang à genoux aurait l'ordre alors de laisser arriver l'ennemi jusque sur ses bayonnettes, et de faire feu sans attendre de commandement, dès qu'il n'y aura plus à douter qu'on renversera le cheval ou le cavalier. Qu'il soit permis à chacun d'agir naturellement d'après le sens commun. Deux rangs feront un feu continu par dessus ces chevaux de frise vivans. S'il y a plus de trois rangs, ils n'en auront que plus d'assurance, et aideront de leurs fusils en rechargeant ceux de leurs camarades, ce qui sera nécessaire à toute infanterie qui charge lentement, et est peut-être encore obligée d'amorcer dans un moment aussi critique. Il est si naturel de faire mettre genoux en terre au premier rang, pour

vaincre la difficulté qu'on a toujours trouvée à utiliser le feu de plusieurs rangs en même tems,—et tout tirailleur de bon sens en fera si certainement usage par instinct, si, se réunissant à d'autres pour une défense commune, les circonstances l'y engageaient, — qu'on doit s'étonner à juste titre que tant d'armées aient aboli cet usage, dans un tems, où il n'était pas encore question d'employer le troisième rang en tirailleurs, ce qui seul pourrait servir de prétexte admissible.

On a remarqué dans la dernière campagne chez les Turcs, — outre un ordre plus grand et une unité d'action, marquée par un commandement visant à un but reconnu, — une combinaison réfléchie et profitant du terrain, entre leur infanterie et leurs essaims de cavalerie. Des détachemens de bons tireurs à pied étaient en outre mêlés à leur cavalerie, ou cachés derrière elle, et celle si les démasquant tout à coup, savaient attirer les assaillans dans le feu de ces tireurs embusqués.

Pour obvier à cette méthode perfectionnée de l'ennemi, on pourrait donc se faire la règle d'employer les Cosaques, si lestes et dont la vue est si perçante, à éclairer et à explorer sa position. — Où on n'en a pas, il faudra se servir d'une cavalerie légère dressée d'après leur modèle. — Une ligne bien serrée de cavalerie les suivrait. Derrière celle si, se trouverait un fort soutien, et puis la masse de la cavalerie. Des deux côtés, mais immédiatement derrière celle si, marcherait l'infanterie en bataillons carrés ou prête à en former, et l'artillerie sur les deux ailes. Toutes les lignes de cavalerie seraient toujours à quelques cen-

taines de pas de distance l'une de l'autre. La figure ci après montre l'ordre de bataille de 8 escadrons, y compris 100 Cosaques, et de 4 bataillons d'infanterie d'après cette idée; c'est environ la force du détachement du général Akinfïef à l'affaire de cavalerie de Bazardjik (p. 245).

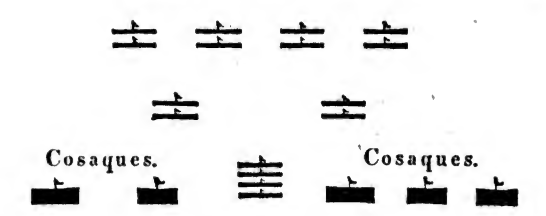


Si les Cosaques sont repoussés par des essaims de Turcs, ils s'esquiveront de côté sur les flancs de leur soutien. La division qui suit, recevra l'escadron en s'avançant avec résolution pour attaquer, et le régiment que nous avons serré en colonne pour pouvoir se déployer, d'après les circonstances, de front ou de côté, donnera l'appui nécessaire pour défaire les essaims des Turcs, qui seront exposés en même tems au feu de flanc de mousqueterie et à celui de mitraille des carrés, portés suivant l'occurrance, à droite ou à gauche pour appuyer leur cavalerie (XX). Les Cosaques qui se seront reformés sur les ailes, les prendront de plus en flanc.

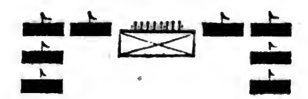
Il me répugne cependant de prescrire à une cavalerie son ordre de bataille dans les moindres détails. Qu'elle agisse d'après ses habitudes, en colonnes de régimens ou de divisions, mais que toujours le déployement du tout lui serve de base.

Bien que la colonne de cavalerie sur le centre doive paraître peu conforme à l'esprit de cette arme en guerre avec d'autres nations, elle pourrait bien être fort utile contre des Turcs; de grands mouvemens de flanc effectuant moins sur eux, qu'une charge à fond dans une direction, avec des flancs toujours bien couverts et se prolongeant continuellement. Notre figure représente cette idée, en supposant que le régiment déploie en éventail en se lançant à la fois sur l'ennemi. Si une seconde ligne ou une réserve se trouve derrière le régiment, cette manoeuvre en sera d'autant moins dangereuse. De petits détachemens destinés à soutenir des éclaireurs feront bien de se tenir en ligne serrée et d'attendre les Turcs la pointe en avant, tandis que les grands soutiens arrivant à leur secours prolongeront le front en prenant l'offensive.

Peut-être l'ordre de bataille suivant aurait-il été avantageux pour une division de cavalerie russe de 16 escadrons repartis en 8 divisions, puisqu'elle paraît offrir, dans de vastes plaines, de la sûreté pour les flancs et la facilité de déployer dans tous les sens. (Les escadrons serrent à demi distance dans leur divisions. Les lignes sont à 250 pas l'une de l'autre.)

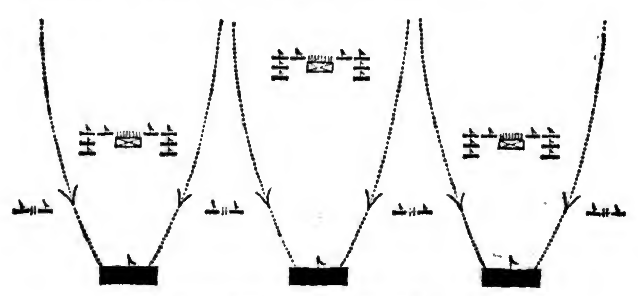


Cependant il faut convenir que la formation normale d'une brigade de cavalerie (8 escadrons) chez les Russes, comme nous la montre la figure suivante, a rempli son but.



Il s'y trouve 6 escadrons de disponibles, comme nous avons vu, 6 bataillons d'infanterie libres de leurs mouvemens, tandis que deux escadrons servent de garde à l'artillerie.

On donnerait à un corps de cavalerie de quatre brigades (32 escadrons) et quelques détachemens de Cosaques, l'ordre de bataille suivant.



Détachemens de Cosaques réployés.

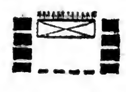
Nous avons adopté en principe ici que de petits détachemens de cavalerie, qui se trouveront entourés d'essaims de Turcs, en marche ou au combat, se formeront en colonnes serrées d'escadrons ou de divisions (à 2 escadrons), mais surtout en marche près de l'ennemi. Dans une affaire cependant, ou quand les détachemens sont plus forts et qu'il est possible de s'appuyer réciproquement, il vaudra mieux avoir des escadrons entiers de front. Mais il n'est point d'usage d'avoir plus d'un escadron déployé sans intervalle. — Chaque brigade formera un détachement particulier d'éclaireurs, et défense expresse aux autres, à quelques exceptions près, de se servir d'armes à feu.

La figure ci-contre nous représente d'après ces données l'ordre de bataille de deux corps combinés, — à savoir, un d'infanterie composé de 26 bataillons et 8 escadrons, et un de cavalerie de 32 escadrons et quatre régimens de Cosaques, — ainsi que les mouvemens dont il est susceptible pour l'attaque et pour la défense.

Les Cosaques de l'armée russe qui savent battre les broussailles et les bois aussi bien que les cavaliers turques, sont pour elle les meilleurs remplaçans des tirailleurs qu'il faudrait lancer en avant pour explorer le terrain. Il y aura cependant des cas où il faudra nécessairement se servir de ces derniers, et nous conseillons alors de choisir à cette fin des volontaires adroits, qu'on formera bien mieux par un enseignement verbal, et par le raisonnement à s'opposer hardiment en combat singulier, aux Turcs débandés, que par les moyens ordinaires de dresser le soldat.

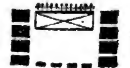
Qu'on

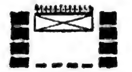
Division de chasseurs



à pieds.

2me Division. 1ère Division d'infanterie.



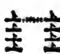


5 Brigades de cavalerie.









Brigade de Pioniers



2 Bataillons.





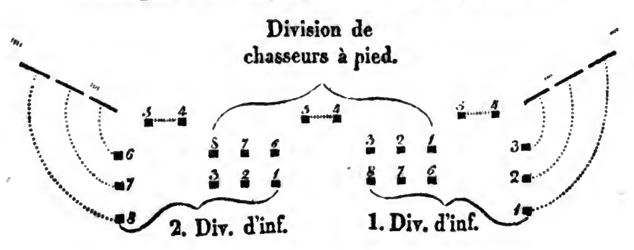






Cosaques.

Exemple d'un déployement de l'infanterie.



Qu'on leur fasse surtout oublier la roideur de l'exercice, et qu'on les anime de l'ardeur du combat. — Souvarof s'y entendait. Il a montré dans son excellent catéchisme, comment il faut parler au soldat russe pour lui faire sentir en quoi consiste sa supériorité: — „Tire peu, mais tire juste!" — „Frappe de la bayonnette! pousse ferme! et puis jette le Turc de ta bayonnette!" — „Si trois t'attaquent: perces-en un, — tire ton coup à l'autre, — passe ta bayonnette par le corps du troisième; t'en voilà débarrassé!" — Un peu de gasconnade ne fait jamais de mal, pourvu que la matière première s'y trouve, et est même nécessaire pour engager le simple soldat à faire de son chef des choses plus qu'ordinaires. Il faut, pour ainsi dire, délier les brides de ses guêtres.

Pour instruire à fond le chasseur ou le carabinier de la méthode de combattre les Turcs, il faudrait lui faire entendre, qu'il doit regarder cet ennemi comme un sanglier, qu'on abat d'un bon coup de fusil ou qu'on reçoit sur la pointe, s'il nous court dessus. Il n'y a point de danger pour celui qui a du courage et de la fermeté, et il ne devient jamais grand que quand on perd la tête. Quand le valeureux chasseur se sera bien convaincu qu'il peut se mesurer seul avec un cavalier turc, on pourra, d'après les circonstances, débander les colonnes de compagnies qu'on a formées de volontaires de choix. Il reste à savoir si un leste fantassin n'apprendrait point le secret d'éviter adroitement, en se courbant à demi, le coup de sabre, tout en plongeant sa lame à l'endroit mor-

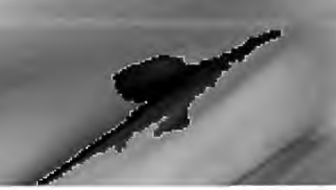
tel dans corps du cheval. J'armerois mes chasseurs et mes carabiniers, destinés à combattre au dehors du grand carré, d'une de ces armes — du couteau de chasse — que portent les chasseurs à la chasse au cerf ou au sanglier, et d'une paire de pistolets. Quant à ces derniers, qu'on se procurerait petit à petit en les prenant aux Turcs tués, on n'en ferait usage qu'à moindre distance, surtout dans les petites colonnes, qu'il sera toujours bon de former chaque fois que la cavalerie approchera. Le chasseur aurait donc deux coups en réserve, pour le cas, qu'il aie manqué avec son arquebuse et quil ne puisse plus recharger. L'arquebuse se trouve dans le cas de tous les canons rayés; celui qui ne sait pas s'en servir par excellence, préfère un canon uni, parcequ'il lui est possible de recharger plus vite.

Quand on aura ainsi rendu l'infanterie légère leste et hardie, qu'elle saura se ployer plus au terrain qu'au cordeau et faire ce qu'il convient dans les buissons et dans les ravins, aux sons du cor quand il n'y a plus possibilité de la diriger autrement, on ne trouvera plus si difficile d'essayer à emporter d'emblée les Termopyles de Sjoumla. On lâchera quelques milliers de bons tireurs, pour gravir les hauteurs des deux côtés de la ville jusque là où elles sont cultivées, et s'établir dans les vignobles et les buissons, en avançant contre les camps ennemis. Faisant continuellement suivre des soutiens, et relevant les tirailleurs, on conservera l'avantage du combat, tout en gagnant pied. La coignée et le couteau

de chasse, travaillant sans cesse, éclaireront les broussailles et decouvriront le terrain jusqu'à ce que l'ennemi soit acculé dans ses retranchemens; ce sera le moment de s'élancer sur la ville ou les remparts sont abordables. Si, comme cela était le cas dans la dernière campagne, l'ennemi a des redoutes devant ses retranchemens, il faudra les attaquer, comme des ouvrages avancés, par un bout de tranché rapproché et un feu d'artillerie écrasant. Une fois qu'on s'en sera emparé, ils serviront de queue à la tranchée qu'on fera facilement cheminer sur les fronts de la place, et alors on verra s'il sera nécessaire de pousser l'attaque en régle jusqu'à la brèche, ou bien si à cause du grand développement il ne vaudra pas mieux brusquer l'assaut, comme à un camp retranché.

La vue de Sjoumla que nous joignons à ce volume montre les montagnes qui entourent la ville en demi cercle, environ comme celles de la chouette (Eulengebirge), ou du Zobten en Silésie, là où ces deux chaines viennent se terminer dans la plaine de Schweidnitz. La hauteur qu'on leur assigne, leur donne le même rang, et même en doit croire qu'elles le cedent à celles de Bourkersdorf, que Moellendorf escalada avec ses grenadiers, en 1762, et à celles de Koelschen que nous occupâmes comme dernière position avant l'armistice de 1813.

On sentira donc la possibilité d'entretenir, pendant plusieurs jours, dans ces montagnes un combat de tirailleurs pour y amuser les Turcs, pendant qu'on cherchera à gagner et à occuper quelque part la ligne



depuis la montagne aux grottes, jusqu'au point où elle se rattache aux montagnes de l'autre côté et qui a plus d'un mille d'Allemagne de développement. S'il était trop dangereux d'entamer un combat à l'arme blanche avec les 30000 Turcs qui seront peut-être resserrés dans la ville, qu'on se contente de s'établir dans la ligne extérieure et de bombarder Sjoumla lui même. Tous les approvisionnemens s'y trouveront réunis: il sera donc possible d'une manière ou de l'autre d'arriver à ses fins. Si nous parvenons à déloger l'ennemi et à le faire monter sur les hauteurs, le manque d'eau seul le forcera à un parti quelconque qui fera passer dans nos mains cette barrière, qu'on regarde comme insurmontable.

Un souverain jeune et *capitaine* qui, sachant prépriser les vieux préjugés du métier, délivrera son armée des entraves inutiles d'un service minutieux, et tentera cette entreprise de gaieté de coeur, nous montrera plus tard que cette impossibilité n'est que le reflet des anciens tems, où l'on regardait comme inexpugnables des lignes et des positions longues de plusieurs milles, que dans nos dernières guerres on n'a pas même occupées. Je ne citerai ici comme exemple que le camp de Bounzelwitz si respecté en 1761, et les lignes de Weissenbourg celèbres en 1793.

Il en est de même des gorges du Balcan dont les hauteurs de Sjoumla sont les barrières ou les contreforts. La grande difficulté jusqu'à présent fut toujours le peu de connaissance qu'on avait de ces montagnes qui faisaient partie autrefois du territoire classique,

mais qui sont plus étrangères à nos géographes modernes que les Cordillères elles mêmes. On prétend que de tout tems il est entré dans la politique des Turcs de soustraire à toute exploration cette lisière de leur empire, qu'ils regardaient comme sacrée, et de cacher aux voyageurs étrangers, par une ruse bien entendue, les passages praticables dont ils savaient seuls profiter. Des guides (nommés tartares et autrefois des janissaires) conduisaient les voyageurs par des sentiers ou des chemins pour bêtes de sommes périlleux à gravir, autant que faire se pouvait au grand galop à la montée comme à la descente, et toujours par des sentiers différens, de sorte qu'il était impossible de s'orienter et d'en faire une description passable. Il doit être d'autant plus difficile de retenir ce que l'on a vu dans une pareille course, que la superstition et le fanatisme des Turcs ne permet pas de se faire la moindre note, qu'ils regardent comme un sortilège et qui pourrait coûter cher.

On ne doit donc pas s'étonner, si les souvenirs des difficultés qu'on a vaincus, en courant des dangers de différentes espèces, les ont grossis en confiant au papier la description du pays, qui est devenue inéxacte et exagérée. Cependant il est possible en rapprochant les notices géographiques et les descriptions militaires qu'on possède, de se faire une idée assez exacte de l'ensemble.

Le mont Hémus, dont la cime se prolonge à peu de chose près dans la direction des degrez de latitude, et forme le partage des eaux que nous remar-

quons sur les moindres cartes de la Turquie européenne, se détache du point central au Sud de Sophia, du mont Witoska ou Skomius couvert de neiges perpétuelles, et va se terminer au Nord du port de Bourgas sur les rives de la mer noire. A l'exception du point de départ seul peut-être, cette chaine de montagnes ne s'éleve nulle part à plus de 3000 pieds, et n'est donc comparable qu'à nos montagnes du comté de Glatz, ou au mont chouette (Eulengebirge), ou bien encore aux contreforts des Voges. Sa végétation et sa forme, la cime étant une espèce de plateau recouvert de hautes forêts ou d'épais buissons de feuillages, paraissent la rapprocher des Voges, tandis que ses parties constituantes lui donnent une grande ressemblance aux rochers de Glatz. Les vallées et les ravins qui découpent ses versans, et forment les gorges praticables, sont donc en partie très reserrées, entourées de rochers à nud, et offrant de grandes difficultés au passage. Le voyageur anglais R. Walsh *), dont la description me parait plus satisfaisante que toutes les autres, nous a donné une vue de la chaine du Balcan et de la gorge qui se trouve au Nord de la ville d'Aïdos, prise du côtés du Sud. C'est une fente de rochers étroite dans laquelle un ruisseau bondissant se précipite vers la large vallée d'Aïdos qui fait une des coupures principales. Comme dans les gorges des autres montagnes, la route des bêtes de som-

---

*) Voyage en Turquie et à Constantinople par R. Walsh, traduit de l'anglais 1828.

mes suit le ruisseau tantôt en montant tantôt en descendant, traversant de tems à autre de petits torrents qui viennent se réunir au ruisseau, ou des précipices sur de légers ponts vacillans. Cependant il n'a point échappé à l'attention de notre voyageur que partout il se trouvait, non loin de ces défilés épouvantables, des sentiers, ou des chemins pour chevaux, qui gravissent les hauteurs avoisinantes, de sorte qu'un bon bataillon de chasseurs, avec une compagnie de sapeurs, aurait bientôt ouvert des routes à une armée là, où le voyageur perdu dans un labyrinthe y a le moins pensé. On pourait s'en rapporter aux anciens tems, où les Bulgares et les Ostrogoths resserraient le faible empire grec, et traversèrent ce terrain montueux avec toutes leurs lestes bandes. Pendant la campagne de Kaminsky, les Cosaques aussi on sut vaincre ces difficultés, puisqu'en 1810 leurs courses se sont étendues au de là des montagnes jusqu'à Araba-Bourgas ou Tsjatal-Bourgas (Tschatal-Burgas) à 24 milles de Constantinople *).

Comme dans les autres chaines de montagnes de second rangs on trouve dans le Balcan environ tous les trois milles des gorges praticables et si l'on rencontre ici des obstacles inconnus ailleurs, on ne doit l'attribuer qu'à la faible culture du pays et à un gouvernement qui entrave toute espèce de communication

*) Le corps principal de l'armée russe (1810) ne dépassa pas Sjoumla, mais des nuées de Cosaques passèrent les Balcans, et s'avancèrent jusqu'aux faubourgs de Burgas. R. Walsh. p. 111.

et d'industrie. La gorge la plus occidentale que nous connaissions, est la porte Trajane (Porta Trajana), sur la route de Sophia à Philippopolis. Elle est taillée à travers le roc, et la route se partage au pied des montagnes. L'une des branches traverse le défilé comme route pour bêtes de sommes, celle à droite est un chemin de voiture étroit, qui descend en serpentant par un ravin profond dans la vallée de la Maritza, et a sur sa droite le mont Rilo couvert de neiges *). Il parait cependant que la Maritza coule jusque vers Tatar-Bazardjik entre des hauteurs assez considérables, puisque la route est accolée à des rochers de marbre le long de la rive droite du fleuve pendant deux lieues de chemin, et traverse plusieurs précipices sur des ponts suspendus, en bois et dangereux. On n'atteint la plaine qu'à Saram-Beik, à trois lieues de Bazardjik où la route des bêtes de sommes qui traverse la porte Trajane, et dont nous avons parlé, vient se réunir à celle des voitures. Cette route était la grande voie des armées romaines qui conduisait de Bizance, par Andrinople et Sophia, à leurs établissemens en Pannonie et sur le Danube.

De la porte Trajane jusqu'à à la gorge — de Karbowa (Grabowa) à Kasanlik, — la plus rapprochée que nous connaissions, il y a 15 jusqu'à 20 milles de montagnes qu'on dit entièrement désertes et impraticables. Cependant la carte de Guilleminot et celle

*) Description de Mannert et autres.

de Cotta *) nous y indiquent plusieurs vallées considérables qui découpent le versant septentrional et s'étendent jusqu'au Danube en recevant les eaux d'une grande étendue de vallées transversales et de ravins; vu l'éloignement du fleuve, et la hauteur moyenne de ces montagnes, le fond de toutes ces vallées ne saurait être très incliné; aussi sont elles cultivées et habitées.

Dans la vallée de l'Ouracka (l'Uraka) ou Wid (la rivière qui coule par Isladi et Tetowo sur Plewna) notre carte indique un district de 50 villages, dont la position est à la vérité inconnue, mais d'où on peut conjecturer qu'il doit s'y trouver une quantité considérable d'habitans sur la mille carrée. L'éducation du bétail dont on s'occupe beaucoup dans ces contrées doit naturellement conduire au sommet des montagnes, où la végétation promet de belles forêts et des paturages abondans.

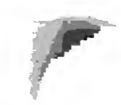
Une seconde grande vallée, celle de l'Osma ou Ostra, dans laquelle se trouve Lofja que nous connaissons déjà, est parallèle à la première, mais plus à l'Est, et contient presque jusqu'à son commencement plusieurs endroits notables. Par l'un d'eux, Trajan, qui parait même être de grandenr considérable, passe une traverse qui, venant de la porte Trajane, franchit toutes les vallées, passe par la ville de Selby (Selvy)

*) L'empire des Osmanlis en Europe, avec une partie de celui d'Asie, dans l'état où il se trouvait en 1828, dressé d'après les meilleures données.

(Selvy), dont nous avons parlé, puis par Tyrnowa, dans la vallée de la Jantra, et va de là à Roustjouk.

Tout le revers septentrional de cette chaine de montagnes est donc découpé par des ravins, qui ouvrent des communications pour arriver au faite, d'où une quantité pareille de vallées et de ravins habités, plus roides quelques fois cependant, redescendent en formant le côté nord du grand bassin de la Maritza, dans lequel se trouvent les grandes villes de Philippopolis (50,000) et d'Andrinople (80,000 habitans), qui vivent de la récolte des environs.

Plusieurs routes de Roustjouk, Sistowa, Nicopolis et autres villes sur le Danube viennent se réunir à Karbowa. Là s'ouvre un des passages principaux du Balcan, par lequel a passé une des routes militaires des Romains, comme le prouvent les traces bien prononcées d'une ancienne chaussée à Tyrnowa. „Des voitures et de l'artillerie légère — dit notre description — arrivent de Roustjouk jusqu'à Karbowa. De là, par dessus le sommet des monts jusqu'à Kasanlik, la route a besoin de quelques petites réparations, mais ensuite, par Eski-Sara jusqu'à Hebusje (Hebüsche) sur la Maritza, où elle rejoint celle qui vient de Sophia, on ne rencontre plus de difficultés. Si elle n'est point dans un état parfait, elle traverse du moins un pays habité, riant et fertile. A Nikobi on est au milieu de villages bien bâtis et d'un terroir cultivé avec soin. La vigne croit encore plus haut qu'à Tyrnowa, et jusqu'à Krabowa on a profité du moindre morceau de terrain gras et productif. Il ne faut que



trois heures de tems pour gagner la crête, et autant pour, en redescendant jusqu'à Kasanlik, atteindre une grande vallée abondante en bourgades et produits, et arriver tout droit à Andrinople par un pays riche."

La route que nous venons de décrire serait l'extrême droite du terrain des opérations probables dans la guerre actuelle des Russes contre les Turcs. Cependant il pourrait être plus avantageux encore aux opérations d'une armée, qui s'y porterait après avoir assiégé et pris Roustjouk, pendant qu'on attaquerait ou observerait Sjoumla, et que Silistria serait pris ou entièrement paralysé.

On peut regarder les routes qui, des vallées de la Jantra et de la Lomme, viennent se réunir au haut Kamtjik comme un embranchement de celles dont nous venons de parler; cet embranchement traverse d'après notre carte, un contrefort jusqu'à Starka et les grands Balcans au défilé de Demicarpi *(la porte de fer*, dénomination particulière, comme il parait, aux Turcs pour désigner les détroits dans leurs montagnes). Cette route est peu connue, mais elle aboutit à la grande ville de Selimnia (Sliwno) qui, célèbre par ses fabriques d'armes, fait sans contredit un grand commerce avec l'intérieur. On s'y trouve dans le bassin de la Toundja (Tundscha), et en descendant vers le Sud par Jamboli, on arrive dans la vallée principale, dans laquelle la route continue jusqu'à Andrinople.

Partant des vallées d' Eski-Djouma (Dïoumaïa) et d' Osman-Bazar, une route va par Kasan à Karna-

	Rodosto sur la mer de Marmora. On se mettra en communication avec le corps de gauche par la vallée du Bouïoukdere.	teurs sur la gauche Les deux routes vi avant de Hafsa. Le solument de bois, fertile n'est que peu	
7.	Portée en avant au delà de l'Apoulidere jusque vers Araba- (Lïoule) Bourgas, où les communications avec l'avantgarde du second corps seront rétablies. On préparera des passages dans la vallée fort encaissée de l'Apoulidere, qui forme coupure pour toute l'armée.	A Eski-Baba (Ba L'armée pourra s étant plat et ouvert, teurs entrecoupées de l'eau qu'au print des ponts, et les riv plier les points de l'emplacement suffis la plus grande armé abondance, mais il trée quoique très fe	est dans cette journée ste et riche vallée du e, qui va se jetter près a, dans l'Ergina, un nsidérables affluens de L'aile droite s'appuye qui coule à peu près nt à la grande route tinople. L'avantgarde u'à Araba- (Lïoule-) est plus qu'à 20 milles tinople.

Second Corps.		Position de l'armée.
.	Corps.	
ra à in en al- is- nt. se e- n- ar e- ps n- a.	A Erekli. 22 werstes (3 milles). L'armée pourra marcher sur deux colonnes dont celle de droite suivra la vallée unie et fertile du Tekedere par Dewlet-Agatj, Kodjatarla et Petra, tandis que l'autre prendra la route directe en passant plusieurs hauteurs entrecoupées de vallées sèches jusqu'à la large vallée du Tastapedere. De là la route traverse plusieurs hauteurs boisées, et plusieurs vallées des affluens du Tekedere pour arriver à la vallée boisée de l'Aedesdere, qui vient aboutir au dessus d'Erekli à la vallée du même nom. On trouvera un bel emplacement pour le camp dans cette dernière vallée, quoiqu'elle soit entourée de hauteurs très escarpées, parcequ'elle s'évase vers l'embouchure de sa rivière dans le Tekedere, aux environs des ruines d'une forteresse grecque nommée Skopelos.	L'armée se concentre de plus en plus, puisqu'Araba- (Lïoule-) Bourgas est son rendez-vous. Les communications peuvent être désormais parfaitement établies. De Kirk-Klissi à Andrinople il y a 7 milles, à Choftja environ 4½. Du côté de la mer les communications seront fort difficiles à cause des montagnes hautes, boisées et rocailleuses qui s'y trouvent et le peu de routes qui les traversent. Il y a environ 10 milles de Kirk-Klissi à Midia.
nt èn il- k- le à u e. ra	A Kirk-Klissi. 18½ werstes (2½ milles). Terrain très difficile à cause de la quantité d'affluens du Tekedere qui le découpent en laissant entre eux des hauteurs boisées et rocailleuses. La vallée de l'Aktjeiran entourée de rochers est extrêmement encaissée. Les rives de la rivière même sont rocailleuses et boisées. La vallée du	

I. Marche de Sjoumla, P(Trois journées.)
'age 339.]

Journées de marche.	Premier Corps.		u de l'armée.
	Avant-garde.	Corps.	
1.	De Beiram par Tjalikawak jusqu'au Deli-Kamtjik. Les troupes legères occupent Dobrol, au débouché des montagnes.	De Smeadowa sur le Kamtj 2 milles de Sjoumla, à Tjalik wak. 20 werstes (3 milles). Traversant les monts bois des petits Balcans; une des c lonnes sur la route difficile q les Russes suivirent en 177 l'autre dans la vallée profon et rocailleuse du Beiram, s la grande route qui en génér est très praticable (Col B cazze)	averse aujourdhui le jusqu'à la ligne du forme coupure et pas eptentrional du grand le droite est un peu a cours du Deli-Kamtjik. ner le centre et l'aile orps intermédiaire se du confluent des Deli ntjik, qui plus bas pren du Boujouk-Kamtjik. ccupe 8 milles en ligne
2.	A Koumarowa, où les montagnes s'ouvrent. Il s'y trouve une position avantageuse, sur une hauteur découverte et peu élevée.	A Dobrol, 18½ werstes. (milles). Route très difficile, tr versant des hauteurs rocaille ses et des ruisseaux à bords tr escarpés, jusqu'au Deli-Kam jik. A partir de là, on atteint grande vallée qui de Dobr s'ouvre vers Karnabat par de sus une hauteur peu élevée. Derrière le Deli-Kamtjik q a des rives escarpées, on trou une position avantageuse so tous les rapports.	oir traversé dans cette imes du Balcan, elle se pied méridional, où le de l'Ouest à l'Est. L'ai à Dobrol, sur le sail onal de la chaîne de Le corps intermédiaire ux sources du Nadir à ur rattacher à la grande il est à 1½ ou 2 milles. occupe une ligne de
3.	Posté en avant, à Ewrenli et vers Chaftan.	A Karnabat, 25 werste (3¾ milles). Plaine ouverte et fertile, a rosée par des rivières riches prairies, qui s'étend sans inte ruption jusqu'à Aïdos, et au po d'Achioliou près de Sasap (Sizeboli).	se trouve dans la large allée, qui s'étend de bat jusqu'à la mer, sur de 7 milles.

bat en franchissant les monts entre ces deux villes, et se réunit avec la route principale de Sjoumla par Tjalikavak (Tschalikawak) et Dobrol. On traverse le petit Balcan au premier endroit, le grand au second et la gorge de Bocazze y forme l'entrée de ce dernier. On a des données suffisantes sur cette route, et sur deux autres de Pravody à Aïdos et de Varna le long de la mer, par la campagne de Romanzof, en 1773, où son armée pénétra jusque dans les montagnes, et où il est question de marches en colonnes et de campemens d'après toutes les règles, comme si Puységur, Bauer ou Gravert les eussent projettées. Au lieu de copier ces données intéressantes pour la géographie comme pour l'art de la guerre, dans les ouvrages qui en font mention *), je crois rendre un service agréable à mes lecteurs, en les combinant dans les tableaux de marches et d'opérations ci-joints. Ils développent les mouvemens d'une armée qui, basée sur une ligne depuis Sjoumla par Pravody jusqu'à Varna, s'avance à travers le Balcan, jusqu'à une seconde ligne — allant d'Andrinople et Kirk-Klissa à un des ports de la mer noire, — qui pourra servir de base à une opération ultérieure, en supposant, comme nous le croyons nécessaire, qu'Andrinople est pris et qu'on a poussé une avant-garde jusqu'à Araba-Bourgas **).

---

*) Notices officielles et remarques sur le théâtre de la guerre entre la Russie et la Porte, tirées des mémoires d'un militaire témoin oculaire. Berlin 1829.

**) Voir les tableaux de marche I et II à la fin de l'ouvrage.

Ces tableaux de marche, sans contredit les produits des guerres précedentes des Russes, et de leurs voyages diplomatiques militaires, nous donnent du jour sur les prétendues difficultées du passage des Balcans. Depuis la rive droite du Kamtjik, petit fleuve qui, à la fin de la campagne de 1828, faisait la frontière entre les Russes et les Turcs, il n'y a plus que quelques crêtes boisées et étroites à franchir, lesquelles tout en s'élevant, forment les revers septentrionaux de la chaine principale. Il n'y a qu'une marche de moyenne longueur jusqu'au village de Lopenitza qu'on nous signale comme point de station, et de là une forte marche seulement, par dessus les monts, jusqu'à la large et fertile vallée d'Aïdos au revers méridional, point important qu'il faut atteindre indispensablement. Le défilé étroit, que nous avons décrit, le long d'un ruisseau qui va se jetter dans la vallée principale, ne pourra jamais arrèter une marche, si l'infanterie légère occupe les hauteurs, ce qui est possible par la nature des montagnes qui l'entourent, surtout si les forces turques postées à Sjoumla sont tenues en échec par un détachement qu'on leur aura opposé. — Les promontoires du Balcan s'élévent au Sud d'Aïdos, et y forment l'autre côté de la vallée, en s'étendant par plusieurs terrasses boisées jusqu'à Faki, où une autre vallée les découpe. On rencontre sur ce chemin plusieurs villages bulgares et une végétation riche en pâturages et en bois. De là à Kirk-Klissa, on traverse un endroit turc assez grand, une hauteur rocailleuse et boisée peu considérable, découpée par plusieurs

ruisseaux qui se jettent dans le Boujouk - ou le Teke-dere, puis enfin les dernières forêts jusqu'à quelques lieues d'Araba-Bourgas. — Là commence une plaine, espèce de lande qui s'étend le long de la côte jusque vers Constantinople, et que le manque barbare de culture seul, a pu transformer en désert. Le sol est fertile, et offrirait, s'il était cultivé par des mains européennes, du bois et de l'eau en abondance. Aussi les traces d'endroits jadis habités prouvent-elles que ce pays a autrefois été en culture. Mais les dissentions intérieures et le système de dévastation et de deprédation des Osmanlis ne lui laissent reprendre pied nulle part. Les grandes villes seules, où, comme il arrive sous tous les gouvernemens qui oppriment plus qu'ils ne protégent, la population pressurée d'artisans s'est concentrée, offrent pour le voyage et pour la marche, des points de station tant soit peu commodes. Aussi un ancien proverbe persan dit: „que la terre se déssèche partout où le Turc met son pied." Les Kourgans, ou petites buttes de terre, qu'on apperçoit dans tous les sens, désignent les points où les Musulmans ont planté le drapeau de leur prophête pour y établir le camp dans leurs expéditions à des époques différentes. On rencontre depuis Araba-Bourgas jusqu'à Constantinople comme vestiges irrécusables de la voie romaine par Sophia et Andrinople, dont nous avons parlé, de gros moëllons entre lesquels l'art des constructeurs turcs n'a su que remplir nonchalamment les interstices marécageux. On préfère même, comme moins dangereux pour les chevaux et pour les

hommes, les ornières qui côtoient cette route à travers les landes, et qui ne deviennent impraticables pour le chariage que par les tems de pluies.

Quant à l'approvisionnement de l'armée sur ce théâtre, il n'y aura de difficultés qu'en s'arrêtant longtems, loin des magasins. Mais nous savons déjà, que les charrois russes attelés de boeufs, qu'il est facile d'organiser en Bessarabie, sont le meilleur magasin ambulant. L'attelage sert de nourriture aussi bien que la charge de la voiture, et celle-ci fournit du bois là où il en manque. Les landes offrent les pâturages nécessaires aux chevaux comme aux boeufs, jusqu'au fort des chaleurs. Partout où il sera impossible d'éviter des haltes prolongées, il faudra avoir soin de recueillir les foins à tems pour que l'herbe ne sèche point sur pied. A cette fin, et pour faire rentrer les fourages, il faudra beaucoup de troupes légères et surtout des Cosaques, qui, soutenus par quelques colonnes mobiles de bons chasseurs à pied, écartent les courses turques et assurent à l'armée un rayon d'existence, qu'on fera aussi grand que possible. On pourra, pour un campement ordinaire, se procurer l'eau nécessaire, qui manque quelques fois dans les grandes chaleurs en barrant les ruisseaux qui sillonent les vallés et les ravins. Dans les montagnes mêmes, l'eau et le bois ne manqueront guère: mais ne trouvant point de forêts dans les vallés de la Maritza, l'armée sera forcée là, pour obtenir les moyens de cuisson et chauffage, dont elle aura besoin de se servir d'arbres fruitiers. Il parait cependant qu'il y en a en abon-

dance, surtout des mûriers, et qu'on doit s'appercevoir, dès qu'on a passé les Balcans, de la chaleur et de la productivité d'un climat méridional. En remontant la vallée de la Maritza jusqu'aPhilippopolis, et en la descendant jusqu'à la mer Egée le pays est fertile et peuplé, tandis qu'entre Sophia et Tatarr-Bazardjik les habitans ne produisent que ce qu'il leur faut pour vivre. La plaine de Philippopolis est malsaine à cause de ses rizières, et difficile jusqu'à Hermanli à cause de ses eaux encaissées et de ses épais buissons.

On se convaincra donc que la ligne d'opération de Tyrnova par Kasanlik sur Andrinople, que nous avons proposé (p. 50), éviterait toutes ces difficultés. Elle serait d'autant plus avantageuse à une armée qui aurait pris Roustjouk, tandis que la grande armée serait occupée de Sjoumla, qu'en gagnant les montagnes elle pourrait s'emparer des villes considérables de Sistowa, Lovja, Selwi etc., et s'y baser, en établissant des étappes, tant pour des opérations ultérieures que pour des quartiers d'hiver, en cas qu'on se réserve de passer les montagnes pour la campagne suivante. Il faudra de toutes manières laisser un corps mobile sur les derrières de l'armée pour battre le pays, en être sûr, et renforcer les garnisons partout où cela serait nécessaire. Ce corps occupera tout le terrain endeça des Balcans, depuis Nikopolis jusqu'à Plewne. Mais au delà, si nous supposons que les renforts arrivans occupent la base qu'on s'est formée, il faudra employer le corps mobile dans la vallée de la Maritza

contre Philippopolis, pour s'emparer de cette place, ou du moins pour la paralyser, et faire arriver les subsistances à l'armée qui s'est avancée sur Andrinople. On se reservera de soumettre entièrement le pays jusqu'à Sophia pour la fin de la campagne, quand on sera maître d'Andrinople, et que la grande armée arrivée de Sjoumla, aura pris position à Kirk-Klissa ou Araba-Bourgas, d'où il n'y a plus d'obstacles notables jusqu'à Constantinople.

Il est vrai que nous avons supposé ici qu'on est parvenu à livrer une bataille aux Turcs, qui les a rejettés dans leurs landes: mais nous avons déjà mentionné (p. 50) comment nous comptons les engager à abandonner Sjoumla sans combat. On ne manquera pas de les mettre dans l'embarras pendant leur retraite. Il faut seulement ne pas les laisser revenir à eux, ne point agir par des détours, et ne point faire les complimens tactiques qui pourraient être nécessaires vis-à-vis d'un ennemi réglé et dont on doit attendre une résistance réfléchie. On n'a point besoin de déployement ni d'ordre de bataille d'armée entière, pour attaquer un camp turc, où l'on a découvert un point faible. Il ne s'agit que de rester serrés, d'être préparé à une attaqe furieuse, de bien couvrir son artillerie qu'on fera s'approcher sur le champ le plus près possible, en la serrant entre ses carrés, et d'avoir une ligne de troupes derrière, comme nous l'avons montré. Une armée russe n'a pas encore eu le bonheur de surprendre en grand une armée turque en marche

et en retraite *). Vu ses grands bagages, vu le désordre et la confusion farouche des Turcs, dans la fuite tout comme pendant l'attaque, les suites d'un pareil événement dans les défilés du Balcan seraient décisives.

Les Russes ont entamé l'opération — que nous avons mentionné et cru indispensable — le long de la mer noire pour s'emparer de Bourgas (p. 53), en prenant possession de Sizepolis. Sans contredit cependant, il aurait fallu un corps plus considérable, formé de renforts qu'on eût amenés pour occuper les trois ports sur la côte qui sont suseptibles de descente dans ce grand golfe, et qui, ainsi que la grande ville de Bourgas qu'il fallait fortifier, pouvaient baser des opérations ultérieures. Il fallait en outre nécessairement combiner l'attaque et la prise de cette place importante, qu'il est inconcevable que les Turcs aient négligée, avec les mouvemens de la grande armée qui se serait portée au moins jusque dans la valée d'Aïdos. Quelque attrayante que fusse l'idée de tourner toutes les difficultés des Balcans moyennant un corps de débarquement considérable, et d'opérer avec celui là seul sur Constantinople, il est impossible de se dissimuler les dangers d'une pareille expédition aban-

---

*) La bataille de Kouleftja (Kuleftscha), le 23 Juin de l'an 1829, au commencement duquel ceci fut écrit, a sans doute offert à l'armée russe le cas heureux que nous lui désirions; cependant il n'est pas dans le grand style, puisque les bois et les montagnes protégèrent la fuite des Turcs, et mirent les Russes dans l'impossibilité de profiter immédiatement et complètement de leur victoire.

donnée à elle même, surtout puisque le terrain boisé et montueux autour de Sizepolis et Bourgas offraient aux Turcs la plus belle occasion d'attaquer les Russes avec avantage de nombre, par embuscade. Il est rare que des troupes de débarquement puissent être assez fortes pour résister à une entreprise de cette nature poussée à fond. Si donc toute l'armée n'avançait pas en même tems, une expédition le long des côtes entreprise trop tôt, quand même elle rendrait maître de tous les ports et de tous les points de débarquement jusqu'au Bosphore pour quelque tems, ne saurait procurer des avantages solides, et pourrait même compromettre les garnisons qu'on laisserait en but aux forces supérieures des Turcs. Une opération combinée le long des côtes avec celle de l'armée par Pravody et Aïdos, ne sera au contraire point exposée aux chances que le vent et les vagues peuvent amener. Les vents sont assez constans et reglés sur la mer noire, il ne s'agira donc que de choisir un moment favorable pour tenir la flotte et l'armée de terre à mêmes hauteurs. Quand les vents du Nord regnent les vaisseaux arrivent en deux jours d'Odessa au Bosphore, et ils en employent douze pour retourner. Des vaisseaux de guerre ne peuvent point à la verité s'approcher des côtes, mais il n'y a aucun danger pour des petits vaisseaux de transport, dont la navigation est facillitée par la quantité de petits ports et d'embouchures de rivières que nous voyons à partir de Varna. Ces données suffiront pour développer la conduite du corps mannoeuvrant sur la côte, et la méthode d'ap-

provisionnement par mer. Quant au corps principal, nous avons vu qu'en s'avançant de Pravody sur Aïdos, il ne lui faut que trois à quatre journées de marche et que le soldat y porte ses subsistances. Il est possible qu'il faille quelque tems pour pouvoir faire arriver les provisions de réserve, vu que les charrois dont on se sert depuis le Danube jusqu'au Balcan, ne pourront que difficilement suivre, et qu'il sera peut-être nécessaire d'employer les petites voitures en usage dans ces montagnes: mais il n'y a d'autre part point à douter que des voitures passent, puisque les Turcs mènent les leurs et les plus gros calibres d'artillerie par ces routes à Sjoumla et à Varna.

Sans contredit, un pays désert n'est point fait pour des guerres d'invasion vives dans le genre de celles de Napoléon. Mais une occupation réfléchie et bien calculée ne peut manquer de réussir, si l'on ne s'avance que lentement, en s'établissant militairement et politiquement dans le pays conquis, et préparant avec certitude, les derniers coups, comme l'ont fait les Sultans dans leur conquète de l'empire grec aux abois. — D'après un pareil plan, la première campagne finirait aux Balcans, et l'on chercherait à faire de la Bulgarie une province civilisée. La seconde amenerait la conquête d'Andrinople et de la vallée de la Maritza, et pourait, si l'on parvenait à pénétrer par Araba-Bourgas jusqu'à Silivria, pousser déjà la populeuse capitale à bout, en lui coupant les approvisionnemens considérables, qui lui arrivent de la basse Macédoine le long de la mer blanche. On



voit dans le moment, où nous écrivons les embarras que cause la difficulté des approvisionnemens par terre. Ceux qui connaissent par leurs yeux l'intérieur de cette capitale tant décrite, le caractère de son gouvernement et de son peuple, n'ont qu'à décider si une bonne famine amenera des émigrations en Asie, ou portera les excès d'un farouche désespoir jusqu'à une catastrophe politique et tragique. De toutes manières l'espace de terrain qui reste encore à parcourir, parait n'offrir aucuns points susceptibles d'une longue défense. Les faibles empereurs grecs, cherchèrent à se couvrir d'un mur long de six milles entre les deux mers, dont on a encore vu les restes près de Silivria. Mais il est à supposer que les Turcs attendront leurs ennemis dans les derniers replis de leur empire, dont nous avons déjà fait mention, près de leur capitale. D'ailleurs nous avons déjà dit qu'il sera toujours avantageux à une armée européenne que les Turcs viennent la chercher en plaine, parcequ'une victoire complète sur ces hordes si susceptibles de terreurs paniques, légitimera des entreprises qu'on ne saurait soumettre à aucuns calculs *).

Il est naturel d'attribuer aux victoires de Paskewitj en Asie de l'influence sur les opérations qui ont eu lieu en Europe. On ne saurait douter qu'elles en ont eu. Si les Russes parviennent à chasser leur ennemi de toute l'Arménie et à organiser ce pays

---

*) Les événemens ont parfaitement confirmé ce que nous avions déjà signalé ici d'avance.

solidement en province chrétienne, qui offre par elle même les élémens d'une bonne défense, ce sera déjà une conquête importante faite sur la barbarie, et le beau port de Trébisonde favorisera leurs entreprises sous plus d'un rapport. Mais il faudra plusieurs générations pour pousser insensiblement cette conquête jusqu'au Bosphore. Nous sommes du même avis qu'un voyageur éclairé qui a parcouru ce pays, sur la possibilité d'une incursion prompte en Asie-mineure jusqu'au détroit de Constantinople *): „que les routes et les endroits marqués sur la carte, ne sont point comparables à ceux qu'elle nous indique entre Lyon et Paris." — Noublions en outre pas que d'Erzeroum, que Paskewitj a eu le bonheur d'atteindre, à Scutari il y a plus de 150 milles d'Allemagne en ligne droite, et qu'il faut franchir plusieurs chaines de montagnes plus difficiles et plus incultes que toutes celles qu'on a traversés jusque là. — Mais qui oserait cependant fixer les limites des possibilités pour un capitaine entreprenant à la tête d'une armée qui est en train de vaincre la nature et les hommes? Chaque nouvelle victoire qui le rend maitre du camp ennemi et de ses magasins ambulans, est pour lui une nouvelle source de subsistances et lui assure de nouveaux succès. De plus, nous avons vu que les armées russes savent se soumettre la population autant par leurs armes que par leur discipline, et l'ordre qu'elles font regner, et que tout ce qui n'est pas fa-

*) Itinéraire de Tiflis à Constantinople par le major, *Rottiers*.

natisé ou naturellement enclin à la résistance, les reçoit en libérateurs. Le Turc même, sectateur du prophête et du coran, est satisfait du moment qu'on le laisse suivre tranquillement les usages de sa réligion, et n'a aucune envie, ni de se ranger sous les drapeaux avec un courage indompté, ni d'incommoder les derrières comme Guerillas.

Maintenant que le fil de nos réflexions nous a ammenés jusqu'ici, suivons la course victorieuse de l'armée russe du Caucase du moins en grand, pour apprendre à connaître, autant que les sources où nous puisons le permettent, ce théâtre de la guerre, et en tirer la conséquence, que les Turcs sont en Asie les mêmes que nous venons de les voir en Europe.

GUERRE EN ASIE.

Au Nord et en face du mont Caucase, se trouve le long des fleuves Terek et Kouban, ce qu'on appele la ligne du Caucase, un composé de redoutes et de fortins à des milles de distance et des étapes en arrière, sur les routes qui ramènent à l'intérieur du pays. — Là se trouve en garnison, depuis les tems de Pierre et d'Elisabeth, une armée russe qui est en guerre presque continuelle avec les peuplades des montagnes. Les Russes franchirent le haut Caucase du tems de Catherine II, et on établit une route par le milieu des monts, de Modosk sur Tiflis. Les guerres contre les Persans, le protectorat de la Russie, et les révoltes des chefs, ainsi que des Czars de Géorgie, finirent par ammener la subjugation entière de ces derniers, et la réunion de tous les pays du Caucase à l'empire russe. Une civilisation européenne s'étendit par là sur cette partie de l'Asie, et une des nations qu'on a toujours rangées au nombre des races les plus distinguées de l'espèce humaine, fut insensiblement arrachée à la barbarie. Là où l'on ne donnait le nom de villes qu'à des étables fortifiées ou aux repaires de ces tribus qui vivaient de brigandage, se forment de véritables villes, et les habitudes du chasseur et du guerrier errant paraissent y faire place à l'agriculture et aux arts et métiers, que le sol et le climat favorisent, et qui partout sont les premiers germes d'une existence sociale.

Des voyageurs et les militaires russes à qui nous empruntons cette description, nous dépeignent les Alpes du Caucase comme sont celles de l'Europe. Leurs cimes semblables au Mont-Blanc, mais plus en cone, sont comme lui couvertes de neiges perpétuelles. On prétend même qu'il neige encore au mois d'Avril dans les parties orientales de ces hautes montagnes. La position élevée de ce point de l'Asie explique en quelque sorte pourquoi son climat, tout en offrant en été les plus fortes chaleurs, est généralement pourtant plus froid que celui des pays situés à la même distance du pole en Europe.

Cependant les vallées du Kour et du Rion (ou Phase) au Sud du Caucase, rappelent pour leur fertilité les riches vallées du Piemont et de la Lombardie aux débouchés des montagnes. Les vignes et les arbres fruitiers y croissent en abondance et sans culture. Aussi y rencontre-t-on des traces d'une civilisation effacée, qui ramene aux tems de Mitridate et des Romains, mais seulement par des ruines ou des fouilles; car les orientaux barbares qui ont parcouru ou subjugué ces pays, n'ont su que détruire et n'ont jamais utilisé ce qu'ils rencontraient. Les monumens qui ont resisté à leurs éfforts, portent le caractère du moyen-âge, mais surtout les petits forts ou châteaux géorgiens, sur la frontière de la Turquie, et la citadelle de Tiflis qui, élevée sur un rocher, couronne cette capitale de la Géorgie. C'est la seule ville du pays qui se soit relevée de ses ruines plus grande et plus belle qu'elle n'était. Depuis la dernière invasion des

Persans

Persans qui l'ont dévastée et en ont emmené tous les habitans en esclavage, on a vu s'y former une ville européenne sous la protection du sceptre russe. Des Arméniens fugitifs qui cherchent à se soustraire au despotisme turc ou persan, des colons qui viennent s'y établir de presque toutes les parties de l'Europe, augmentent sa population d'environ 1000 ames annuellement, de sorte qu'on la porte dans ce moment à 30 ou 40,000 habitans. Cependant on n'en compte qu'environ 120 par mille carré, ce qui peut servir de nouvelle preuve que, dans un pays barbare, tout ce qui aime la paix et la tranquillité vient affluer à la capitale, dès qu'il en existe une.

Tiflis, le centre du commerce entre la mer noire, la mer caspienne et la Perse, se trouvant en même tems être un point stratégique, puisque cette ville occupe les communications d'un système de routes, rappele un mot connu sur les relations de la Russie avec les puissances de l'Europe. Ce qu'on a dit de St. Petersbourg, on peut le répéter, dans un autre sens, de Tiflis. C'est l'oeil duquel la Russie voit l'ancien empire de Cyrus.

Il était impossible de trouver nulle part une plus belle occasion de former une armée pour la guerre, que sur la ligne du Caucase. Dans un exercice perpétuel de la *petite guerre* avec les peuples des montagnes, qui n'ont jamais été parfaitement soummis, les guerres qui recommençaient de tems à autre avec la Perse, lui offraient une école de la *grande*. La gar-

nison russe devait être continuellement en garde contre une surprise; point d'individu en voyage ou en patrouille, qui n'eusse à prendre ses précautions et à se bien défendre, pour n'être point enlevé et vendu à quelque sérail ou en Egypte aux Mammelouks; — car ces demis-barbares du Caucase vivaient en partie de voler et de vendre des hommes. Souvent les chefs rassemblaient leur horde pour faire une chasse en grand contre les établissemens russes, ou bien ils allaient s'embusquer sur la grande route, pour y détrousser les passans dans les défilés des montagnes. Il a fallu à certaines époques donner un bataillon et une pièce de canon d'escorte à un voyageur ou à une dépêche d'importance. C'était donc une belle tâche pour un colonel, ou pour un capitaine russe de chasser ces Abases, Lesgiens et autres ennemis de réputation de leurs embuscades, ou d'aller les chercher dans leurs repaires et de les subjuguer. Mais une expédition en Perse menait sans contredit ces Paladins dans la véritable patrie du roman. Du moins les hauts faits exécutés de tous tems par de petits détachemens, contre des peuplades insurgées ou les armées persannes, — les Czars et les Chans pris, — et les tigres qu'on rencontre quelques fois dans ce pays, — nous ont ils toujours rappelé les dents et les poils de la barbe du sultan de Babylone. — Nous n'en voulons pour preuve que les opérations de plusieurs des compagnons, d'Orlow le taurique sous Catherine, et dans ces derniers tems entr'autre, la surprise par laquelle

Paulucci en 1810 dispersa toute une armée persanne avec une poignée de monde ([22]).

Les guerres des Russes en Asie de notre tems, sont plutôt des expéditions pour repousser une aggression, que des campagnes stratégiques entreprises pour conquérir un pays et s'y maintenir. On paraissait au contraire avoir admis en principe qu'il fallait retourner à Tiflis après avoir terminé sa course. Comment aussi aurait-on pu passer un hiver dans ce pays barbare? — Paskewitj d'Erivan a été le premier qui, dans sa glorieuse campagne contre les Persans, est parvenu a conquérir une nouvelle base sur l'Araxe qui a couvert ses flancs — contre un autre ennemi en Asie, qu'il aurait toujours eu à craindre, — quand la guerre contre les Turcs commença, à point nommé pour lui. Aussi dès le commencement des hostilités au mois de Juin, — quand il rassembla sa petite armée sur la frontière de la Turquie, au village de Goumri, où passe la grande route de Tiflis à Kars, — prononça-t-il clairement que le but de ses opérations serait Erzeroum, la capitale de l'Arménie turque. Il y avait cependant 40 milles jusque là, et bien des difficultés à vaincre pour y arriver. L'Arménie est à la vérité un grand plateau de la haute Asie, mais entrecoupé de fleuves qui, descendant des sommets du Taurus, vont se jetter dans la mer noire, et de chaines de montagnes qui les côtoyent, et dont les cimes couvertes de neige figurent déjà, dans toutes les anciennes descriptions du pays, comme nous les ont dépeints les nouveaux rapports militaires.

On porte l'armée du Caucase avec laquelle le comte Paskewitj entra en campagne à 22,000 hommes en tout, savoir 20 bataillons d'infanterie, 2 régimens de cavalerie, et 4 de Cosaques réguliers. Il faut y joindre cependant quelque cavalerie tartare irrégulière.

La conquête qu'on venait de faire d'Anapa et de Poti, quoique coincidant, quant au tems, avec la campagne qu'on allait ouvrir en Asie, ne rentrait pas dans son plan, et ne pouvait avoir qu'une influence indirecte sur elle. La flotte russe avec des troupes de débarquement à bord, avait quitté le port de Sébastopol, au commencement de Mai, et jetta l'ancre sur la rade d'Anapa, le 14. On vit arriver le lendemain le détachement de la presqu' île de Taman, sous les ordres du général Perofski, destiné à l'attaque par terre. Mais ce ne fut que le 18 qu'on parvint à débarquer des troupes, et à effectuer le blocus, que tourmentaient de la cavalerie circassienne et celle des peuplades du Caucase occidental. Les Russes prirent des vaisseaux turcs, qui amenaient des renforts de Trébisonde, repoussèrent plusieurs sorties, et coupèrent même la retraite à la plus furieuse de toutes, le 8 Juin, que favorisaient les montagnards. On enveloppa dèslors la place d'une ligne de circonvallation, qui s'appuyait des deux côtés à la mer, et d'où partirent les attaques qui menèrent jusqu'au 22 Juin à la descente du fossé, et à trois brèches praticables. La place se rendit le 23, et l'on y prit 3000 hommes de garnison, 85 pièces de canon, et des approvisionnemens considérables de toutes espèces. L'amiral Greigh avait commandé la flotte, et le prince

Mentjikof, dont nous avons déjà apprécié le mérite, sur les deux élémens, avait dirigé le siége.

La prise d'Anapa était importante sous plus d'un rapport. Cette ville promettait d'abord, comme place côtière et comme point litigieux, des avantages dans les échanges à faire: mais ce qui était surtout important, c'est qu'elle avait jusqu'ici donné le moyen aux Turcs de favoriser et de fomenter les révoltes des peuples du Caucase occidental contre la Russie, et de les retenir dans leurs intérêts. Nous avons déjà parlé du commerce d'esclaves que faisaient ces peuples; les Turcs des côtes de la mer noire étaient non seulement leurs chalans, mais de plus leurs entremetteurs, et entretenaient par là une dépravation horrible, vu que ces montagnards à demi-sauvages, non contents de vendre leurs prisonniers, ne se faisaient point scrupule, dans leur stupide barbarie, de vendre même leurs fils et leurs filles. D'après cela nous ne devons pas nous étonner, si l'influence des Turcs est parvenue à faire disparaître insensiblement le christianisme, autrefois florissant en Géorgie, pour le remplacer par leurs dogmes. En général, la croyance est de bien peu de valeur chez des peuples qui mènent une vie aussi farouche, et on a même lieu de s'étonner que ceux-ci n'ayent pas préféré, à l'islamisme, le culte indigène du feu, que quelques peuplades du Caucase ont encore conservé. Sans doute cependant ils en modifient les usages, à l'instar des Arabes du désert, qui, comme on sait, prétendent que la religion du prophète n'est pas faite pour eux: „comment nous laver," disent ils,

„nous qui n'avons pas d'eau?" „Comment donner l'aumône, nous qui sommes pauvres?" Pourquoi un jeûne, puisque nous jeûnons toute l'année?" et „Pourquoi faire un pèlerinage à la Mecque, si dieu est partout?"

La conquête d'Anapa et celle de Poti, à l'embouchure du Phase, dont la garnison rentra dans ses foyers sur parole après une courte résistance, fut donc un bien, non seulement pour la Russie, mais en général pour la civilisation. Leur propre intérêt, que l'homme reconnait toujours, engagea ces peuplades, qui se voyaient privées de leur point d'appui, à se soumettre sincèrement, et la plûpart de plein gré au sceptre russe dans le cours de l'année; il n'y en eut que quelques unes qu'il fallut y forcer par une course en automne. Soldats de métiers et par leur naturel, ces hommes robustes ont déjà commencé à se joindre par bandes, d'après leurs habitudes nationales, au noyau de l'armée russe du Caucase, dont ils sont devenus des coopérateurs utiles, et nous avons ainsi vu se répéter de nos jours ce qui a déjà été signalé (p. 18) du tems de Munich, où les Cosaques vinrent se soumettre à la Russie.

La petite armée de Paskewitj fit sa première expédition sur Kars *). Les Russes arrivèrent le 1er Juillet, sous les murs de cette ville, entourée d'une

*) Voir la carte ci jointe dressée d'après celle de Géorgie et de la haute Arménie, pour servir aux opérations du comte Erivanski, de l'institut géographique de Cotta. Munich 1829.

triple muraille, flanquée de tours bastionées et dominée par une citadelle qui se trouve sur un rocher élevé. Le camp retranché situé au Sud-Ouest de la ville au bord du Kars fut emporté d'assaut, le 5 Juillet, et les vainqueurs pénétrèrent dans la ville avec les fuyards. Une partie de la garnison se sauva dans la citadelle, qui se rendit cependant bientôt. La cavalerie seule s'ouvrit un passage, mais l'épouvante s'était si bien emparée des Turcs, que cette victoire ne coûta aux Russes que 33 morts et 210 blessés. Les Turcs eurent plus de 1000 hommes hors de combat et 1300 déposèrent les armes. On trouva 150 pièces de canon dans la place, où l'on laissa 3 bataillons et 200 Cosaques en garnison.

Cependant on doit croire que la prise de Kars n'a été qu'une pointe sur cette grande route de Tiflis à Erzeroum, et un mouvement préparatoire; car d'après les relations exactes des opérations du corps, nous trouvons le général en chef avec ses forces principales sur une autre ligne d'opération plus au Nord, sur la route de Tiflis à Akhalkalakhi. Il parait que les Turcs avaient entrepris de cette petite ville, qui est à 15 milles de Tiflis, la course, sur le territoire russe par la route de Goumri (Gumri), dont les rapports font mention, et à laquelle on opposa 2 compagnies du régiment de Sévastopol et un régiment de Cosaques du Don, qui repoussèrent l'ennemi. Le colonel Borosdin, à la tête d'un bataillon, s'empara de Alkhalkalakhi avec 1000 hommes de garnison, au commencement d'Août, vraisemblablement en suite de ces événemens.

La petite ville de Gherdwissi, 5 milles plus loin à l'occident, se rendit au général Osten-Sacken dès qu'on l'apperçut avec un faible détachement.

Cependant il était arrivé des renforts de Géorgie; mais il nous est impossible d'en fixer la force, et nous ne pouvons évaluer celle de tout le corps de Paskewitj que d'après l'état que nous en avons sous les yeux, qui compose l'armée du Caucase ainsi qu'il suit:

1) les 21me et 22me division,

2) 10 régimens d'infanterie et 11 de cavalerie de la mer noire,

3) les régimens de Cosaques y attachés.

4) Attachés à la 21me division: 1 bat. Derbent,
1 » Bakou,
1 régim. Wladikankas.

5) Attachés à la 22me division: 1 bat. Taman,
1 » Kislar,
1 » Mosdox,
1 » de la marine de la mer Caspienne.

6) En réserve: le régiment de grenadiers Cherson,
» » » » Grusinie,
» 7me régiment de carabiniers.

Une étroite chaine de montagnes s'étend au Nord-Ouest d'Akhalkalakhi vers le Kour (Kur), et un chemin qui n'est guère qu'un sentier passe sur elle, pour arriver à la forteresse d'Achalzik (Akhalzike), où les Turcs avaient rassemblé une armée (qu'on porte à 30,000 hommes). Paskewitj, après avoir détaché, le 9, son avant-

garde (une brigade aux ordres du général Mourawief) pour rendre le sentier viable, se mit en mouvement, le 12 Août, avec son armée pour y attaquer l'ennemi, Après 6 journées de marche fort pénibles, on arriva à un mille d'Achalzik au bord du Kour, dont il fallut forcer le passage, qui ne fut cependant disputé que par environ 600 cavaliers turcs. On commença par fortifier en deçà (sur la rive droite), dans la nuit du 17 Août, une hauteur qui domine le fleuve, et on le franchit le jour suivant avec ce qu'on avait sous la main. Le général Popof qui suivait un autre chemin par la vallée de Brosham, avec un détachement d'infanterie et de cavalerie, était encore à deux journées de marche; mais le général en chef qui connaissait son ennemi savait quil faut préférer de se jetter sur lui sans hésitation, même avec peu de monde. Aussi trouva-t-il les Turcs encore fort tranquilles dans leur quatre camps de l'autre côté de la ville. Ils avaient donc perdu le moment de l'empêcher de passer le Kour, et le comte Paskewitj attendit sans inquiétude le détachement de Popof, pour ensuite attaquer d'abord le camp retranché, et puis la place.

On y rejetta tout ce qu'on trouva de Turcs en deçà, et on construisit dès le 19 une batterie à 2500 pas des ouvrages pour appuyer les travaux du siége. Le général en chef laissa cinq bataillons, sous les ordres du général Mourawief devant la place, et se mit en mouvement avec 8 bataillons, toute la cavalerie et 25 pièces de canon dans la nuit du 20 au 21 Août, pour tourner l'ennemi en faisant un coude au-

tour de la ville. Il fallut franchir plusieurs ravins et des ravines qui viennent se précipiter dans le ruisseau d'Achalzik. Il paraît que cette pénible marche a duré plusieurs jours, puisque l'affaire décisive n'eut lieu que le 24 Août. Les Turcs eurent le tems de la réflexion, et réunissant les troupes du camp et de la forteresse, celui d'attaquer les Russes en pleine marche. Mais rejettés à l'ordinaire dans leurs retranchemens, les vainqueurs leur y livrèrent l'assaut et les forcèrent. Nous passons sur les détails du combat, parce qu'il nous manque de moyens pour les expliquer, et nous nous contentons de rapporter ce qui fut caractéristique, savoir qu'on se porta sur le champ avec 8 pièces, jusqu'à 400 pas du camp turc, en couvrant cette artillerie par de l'infanterie; qu'ensuite deux bataillons et quatre pièces s'avancèrent jusqu'à cent pas; puis on développa un bon feu de bataille (probablement seulement d'une partie du front) et le reste monta à l'assaut au pas de charge.

Le détachement qui était resté devant la place pour couvrir la retraite en cas d'événement, eut de son côté plusieurs sorties à repousser. Mais les Turcs, voyant les Russes maîtres de leur camp retranché, un pacha avec 5000 hommes s'étant de plus sauvés dans la place, perdirent courage; la défense cessa, et ce qui se trouvait au dehors des remparts se dispersa, poursuivi par la cavalerie russe dans tous les sens. On estime la perte des Turcs à 1200 morts et blessés et 1300 prisonniers. Dix pièces de canon et 13 drapeaux, ainsi que des approvisionnemens considérables

pris dans les camps, furent les fruits de la victoire, qui ne coûta aux Russes que 80 morts et 400 blessés, parmis lesquels le général Korolkof.

Le siége de la place fut dèslors poussé avec vigueur et dans les règles. On livra l'assaut dès le 27 Août, à la brèche, et après 13 heures de combat on se vit maître d'Achalzik. La citadelle se rendit le lendemain à la condition de libre sortie pour la garnison forte de 2000 hommes. Celle de la ville, 10,000 habitans en armes, et les fuyards du camp qui s'y étaient réunis, s'était défendue en désespérés et fut massacrée en grande partie: on prit 66 pièces de canon. Mais les Russes avaient éprouvé une perte considérable; les rapports font mention du colonel Borosdin et de 9 officiers morts ainsi que de 32 officiers blessés.

En descendant une petite journée de marche vers l'Orient le long du Kour, on rencontre la petite place Azchour (Azkuhr), dont le lieutenant-général prince Wodbolski fut chargé de s'emparer avec un détachement. Mais la garnison n'attendit pas son arrivée pour s'enfuir dans les montagnes. Le colonel prince Bekowitj-Czerkaski, à la tête de deux bataillons de chasseurs et de quelque cavalerie avait en même tems poursuivi l'ennemi, en remontant le fleuve l'espace de 5 milles, et l'avait forcé à abandonner les habitans et les subsistances qu'il traînait à la suite. Il ne se trouvait plus qu'à deux milles de la forteresse d'Ardaghan. Trois bataillons et huit canons aux ordres du général Bergmann suivaient ce mouvement, et la place se rendit à ce der-

nier avec 34 pièces de canon, le 3 Septembre. Le général en chef resta avec le corps principal à Achalzik.

Pendant ses opérations le prince Tjawatjawadse avec un petit détachement russe de 3000 hommes environ, y compris 600 de cavalerie irrégulière et 6 canons, se portait sur la petite forteresse de Bajezid par une troisième ligne d'opération (prenant celle sur Kars pour la seconde) en suivant la route d'Erivan à Bajezid, qui, sortant du bassin de l'Araxe et tournant autour des sommets couverts de neige de l'Ararat, passe dans celui de l'Euphrate. Les Russes débouchèrent devant cette forteresse le 8 Septembre, culbutèrent le 9 la cavalerie qui voulut leur barrer le passage, et occupèrent sur le champ la place que les Turcs avaient abandonnée, et où ils ne trouvèrent que 50 hommes avec 3 drapeaux et 12 pièces de canon. Profitant de la faible résistance de l'ennemi, le prince s'avança petit à petit à Dïadin (6 milles plus loin), dans la vallée de l'Euphrate, et le 31 Septembre il avait poussé une pointe en descendant le fleuve sur Toprak-Kaleh, place que les Turcs venaient également d'abandonner et qui n'est plus qu'à 18 milles d'Erzeroum. La faiblesse de son détachement ne lui permit pas d'aller plus loin.

En avançant les Russes avaient laissé deux ennemis sur leur flanc: d'abord le pacha de Mousj qui gouverne les provinces autour du Lac de Van, lac alpin dans le genre de ceux de la Suisse et de l'Italie, (ainsi que le lac Aurmia son voisin) et ensuite les tribus des Kourdes, cavaliers dans le genre des Co-

saques mais moins sûrs qu'eux, et qui, menant une vie nomade, parcourent les plateaux élevés entre l'Euphrate et l'Araxe en volant tout ce qu'ils rencontrent; semblables encore aux Arabes du désert en ce que ne s'attachant, comme la vermine en général, qu'aux parties gâtés ou en putréfaction, ils abandonnent bien vite celles qui sont saines et vigoureuses. — Les Russes les battirent dans plusieurs petits engagemens, au commencement d'Octobre, et le 31 dans un combat plus sérieux à Potnossa, 9 milles à l'Est de Toprak-Kaleh, où ils s'étaient établis dans un camp près de Kasilkai et devenaient dangereux à la ligne d'opération. On les repoussa heureusement dans cinq attaques consécutives qu'ils firent sur le poste de Potnossa, et ils se retirèrent dans leur camp.

Il parait qu'ils s'étaient joints aux troupes un peu éparpillées du Pacha de Van, qu'on avait rencontré à la tête de 4000 hommes près d'Ardaghan et avec lequel le Prince Bekowitj-Czerkaski avait eu le 29 Août l'engagement que nous avons mentionné. On doit croire qu'après avoir été battu, il s'est reploié, par des detours à travers le territoire de Kars, sur l'Araxe, pour se raprocher de son Pachalik. Du moins peut-on attribuer à cette marche du Pacha de Van, autant qu'au rassemblement de troupes que les Turcs faisaient à Erzeroum, le mouvement que les Russes firent vers leur gauche en se portant d'Achalzik sur Kars, tandis que leur général en chef s'avançait jusqu'à Ardaghan. Les choses en restèrent là jusqu'au 17 Octobre, où le froid, qui commençait à se faire vivement sentir, engagea Paske-

witj à terminer les opérations et à retourner à Tiflis, en laissant garnison dans les places fortes.

Il restait cependant encore des ennemis à combattre sur l'aile gauche. Le Prince Tjawatjawadse se crut assez fort, moyennant à peine un bataillon qui venait de lui arriver le 5 Novembre, pour prendre l'offensive. Les Kourdes ne l'attendirent pas, mais se jettèrent au Sud en descendant l'Euphrate sur le plateau de Melaskerd et sur Ardij (Ardisch). On donne pour raison de leur retraite une diversion que le général Bergmann entreprit de Kars, dans l'intention de leur couper la route d'Erzeroum, mais qu'il ne poussa que jusqu'à l'Araxe. Vu les distances, nous ne croyons pas devoir reconnaître chez ces peuples montagnards et du désert de pareilles sollicitudes stratégiques; il nous parait plus naturel qu'ils voulaient tout bonnement passer l'hiver chez eux. Mais le mouvement du général Bergmann, — que nous avons laissé à Ardaghan, — par Kars jusqu'à l'Araxe, est une preuve de la vivacité comme de l'intelligence des opérations russes dans cette campagne. Ce serait ne pas connaître la guerre de vouloir supposer des combinaisons stratégiques sur un front d'opération de 35 milles de longeur, à savoir la distance d'Achalzik à Toprak-Kaleh. Il parait donc que Paskiewitj avait donné à ses lieutenans — comme Nelson à ses capitaines de vaisseaux — pour mot d'ordre de se chercher un ennemi et de le serrer de près. Il est indubitale que le général Bergmann avait suivi les Turcs qui, traversant le pays de Kars, se retiraient sur l'Araxe, et qui lui firent tête là. Sans la saison

avancée ils ne l'eussent pas arrêté longtems, mais on regardait la campagne comme terminée, et tout le monde pensait aux quartiers d'hiver.

Cette fois cependant les Turcs trompèrent l'attente d'un repos paisible. Un nouveau Seraskier avait remplacé le Pacha d'Erzeroum, dont l'inactivité deplaisait au sultan Mahmout, et le nouveau général parait avoir voulu justifier les espérances de son armée par une entreprise extraordinaire, par une campagne d'hiver. Nous devons faire observer qu'on a trouvé les Pachalics d'Achalzik et de Kars jusqu'à Ezeroum fertiles et plus cultivés que des provinces turques ne le sont d'ordinaire. On y rencontre plus de 500 habitans, en grande partie arméniens, par mille carré. Les montagnes qui les traversent ne sont que des promontoires du haut Arrarat, et quoique couverts de neiges pendant huit mois de l'année, leurs pieds sont susceptibles de produire du blé et de fruits. L'olivier même y croît en plusieurs endroits, et sous un gouvernement plus doux et plus raisonable, peut-être y reconnaitrait-on le ciel de la Provence. Les montagnes offrent de belles forêts. Il ne manque donc jamais d'eau, vu la quantité de ruisseaux qui descendent en tout sens des chaines de montagnes. On en peut conclure qu'il est plus facile d'y faire la guerre en été ou en hiver, que dans plusieurs pays déserts de la partie orientale de l'Europe. Les rigueurs de l'hiver paraissent n'y pas être longues, et le ciel méridional y exercer son influence. D'ailleurs l'expérience a prouvé qu'on résiste mieux au froid qu'à la disette, et qu'on peut

le braver pendant quelque tems, pourvu qu'on ne manque ni de subsistances ni de feu, surtout dans une guerre active.

On ne saurait cependant s'attendre à voir développer à ces orientaux la persévérance de nos troupes réglées. L'Expédition tardive du Seraskier sur la ligne d'opération de l'aile gauche de l'armée russe à Toprak-Kaleh, ne fut qu'une faible tentative. Toutefois le prince Tjawatjawadse crut devoir abandonner Potnossa, le 9 Novembre, pour se reploier sur Toprak-Kaleh. Attaqué de nouveau près du village de Souleiman-Koumbes, après une marche de 3 milles, par 4000 Turcs, il fit volte face et les repoussa, n'éprouvant qu'une perte de 19 hommes, et continua ensuite sa retraite jusqu'au 11, où il atteignit Kara-Klis, en suivant la route de Toprak-Kaleh à Dïadin. Le mouvement du général Bergmann lui devint important là, vu qu'il attira vers lui une partie de l'ennemi, qui ne donna plus de suite à son offensive. Le général en chef avait renforcé en outre son aile gauche de tout ce qui se trouvait dans le district de Khoi, en faisant entrer ces troupes dans le Pachalik de Bajezid et remettant leur commandement supérieur au général Pankratief, qui arriva dans cette ville le 25. Les Turcs se retirèrent alors à Erzeroum et Mousj.

Mais au commencement du mois de Mars 1829, les Musulmans songèrent sérieusement à reprendre leur Pachalik d'Achalzik. Achmed-Bey d'Adjara y fut nommé et chargé de reconquérir sa province. Moyennant les montagnards qui se joignirent à lui, ses forces se montèrent

tèrent à 20000 hommes. C'étaient les Tribus guerrières des Lases, qui habitent les montagnes sur les rives de la mer noire, dans les Pachaliks d'Adjara et Trébisonde, qui se sentaient d'autant plus disposées à entrer en campagne, que le pacha de cette dernière province marchait avec ses troupes sur celle limitrophe de Gouriel. Les Turcs débouchèrent sur Achalzik, par suite de ces dispositions, dans la nuit du 3 au 4 Mars, et s'emparèrent des faubourgs. Ils avaient, non sans peine, vu la saison, trainé quelques pièces à travers les montagnes jusque devant la place. Établis dans les maisons du faubourg, ils tirèrent sur la garnison, qui se montrait sur le rempart, et ils tentèrent plusieurs fois l'assaut et l'escalade. Ayant cependant été repoussés chaque fois, ils essayèrent une attaque en règle avec des mines, mais sans résultat. On est tenté d'en conclure que les Russes avaient terrassé ces mauvais murs, dans lesquels le canon avait si facilement fait brèche l'an passé. De toutes manières la citadelle et les parties avoisinantes formaient le noyau valeureusement défendu de la place, au milieu de faubourgs populeux. La garnison n'était composée que de 8 compagnies incomplètes sous les ordres du général prince Bibikof, et se trouvait trop faible pour risquer une sortie qu'elle désirait ardemment faire (XXI.)

Enfin des secours arrivèrent heureusement le 16 Mars. Dès le 14, le chef turc avait, pour ainsi dire, annoncé leur arrivée en sommant de nouveau la place, sous prétexte, que l'armée de secours qui s'approchait venait d'être battue par son frère, dans les dé-

filés de Bordsjo, près du Kour entre Bagdad et Gori. Cette ruse turque indiquait à la garnison le côté, d'où elle devait attendre du secours, et ne pouvait que relever son courage.

Le corps que le général en chef avait destiné à délivrer Achalzik sous les ordres du colonel Bourtzof, se composait de deux régimens d'infanterie, d'un régiment de Cosaques et de 10 pièces de canon. Il lui fallu passer deux fois le Kour; la première fois à 7 milles, et la seconde fois à 6 d'Achalzik. Le fleuve y est resserré dans une gorge, où la route le côtoye. Bourtzof, arrivé avec son avant-garde le 27 Février au premier point de passage, l'occupa et poussa 100 Cosaques jusqu'au second, où ils rencontrèrent l'ennemi, et furent obligés de reculer. Les Turcs s'avancèrent, attaquèrent, deux fois de suite et à plusieurs reprises, la position du passage occupé par les Russes, gravirent les montagnes, et lancèrent de là des pierres sur les défenseurs, qui résistèrent à toutes ces insultes. Bourtzof profita, le 13, du moment, où l'ennemi différait son attaque, pour passer avec son détachement, sur des radeaux qu'on venait de faire, et le chassa. — Le 16, on remarqua du trouble dans le camp devant la place. Les Turcs avaient renoncé au siége. Le commandant de la place, en devinant la raison, fit alors une sortie avec toute sa garnison, après avoir bien balayé les rues, par une forte canonnade du rempart. On prit deux canons et deux drapeaux en poursuivant les Turcs deux werstes de chemin. Achmet, qui venait de repasser le fleuve, avait laissé au point de



passage 2 pièces de canon et 300 de ses meilleurs tireurs, pour occuper les rochers de la rive. On les attaqua à la bayonnette, et les deux pièces avec environ 75 prisonniers tombèrent entre les mains du vainqueur. Le reste se dispersa dans les montagnes. Beaucoup de fuyards furent encore pris pendant la poursuite. Les Cosaques, qui en furent chargés, rapportèrent que presque jusqu'à deux milles de la place on n'appercevait plus aucun Turc. Ils avaient emmené une partie des habitans, les Mahométans étaient déjà partis d'avance, et 700 chrétiens s'étaient réfugiés dans la place. Sur ces entrefaites l'avantgarde du corps de secours venait d'arriver. Le colonel Bourtzof avait, avec une partie du restant, tourné par une manoeuvre ingénieuse les défilés devant Atzjverom (sans nuls doutes la route d'Adjara au Nord-Ouest d'Achalzik) et déjoué par là le projet des Turcs de s'y établir.

Ils ne furent pas plus heureux dans leur expédition contre la province de Gouriel. Kaga-Oglou, le pacha de Trébisonde, était arrivé sur ses limites avec 3000 hommes, en avait attiré à lui encore environ 5000 de différentes directions, et s'était établi, à la manière favorite des Turcs, dans un camp retranché sur le bord de la mer, entre la ville de Kentrisji et la forteresse de St. Nicolaïa. Il attendait là 10000 hommes de renforts de Trébisonde, pour ensuite envahir la partie russe du Gouriel. Le général en chef détacha contre lui le général Hesse, avec un petit corps, composé de fragmens de différens corps réguliers, s'élevant à environ 1200 hommes, 4 pièces d'artillerie légère et 2 obu-

siers de montagnes; on y joignit encore 1300 hommes de la milice du Gouriel. Hesse passa, avec ces 3000 hommes à peu près, le Natouebi en côtoyant la mer; les milices, prenant un chemin plus élevé à travers les forêts, tournèrent l'ennemi qu'on trouva derrière un abatis après un demi mille de marche. Attaqué avec vigueur, il prit la fuite, et se retira en désordre dans son camp. Après un combat opiniâtre de quatre heures, et après que l'artillerie eut suffisamment préparé les voies, on s'en empara d'assaut, et l'ennemi se dispersa dans les forêts en abandonnant aux Russes ses bagages, ses armes et 163 hommes tués sur la place. On estime sa perte à 1000 hommes en tout; celle des Russes ne fut guère que de 200, parmi lesquels 3 princes du Caucase. On abandonna le butin à leurs troupes, qui naguère avaient combattu les Russes avec la même ardeur qu'ils venaient de se battre pour eux.

Nous ne parlerons du bruit qui courut qu'on attendait à Erzeroum un contingent égyptien de 12 à 18000 hommes, que comme d'une preuve combien les forces des Turcs en Asie étaient insuffisantes à la défense. On connait trop bien le souverain de l'Égypte pour le croire disposé à sacrifier, sans avantages directes et particuliers, une partie considérable de son armée dans une expédition aussi lointaine que hazardée. Achmet, pacha d'Adjar, extrêmement actif pour un Turc, au contraire, trouvait moyen dans son pays montueux de rassembler de nouveau ses troupes, quand elles avaient essuyé un revers. Aussi reparut-

il, dès le milieu du mois de Mai, avec 8000 hommes dans les parages d'Achalzik.

Le général Bourtzof (dont nous avons fait la connaissance comme colonel) alla à sa recherche avec 10 compagnies, 5 pièces d'artillerie légère et 200 Cosaques. Il apprit en route qu'Achmet attendait des troupes fraiches, et s'occupait à dévaster les villages chrétiens des environs. Cette nouvelle l'engagea à se porter sur le village de Tjourskab (Zuzkal) par lequel il fallait que les Turcs repassent. Mais il les y trouva dès le lendemain matin avec toutes leurs forces. Il fallait sans milieu attaquer sur le champ ou se retirer sur Achalzik. Bourtzof prit le premier parti malgré la position avantageuse de l'ennemi, dans un terrain montueux. Il le repoussa, de hauteurs en hauteurs, jusque dans le village retranché, d'où les Turcs firent, comme à l'ordinaire, une sortie furieuse; mais ayant été repoussés, ils n'attendirent pas l'attaque, et s'enfuirent à toutes jambes dans les montagnes. On punit, comme de droit, les habitans des nombreux villages aux environs, qui avaient pris parti pour eux, en saccageant et brûlant leurs habitations, ce qui avait l'avantage en même tems de rendre difficile à l'ennemi une nouvelle tentative.

Le Seraskier prépara au mois de Juin une entreprise plus sérieuse encore à Erzeroum, dont une nouvelle apparition d'un corps, dans les montagnes d'Adjara, peut n'avoir été que le prélude. Un second corps, qu'on prétend de 30000 hommes, était en route d'Erzeroum, et 60000 autres devaient suivre. Le général en chef



concentra en conséquence ses troupes en avant de Kars. L'avantgarde aux ordres de Pankratief, était d'une marche plus loin sur la route d'Erzeroum.

Cependant le général Bourtzof marchait au devant du corps turc dans les montagnes d'Adjara, et s'approchait du défilé de Patjof (Patschof) pour y attirer l'ennemi, tandis que le général Murawief s'avançait avec un détachement d'Ardaghan pour lui tendre un piége et le prendre à dos. Ce plan réussit. Les Turcs descendirent des montagnes, et attaquèrent l'avant-garde du général Bourtzof, le 13 Juin. Aux ordres du colonel Hofmann, et composée de 3 compagnies et 4 pièces de canon, elle résista cinq heures de tems aux attaques réitérées d'un ennemi supérieur en nombre, jusqu'à ce que vers le soir, toutes les troupes du général Bourtzof se trouvant engagées, le général Mourawief apparut sur les derrières des musulmans. Alors ceux-ci se retirèrent dans leur camp retranché, et permirent aux deux détachemens d'opérer leur jonction. La nuit même ils attaquèrent le camp ennemi, et l'emportèrent après un combat fort opiniâtre de trois heures. Les Turcs prirent la fuite dans toutes les directions, et on les poursuivit à travers les montagnes et les ravins à plus de 5 werstes de distance. Le camp qu'on venait de prendre était riche en approvisionnemens de guerre et de bouche et en butin de toute espèce. On fit 400 prisonniers, et on s'empara de toute l'artillerie de l'ennemi, c. a. d. de 3 pièces de canon et d'un mortier. On prétend que les Turcs, dont on évalue la force à 15000 hommes, en ont perdu 1200 tant morts que blessés.

Il parait qu'ils ignoraient que le corps du comte Paskewitj était déjà rassemblé à Kars, et quils s'étaient attendus à pouvoir exécuter l'entreprise qu'ils méditaient sur Ardaghan et Achalzik avant son arrivée. — Car, quand ce premier rassemblement de Turcs fut dispersé par Bourtzof, les renforts qui leur arrivaient et s'approchaient d'Ardaghan prirent à droite, dans la direction de Kars, mais y ayant rencontré l'avant-garde aux ordres du général Pankratief, ils se retirèrent par la route d'Erzeroum. Cependant l'armée russe sur la route de Kars ne comptait encore que 10000 hommes; on y attendait la 14me division. On porte la force des Russes après son arrivée à 18000 hommes — répartis sur 23 bataillons, 8 escadrons de cavalerie régulière, 4 régimens de Cosaques — et 76 pièces de canon. L'armée turque à Erzeroum et en marche se trouvait partagée en deux corps, dont l'un, aux ordres de Hadgi-pacha, était de 20000 hommes, et le second qui le suivait sous le Seraskier, de 30000 hommes: ils n'avaient en tout que 31 pièces de canon.

Le général en chef se mit en mouvement du 26 au 29 Juin, pour se porter au devant de l'ennemi sur la route d'Erzeroum.

Pour comprendre les opérations ultérieures, il faut remarquer que la route de Kars se partage en deux branches, qui vont se réunir à 8 ou 9 milles plus loin. Elles se côtoyent à une distance d'un demi jusqu'à deux milles. Les Turcs marchaient par la route méridionale, et les Russes par celle qui est plus



au Nord. Avant d'atteindre le village de Bardousi, ces derniers prirent à gauche, se dirigeant sur la route méridionale, où Hadgi-Pacha, un des plus illustres capitaines des Turcs en Asie, avait pris position près de Milli-Douzé, sur le versant des montagnes qu'il venait de traverser. Le sommet de ces dernières était couvert de neige, mais des forêts de sapin ombrageaient leurs penchans, et une gorge profonde, boisée et impraticable pour le canon, couvrait sa position.

Des reconnaissances entreprises le 27, le 28 et 29 convainquirent le général en chef russe qu'il était impossible d'approcher des Turcs sur leur front et sur leur aile gauche, vis-à-vis de laquelle on se trouvait. Il se décida donc de prendre à droite, et de franchir la chaîne de montagnes pour tourner entièrement le camp ennemi, et s'ouvrir un point d'attaque sur ses derrières. Le cercle à décrire tournait à un mille autour des Turcs', et il fallait sacrifier sa communication avec Kars. Une partie de l'avant-garde sous les ordres du général Pankratief fut chargée cependant de la couvrir pour le moment; 10 bataillons, 2 régimens de Cosaques et 16 pièces d'artillerie légère, établis sur une hauteur vis-à-vis de l'ennemi, lui en imposèrent. Protégée par ce détachement et couverte par une barricade des chariots de bagage, composée de 3000 fourgons, l'armée se mit en marche, sans que les musulmans s'en apperçussent, et vers midi les bagages eux-mêmes escortés par le général Pankratief pûrent suivre et prendre position en barricade sur l'autre versant de la montagne. C'était la première halte! d'une marche de

8 milles, pendant laquelle il fallait franchir deux chaînes des montagnes couvertes de neige et sillonées de profonds ravins, toujours en présence d'un ennemi nombreux qui menaçait les flancs et les derrières.

L'armée entière atteignit ce point, le premier Juillet après-midi, et nous y retrouvons le détachement du général Bourtzof qui s'était couvert de tant de gloire, il y a si peu de jours, dans les monts d'Adjara.

Nous ne saurions nous empêcher, en mentionnant cette marche et la bataille qui va s'en suivre, de rappeler la tactique de Fréderic II, dont nous retrouvons ici l'esprit, modifié d'après des circonstances, dont la similitude et la différence n'échapperont point à un lecteur initié dans l'art de la guerre et dans les fastes de l'histoire. La marche, la reconnaissance de la position de l'ennemi, la manière d'utiliser le moment et les localités, tout se passe sous les yeux du capitaine, et rien n'est exposé aux chances du hazard, vis-à-vis d'un ennemi qui, cloué dans son camp, ne sait pas faire une seule démonstration raisonnable.

Pendant que l'armée russe exécutait son mouvement, le Seraskier était en marche d'Erzeroum avec ses 30000 hommes pour se réunir à Hadgi-Pacha, qui se doutait cependant aussi peu de son arrivée que le comte Paskewitj. L'avantgarde du Seraskier débouchait d'un côté par une gorge, qui va du village Zavina se réunir à la grande vallée, au même instant où le général en chef russe atteignait sa halte! sur l'autre bord. La longue ligne de l'ennemi vue dans

cette direction, pouvait faire supposer que c'était un détachement que Hadgi-Pacha rappelait pour assurer ses derrières. Cependant l'avantgarde turque avait pris position vis-à-vis des Russes. Paskewitj résolut aussitôt d'attaquer. Le général Pankratief fut de nouveau chargé des bagages et de couvrir les flancs et les derrières contre quelque entreprise de Hadgi-Pacha. Mourawief alla droit à l'ennemi avec 4 bataillons, 2 régimens de Cosaques et 20 pièces de canon; 8 bataillons, 8 escadrons et 20 pièces derrière, lui servaient de réserve, tandis que le général Bourtzof, avec 4 bataillons, 1 régiment de Cosaques et 12 pièces de canon, posté à l'extrême gauche, faisait face à Hadgi-Pacha, dont le camp n'était qu'à 8 werstes. Aussi vit-on bientôt arriver sa cavalerie sous les ordres du Kiaïa (général de cavalerie) dans cette direction, par dessus les monts. Cette attaque fut inopinée, parceque l'ennemi déboucha également par une gorge. En un instant toute la montagne fut couverte de cavaliers turcs, dont on porte le nombre à six mille. De l'infanterie irrégulière les suivait, et se jetta avec eux sur les carrés russes. Repoussés, surtout par le feu de front des bataillons entiers, les Turcs terminèrent le combat à leur maniére ordinaire.

La cavalerie du Seraskier entama l'affaire de même, en s'élançant par un mouvement en cercle sur l'aile droite du comte Paskewitj qu'il conduisait lui-même à l'attaque. Un feu d'artillerie vif, et la réserve qui, en s'avançant se partagea pour se jetter sur les deux flancs de l'ennemi, repoussèrent également cette attaque jusque dans son camp. On

pourra suivre les manoeuvres de cette bataille qui ont été aussi sagement pensées qu'habilement exécutées, dans les bulletins et les différens journaux*). Il nous suffit ici de remarquer que la réserve improvisée de fragmens des corps de Mourawief, de Pankratief et de Bourtzof, fournit des renforts de deux côtés, et mit encore avant le soir le général Bourtzof, que la supériorité de l'ennemi avait réduit à se défendre, dans le cas de reprendre l'offensive, et de rejetter l'ennemi dans les forêts et les montagnes, où on lui enleva quelques pièces de canon, quil avait trainées à sa suite et essayé d'employer.

Paskewitj avait appris par un prisonnier que c'était le Seraskier à qui il venait d'avoir à faire, qu'il arrivait au secours de Hadgi-Pacha, et voulait se réunir à lui. Aussitôt il se décida à poursuivre sa victoire et à battre son ennemi principal à fond, avant que Hadgi-Pacha puisse apprendre qu'il était si près. Il réunit en conséquence son monde, rapela les troupes qui avaient poursuivi le Kiaïa, et attendit tranquillement que celui-ci eût atteint le camp de Hadgi. Il y avait deux chemins pour arriver de celui-ci au Seraskier. L'un par la route méridionale dans la vallée le long de laquelle nous avons vu arriver ce dernier, où il campait et où il avait déjà commencé à se

---

*) Voir surtout les rapports du comte Paskewitj, au camp près du village Ardassou, en date du 5 Juillet 1829, vieux style, dans la gazette d'état prussienne Nr. 215 et 218 — et un article dans le 7me cahier du Journal de Berlin pour l'art et la science de la guerre, m. a.

retrancher; l'autre, moyennant un détour vers le Nord, par la route que l'armée russe venait de quitter. On devait supposer cependant que Hadgi-Pacha ne choisirait pas pendant la nuit ce chemin difficile et d'environ 4 milles. Mais pour l'empêcher de prendre le chemin direct, le général en chef chargea Bourtzof de franchir la montagne avec 2 bataillons, 1 régiment de Cosaques et 12 canons, et de prendre position vis-à-vis de son camp: trois bataillons et 12 canons en second ligne servaient de soutien. Paskewitj resta jusque vers les 6 heures en position, et mena ensuite 10 bataillons, 8 escadrons, et 2 régimens de Cosaques, ainsi que 16 pièces de canon, à l'attaque du Seraskier: le reste du corps fut chargé de garder la barricade de voitures et les bagages.

On attaqua en trois colonnes. L'une de 4 bataillons, sous les ordres du général Mourawief, tourna sur le flanc gauche de l'ennemi; la seconde de 3 bataillons, sous les ordres du général Pankratief, tourna sur la droite; les trois derniers bataillons et toute la cavalerie, aux ordres du général Raïewski, formaient la troisième au centre, qui avait la destination d'attendre les attaques des deux ailes et puis de saisir le moment.

Tout réussit à souhait, vu que les Turcs se voyant menacés sur leurs deux flancs par l'infanterie russe, et commençant à craindre pour leur retraite, se mirent à abandonner leur camp petit à petit. Le comte Paskewitj qui s'en apperçut, profita aussitôt de son avantage, et fit avancer de toutes parts. La cavalerie et l'artillerie légère, s'élancèrent en avant, gag-

nèrent bien vite la pente de la montagne, d'où l'on tira sur la retraite de l'ennemi, qui dégénera presqu'aussitôt en une fuite générale. Poursuivis jusqu'à 9 heures du soir, les Turcs abandonnèrent toute leur artillerie (11 pièces de canon), et ne se crûrent en sûreté que derrière les monts Saganlou. Le camp avec toutes ses richesses fut la proie du vainqueur, qui prit cette nuit son camp dans la vallée en avant de Zewina, à 15 werstes derrière celui de Hadgi-Pacha.

L'armée se remit en mouvement de bon matin, le 2 Juillet, pour exécuter la seconde partie de l'expédition, que l'oeil du général avait si bien reconnue: de battre un de ses ennemis après l'autre. — C'était maintenant le tour de Hadgi-Pacha toujours immobile dans son camp. Il fallut de nouveau franchir des montagnes et des vallées, mais toutes ces difficultés furent facilement vaincues par des troupes victorieuses qui n'avaient rien à craindre.

Dès 9 heures du matin, on n'était plus qu'à un demi mille et dans une position avantageuse sur les derrières du camp ennemi qui, par l'indolence particulière aux Turcs, ignorait encore parfaitement et l'arrivée du Seraskier et sa défaite. Le camp était cependant pris à l'ordinaire avec prudence, et des ravins impraticables le couvraient des deux côtés. Les Turcs qui se retranchent, comme nous le savons, dans tous les sens, firent face en arrière, et prirent position devant la gorge de leur camp, qu'ils armèrent de 15 pièces de canon en cinq batteries, couvertes de parapets en pierre, en terre et en bois, ainsi que par des abatis.

Dès qu'ils apperçurent les Russes de loin, ils commencèrent une canonnade sans effet. Mais le comte Paskewitj différa encore son attaque pour attendre le détachement de Bourtzof, qui avait ordre de le rejoindre.

Pendant ce tems, les Cosaques amenèrent des prisonniers, par lesquels on apprit que le pacha ignorait encore les événemens de la veille. Le général en chef donna sa liberté à l'un d'eux, en le chargeant d'annoncer à Hadgi le sort du Seraskier. Convaincu qu'il ne pouvait plus échapper, le pacha demanda à capituler, ce que peut-être cependant ses troupes ne voulûrent pas, puisque le feu des batteries turques recommença bientôt. Ceci décida Paskewitj à donner le signal de l'attaque qui eut lieu, tambour battant, en cinq colonnes. La colonne principale, conduite par le général en chef, alla droit à l'ennemi; la seconde, sous les ordres de Pankratief, sur le flanc, et la ligne de retraite probable des Turcs; les trois autres dirigées par les généraux Sacken, Mourawief et Leonof furent chargées d'occuper les routes de Midjingerd, Sansah et de la vallée de l'Araxe. — Les deux premières colonnes pénétrèrent dans le camp, et s'emparèrent des canons encore fumans, qu'ils tournèrent aussitôt sur les fuyards. Le général Pankratief les atteignit encore pendant leur fuite, et fit une quantité des prisonniers, parmi lesquels Hadgi-Pacha lui-même. Les colonnes destinées à couper la retraite à l'ennemi, rencontrèrent des ravins profonds et des forêts épaisses, et ne purent pas l'empêcher de se sauver en partie dans les bois et les gorges du bassin de l'Araxe. On le poursuivit cepen-

dant jusque là, et dans les autres directions jusqu'au delà de Midjingerd et de Sansah. Dix neuf canons, 16 drapeaux et 1200 prisonniers furent les fruits de la victoire.

Il est digne de remarque que les régimens musulmans, dont il y en avait plusieurs à l'armée, ainsi que d'Arméniens, prirent ici le plus de drapeaux, et se distinguèrent en général par leur hardiesse, leur valeur et leur constance (XXII). Ce n'est pas le premier exemple que fournisse l'histoire, que des bandes turques aient combattu pour un empereur chrétien; qu'on se rappele les Sarazins au service des Hohenstauffen. Les anciens tems pourraient nous fournir des parallèles, si quelques jours ces peuples, soumis à la Russie, lui aidaient à mettre fin à l'empire turc en Europe et dans l'Asie mineure.

On donna à la première des batailles que nous venons de décrire, à celle du 1 Juillet, le nom de Kainly, d'après le village où la première attaque des Turcs eut lieu, et où il s'engagea le combat le plus sanglant avec les troupes du Seraskier, dont le camp se trouvait cependant fort loin de là, à Zewina. Nous remarquerons en général que les villages paraissent n'être là que des places ou des campemens en baraques ouvertes, puisqu'ils n'ont été d'aucune influence sur les opérations. Il en est de même de l'endroit nommé Milli-Dousé, l'emplacement du camp de Hadgi-Pacha, qui a donné son nom à la bataille du 2. Il nous suffit de savoir qu'en résultat des deux batailles, les Turcs perdirent toute leur artillerie (31 pièces de canon) et 1500 prisonniers, mais surtout qu'ils



furent dispersés, et que rien n'empêchait de poursuivre la victoire jusqu'à Erzeroum. Mais il ne fallait pas leur donner le tems de se reconnaître. Aussi Paskewitj les avait-il fait suivre, dès le 2 après la bataille, par trois détachemens dans trois différentes directions. L'un d'eux et le plus fort, fut confié au prince Bikowitj-Tjerkaski, — il se composait de 6 bataillons d'infanterie, un régiment de Cosaques, 3 régimens musulmans et 11 canons, — avec l'ordre, comme il parait, de franchir les monts Saganlou et de gagner la route de Bajezit à Erzeroum, en partie dans l'intention de paralyser les entreprises du pacha de Van et de Mousj. Le second détachement, aux ordres du colonel comte Simonitj, délogea les fuyards des forêts autour du camp qu'on venait d'emporter. Un troisième détachement, sous le général Bourtzof, composé de 3 bataillons, d'un régiment de Cosaques et de 12 canons se porta droit sur Erzeroum jusqu'au village d'Ardassou (à 6 milles d'Allemagne) d'où il se mit en communications avec le détachement du prince Bikowitj-Tjerkaski. Le lieutenant-colonel Bassof qui fut chargé de cette commission, rencontra, chemin faisant, 100 Turcs, qui furent partie tués, partie pris et le reste disséminé. Il atteignit ensuite le village Chorossan, où il trouva de grandes provisions de poudre et de subsistances. Plus loin, on enleva à l'ennemi 2000 pièces de bétail, et on donna occasion aux familles chrétiennes qu'il avait emmenées de se délivrer.

Le général en chef suivit ces avant-gardes, le 3, avec toute l'armée, et tous les bagages par la route

d'Er-

d'Erzeroum, et campa le lendemain à 6 milles de la forteresse Hassan-Kaléh. Les deux détachemens Bourtzof et Simonitj le rejoignirent là.

Le 5 on fit une marche de 3 milles, et le détachement du prince Bikowitj-Tjerkaski rejoignit. On apprit que le Seraskier avait rassemblé à Hassan-Kaléh les débris de son armée, mais qu'il s'était ensuite reployé sur Erzeroum, après n'avoir laissé dans la place qu'une garnison, qui n'avait aucune envie de se défendre. Aussitôt Paskewitj se mit à la tête du régiment de carabiniers qui porte son nom, de tous les Cosaques, de deux régimens de musulmans, et emmenant 18 pièces de canon, il se porta sur Hassan-Kaléh, laissant son corps d'armée avec tous les bagages à Köpri-Keu, où il se trouvait. On arriva après trois milles de marche devant l'antique forteresse, qui date encore du tems des Romains, et on l'occupa sur le champ, la trouvant abandonnée par les Turcs. Cette conquête était d'importance, puisqu'elle fournissait un endroit sûr pour les magazins, et que, placée sur la communication de Bajezid et Kars, elle pouvait servir de base aux opérations ultérieures. Elle donna aux paisibles habitans arméniens de ces contrées le courage de se mettre sous la protection du vainqueur, et de rester chez eux à leurs occupations ordinaires. On trouva en outre des magazins considérables de munitions et de subsistances et 29 canons dans cette place, qu'on regarde comme la clef d'Erzeroum.

Déjà le trouble et le désordre regnaient dans cette grande capitale de l'Arménie, tant parmi sa garnison que

parmi ses habitans, qui cependant presque tous pacifiques, étaient prêts à se rendre. Paskewitj, dont l'avant-garde talonnait l'ennemi sans cesse, entama donc des négociations par le moyens de prisonniers, qu'il y envoya, après les avoir mis dans ses intérêts, tout en faisant avancer son armée, qui fut, le 7, près de Hassan-Kaléh et poursuivit sa marche le même jour, à 5 heures du soir, en laissant tous les fourgons sous la protection de cette forteresse, déjà en état de défense.

Le 8 Juillet au matin, toute l'armée campait à 3 lieues d'Erzeroum. Des députations vinrent solliciter un armistice en cherchant à donner des inquiétudes: vu que le fanatisme d'une population turbulente pourrait occasionner des malheurs. Paskewitj au contraire crut devoir avancer, pour soutenir son parti.

Le corps d'armée gravit donc la montagne par une gorge, au bout de laquelle s'étend, dans une large vallée, cette grande et populeuse capitale entourée de ses faubourgs, au dessus desquels s'élèvent ses murs dentelés, et que protège une citadelle. Il fallut cependant s'arrêter à une lieue de la ville, parcequ'il n'y a plus d'eau pour abreuver les chevaux plus loin. Quand les troupes russes débouchèrent sur les hauteurs, des essaims de Turcs vinrent escarmoucher avec leurs avant-postes, mais de loin seulement, et tirant en l'air, sans que les Russes leur répondissent. Le soir arriva, et le tems se perdit en négociations inutiles.

Paskewitj avait cependant reconnu le moyen d'attaquer. A l'Est d'Erzeroum s'élève une montagne nom-

mée Top-Dagh qui domine la ville et la citadelle à la portée du canon, et voit en même tems les routes de Kars et d'Akhalzik. Les Turcs y avaient établi une batterie, et l'avaient rattachée à la ville par des retranchemens. Cette hauteur une fois emportée, la ville ne pouvait plus tenir, que difficilement. Le général en chef était donc décidé à s'en emparer le lendemain, si les négociations n'amenaient pas jusque là la soumission de la place.

Dans la ville, la partie sage et réfléchie des habitans qui désirait prendre un parti, en était pendant ce tems aux mains avec une populace inquiète et remuente qui ne savait ce qu'elle voulait. Les étincelles d'un fanatisme naissant ne furent cependant pas soutenues par le feu d'un courage énergique. Les pièces de Top-Dagh et les tirailleurs turcs seuls ne cessèrent point de tirer, sur tout ce qui s'approchait d'eux. Paskewitj fit en conséquence sommer le Seraskier, qui négociait de faire cesser ce feu et de retirer ses troupes. Il lui avait donné jusqu'à trois heures du matin pour l'effecteur. Mais, dès qu'on fut convaincu qu'il ne cherchait qu'à gagner du tems, parcequ'il attendait un renfort, que son Kiaïa devait lui amener, le général en chef fit avancer de toutes parts sur le Top-Dagh. On alla à l'ennemi au son de la musique, sans répondre au feu des Turcs qui, épouvantés du sang-froid des colonnes russes, abandonnèrent bientôt leur poste. On s'empara donc du Top-Dagh et des 5 canons que l'ennemi y laissa, mais qui, en revanche, ouvrit le feu de toutes les batteries de la place. Les

Russes y répondirent avec leurs pièces de campagne qu'on plaça sur la montagne. Cela suffit pour porter l'effroi et le désordre dans la ville et pour accélerer sa reddition. Aussi apporta-t-on bientôt à Paskewitj les clefs de la capitale de l'Arménie. Quelques coups de canon chassèrent les mécontens qui voulurent faire résistance, et le gouvernement de la ville et de la province passa des mains du Seraskier, pris avec son Pacha, entre celles des administrateurs russes que le général en chef avait désignés.

Une troupe d'Arnautes occupait encore la citadelle; ils voulaient s'y défendre, mais ils préférèrent ensuite ouvrir les portes, quand ils virent les préparatifs de l'assaut. L'étendard russe fut arboré sur la citadelle d'Erzeroum, le 9 Juin à 6½ heures du soir.

Erzeroum est un point stratégique qui assure les conquêtes déjà faites et en procure de nouvelles; mais il faut pour cela savoir en profiter avec activité. Aussi voyons-nous le général en chef russe faire partir sur le champ, de ce point central, des détachemens et des colonnes mobiles dans tous les sens. Ces dernières furent dirigées dans les Sandjacks (districts) Otti, Narimani, Sjautet et Adjara, où il y avait encore des mouvemens. Deux autres détachemens plus forts partirent encore. L'un sous les ordres du colonel Lehmann se rendit à Chnis (Khanis), une place à 16 milles environ au Sud-Est d'Erzeroum, et sous l'influence du pacha de Mouj et Van, dont les Kourdes couraient jusque là et pillaient les villages. Le pacha s'était porté avec ses troupes d'un autre côté, vers le lac de Van, et nous le retrou-

verons à une opération sur la forteresse de Bajezid. On n'eut qu'à occuper Chuiss avec ses 6 canons, sans coup férir et les environs se rangèrent de leur bon gré sous la protection russe. Le second détachement commandé par le général Bourtzow, se dirigea contre la place et forteresse de Baibourt, endroit considérable et bien bâti, à environ 20 milles au Nord-Ouest d'Erzeroum. Les habitans ne demandant pas mieux que de se soumettre, vinrent au devant de leurs vainqueurs, dès que la garnison eut abandonné la place, à l'approche des Russes, et se dispersa, tout en ravageant le pays. C'est ainsi que cette forteresse, où l'on trouva 4 canons, et une quantité considérable de poudre et de subsistances, passa au pouvoir des Russes le 19 Juillet.

Les mines de cuivre, à deux lieues de Baibourt, étaient d'une grande importance, un détachement qui les occupa après avoir dispersé un essaim de Turcs qui voulut y faire résistance, s'y établit. On regarde les produits de ces mines comme un des plus beaux revenus du gouvernement turc, et elles devinrent une des plus sûres garanties pour les Russes, d'après les événemens. Des habitans chrétiens facilitaient dans ces parages les voies à l'armée du Caucase, tant par les nouvelles qu'ils lui communiquaient, que par les renseignemens qu'ils lui donnaient pour s'orienter dans le pays et utiliser ses ressources.

C'était l'époque où le pacha de Van, comme nous l'avons dit, après avoir réuni aux confins du pachalik de Bajezit une tourbe de 10000 hommes, faisait son expédition sur cette place et renouvellait sur elle, peu-

dant plusieurs jours, des attaques réitérées, sans résultat, quoique l'assaut du 1 Juillet fut assez sérieux. Les Russes furent même forcés de céder un instant une partie de la ville à l'ennemi, et de se borner à conserver quelques points forts, isolés dans l'intérieur; mais la brave garnison, commandée par le général Popof, finit par avoir le dessus, par reprendre ses batteries, chasser l'ennemi, et le forcer à la retraite en le poursuivant deux milles de chemin. Les Cosaques qui s'étaient déjà bien battus en rase campagne aux approches des musulmans, se montrèrent tous aussi braves derrière les murailles et dans les maisons. Ils mirent pied à terre et tinrent tête à l'ennemi. Le pacha résta dans les environs de Bajezid jusqu'au moment, où il apprit la nouvelle de la prise d'Erzeroum, renouvellant ses tentatives, et s'occupant de piller tout le pays dans ses courses, pour couper les vivres à la place. Mais, dès qu'il en fut instruit, il plia promptement bagage, pour aller protéger son pachalik, qui dès lors se trouvait menacé.

Au Nord de Baibourt, entre les sources du Tourak (Tscharak) et la mer noire, se trouve une prolongation des montagnes côtières, habitée par ces Lazes guerriers que nous connaissons déjà. Ils étaient dorénavant l'ennemi principal que l'armée du Caucase avait à combattre, et il eût été imprudent de les laisser sur son flanc: aussi n'a-t-on du ajouter aucune foi à la nouvelle, qu'on a répandue dans le tems, que le comte Paskewitj avait, en avançant sur Trébisonde, poussé une autre colonne vers Tokat sur la grande

route de Constantinople. Le général Bourtzof commandait le district de Baibourt. Sept compagnies formaient la garnison de la place, et étendaient leurs courses tout à l'entour aussi loin qu'il leur était possible. A la nouvelle qu'il se faisait un rassemblement de 10 à 12 mille ennemis à Khioumisj-Khan (ou Gemisch-Chan), sur la route de Trébisonde, le général Bourtzof s'avança sur cet endroit à la tête de 5 compagnies, le 31 Juillet. Il rencontra l'ennemi à la pointe du jour, lui arracha un défilé en avant du village de Sjart (Chart), mais se trouva là en présence d'une force par trop supérieure. Une balle le frappa à la poitrine, et le lieutenant-colonel Lindelfeld, chargé par là du commandement, fut forcé de se retirer à Baibourt. Dès que le comte Paskewitj apprit cet événement, il envoya la colonne du général Mourawief au secours de cette importante place, s'y porta lui même, le 6 Août, et s'avança avec toutes ses troupes, le 8, sur la position des Turcs et des Lazes combinés. Deux mille des plus furieux de ces derniers s'étaient établis à Sjart et, d'après l'usage oriental, ils avaient juré de le défendre jusqu'à la mort. Huit villages aux environs étaient occupés de la même manière, et Osman, pacha d'Anapa, qu'on avait relâché sur parole, mais qui ne tenait aucun compte de ses sermens, se trouvait en réserve avec 4000 des siens: on portait toute l'armée ennemie, vu les renforts qui lui étaient arrivés, à 15000 hommes. Les Turcs nous montrent, d'après les bulletins russes, dans cette affaire du 8 Août une intelligence et un ensemble qu'on n'est pas accoutumé

à rencontrer chez eux. Nous voyons ces Lazes réunir à propos, à une fortification et à une défense bien entendue de leurs villages, une offensive qu'ils savent préparer en s'appuyant mutuellement, en concentrant leurs forces et en postant des embuscades; aussi cette affaire fut-elle une des plus opiniâtres. Le général en chef ayant cependant déjoué les embûches qu'on lui avait dressées, et emporté les villages et les retranchemens, elle finit par la déroute entière des Lazes qui se dispersèrent, par petits pelottons, dans les montagnes, pendant la nuit. On termina la journée dignement en prenant d'assaut le camp d'Osman, qu'on découvrit dans un ravin près du village de Balachar. Un riche butin, ainsi que les deux canons de l'ennemi tombèrent entre les mains des vainqueurs, qui poursuivirent les Turcs dans toutes les directions, à travers les montagnes. On ne porte la perte russe qu'à 60 hommes, mais on eut surtout à déplorer celle du général Bourtzof, que ses exploits nous ont fait souvent mentionner, et qui mourut de sa blessure le 4 Août à Baibourt.

Ici finissent les données que nous avons en ce moment sur les opérations de l'infatigable général en chef de l'armée du Caucase (XXIII). Il est à supposer que la nouvelle de la paix, que le comte Diebitj Sabalkanski, son digne rival de gloire, vient de dicter sous les murs de Constantinople, lui arrivera sur la route de Trébisonde, dont la conquête serait suivie de toute celle de l'Arménie septentrionale; puis viendrait le tour de la province Sivas (l'ancien royaume du Pont). Là le

terrain et le climat élèvent de nouvelles difficultés, puisqu'on y atteint les promontoires du Taurus, qui traversent cette province sur la rive droite de l'Euphrate ([23]). C'est eux qui occasionnent les extrêmes de froids et de chaleurs qu'on remarque plus à l'Ouest en plus haut degré encore qu'en Arménie même — surtout entre Hassan-Kaléh et Erzeroum — où les froids les plus violents commencent souvent dès la fin d'Octobre, tandis qu'en été la chaleur devient si insupportable, dans les vallées, que les habitans quittent leurs foyers pour aller respirer plus haut dans les montagnes. Il faudrait donc choisir des points de stations, avec égard à la nature du pays et du climat, pour baser des opérations ultérieures. Le premier point qu'on pourrait atteindre parait être Ersendsjan (Ersendschan) (à environ 20 milles d'Erzeroum) dont les habitans sont chrétiens et passent pour hospitaliers. De toutes manières les deux grandes villes Tokat et Sivas (l'ancienne Sébastopolis), qui sont sous le même degré de longitude et proches l'une de l'autre, seront le but des opérations de la nouvelle campagne. Elles sont à 60 milles d'Erzeroum, et il faudrait opérer en deux colonnes; car bien que la route septentrionale par Anderan et Niksar sur Tokat soit la plus courte, il est impossible de laisser sans précautions sur ses derrières de grandes villes, comme Devrighi et autres, qui sont sur la route méridionale.

Ce qui rend mémorable cette campagne de l'armée du Caucase, et ce qui la distingue de toutes celles qu'on connait et qui ont été faites sur un pareil

théâtre, c'est la promptitude des mouvemens, et l'offensive continuelle, qui paraissent faire principe, ou système, aux yeux du capitaine expert qui l'a dirigée. Il est surtout digne de remarque que ni le terrain, ni le soin des subsistances, ne l'ont empêché de faire des marches aussi fortes qu'au coeur de l'Europe. Jamais il n'est question de disette, jamais de haltes nécessaires pour faire rejoindre les colonnes du train, jamais de maladies, jamais enfin de calamités quelconques qui aient paralysé les mouvemens de l'armée. Il sera donc fort instructif pour l'homme du métier d'apprendre un jour, par des témoins oculaires, quels sont au juste les moyens dont on s'est servi pour arriver à un résultat aussi extraordinaire. Ce que nous en avons appris fait supposer que le général en chef sage et expérimenté avait basé, déjà d'avance, le matériel de son armée sur les usages et la nature du pays qu'il allait parcourir, et qu'il lui fit adopter, sans égard aux coutûmes et aux préjugés, ce qu'il y avait de bon dans les habitudes des peuples du Caucase. Un costume et un équipement qui convient au soldat dans nos pays froids ou modérés, lui serait très incommode sous un ciel, où les changemens de temperature sont si subits; il faut donc donner au fantassin la coëffure légère des Tjerkesses et Grusiniens, de préférence à celle qu'il porte d'ordinaire. Il a plus à craindre un coup de soleil, qu'un coup de sabre, contre lequel il sera suffisamment abrité en restant ferme au rang, ou par un peu d'adresse au combat singulier. Le cavalier, au contraire, destiné à exposer sa tête et ses membres

dans la mêlée, se trouvera peut-être fort bien d'emprunter une partie de leur armure à ces peuples guerriers, que nous avons vus la tête couverte d'un casque, semblable à celui du buste d'Achille, et le corps abrité par une robe-d'armes flexible, qui se ployant avec souplesse sur un habit léger sera fort commode en marche ([24]). Mais, en général, on doit croire que, pour ce climat, un habit de lin et un ample manteau en réserve, seront ce qu'il y aura de mieux, pour passer du chaud au froid, sans en craindre les suites.

Il est probable aussi que les fourgons de l'armée qui, comme nous venons de le faire remarquer, ont suivi partout dans les routes les plus difficiles, sans encombre et sans gêner la marche, sont dans le genre des voitures du pays, comme nous les décrit Klaproth, c. a. d. sans ferrures, très simples, mais solidement bâties, avec des essieux fixés aux roues, ce qui offre une moindre friction, et que c'est là la raison pour laquelle ils ont moins été exposés aux accidents que nous regardons d'ordinaire comme inévitables avec nos machines compliquées. — Puisse quelque compagnon de gloire de l'armée d'Orient nous donner des renseignemens exacts sur ces suppositions et traditions à demie certaines!

Mais c'est surtout l'élan du moral, qui a mis les armées russes de l'Asie et de l'Europe dans le cas d'insérer aux fastes de l'histoire des faits, qui rangeront de droit, à côté de ceux des plus beaux momens de l'antiquité. Paskewitj a rappelé avec grandeur ces tems héroïques. Sa proclamation après les batailles

de Kaïnly et de Milli-Douzé, le 1 et le 2 Juillet, rappele le mot sublime de Napoléon à la journée des Pyramides: „du haut de ces monumens quarante siècles vous contemplent!" Aussi ses guerriers marchaient-ils à la lettre sur les traces de ces légions invincibles, qui ont porté leurs aigles triomphantes dans les trois parties du monde connu. — Aux bords du Phase sur le Kour et sur l'Araxe, là où vous avez campé, où vous avez vaincu, braves guerriers du Caucase, Pompée battit les armées de Mithridate, là s'écroula sous le glaive romain le trône d'un souverain de l'Asie! — L'exemple des Grecs vous a aussi servi de modèle, car aux sources de l'Euphrate, où vous cherchiez votre ennemi par des marches forcées, Xénophon conduisait ses dix mille! Plus heureux que lui vous verrez le Pont-Euxin en vainqueurs! — La route du coeur de l'ancien royaume du Pont t'était ouverte, Paskewitj, elle te menait sur le théâtre des hauts faits de César: et si la paix ne fut venue t'arrêter, peut-être sur le même champ de bataille (Zela près Tokat) eusses tu dis comme lui, *veni, vidi, vici!*

CAMPAGNE DE 1829 EN EUROPE.

Le comte Diebitj-Sabalkanski a réfuté la prétendue impossibilité de passer le Balcan, comme jadis le sage de la Grèce réfuta le sophiste qui niait le mouvement. Les soldats ont trouvé des troupeaux et de villages habités, là où l'imagination ne voyait que des cavernes et des précipices. Les difficultés ont été moindres encore qu'elles ne paraissaient même à un oeil sans prévention. Notre opinion est donc constatée qu'une armée rencontre des routes, là où le voyageur craint de passer. — Des témoins oculaires assurent également, que ces montagnes ne sont comparables qu'à celles de second rang en Allemagne et en France. Des hauteurs de l'autre côte du Kamtjik, d'où l'on salua de loin le golfe de Bourgas et la flotte russe, la large vallée d'Aïdos rappelait la belle vallée du Rhin vue du Taunus. De là les Russes n'ont plus trouvé de difficultés dans leur marche triomphale, et il est à croire que si une nouvelle armée turque eût voulu disputer la dernière coupure marquée du terrain, à une journée de marche de Constantinople, en s'établissant derrière le lac noir, — où l'on prétend qu'un pont de pierre de 500 pas de long qui lui donne son nom, Boïouk-Tjekmedje, (Ponte grande) passe sur l'embouchure du lac, — position qu'on fait passer pour un second Torres-vedras, il est à croire, dis-je, que les Cosaques auraient bientôt trouvé moyen de la tourner par la gauche.

La campagne de 1829 est un sujet qui doit enthusiasmer le soldat comme l'historien. Mais je répugne à dévancer quelque témoin oculaire mieux instruit. Il suffira de rechercher le caractère des opérations principales, pour reconnaître l'esprit qui a guidé le capitaine et son armée, mais surtout, pour achever le portrait des Turcs tels qu'il sont aujourd'hui.

On ne saurait nier que la campagne de 1828 avait autorisé à baser des espérances sur eux. Il ne vaut pas la peine de parler des prophéties que la superstition de la populace avait rechauffées, qu'ils doivent un jour reprendre leur grandeur et étendre de nouveau leurs conquêtes. Mais l'expérience appuyait l'opinion que leur armée de nouvelle formation pouvait s'améliorer à la guerre, et que chaque campagne augmenterait les difficultés de la vaincre. Du moins s'attendait-on à la voir rester sur le théâtre de la guerre, puisque le sultan Mahmoud voulait une campagne d'hiver. Aussi le grand-vizir s'était il établi à Sjoumla, et apparut-il à la fin de Novembre, avec environ 6000 hommes, devant Pravody sans cependant y rien entreprendre. Après quelques jours il se reploia, et on le poursuivit quelques lieues de route, dans les directions d'Aïdos et de Sjoumla.

Quelques petites entreprises, à partir de Gioursjof sur la Valachie, ne furent pas d'une plus grande conséquence, et le brave Geismar les repoussa toujours avec effusion de sang. Cependant les Turcs renforçaient considérablement, d'une partie de l'armée du Balcan, les garnisons de leurs places du Danube, Widdin, Niko-

polis et Roustjouk. Ce qui restait à Sjoumla ne montait plus guère qu'à 10,000 hommes. Il était évident que, malgré les ordres du sultan, la plus grande partie des Turcs était retournée dans ses foyers. On dit qu'ils avaient oublié les bas d'hiver.

Les Russes étaient plus actifs. Le général Geismar s'empara, le 26 Janvier, de Kale, tête de pont de Nicopolis sur la rive gauche du Danube, et peu de tems après la petite place de Tourna peu loin de là, lui remit ses 51 canons: il avait accordé la libre sortie à la garnison, forte de 1500 hommes. La destruction de la flotille turque composée de 30 bâtimens en fut la suite. Elle était stationée près de Nikopolis sur le Danube, et un détachement russe s'en empara par surprise, le 18 Février. Les Turcs ne possédaient donc plus que la petite place de Gioursjof en-deça du Danube: tandis que les Russes avaient le grand avantage de garder l'ennemi à vue sur la rive droite, moyennant leurs bons quartiers d'hiver retranchés vers Varna, et d'être prêts à pouvoir profiter des premiers beaux jours pour rentrer en campagne de bonne heure. Mais ce qui surtout leur était avantageux, c'était la prise de Sizepolis (Sizeboli) dont nous avons déjà parlé (p. 345) et dont le contre-amiral Koumany s'était emparé, le 15 Février, avec une petite escadre composée de quelques vaisseaux de guerre et de transport, portant environ un régiment d'infanterie et 50 Cosaques. Le fortin situé à l'extrémité d'une langue de terre dans le golfe de Bourgas, se rendit à une simple canonnade. La garnison, 1000 Albanais,

s'était retirée dans l'intérieur du pays, et les Russes s'établirent aussitôt, moyennant une redoute à l'abri, sur la langue de terre. Ils l'appuyèrent plus tard par deux autres et la consolidèrent par un Blockhaus, ce qui leur procura un point de débarquement et l'espace nécessaire pour camper avec sûreté entre le fort et ces retranchemens. La flotte et quelques chaloupes canonnières prirent position des deux côtés de la langue de terre, de manière à balayer le front des ouvrages. C'était un nouveau Gibraltar pour une brave garnison. Il fut même possible de profiter de la petite île St. Joanne, qui se trouvait sous les feux de la place et de la flotte, pour y établir les dépots et les magasins. On se trouvait donc en possession d'une place d'arme principale pour entreprendre une campagne offensive, et l'on avait l'avantage pour le moment de partager les forces des Turcs, qui se voyaient forcés de laisser un corps en observation devant ce noyau des forces russes. Cet avantage devenait d'autant plus grand que les Musulmans, vu leur indiscipline, ne manquent jamais de piller un convoi de subsistances qui passe auprès d'eux. De cette manière l'existence de l'armée turque qu'on devait supposer se rassembler de nouveau à Sjoumla, se trouvait indirectement compromise. Tous ces avantages réunis contrebalançaient bien, les dangers auxquels pouvait être exposée la garnison de Sizepolis pendant l'hiver et jusqu'au moment, où l'armée russe franchirait le Balcan.

Cependant le sultan changeait de vizir comme la

ci-

ci-devant convention, de généraux. Il était humain cependant, vu qu'il leur laissait du moins leurs têtes, les forçant seulement à s'exiler, ou bien à accepter des postes moins élevés. La disgrace de Hussein-pacha fut sans doute la suite de son inaction, tandis qu'il devait secourir Varna. Mais son successeur Jzged-Mehemet que nous avons vu défendre cette place si vaillamment comme Capudan-pacha, avait aussi été remplacé par Rechid, Seraskier de Romélie, que nous avons appris à connaître par ses guerres contre les Grecs. Il nous parait assez singulier qu'on attribue la destitution d'Jzged à sa trop grande sévérité. On sait qu'il n'a porté que la peine de n'avoir pas réussi à soumettre les troupes d'Asie révoltées, au moyen des troupes irrégulières de l'Europe, et qu'il fallait une victoire à l'armée. Nommé pacha de Rumélie, il lui restait le pouvoir d'agir dans le sens de son souverain, et on avait remis en même tems à ses mains fidèles le point important de Rodosto, sur le bord de la mer de Marmora, non loin de la capitale.

Le nouveau vizir entra à Sjoumla, accompagné de peu de troupes, le 21 Mars.

Cependant Hussein-pacha à qui on devait, par son énergie et l'empire qu'il avait sur les troupes, la conservation de Sjoumla pendant la campagne précédente, n'était point hors d'activité; nous le retrouvons près d'Aïdos et de Bourgas, où il parait qu'il devait s'apprêter à reprendre Sizeboli. Mais l'essai qu'il en fit, le 9 Avril, lui réussit très mal, quoiqu'il y mit la meilleure volonté et qu'il l'eut entrepris avec des

forces fort supérieures. Quatre mille hommes d'infanterie et 1500 cavaliers s'élancèrent dessus avec dévouement. Une partie des Turcs pénétra dans le fossé d'une des redoutes, quelques téméraires franchirent même le parapet et furent tués dans l'intérieur. Alors arriva le général Wachten avec la garnison de Sizeboli c. a. d. 5 bataillons, qu'il forma aussitôt pour l'attaque. Deux bataillons prirent à droite, deux à gauche de la redoute, tandis que lui même avec le cinquième et 2 pièces de canon se jetta droit sur l'ennemi, qui attaquait encore la barrière de la gorge. La flotte joignit son feu de canon à la mitraille des batteries de terre et à celle des deux pièces que le brave Wachten faisait entrer en ligne, et l'on poursuivit l'ennemi jusqu'aux hauteurs qui se trouvent à une distance considérable des retranchemens, où il se perdit dans les forêts. On trouva 250 de ses morts sur le champ de bataille, mais les Russes avaient aussi 100 hommes hors de combat.

Les troupes turques après avoir passé l'hiver chez elles, reparaissaient insensiblement dans le camp de Sjoumla, surtout celles des nouvelles formations qu'on continuait sans cesse à augmenter et à exercer à Constantinople. On assure qu'on voulait les porter à 60 bataillons et 31 escadrons, ainsi en tout à 100,000 hommes. Mais il parait que la nouvelle organisation n'autorisait point à de brillantes espérances. La matière première, excluant tous les vieux soldats éprouvés, et ne se composant que de jeunes sujets peu mûrs et encore souples, n'était point de nature à se

surer avec une armée, dont le moral et l'éducation tactique achevée, n'aurait que peut-être pu se trouver contrebalancé par une supériorité en nombre extrême et une certaine barbarie poussée à son comble, mais employée avec sagesse. Ces jeunes soldats dressés par des professeurs d'exercice européens n'avaient point à la verité les préjugés de leur nation, mais ils n'avaient point non plus l'énergie des anciens Osmanlis. On leur avait enseigné la tactique à coups de fouet et de bâton, et plusieurs d'entre eux pouvaient montrer les cicatrices, presque toutes à la tête, que leur avaient procurées leurs leçons. Aucun vieux soldat, Janissaire, Albanais ou Arnaute, n'aurait souffert un pareil affront de son maître d'escrime, qui, d'après la manière de voir de ces peuples, était indigne de le conduire au combat. Aucun des officiers européens au service de Mahmoud n'a eu cet honneur, et on a même regardé comme une grâce toute particulière et comme une exception, qu'il fut permis à l'un d'eux de porter un sabre.

On serait tenté de conclure de la curiosité avec laquelle les Turcs regardent les évolutions des autres troupes, ainsi que de leur maladresse extrême à les imiter, qu'ils n'en reconnaissent point le but, et qu'ils regardent les maniemens et les mouvemens comme des simagrées sans autre utilité, que de faire par là quelque chose de, pour ainsi dire, surnaturel. Il serait peut-être même possible d'étendre sur le sultan cet axiome hardi, puisqu'il parait méconnaître les avantages que son peuple avait encore conservés. En alongeant les

étriers de sa cavalerie et en lui donnant des éperons, il a oublié que les cavaliers de Bajazed et d'Amurath qui détruisirent des armées chrétiennes se tenaient à cheval, comme encore aujourd'hui les Turcs non exercés. Il en est de même du turban et d'autres parties peu importantes du costume. Les vrais Delis et Spahis sont sans contredit aussi à leur aise, dans leurs nouveaux costumes et montés à la nouvelle manière, que le serait notre cavalerie, si on la mettait à cheval à la turque, les genoux touchants presque au menton. Le portrait que les voyageurs, qui viennent de la capitale turque, nous font des jeunes soldats de nouvelle formation, dans les journaux, nous les montre imbéciles, ignorans et indisciplinés, habitués des cafés, et par conséquent dans la plus mauvaise disposition pour se former à la guerre.

Si l'on considère en général l'état militaire et civile de l'empire de Mahmoud, on doit se convaincre des résultats qu'obtiendra toujours le machiavellisme en l'employant à la turque. Dans le moment du danger, on vit tous les liens dénoués, qui auraient pu rattacher les forces à une unité d'action. Les pacha des provinces éloignées manquaient de bonne volonté ou de pouvoir pour défendre la patrie. La Bosnie, habitée par un peuple guerrier, parut vouloir faire cause à part. La Servie s'était détachée depuis longtems par opinion et par sentiment de la Porte. Les Albanais, sur lesquels on avait compté, parce qu'ils étaient attachés au nouveau grand-vizir Resjid, demandèrent une solde énorme payée d'avance, pour fournir à l'ar-

mée environ 30,000 hommes. Mais d'où la Porte pouvait-elle prendre les fonds nécessaires, puisqu'elle avait déjà pressuré tout ce que le peuple possédait, et que tous ceux qui auraient pu gagner quelque chose, avaient quitté leurs foyers, pour vivre dans les montagnes ou dans les déserts? Le sultan Mahmoud ne voulait gouverner que par des instrumens d'une obéissance aveugle. Partout donc où un pacha gagnait de l'influence, en protégeant l'agriculture et l'industrie, le maître devenait soupçonneux et le protecteur des arts nourriciers de la paix se voyait exilé dans quelque pachalik éloigné, s'il était sous la main de la tyrannie, tandis qu'un nouveau satrape le remplaçait pour exploiter ou déraciner ce que son dévancier avait créé ou planté. Aussi les habitans préféraient-ils beaucoup la vie de pasteur ou nomade, qui leur permettait de transplanter leur propriété, à celle stationaire du laboureur, qu'en outre ils bornaient à ce qui leur était strictement nécessaire. Conduits enfin à embrasser par mûres réflexions ou par désespoir le métier des armes, ils auraient aussi volontiers offert leurs services aux Russes qu'à leur souverain, s'il fût entré dans l'idée ou dans la politique de l'empereur Nicolas de les y engager. Tout ceci mettait absolument hors de doute, d'abord que l'armée turque, dans la nouvelle campagne, ne serait en état de lutter avec celle des Russes, ni par rapport à sa force numérique ni sous celui du moral, et qu'on aurait en second lieu tout gagné si on la forçait à une bataille. On assure que le général russe n'eut d'autre but que d'en venir là,

d'une manière quelconque, fut-ce sous les auspices les plus désavantageux en apparence, mais seulement avec la condition qu'on puisse parvenir à déployer. Il était prêt à sacrifier ses communications, à éparpiller même ses forces et à prendre des positions fautives au premier abord, pour engager les Turcs à sortir des leurs, où un front inabordable fait leur seule force, et pour les contraindre ainsi à se mesurer corps à corps. Il employa sans contredit le moyen le plus sûr pour attirer le grand-vizir en plaine, en assiégeant Silistria. Le caractère du grand seigneur répondait qu'il ne se laisserait pas prendre cette clef du Danube, sans faire l'impossible pour la sauver. Mais même dans le cas bien invraisemblable que Resjid serait la plus indolente de toutes les mauvaises copies de Fabius, on doit supposer que le général en chef russe avait l'intention, de passer hardiment le Balcan, assuré que le grand-vizir courerait après lui, et qu'on n'aurait plus qu'à se retourner pour le battre. Quand on a la certitude de gagner chaque bataille, il est inutile de faire des considérations stratégiques. La liberté absolue qu'on a par là pour tous ses mouvemens, comme par exemple de se partager en plusieurs corps en marche, en ne calculant que le tems pour être réuni sur le champ de bataille, facilite les subsistances comme les opérations, même dans le terrain le plus difficile. Aussi les préparatifs étaient-ils faits d'avance pour une entreprise aussi hardie, tant par la quantité de matériel qu'on avait accumulé à Sizeboli, que par les grands approvisionnemens et les moyens de transport

qu'on avait préparés pour franchir les montagnes, et dont nous ne signalerons que les troupeaux de chameaux qu'on avait achetés dans les steppes de l'Asie; preuves suffisantes que le nouveau capitaine ne doit point son surnom de *franchisseur des Balcans* à un hazard heureux. — En général, il n'est plus possible de nier, qu'il est un de ces écoliers que le plus grand capitaine du siècle a formé malgré lui ([25]).

Le nouveau général en chef, comte Diebitj avait rejoint, le 24 Février, son quartier général à Jassy. Les troupes se mirent en mouvement dans la Moldavie et dans la Valachie, au milieu du mois de Mars pour s'approcher du Danube. On avait jetté ou préparé des ponts de bateaux à Hirsowa, et à Kalarasj presque vis-à-vis Silistria, et les 2me et 3me corps passèrent le fleuve au commencement de Mai. Diebitj qui se trouvait auprès de la colonne de Hirsowa, établit son camp le 8, près de Tjernawody, là où la ligne que forme le rempart de Trajan et du lac Karassou vient s'appuyer au Danube.

Ce fut un coup d'oeil imposant de voir franchir le fleuve à ces troupes prêtes aux combats et pleines de courage. Leur pas assuré, leur exercice, leur équipement bien combiné pour le but de la guerre, qui n'excluait ni l'élégance ni un brillant extérieur, présageaient une supériorité assurée sur l'ennemi qu'on allait combattre. La confiance était empreinte sur la figure du soldat. C'est un des mérites du nouveau général en chef, d'avoir su relever le moral de l'armée, mérite que celles des autres nations sauront ap-

précier. Il avait courageusement rompu en visière à d'anciens préjugés indignes de lui, en supprimant le traitement inhumain du simple soldat, ancien héritage d'une barbarie qui n'est plus, et en établissant une discipline qui honore l'humanité et qui repose sur les nobles motifs du point d'honneur, de la fidélité et de l'amour pour l'empereur et les chefs *). Sans contredit, la force de cet exemple fera disparaître de toutes les armées de l'Europe chrétienne les coutumes de l'ancien tems du servage.

La confiance du soldat était assurée, par de bons préceptes et de bons préparatifs. — On ne bat personne par une tenue ridiculement roide, en dépit du sens commun! — C'est ainsi qu'on avait exactement fait la différence, entre ce qui est nécessaire et ce qui est inutile, ou même nuisible pendant les dangers et les fatigues d'une campagne. En un mot, on avait fait ce que nous avons désiré qu'on fit p. 328. Il nous a été remarquable, et c'est une nouvelle preuve pour la justesse de nos observations, que le premier rang des régimens de hussards ont été armés de lances. On s'était convaincu, qu'il n'y a que cette arme, quand elle est bien maniée, qui puisse assurer une supériorité prononcée contre la cavalerie turque en masse, comme dans le combat singulier. Aussi avait-on appelé à l'armée du Danube des régimens de Cosaques de la mer noire (Czerna-morski) et des environs du

*) Le comte Langéron avait déjà commencé à supprimer les punitions corporelles dans le corps d'armée russe en France depuis 1816 jusqu'à 1819.

Caucase, qui étaient connus pour se servir par excellence de cette arme nationale. Les Turcs ont également des peuplades de ces pays dans leurs rangs, et ce sont elles que nous avons vu armées de piques dans les campagnes de 1810 et de 1811. En général cependant il n'y a pas à douter que le sabre ne soit l'arme principale des Ottomans. La cavalerie russe devait donc la prédilection bien fondée qu'elle accordait à la reine des armes, à ses amis et à ses ennemis, et l'on attribue au général Geismar, qui a autant d'expérience de la guerre que de talens, le premier essai d'en fournir ses régimens de hussards, de celles qu'il venait de prendre à l'ennemi.

Les Russes avaient cerné Silistria le 17 Mai. — On culbuta dans la place un corps turc qui se trouvait dehors, en lui faisant éprouver une perte assez considérable, et l'on s'empara des ouvrages de campagnes avancés. — Un combat vif avait lieu ce même jour près d'Eski-Arnautlar, entre le général Roth et le grand-vizir, qui avait quitté son camp de Sjoumla avec 40000 hommes en deux colonnes. Il ne se proposait rien moins que de prendre Pravody, de battre les Russes sous les murs de Silistria, et de se joindre à un corps que Houssein-Pacha, qui commandait alors à Roustjouk, devait lui amener. Il attendait par le Danube les subsistances nécessaires à 60000 hommes. Mais tous ses projets furent éventés par l'interception de ses lettres à Houssein-Pacha. Les circonstances paraissaient favorables à une pareille entreprise, puisque les forces russes, entre le Balcan et le Danube, étaient

bien dispersées sur quatre journées de marche de pays, et que leur général en chef, le général Roth, ne faisait que se proposer de les réunir derrière le défilé du Dewna. On avait choisi le point d'Eski-Arnautlar entre Pravody et Kosloudji comme avantageux pour une position centrale, et on l'avait renforcé de quelques redoutes. Il ne s'y trouvait cependant au premier moment que six bataillons très faibles (3000 hommes), quand la colonne que conduisait le grand-vizir lui même, 10000 hommes à pied et 5000 cavaliers avec une artillerie nombreuse, vint l'attaquer.

Cette colonne avait pris par Jeni-Bazar et un des ravins aboutissans à la vallée du Pravody, pour couper la communication avec la ville de même nom. L'autre marchait droit sur elle. D'autres détachemens entretenaient sagement les communications entre ces deux colonnes, et se trouvaient en réserve. Du premier élan les Turcs pénétrèrent dans une redoute. Roth, présent lui même au combat, les en délogea et entretenant l'activité et le courage sur tous les points, résista 4 heures de tems à un ennemi cinq fois supérieur en nombre, jusqu'à ce que le général-major Wachten, son fidèle compagnon de gloire, arriva de Dewna avec 4 bataillons, quelque artillerie et de la cavalerie, et se jetta sur le flanc gauche des Turcs qui se reployèrent alors sur leur colonne de droite. Le désordre qui se manifestait chez eux, l'espérance certaine que le général Kouprianof, qui commandait à Pravody, repousserait l'attaque qui était dirigée contre lui et ne manquerait pas de poursuivre l'ennemi, engagea les Russes

à faire de même, et le général Rynden suivit la colonne qui se retirait d'Arnautlar, avec 4 bataillons, et 4 canons appuyés par de la cavalerie. Il les serra de près dans le ravin étroit de Déré-Keïou, là où il vient aboutir à la vallée du Pravody, à deux werstes de la ville de même nom. Mais là il se trouva en contact avec la colonne qui s'était avancée par la vallée sur ce point important. Elle avait en partie déjà cerné la ville, occupé les hauteurs du côté de Sjoumla, et des détachemens de réserve étaient en mouvement, dans l'origine pour renforcer et pour assurer les communications, mais d'après les circonstances du moment pour recevoir le grand-vizir dans la retraite à laquelle il se voyait forcé. On signale parmi ces renforts qui s'avançaient, la colonne de Halib-Pacha, connu comme général des troupes reglées et qui parait être un des principaux instrumens qui ont servi à la régénération des Turcs. Il dirigeait l'extrême droite sur Eski-Arnautlar, et se jetta avec 3 ou 4000 hommes de cavaliers au devant du général Rynden. Celui-ci avait, tout en poursuivant, engagé la moitié de ses troupes (2 bataillons et 4 pièces de canon) dans le défilé, tandis que le reste attendait ses ordres à l'entrée. Il s'éfforçait de rejoindre sa réserve, quand une charge qui l'entoura, tout à coup à ce qu'il parait, le força à s'arrêter. Les deux bataillons de soutien tentèrent l'impossible pour se faire jour et secourir leurs camarades, mais la supériorité numérique était trop grande et les deux bataillons de tête, ainsi que leur brave général, furent en grande partie victime d'un courage

imprudent. La bravoure héroïque et le dévouement de cette poignée d'hommes, qui nous rappele des exemples classiques, avait si bien excité l'admiration de leurs ennemis, que le grand-vizir et son lieutenant Halil-Pacha tous deux blessés, le premier légèrement et le second plus grièvement, mirent un prix à pouvoir dire qu'ils avaient du moins rivalisé avec leurs adversaires, en tant qu'ils avaient aussi payé de leurs personnes.

D'après le cours ordinaire des combats, et quand les deux partis sont à peu près de même valeur guerrière, les deux bataillons russes qui restaient, auraient du être également écrasés, puisque dès lors toute la supériorité numérique de l'ennemi se dirigea contre eux. Cependant ils tinrent ferme, jusqu'à ce que le colonel Lisjin arriva avec un renfort, et les dégagea par une attaque à la bayonnette sur le flanc droit des Turcs. Le désordre fut d'autant plus grand parmi ceux-ci, qu'ivres de leur victoire, ils s'abandonnaient à tous les excès. Le général Kouprianof couronna la journée en profitant de cet instant pour faire la sortie à laquelle on s'attendait, et couper aux Turcs, à ce qu'il parait, la retraite sur la vallée du Pravody, car ils regagnèrent, par un détour, leur position sur les hauteurs en face de la ville, d'où ils pouvaient du moins l'attaquer d'un côté, et se trouvaient avoir, par la configuration du terrain, des communications faciles avec Sjoumla, leur point principal. Ils s'en étaient tirés pour cette fois moyennant la perte d'un couple de milliers d'hommes morts et blessés. Quelques

drapeaux pris sur le champ de bataille, furent les marques de la victoire pour les Russes, mais elle fut mieux constatée encore par la retraite absolue de l'ennemi, et par la réunion du corps entier du général Roth à Eski-Arnautlar, ce qui en lui permettant de maintenir la position sur le Dewna, le rendait maître des événemens.

L'affaire d'Eski-Arnautlar, où les Turcs engagèrent successivement 25000 hommes, tandis que les Russes ne leur en pûrent opposer que 7000, nous a paru mériter quelques détails, parceque l'on y reconnait de la part des Osmanlis les dernières lueurs de cet esprit guerrier et de cette ténacité, qui ont trompé les espérances d'une partie de l'Europe sur la durée et l'issue de cette guerre, mais qui disparurent entièrement pendant le reste de la campagne.

Rien ne pouvait mieux caractériser les qualités guerrières des Turcs, quant à leur fort et à leur faible, que la circonstance singulière qu'ils attaquaient une place forte (Pravody), tandis qu'ils se voyaient contraints d'en défendre une autre (Silistria). Le calme avec lequel les Russes les reçurent, et occupèrent la plus grande partie des forces turques avec 4000 hommes, dans une place légèrement fortifiée à la hâte, démontre suffisamment, combien l'art des siéges est dans l'enfance chez eux. Aussi les Turcs n'essayèrent-ils des attaques en règles que contre l'ouvrage à corne, avancé sur le plateau qui forme la berge de la vallée du Pravody du côté de Sjoumla. Ils se contentèrent de tentatives réitérées, mais inutiles, contre la place

qui se trouve dans la vallée, et de perdre contre elle, sans aucun effet, une quantité de bombes et de boulets. La situation défavorable de Pravody, dans une gorge étroite, avait opposé de grandes difficultés à sa fortification. Cependant une prise d'eau adroitement combinée, avait servi à abriter une partie du pourtour. On s'était servi des décombres de plusieurs maisons qu'il avait fallu démolir pour en former des parapets. Quelques batteries à l'abri assuraient des points solides à l'enceinte et quelques mochées mises également à l'abri de la bombe, des réduits à l'intérieur. C'était plus qu'il n'en fallait contre de pareils assaillans — La résistance de Silistria au contraire, nous commande l'estime pour les défenses turques, quand on les compare aux tracés de leurs places *).

C'est en vain qu'on voudrait chercher dans les lignes russes le système de Vauban ou de quelque autre maître de l'art. Mais nous y reconnaissons un sage emploi de tous les moyens qu'on avait sous la main, et l'art de parvenir au but par le chemin le plus court en gagnant du tems moyennant une dépense bien entendue de forces et de travail. (XXIV.)

Ayant trouvé les ouvrages du siége de l'année précédente encore intacts, on s'était empressé de les occuper, pour ouvrir de là une attaque dans la vallée en aval de la place, pendant que la flotte, remontant le fleuve vers Roustjouk, le barrait en dessus

*) Voir les plans des siéges et batailles pendant les campagnes de 1828 et 1829 publiés par l'état major russe à St. Petersbourg.

comme autrefois en dessous, et forçait les embarcations turques à chercher un refuge le long de la rive, sous le canon de la place. Une fausse attaque cheminait en outre à partir des hauteurs, contre le côté de la place en amont, où les Turcs avaient construit un ouvrage à corne bien placé qui se rattachait à la rive. Cette fausse attaque devint par la suite la véritable, et l'on avança de la troisième parallèle par sept sapes contre le front attaqué et l'ouvrage à corne qui s'y appuyait. (XXV.) On avait établi des batteries, sur l'autre bord du fleuve et sur les îles, qui prenaient la ville à revers. Silistria se trouvait donc attaquée de tous les côtés, et de plus les mines avançaient également. On en fit sauter onze le long de la contrescarpe et du rempart qui ouvrirent des brèches si vastes que les batteries du couronnement, sur le bord du fossé, voyaient dans l'intérieur de la ville. Nous devons faire observer, comme une chose digne de remarque que ces batteries enfilaient, en partie d'écharpe les terres-pleins avoisinans et empêchaient les ennemis de s'y montrer. On aurait pu, d'après cette vigoureuse attaque, livrer l'assaut le 12me jour (non compris 7 jours d'inondation, pendant lesquels il fallut suspendre tous les travaux) après l'ouverture de la tranchée. Mais on remit sagement encore ce moyen extrême, qui n'est jamais sans danger, et on continua encore pendant quelque tems à gagner du terrain pied à pied, en attendant des circonstances favorables, que devaient nécessairement amener la disette qu'éprouvait la garnison et le peu d'accord entre

les chefs turcs. Aussi le 30 Juin, tout espoir de secours étant évanoui, puisqu'il n'existait plus même d'armée turque en rase campagne, la place se rendit-elle aux vainqueurs avec tout ce qu'elle contenait.

La garnison de Silistria s'est couverte de gloire en attendant cette dernière extrémité, sans césser d'opposer à une attaque vigoureuse une défense qui ne le fut pas moins. Elle chercha à arrêter les sapes de l'assiégeant et à maintenir ses communications avec Houssein-Pacha à Roustjouk, d'où elle attendait des secours, par des petites sorties continuelles, que favorisaient les bas fonds au bord du Danube, et l'ouvrage à corne avancé sur la berge. Elle opéra contre l'attaque souterraine, même en deçà de sa contrescarpe, contre la coutume et en dépit de la science des mineurs turcs ordinaires. Plusieurs fourneaux sautèrent derrière les travaux de l'assiégeant, et malgré qu'ils ne lui ayent pas causé grand domage, il serait injuste de ne pas reconnaître les progrès que cet art a fait chez eux depuis le chevalier de Tott, leur maître, qui s'amuse de l'ignorance des ingénieurs turcs, surtout en fait des élémens de mathématique *). Nous ignorons s'il faut attribuer ces progrès à l'influence des officiers du génie européen, ou bien au génie naturel de la nation. — Mais ce qui prouve surtout le talent et l'opiniâtreté de cette garnison, c'est le grand

*) Cet officier français, envoyé par le cabinet de Versailles, se trouva en Turquie de 1760 à 1770.

grand retranchement qu'elle a fait pendant le siége derrière le polygone attaqué et qui était habilement rattaché au delà des gorges des deux bastions d'attaque.

Nous ne saurions passer sous silence la grande sortie, dans la nuit du 3 au 4 Juin, pour réparer la faute de l'indolence ordinaire aux Turcs, qui avait permis aux Russes de développer leur troisième parallèle inopinément dans une seule nuit. Les dispositions étaient bien prises. S'approchans pendant l'obscurité, ils se jettèrent en plusieurs colonnes, au levé de la lune, sur la troisième parallèle en la tournant et en se portant en même tems sur la seconde. Comme cependant les Russes étaient prévenus de cette entreprise par des transfuges, et se trouvaient tout prêt dans les tranchées, l'attaque dégénéra bientôt en un combat de pied ferme à coups de fusil: les réserves russes qu'on avait placés adroitement à portée, et qu'on n'avait pas fait charger à dessein, profitèrent de l'instant favorable, et s'élancèrent à la bayonnette sur les assaillans, qu'ils prirent à dos en partie, de sorte qu'ils ne pûrent regagner la place qu'après une perte considérable.

Silistria avait résisté 6 semaines entières et soutenu 27 jours de tranchée ouverte (en y comprenant les 7 jours d'inondation), ce qui surpasse tout ce qu'on doit attendre, à l'ordinaire, d'une place sans ouvrages extérieurs, contre une attaque vigoureuse. bien dirigée. Aussi croyons-nous que les Russes, vu les moyens qu'ils avaient développés, s'atten-

daient à la voir tomber plutôt, et qu'il n'était pas hors de leur plan de prendre encore Roustjouk, si Silistria, en se rendant plutôt, leur eût laissé la liberté de disposer d'un tems, qu'on doit supposer destiné à faire les préparatifs nécessaires pour porter les derniers coups décisifs de cette campagne. — Il nous est impossible de ne pas nommer ici les généraux de Schildern et de Berg, officiers du génie distingués qui ont dirigé les attaques du siége, que commandait le général Krassovski.

Diebitj avait préparé la catastrophe avec la sagacité qui lui est particulière, et il ne lui restait plus qu'a attendre, de la méthode de guerre des Turcs et du bonheur, que l'occasion de l'entamer se présenta. Il s'agissait d'être prêt à entreprendre un mouvement aussi vif que secret dans une direction quelconque, où s'offrirait la moindre circonstance favorable.

Le plateau découvert de Kaorgou (Kaorgu), où les routes de Silistria, Varna, Pravody, Sjoumla et Rasgrad viennent se croiser, s'offrait naturellement comme une position importante. Les cartes ordinaires ne l'indiquent point. Mais il est facile de le reconnaître, puisque c'est le partage des eaux entre la vallée du Danube et les affluens de la mer noire à l'Est. On y établit un camp retranché, composé de 4 fortes redoutes pour un bataillon et deux pièces de canon chacune, qu'occupa préalablement le général Kreutz avec un corps volant, presque tout de cavalerie légère. Il avait l'ordre cependant d'être continuellement en

courses pour, à partir de ce point central, s'assurer de tout le pays entre le Danube et les Balcans.

Par ce moyen, les communications entre les deux grandes divisions de l'armée, l'armée du siége de Silistria et le corps du général Roth à Eski-Arnautlar, se trouvaient assurées. De plus, il fut possible par là d'établir des étapes ou relais sur toutes les lignes de communication qui, en se communiquant mutuellement les nouvelles, tenaient le général en chef au courant de tous les mouvemens de l'ennemi, et l'en instruisaient au plus vite. Ainsi une dépêche arrivait de Pravodi, par Kosloudji, Basardjik et Kaorgou à Silistria, ce qui fait 20 milles d'Allemagne, en 16 heures de tems. Partout où l'on appercevait un essaim de Turcs, ou bien où il se formait des rassemblemens de troupes ou de paysans, on les attaquait sur le champ avec vigueur.

On en agit surtout ainsi avec un fort détachement que Houssein-Pacha fit avancer, vers la fin de Mai, de Roustjouk sur Rasgrad, pour rassembler la soi-disante milice de Bulgarie qui n'avait cependant envie ni de venir ni de rester. Le général Kreutz chassa ces Turcs, et les poursuivit jusqu'à Tourtoukay, où 1000 hommes environ de leur arrière-garde et quelque peu de milice qu'ils étaient parvenus à ramasser, voulurent faire tête, et cherchaient à contraindre les habitans de prendre les armes; deux escadrons qui les suivaient de près, les forcèrent à se sauver sur Rustjouk, non sans perte.

Après cette expédition, le général Kreutz prit po-

sition à Aftolar à une petite journée de Silistria, dans la direction de Tourtoukay, et le général Mandatof fut chargé de celle de Kaorgou; quant à la position de Dewna et d'Eski-Arnautlar, avec ses avant-postes à Jenibazar, elle ne fut plus occupée que par l'avantgarde de Roth, ce général expert ayant jugé nécessaire de reployer le gros de son corps sur Kosloudji. Il devait lui paraître dangereux de s'obstiner à rester si près du vizir, qui attaquait dans ce moment Pravody avec 40000 hommes. On sait du reste que dans une guerre, où il s'agit de mouvemens prompts, l'avantgarde d'un corps un peu considérable doit toujours être à une certaine distance de lui.

L'indolence que nous avons si souvent signalée comme caractéristique chez les Turcs, se montre surtout en ce qu'ils ne voyent et ne poursuivent jamais qu'une chose à la fois. Ici ce fut l'attaque de Pravody, d'un intérêt très secondaire, qui absorba toute l'attention de Reschid-Pacha, auquel on ne saurait refuser du sens commun, et qui cependant perdit entièrement de vue et les environs et son actif adversaire. Les mouvemens continuels de ses détachemens auxquels Diebitj l'avait accoutumé, le rideau de Cosaques dont celui-ci s'était entouré, devaient sans doute augmenter les difficultés de distinguer un grand mouvement offensif. Mais on doit appuyer surtout sur la manie des Turcs, de se tranquilliser par des raisonnemens, quand le danger devient imminant, — dont nous avons déjà vu un exemple en 1811 (p. 173), — et sur la paresse et l'ignorance des chefs en sous-ordre. Jamais on ne fera

concevoir à un pacha ou à un agá qu'il faut que sa conduite soit subordonnée au but que l'ensemble des moyens vise à atteindre. Il ne vit jamais que pour ce qui l'entoure dans le moment. Si on le charge p. e. d'occuper un point, ou de faire une reconnaissance d'importance, il est capable de remettre, sans autre raison que son caprice, l'exécution peut-être jusqu'au lendemain, ou de s'arrêter à mi-chemin en se disant: „qu'en voilà bien assez pour aujourd'hui." Outre leur insouciance qui répugne à se former une idée claire avec quelque travail d'esprit, on doit supposer que cette singulière manie émane de leur ferme croyance à la prédestination, ou à la volonté absolue de dieu. Si Mahomet, leur prophète, s'était douté, que sa doctrine, qui visait à la conquête du monde, mal expliquée par ses successeur, formerait des disciples si peu guerriers, il n'aurait pas manqué d'insérer dans son Alcoran quelque bon, „aide toi, dieu t'aidera!" pour les indolens, les imbéciles et les lâches, que ni le destin ni Allah ne voudront jamais prendre sous leur protection.

En considérant, d'un autre côté, l'activité bien entendue des Russes, on ne saurait se refuser à la remarque, que c'était une lutte entre un aveugle et un clair-voyant. Du moment qu'il fut tems de donner la main à la brave garnison de Pravody, le général en chef dont la présence animait le siége de Silistria, se trouva au fait de la position des affaires et de celle de l'ennemi. Un officier qui lui en porta la nouvelle fit cette course de 20 milles — comme on

prétend sur un seul cheval tjerkess — en 12 heures de tems; il était peut-être chargé d'annoncer le mouvement rétrograde du général Roth sur Kosloudji.

Déjà le 5 Juin, Diebitj se met en mouvement à la tête de 20000 hommes, charge ce qui lui reste de monde de continuer le siége sous les ordres du général Krassowski, et va prendre son camp à Koudjouk-Kanardji, à deux milles de Silistria, sur la route de Pravody. Le 6, il avance jusqu'à Beiram-Bourousi et Kreutz qui a quitté Aftolar, campe sur son aile droite. Roth cependant retourne à Eski-Arnautlar, où les Turcs n'ont point tourmenté les faibles avant-postes russes, et jette deux bataillons de troupes fraîches dans Pravody pour renforcer la garnison. Rien n'inquiète le grand-vizir qui, gravement établi dans son camp à Keriwna, vis-à-vis de l'ouvrage à corne, s'occupe de l'assiéger, tandis que la seule vallée du Neftja (c'est ainsi qu'on nomme la partie du Pravody entre la ville de même nom et Jeny-Bazar) le sépare du général Roth, qui occupe l'autre berge de manière à en imposer aux Turcs, et à leur ôter par là tout moyen d'inquiéter et même d'apprendre l'arrivée du général en chef.

Le 7 à midi, Diebitj est à Kaorgou, mais il dépasse le soir même Alexfak sur la route de Kosloudji et le corps de Kreutz, qui désormais forme son avantgarde, le précède et vient s'établir sur le plateau de Kidzilsjilar. L'armée y arrive le 8, et l'avantgarde atteint Malatj sur l'aile droite du général Roth, en conservant comme lui la vallée du Neftja devant son front.

La grande route de Kosloudji à Jenibazar passe par Jassoutépé, d'où s'élèvent les hauteurs découvertes de Turc-Arnautlar. L'armée russe prit position derrière elles sur le midi, après avoir quitté Kidzilsjilar le 9 au matin, et une messe solennelle lui annonça que le jour des fatigues et de la gloire approchait. L'avantgarde se porta à droite en remontant le Neftja jusqu'à Jeniskoy, et l'armée elle-même la suivit dans la nuit pour se rendre à Tauchan-Kosloudji sur la grande route de Jenibazar. Là s'opéra la jonction avec le corps du général Roth qui, laissant brûler ses feux, avait quitté la même nuit Eski-Arnautlar et avait côtoyé l'ennemi, pendant que ses postes d'observation le long de la vallée du Neftja entretenaient les communications avec Kreutz à Jeniskoi.

L'armée du général en chef poursuivit sa marche le 10 sur Jenibazar et de là, côtoyant au Nord la vallée supérieure du Neftja, qui n'est ici que de peu de conséquence, elle gagna celle de Boulanuk, où l'on établit le camp auprès du village de Madara. (Voir Plan VIII.) Kreutz était posté un peu à droite avec l'avantgarde. Celle-ci avait rencontré l'ennemi à Jenibazar; après l'avoir repoussé dans la direction de Boulanuk et une seconde affaire à cet endroit, elle s'établit de manière à observer Sjoumla, où les Turcs s'étaient retirés. Le général Roth resta dans la position du jour précédent observant toujours la vallée du Neftja, et prêt à côtoyer la marche du grand-vizir, s'il faisait un mouvement. Une brigade de cavalerie destinée à l'attaquer aussitôt en queue,

était en embuscade dans la vallée et à la disposition du général Kouprianof.

Le grand-vizir ne sentit la nécéssité de renoncer à son entreprise sur Pravody, et de rétablir ses communications avec Sjoumla, qu'à la nouvelle de l'affaire d'avantgarde à Jenibazar. Il devait avoir appris qu'un corps russe les interceptait en droite ligne, mais il parait ne pas s'être douté qu'il allait avoir à faire avec toutes les forces de son adversaire.

Il lui restaient trois moyens de regagner Sjoumla, son point de réfuge. D'abord par la grande route, où cependant il se trouvait forcé à une bataille décisive. Puis à droite par la vallée du Neftja sur Jenibazar, où il rencontrait le corps de Roth. Enfin à gauche par Kawarna et Morasj, d'où les bas fonds et les ravins du ruisseau de Sjoumla couvraient sa marche.

Toute armée européenne eût en pareille situation préféré cette dernière route comme la plus sûre. Mais il faut toujours aux Turcs des chemins larges, parceque leur artillerie attelée de buffles n'en saurait suivre d'autres. Il parait que des préjugés nationaux enracinés s'opposent en ce point à toute espèce d'amélioration. Ils croiraient avilir le noble cheval en l'attelant. On assure, il est vrai, qu'on a vu dans les affaires de Sjoumla et d'Eski-Arnautlar des canons turcs mus par des chevaux, mais la chose n'est point prouvée; de toutes manières il faudrait la ranger au nombre des innovations qui rompent en visière à toutes les habitudes de la nation, car on sait qu'il est du naturel turc d'avoir plus d'égard pour les animaux

de prédilection que pour les hommes. Il ne manque pas de préceptes dans l'Alcoran qui influent malheureusement non seulement sur l'art de la guerre chez eux, mais surtout aussi sur leur mode de charrois. Il n'est point de leur usage par exemple de faire ce qui est si nécessaire pour faciliter le transport, de graisser leurs roues ou leurs essieux: „car," dit la loix du prophète, „il n'y a que des voleurs et des malfaiteurs qui rodent dans le silence et en secret sur des chemins défendus, tandis qu'un vrai Musulman va toujours sans crainte, avec un bruit convenable, et partant avec des essieux criants quand il est en voiture."

Force était donc au grand-vizir de rester sur la grande route, qui longe jusqu'à Markofsjana la crête d'un plateau découvert et n'atteint un terrain boisé que vers Kouleftja (Kuleftscha) et Tjirkowna (Tschirkowna) au bout duquel la berge se précipite à pic dans les vallées du Neftja et du Boulanuk. Les Cosaques avaient occupé le terrain boisé par Madara, dès 6 heures du soir, et en furent expulsés par les courreurs du général turc. Des prisonniers qu'ils avaient cependant faits et des transfuges assurèrent que le grand-vizir ne portait qu'une partie de son armée sur le bord de la vallée à Kouleftsja, et passait avec le reste par Moraj (Marasch) pour atteindre Sjoumla sans être inquiété, ce qui, comme nous avons vu, devait paraitre très fondé.

Pour être prêt à tout, le comte Diebitj plaça donc en réserve à Madara (ou Mederda) (XXVI) le corps du général Roth qui, suivant qu'on en était convenu,

avait suivi le mouvement du grand-vizir et venait de rejoindre par une marche de nuit, le 11 au matin. L'avantgarde aux ordres de Kreutz formait pointe vers Sjoumla; Pahlen était à l'aile gauche et se trouvait de l'autre côté de la vallée du Boulanuk, pour pouvoir suivant les circonstances, se porter sur Maraj, ou bien sur Kouleftja et Tjirkowna. On plaça une nouvelle avant-garde aux ordres du général Otrostjenko (Otrostschenko) auprès de ces endroits dévastés et au débouché de la route de Pravody, là où elle entre dans la vallée du Boulanuk. Par ces dispositions Diebitj pouvait, moyennant ses réserves à Madara, concentrer toutes ses forces sur son centre, ou se jetter avec elle sur les routes collatérales que nous connaissons, dans le cas, où l'ennemi passerait par là.

Le grand-vizir ayant marché toute la nuit atteignit le plateau boisé de Kouleftja: c'était un avantage, car la plaine de Markofsjana eut été pour lui un champ de bataille très défavorable, en cas que les Russes eussent franchi la vallée du Neftja dans cette direction. On assure que cette opération a été proposée au général en chef, le 10, au lieu de poursuivre le mouvement pour tourner par la vallée, afin d'acculer l'ennemi sur Pravody entre le Kamtjik et la vallée du Neftja. Mais pour, à cette fin, arriver sur le plateau, il aurait fallu déboucher par un ravin très roide en face de l'ennemi et de sa nombreuse cavalerie, ce que Diebitj regarda comme trop dangereux à juste titre.

Un avantage que le Vizir remporta le 11 au ma-

tin sur la brigade de cavalerie qui le caudénisait depuis Pravody, en la culbutant sur ses soutiens d'infanterie, et lui enlevant 4 pièces de canon, par des essaims de cavalerie supérieurs en nombre, a prouvé combien cette manière de voir était juste.

Une reconnaissance que le général Boutourlin dirigea lui même, le 11, à la pointe du jour sur la route de Maraj, ne rencontra point d'ennemis. Diebitj concentra donc toute son attention sur les Turcs qu'il avait en tête à Kouleftja et reconnut leur position. Ils étaient à environ une werste derrière Tjirkowna à cheval sur la route de Pravody le long de la lisière du bois, sur le plateau escarpé de la vallée du Boulannuk, les deux ailes en avant. Une ligne de tirailleurs occupait le bord de la hauteur, d'où les Turcs pouvaient observer tout ce qui se passait. Il était impossible d'estimer au juste les forces qu'on avait devant soi, aussi ne les porta-t-on qu'à 6 ou 8 mille hommes, partie troupes reglèes en lignes et en carrés, partie en essaims informes.

Afin d'éclaircir ses doutes, Diebitj ordonna à l'avantgarde sous les ordres du général Otrostjenko de franchir le bas-fond de Tjirkowna, pour aborder l'aile gauche de l'ennemi. Les 5 bataillons et 3 escadrons formèrent quatre colonnes et prirent position au delà en autant de carrés. Le canon battait les essaims de Turcs qui couraient la plaine. Quand ils se furent reployés, on se porta par un à gauche sur la position de l'ennemi. Dans ce moment, les Turcs démasquèrent une batterie sur la hauteur qui tira à mitraille,



et des essaims de cavalerie et d'infanterie irrégulière, appuyés par des masses réglées s'élancèrent, de leur embuscade dans les bois, sur les carrés russes dont celui de droite se trouvait séparé des autres par un ravin. Deux carrés succombèrent à cette attaque furieuse, et il est remarquable que les troupes irrégulières de l'ennemi leur firent le plus de mal. Quelques escadrons d'Irkoutj sauvèrent le reste de l'avantgarde, tandis qu'une brigade du comte Pahlen, arrêta l'ennemi sur le penchant de la vallée du Boulanuk, en s'avançant pour soutenir Otrostjenko qui cependant fut forcée de se retirer jusqu'à Kouleftja derrière le bas fond.

Le peu de mobilité de l'artillerie des Turcs que nous avons signalé, les met dans l'impossibilité de conserver sur le terrain un avantage qu'ils ont remporté. Aussi ne leur servit-il de rien d'avoir poursuivi jusqu'à la vallée de Kouleftja. Ils s'y trouvèrent pris dans les feux croisés des batteries russes, tant du soutien de l'avantgarde qui se reformait, que de celles de Pahlen, qu'il fit avancer le long de la vallée du Boulanuk. Cependant comme une cohue furieuse de cavalerie s'élançait dans cette vallée, une batterie légère de 12 (XXVII) aux ordres du général Arnoldi qui dévançait la cavalerie russe, vint la barrer de ses douze pièces. Un grêle de mitraille foudroya aussitôt les Turcs qui ne pûrent y résister, et prirent la fuite dans un désordre extrême, après une perte éffroyable. Retournant sur leurs pas, ils répandirent l'épouvante et la confusion parmi les leurs. Le général Pahlen les

fit poursuivre par une brigade de cavalerie, aux ordres du lieutenant-général Boudberg, qui tomba sur leur flanc gauche et acheva leur déroute.

Après la défaite de leur aîle gauche, les Turcs se retrouvèrent donc dès l'après-midi dans les mêmes montagnes et forêts, où ils étaient le matin; mais Diebitj, n'étant point homme à ne faire une chose qu'à demi, décida, aussitôt qu'il eut bien reconnu la position de l'ennemi, qu'on continuerait l'attaque et la prépara sans perdre un instant. Il renforça Kreutz d'une brigade pour n'avoir point à craindre une diversion du côté de Sjoumla. Le général Toll, chef d'état major-général, dirigea en personne l'attaque principale sur la position boisée de Kouleftja. Nous y trouvons toujours l'artillerie en première ligne, ouvrant les voyes, et à sa tête la batterie d'Arnoldi qui s'est rendue historique par cette journée.

Dès que les Turcs se virent atteints par la mitraille et les tirailleurs russes, même dans leurs forêts, la fuite devint générale; mais il parait que le grand vizir lui même en donna le signal, en se retirant du point élevé, où il s'était établi. Poursuivis à un mille de distance, vers le plateau de Markofsjana, l'artillerie et tous les bagages s'encombrèrent dans un défilé. Là le général Kouprianof qui s'était avancé dans cette direction, reçut les fuyards et les jetta dans la vallée du Kamtjik. — Les divisions Rudiger et Roth (II et III) chargées de couper à l'ennemi la retraite sur Sjoumla avaient pris, dès les préparatifs de l'attaque, la direction de Maraj. Aussi le grand-vizir ne put-il

qu'avec peine et moyennant un détour par Eski-Stamboul regagner Sjoumla avec une petite escorte de cavalerie. La garnison avait cherché à lui donner la main en passant sur le corps au général Kreutz, mais les bataillons Russes débouchant contre elle dans tous les sens, la repoussèrent dans son repaire.

Le proverbe qui dit, *que le soldat qui court n'est pas mort*, est surtout applicable au cas, où des montagnes et des forêts favorisent la fuite d'un ennemi après sa défaite. Comme la bête fauve retrouve toujours le chemin de sa tanière, sans contredit les Turcs, dispersés dans la vallée du Kamtjik, auraient bien trouvé moyen de regagner leur Sjoumla par les ravins et les bois, ou de se rassembler à Aïdos et de disputer les montagnes pied à pied, s'ils en avaient eu l'envie et la bonne volonté. Mais nous les voyons entièrement découragés et bien décidés à ne se plus battre. Peut-être les musulmans orthodoxes voyaient-ils dans ces revers, le triomphe de l'islamisme sur des innovations qui leur déplaisaient, et une juste punition du ciel. D'un autre côté, les troupes de nouvelle formation ne demandaient pas mieux que de secouer un joug qui leur était odieux. Aussi furent-elles les premières à jetter leurs fusils à bayonnette — arme inusitée parmi les Turcs et que par conséquent ils détestent — et à se sauver à la maison, rassasiées de gloire. On trouva des milliers de ces fusils, qui ne leur appartenant pas, n'avaient pas à leurs yeux le prix que le vrai Musulman attache à ses armes nationales. Ce qui resta armé, se mit à piller et à ra-

vager le pays à son compte et menaçait d'assassiner ses chefs, qui ne crurent pas pouvoir rester auprès de ces hordes effrénées.

Il n'était point possible que Diebitj entrevit clairement, dans le premier moment, les immenses résultats de sa brillante victoire; et il a peut-être fallu plusieurs jours pour se convaincre qu'on ne trouverait plus d'obstacle à passer le Balcan, ou même pour arriver jusque sous les murs de la capitale. Sjoumla ne pouvait plus en imposer puisque, sans armée en état de tenir la campagne, ce point avait perdu son importance, et qu'on pouvait le négliger ou se contenter de le masquer par un corps. On eût remis en question ce qu'on venait de décider en l'attaquant, vu que la garnison d'habitans seuls suffisait pour repousser un assaut. Mais il était certain que jamais on ne la déciderait à une entreprise offensive qui l'éloignérait de ses foyers. Le grand-vizir ne pouvait y consacrer que le peu de cavalerie qui avait protégé sa fuite depuis le champ de bataille. Il parait donc que s'il est resté dans la place, après qu'elle fut privée de toute force offensive, c'est autant par raison politique, pour ménager l'opinion et l'ancienne habitude, que dans l'espoir que Houssein-Pacha arriverait de Roustjouk pour le délivrer, ou bien que les Hatti-Scherifs de Mahmout et le drapeau sacré (Sandjak) du prophète qui flottait auprès de la capitale, parviendraient à réunir, au moins à Andrinople et Kirklissi, une nouvelle armée qui se porterait en avant. On a prétendu dans les papiers publics qu'on vou-

lait fortifier ce dernier endroit, et ce bruit prouve aussi bien les intentions du gouvernement turc que son impuissance.

Diebitj avait fait, dans le premier moment, pour profiter de sa victoire, tout ce que les circonstances et le terrain permettaient. Une colonne dirigée par Marasj jusque vers Eski-Stamboul avait empêché les Turcs de regagner Sjoumla, du moins en essaims. Mais pour passer le Kamtjik et franchir le Balcan, il fallait que Silistria fut pris, vu que sans cela, même dans le cas le plus heureux, une pointe sur Constantinople n'aurait point dicté la paix. D'autres raisons, comme les approvisionnemens, la saison, la politique, n'échapperont point à l'observateur.

L'adresse avec laquelle le comte Diebitj sut masquer et exécuter son passage des Balcans aurait trompé un ennemi plus clair-voyant. Dès que Silistria fut rendu (30 Juin), on fit rejoindre sur Sjoumla le gros de l'armée de siége, sous les ordres du général Krassowski, tandis qu'une colonne dirigée sur Kosloudji s'y préparait au passage du Kamtjik. L'armée de Sjoumla serrait en attendant le grand-vizir de près, qui devait donc croire qu'on allait tomber sur lui avec toutes les forces réunies. Les troupes qu'il voyait arriver journellement par détachemens de Silistria ne pouvaient que le confirmer dans son erreur. Mais pendant la nuit d'autres détachemens quittaient le corps d'observation en silence, et se portaient sur les routes qui mènent de Pravody et Warna au Kamtjik.

Le

Le corps de Rudiger se rassembla sur la première de ces routes, devant franchir le fleuve à Kioprikioi: la colonne principale dirigée en personne par le général Roth marchait sur la seconde. Elle était destinée à forcer le bas Kamtjik et à s'emparer des places côtières; entreprise qu'on avait déjà préparée en débarquant de nouvelles troupes à Sizeboli. Le corps de Pahlen suivait par les deux routes en réserve, prêt à appuyer partout où cela serait nécessaire. Tous ces mouvemens eurent lieu du 13 au 16 Juillet, et il s'en suit que les Turcs eurent 4 semaines entières pour se refaire de leur déroute à Kouleftja. Cependant on ne portait les débris, que le grand-vizir était parvenu à rassembler de ses quarante mille hommes, qu'à dix-huit mille combattans. Mais d'autres détachemens occupaient le Kamtjik et paraissaient vouloir disputer ce fleuve qui, sans être large, est profond et rapide. Les passages étaient retranchés et bien garnis d'artillerie. Aussi le grand-vizir s'était-il replongé, quant aux suites de la guerre, dans l'indolence habituelle, méprisant les propositions de paix qu'on venait de lui renouveller, et paraissant vouloir se persuader, ou convaincre son vainqueur, que le désastre de Kouleftja ne pouvait point ébranler la sublime porte.

Ce nonobstant, le canon et les bayonnettes russes forcèrent le passage du Kamtjik le 17 et le 18 Juillet. On masqua les points retranchés, chercha d'autres points de passage et dès qu'ils furent trouvés, des ba-

taillons franchirent le fleuve, moitié en nageant, tournèrent les retranchemens, et jettèrent des ponts pour les colonnes. L'ennemi prit la fuite partout en abandonnant ses pièces. On ne trouva plus de résistance jusqu'à Aïdos, et quand on rencontrait des fuyards turcs dans les montagnes, on se contentait de leur donner la chasse.

Dès le 24 Juillet, le général Roth se vit en possession de Mesambri, d'Achioliou, et du port important de Bourgas que les Turcs avaient abandonné, ou rendu, ou bien encore mal défendu. Le lieutenant-général Poncet qui commandait à Sizeboli, y avait contribué en s'avançant à point nommé, chassant les ennemis des retranchemens qu'ils occupaient contre la place, et des petits ports vers Bourgas qu'ils abandonnèrent et qu'il occupa. Il leur enleva de plus du canon et d'autre butin.

Pendant ce tems, l'aile droite aux ordres du général Rudiger marchait par les montagnes de Kioprikioi sur Aïdos, et le général Krassowski surveillait, avec son faible détachement, le vizir, sachant avec talent tantôt serrer son adversaire de près, tantôt l'observer à portée. Il se reployait jusqu'à Jenibazar, quand le vizir s'avançait trop en forces, et il le talonnait du moment que celui-ci retournait à son ordinaire dans son camp retranché. Il parvint ainsi à le maintenir dans son heureuse ignorance sur les mouvemens de la grande armée, pendant les premiers jours, et ensuite à l'occuper de manière à empêcher toute opération décisive.

Le grand-vizir n'apprit la marche sur le Balcan que le 21 Juillet, et il parait qu'il a aussitôt envoyé presque toutes ses forces le long de la vallée du Kamtjik jusqu'à Kioprikioi, dans l'espérance d'y arriver encore à tems. Mais ces troupes, comme on assure 9 régimens d'infanterie régulière et 1000 Delis, sous les ordres de leurs pacha Ibrahim et Mehemet, ayant appris que les postes du Kamtjik étaient entre les mains des Russes, prirent, à ce qu'il parait, par une vallée latérale qui les mena à Tjenge (Tschenge), et de là, sans être remarqués, à Aïdos. Ils y arrivèrent à point nommé pour pouvoir encore opposer quelque résistance au général Rudiger, quand il déboucha devant cette ville le 24. Mais celui-ci culbuta l'avantgarde turque qui se porta au devant lui, et sans attendre ses soutiens, ni les troupes du général Roth qui arrivaient à son secours en remontant la valée du Kamtjik, il se jetta, sans hésiter, sur les 7000 Turcs qui, comme on assure, se trouvaient à Aïdos et autour de la ville, pénétra dans la place, et poursuivit ses adversaires dans la direction de Karnabat, la route de Kirklissi leur étant déjà coupée par Bourgas. Diebitj établit son quartier général, le 26 Juillet, à Aïdos, et annonça ainsi à l'Europe, détrompée sur la force des Turcs, qu'il avait vaincu toutes les difficultés.

Si les satrapes éloignés de la Turquie avaient eu le moindre accord, ou une idée de conceptions militaires, une défense combinée à tems aurait encore pu éviter la catastrophe qui menaçait l'empire, et conjurer

l'orage au dernier moment. C'était surtout aux pacha de Viddin et de Scutari sur les bords de la mer adriatique, à réunir leurs forces pour faire une puissante diversion dans la petite Valachie, et secourir Silistria alors qu'il en était encore tems. Mais le premier de ces satrapes montra de la faiblesse, et le second de la mauvaise volonté.

Le pacha de Viddin prit des demi-mesures et ne montra aucune énergie, puisque le brave et entreprenant Geismar, avec son petit corps, le rejetta toujours dans la défensive, et lui prit même la petite place de Rahowa (Rachowa, Orschava) entre Viddin et Nicopolis sur la rive droite du Danube. Ce général sut occuper le pacha et maintenir adroitement son avantage sur un adversaire si supérieur en nombre, par des entreprises tantôt petites tantôt vastes et hardies, en abandonnant à tems ce qu'il ne pouvait conserver et en reparaissant, dès que les circonstances lui étaient favorables

Mais c'est principalement au pacha de Scutari qu'il faut reprocher, si l'empire turc fut mis aux abois et se perdit sans remède. Si, comme il le pouvait, il fût arrivé avec 30,000 Albanais entre le Danube et le Balcan, peut-être dans les parages de Nicopolis et Loftja (Lofscha) au mois de Mai ou de Juin, il eût empêché ou rendu difficile la prise de Silistria, et quand même la bataille de Kouleftja aurait eu lieu, les suites n'en eûssent point été si désastreuses. Il pouvait se réunir par Tyrnowa et vers

Rasgrad avec Houssein-Pacha qui se trouvait à Roustjouk, et il est à supposer que le général en chef russe ne se serait pas hasardé à franchir les Balcans, tant qu'il aurait du craindre de laisser 40 à 50,000 ennemis au Nord des montagnes. Les facultés lourdes et empesées d'un Turc devaient être à la hauteur de ces conceptions stratégiques, qui n'avaient point échappé au vieux Ali de Janina, dans la campagne de 1810 contre Kaminski.

L'apparition tardive du pacha de Scutari à Philippopolis, qui, la paix étant déjà conclue, lui a, pour ainsi dire, donné l'air d'un partisan faisant la guerre pour son compte, nous parait fort explicable par la supposition que les suites évidentes de la bataille de Kouleftja, ou peut-être même la nouvelle du passage des Balcans, pûrent seules le mettre enfin en mouvement. La distance de près de 100 milles de Scutari à Andrinople, les difficultés des nouvelles et des marches dans ce pays barbare, jointes à la lenteur naturelle aux Turcs pour se décider et exécuter, rend notre supposition très vraisemblable. La marche du satrape qui, comme la statue de pierre, fut longtems à lever le pied, mais arriva enfin, serait donc toute naturelle et nous n'aurions à lui reprocher que sa paresse. S'il eût atteint Andrinople avec ses 30,000 hommes, et s'y fût établi, l'armée russe n'eût guère pu songer à s'avancer sur Constantinople, ou même à passer l'hiver au Sud du Balcan. Du moins le siége de la seconde capitale de l'empire eût-il per-

mis aux Turcs d'interroger encore une fois les destins.

Arrivé à Aïdos, le général en chef s'occupa aussitôt de se rendre maître des autres passages du Balcan, en les prenant à revers, et de rétablir ses communications avec le corps d'observation du général Krassowski devant Sjoumla. Tandis donc qu'une avant-garde s'avançait sur Faki et au delà, et que le général Rudiger poursuivait l'ennemi qui s'était retiré de côté par Karnabat, des détachemens se portèrent par les routes de Kasan, Dobrol et par la gorge de Bocazze, sur les points de stations et de passages que nous connaissons *) où ils donnèrent la main au corps du général Krassowski, qui s'avança au devant d'eux. On supposait le vizir prêt à partir, ou déjà en marche, par les vallées du Kamtjik et de la Toundja, où se reformait ce qui s'était sauvé de Karnabat. Un rassemblement considérable de Turcs avait lieu surtout auprès de Sliwno, grande ville sur le versant méridional du Balcan, dans la vallée qui vient se rattacher à celle de la Tundja à Jambol. Il était composé, outre ce qu'on avait pu réunir des fuyards de Karnabat, de détachemens de Sjoumla, d'Albanais et d'Arnautes qui arrivaient d'autres endroits. Ces Turcs commençaient à se retrancher à leur ordinaire, et il devenait urgent de les disper-

---

*) Je renvoye, pour éviter de répéter tous ces noms barbares, à ce qui a été dit p. 331 e. s. et aux tableaux de marche p. 339.

ser, si l'on voulait marcher avec assurance sur Andrinople, par les raisons que nous avons développées p. 52. Le mouvement du gros de l'armée, au commencement d'Août, qui la porta par sa droite de la ligne directe sur Constantinople, sur celle que nous avons signalée et qui mène à Andrinople, rentrait donc entièrement dans les principes que nous avons développés. La route directe restait pour l'avantgarde et les troupes débarquées à Sizeboli qui, dès leur arrivée, gagnaient cette grande route par leur droite.

Les Cosaques du général Rudiger occupaient déjà Jambol, et le 9 Août il y arriva une brigade de l'armée qui marchait en plusieurs colonnes, et coupa à l'ennemi cette communication directe avec Andrinople. Les différentes routes qui mènent de Karnabat à Jambol et Sliwno nous indiquent le front de marche de l'armée, à laquelle Diebitj accorda un jour de repos, environ à mi-chemin de Sliwno à Dragodano, afin de donner au grand-vizir le tems d'arriver. Il eût été avantageux de pouvoir l'expédier du même coup. Mais l'espoir qu'on avait de le voir paraître fut deçu; on doit croire qu'il ne voulait point quitter Sjoumla.

L'attaque du 12 Août sur l'établissement des Turcs à Sliwno fut une surprise dans toutes les règles. On commença par leur couper la retraite dans tous les sens, et on les écrasa ensuite par un coup de foudre. Beaucoup de routes se réunissent dans cette

ville, à laquelle on assigne son rang immédiatement après Andrinople. Attaquée de tous les côtés, elle fut emportée d'assaut. Cependant il fut possible à l'ennemi, d'après les bulletins russes, de s'évader en partie dans les montagnes par des sentiers. S'il est vrai qu'une masse plus considérable — comme on dit de troupes réglées — a pu s'échapper par la route d'Andrinople qui était occupée, on doit supposer que le général en chef, aussi expers que sage, laissa évader à dessein cet essaim découragé pour qu'il repandit parmi la population la terreur que des fuyards mènent toujours à leur suite, et qu'il empèche par là toutes mesures de défense. On s'opposa au contraire énergiquement à ceux qui voulaient regagner Sjoumla, parceque le grand-vizir aurait pu les employer et qu'un corps considérable d'ennemis sur la ligne de communication eût été gênant de toutes les manières. Enfin, on peut admettre en résultat que ce dernier corps turque, tant soit peu réglé, fut anéanti, militairement et moralement, et qu'avec lui s'évanouit tout espoir d'opposer encore quelque résistance.

Dèslors la marche sur Andrinople ne fut plus qu'une promenade militaire. Comme à Aïdos et à Sliwno, les habitans étaient venus au devant des vainqueurs avec les symboles de la paix et les avaient reçus hospitalièrement, de même les guerriers russes furent admis pacifiquement dans la seconde capitale de l'empire, et la nombreuse population chrétienne les salua en libérateurs. Tout dans le pays s'étonnait de trouver

des amis et des protecteurs dans ceux qu'on croyait des ennemis acharnés. L'ordre d'un gouvernement despotique d'abandonner les habitations et de ne laisser à l'ennemi qu'un désert, dut donc n'avoir aucune suite, et c'est avec satisfaction qu'on reconnaitra comme un triomphe de la civilisation, que la mesure la plus énergique et qui n'a jamais manqué son but, dans une guerre de défense, n'est exécutable, que quand la conviction et la volonté de la population est d'accord avec la manière de voir d'un gouvernement sage. Il eut dépendu du vainqueur de susciter à la porte ottomane un ennemi dans son intérieur. Mais agissant toujours dans le sens de son illustre souverain, qui ne voulait point exposer la population chrétienne qui vit sous le sceptre musulman, à la vangeance d'un gouvernement sévère, le général en chef russe déclina avec bienveillance les hommages qu'on voulait lui rendre. La réunion de ces vertus guerrières aux sentimens de l'humanité rappele le sublime exemple des tems romains, dont le nom est inscrit pour toujours, par la reconnaissance des peuples, sur la porte du Balcan.

Mais suivons les derniers pas des armées et des flottes russes jusqu'au Bosphore et à l'Hellespont, dont la liberté était le but principal de la guerre. D'après la diction *beati possidentes*, qui est surtout vraie en guerre et en politique, l'infatigable général ne perdit pas un instant, tout en offrant la paix à la sublime porte aux abois, pour pousser des colonnes sur Ro-

dosto et Enos et le long des côtes de la mer noire, tandis que la flotte s'emparait de tous les ports et points de débarquement près de Wassiliko, Agteboli (Agathopolis) et jusqu'au delà de Midia. Les amiraux avaient antérieurement reçu l'ordre de l'empereur de mettre leurs mouvemens en harmonie avec ceux de l'armée de terre, et occupaient déjà les embouchures à l'Est et à l'Occident, quand les Cosaques arrivèrent sur la côte. Des avant-gardes s'avancèrent par les deux grandes routes sur Constantinople, et une intervention bienveillante seule pût arrêter la marche triomphale de l'armée pour donner aux négociations le tems de mûrir la paix. Tous ceux qui ont vu de près l'état de la capitale, peuvent servir de témoins qu'il n'y a eu qu'une magnanimité vraiment chrétienne, peut-être sans exemple dans l'histoire, qui put lui épargner des horreurs, dont le tableau que nous en avons fait p. 189 n'est qu'une faible esquisse. La partie de la population en état de porter les armes, sans amour pour son souverain, ou le haïssant à cause des nouvelles institutions qu'elle détestait, ne pensait point à se défendre, mais beaucoup de ces malheureux étaient prêts à piller et à mettre le feu, ce dont menaçaient hautement les bandes barbares qui arrivèrent après la défaite de l'armée. Le grand seigneur était forcé d'employer le peu de troupes réglées, qui lui restaient pour la sûreté de sa personne, à écarter ces fuyards effrénés des portes de la capitale, et à engager ceux d'Asie à passer le Bosphore. Il

les aurait même suivis avec ses serviteurs, ses esclaves et ses trésors, si les plénipotentiaires n'avaient point enfin signé dans le quartier général russe à Andrinople la paix que lui accordait la générosité du vainqueur.

Jettons enfin un coup-d'oeil sur le reste de l'empire. Le brave et entreprenant Geismar s'était avancé pendant ce tems par Wrazza sur Sophia, et y atteignait le pacha de Scutari qui le forçait encore à une victoire après la paix. L'obstination du pacha de Trébisonde avait de même contraint à battre encore une fois ses troupes. Et ce ne fut qu'au moment, où son vainqueur, Paskewitj, se préparait à recueillir les fruits de sa victoire, qu'il reçut la nouvelle de la paix ([26]). Qui pourrait donc encore douter que l'empire de Turquie en Europe n'ait été près de sa chute, et que, même en Asie, il n'aurait été assuré que derrière le Taurus?! N'est-il pas bien possible qu'alors des étapes russes et des escortes de Cosaques eussent facilité, d'après des conventions, le voyage du grand seigneur pour se rendre à sa nouvelle destination? Et peut-être la souche ottomane quittant le terroir européen qui ne lui convient pas, et rendue à sa terre natale, eût-elle repris et racine et vigueur, si, lui épargnant la greffe d'une culture qui lui est étrangère, elle se fût développée et ennoblie d'après son naturel.

Pour ne point me répéter, je renvoye ici mes lecteurs aux conjectures et résultats qui terminent la

première partie de cet ouvrage. Il n'aurait fallu qu'un changement dans la manière de voir de quelques cabinets de l'Europe — changemens que nous avons vu s'opérer si souvent — pour réaliser des idées que persiflaient naguère ceux à qui le passé n'offre point de leçons et l'avenir point d'espérances.



NOTES DE L'AUTEUR.

(№ 1. p. 6.)

En 1695, le maréchal autrichien, comte Veterani, perdit la vie dans un marais aux environs de Lugos, dans la banlieue de Témesvar, quand, après une défense opiniâtre, tout son corps fut anéanti par l'armée turque, que commandait le sultan Mustapha en personne. Ce lieu a conservé le nom de *Tombe de Veterani*, et la caverne sur les bords du Danube entre Belgrad et Widdin, que les nouvelles guerres ont illustrée, d'où l'on peut intercepter la navigation du fleuve, et dont ce général sut tirer parti, porte encore son nom. (D'après une autre version, le maréchal fut blessé et pris. On présenta sa tête à Mustapha, qui la fit inhumer honorablement avec le corps: peut-être à la place qui porte encore son nom. N. d. Traducteur.)

Quelques années auparavant, un général Heister succomba également avec son corps en Transylvanie, mais ayant été fait prisonnier avec une partie de ses troupes, il conserva la vie. Les insurgés sous les ordres de leur chef Tekely, qui jouèrent ici le principal rôle, furent naturellement plus humains que les Turcs.

(№ 2. p. 72.)

Il ne sera peut-être pas sans intérêt pour mes lecteurs de trouver ici un portrait du caractère et la narration de la fin de Pechlivan-Baba-Pacha, dont-il a été plusieurs fois question. V. Histoire de la Grèce par Pouqueville. Nous le rencontrons là dans

l'expédition contre Ali, pacha de Janina, conduisant, comme pacha de Lépante, ses troupes pour la porte contre les insurgés en Albanie et en Epire. „Ce Bulgare," est il dit Vol. 2. p. 51., „parvenu du métier de lutteur public à celui de brigand, et du brigandage à l'une des hautes dignités de l'empire, puisqu'il venait d'être nommé Mir-Livas de Lépante, était un de ces ravageurs de provinces accoutumés à conduire leurs soldats par la faim à la victoire. La voix de sa renommée était *un afreux rugissement qui porte avec soi la terreur et la consternation.* Ezechiel 19, 27."

Avant la dernière catastrophe du vieux Ali de Janina, et lorsqu'il se vit réduit à la défense de son château „Pacha-Baba-Pechlivan qui ne rêvait que pillage, se répandit en injures contre Ismael-Pacha qu'il taxa de lâcheté et de trahison," parceque Baba voulait à toutes forces prendre Ali d'assaut, et qu'Ismael préférait se servir de moyens plus lents mais plus sûrs. „Il se vantait et jurait sur son sabre, teint autrefois du sang des Cosaques, que si l'on n'enchaînait pas sa valeur, il prendrait seul avec ses Korsales le château du lac." Il trouva cependant plus avantageux d'entamer une correspondance criminelle avec Ali, „dont Ismael prétendit ne pouvoir arrêter les conséquences qu'en le faisant empoisonner."

„Ce coup d'état, très commun en Turquie, fut conseillé par le secrétaire de Pechlivan, Anagoste, qu'Ismael récompensa en l'attachant à son service particulier. On procéda ensuite à l'inventaire de Pacha-Baba auquel on trouva des bijoux, des dépouilles précieuses et un trésor de quinze cents mille francs qu'on expédia au grand-seigneur avec un Ilam, ou procès verbal de l'événement qui s'était passé:" et l'affaire en resta là.

(№ 3. p. 93.)

Il est presque inutile de remarquer qu'Oczakof, pris deux fois d'assaut par les Russes, a montré deux fois le brillant et l'horreur d'un pareil fait d'arme dans toute son étendue. Berenhorst raconte l'assaut de Munnich en 1737 dans ses „*considérations*". Nos contemporains se rappelent la prise d'Oczakof par Potemkin, le 17 Décembre 1788; ainsi que celle d'Ismael en 1790 par Souvarof,

rof, qui est d'autant plus remarquable que la garnison était de beaucoup plus forte que les assaillans, qui ne laissèrent en vie que ce qui survécut à trois jours de carnage.

(№ 4. p. 96.)

C'est le même Achmet-Effendi qui, comme Nazir de Brahilof, défendit cette place jusqu'en automne 1809 de la manière la plus honorable, repoussant plusieurs assauts et ne se rendant que par défaut de vivres et de munitions de guerre. Grand-vizir depuis, il déploya en 1811 beaucoup de valeur, mais moins de sang froid — peut-être aussi ne fut-il que malheureux, pour être mal secondé.

(№ 5. p. 97.)

D'après le nombre des bataillons et des régimens, on prendrait l'armée pour du double plus forte qu'elle n'était, comptée par têtes. Mais nous avons déjà mentionné les pertes extraordinaires par les maladies habituelles dans cette espèce de guerre. Pour que la diminution de l'armée ne frappe pas au premier coup d'oeil, on dressait plus de tentes qu'il n'en fallait, et ordinairement en une ligne.

(№ 6. p. 99.)

Je dis à dessein ici ricochets tendus, pour ne pas indiquer le ricochet ordinaire ou moul. On obtient ce dernier, qu'on employe dans les siéges réguliers et ordinaires, pour faire bondir le boulet à petits sauts le long de faces de l'ouvrage, par de petites charges et de hautes élévations. Mais les longues lignes de Roustjouk offraient tant de prises qu'on pouvait les enfiler de très loin et des hauteurs dominantes à pleine charge et avec de petites élévations, comme on tire en rase campagne à toute portée.

(№ 7. p. 111.)

L'avis de tous les généraux et du général en chef lui même était qu'il fallait s'abstenir de toute entreprise semblable, à cause de

l'esprit qui regnait alors parmi les troupes. „Nos soldats", disait Kaminski, „se dégoûtent non seulement de tout ce qui est audacieux, mais même de ce qui est un peu suspect." Il fallait une victoire, qu'on remporta un mois après à Battin, pour rendre aux assaillans de Roustjouk le goût des assauts. Dans cet intervalle, il vint un ordre de l'empereur de ne point en entreprendre, qu'on ne puisse justifier par des circonstances impérieuses.

(№ 8. p. 112.)

Ces officiers ayant refusé d'accepter du service qu'il leur offrait, il les fit assister, comme par hasard, en leur montrant les richesses de sa résidence, au supplice barbare de deux malfaiteurs à son gré, qu'on écorchait tous vifs. Ces officiers lui ayant demandé, quel crime ces malheureux avaient commis, il leur répondit du plus grand sang froid. „Ce sont des gens qui n'ont pas voulu me servir." — Il n'est pas étonnant qu'ayant réitéré ses offres, ces officiers se sont empressés d'accepter, l'un comme chef de son artillerie et l'autre comme chef de son génie.

(№. 9. p. 129.)

L'extérieur de Koulnef — Mars en Doliman — inspirait la confiance. C'est de lui que vient le dicton très bon en pratique, „*on s'engage par-tout, et puis l'on voit!*" — J'ajouterai à l'honneur du défunt général Kaminski que l'événement que j'ai signalé ici, n'eut point d'autre suite désagréable pour le brave Koulnef, que celle de ne pas mener lui même ses troupes à l'heureux assaut qui s'en suivit. — Il mourut au champ d'honneur en 1812 à l'affaire d'Obojarszina. (Son dicton favori lui a coûté la vie, en le portant à s'engager trop légèrement avec toutes les forces d'Oudinot qui lui avait tendu une embûche. Nous ferons remarquer en outre que, dans l'ouvrage classique de Mr. le Marquis de Chambray, le nom de ce général est écrit Koulnief d'après la prononciation russe. N. d. Traducteur.)

(№ 10. p. 133.)

Le récit de la bataille de Battin fut écrit immédiatement après au camp. Toutes les narrations de ce genre ont le défaut de manquer des détails nécessaires, parceque le témoin oculaire ne peut parler que de ce qu'il a vu lui même, ou entendu raconter au premier moment. Mais elles ont l'avantage de mieux relever les momens principaux du combat, que les rapports officiels, qui sont obligés de relater tout ce qui a eu lieu, et de signaler tous les noms. Nous renvoyons à l'explication des planches ceux qui savent tirer parti du détail, et voudront suivre les mouvemens des différens corps et détachemens sur le plan qui est fort exact.

(№ 11. p. 135.)

Un Piémontais, le chevalier Michaud, qui avait servi avec distinction dans les guerres de son souverain et avait eu le talent, après être entré au service russe, de se soustraire à la suprématie française, était l'ame du siége. Il avait gagné la confiance du comte Kaminski, et c'était lui qui l'avait engagé à l'attaque décisive du côté de l'île. Le passage du Danube à Tourtoukoi, la prise d'Ismael, et les journées de Roustjouk et Battin fûrent les témoins de ses talents et de sa valeur chevaleresque. Je ne saurais passer ici son nom sous silence, parcequ'il rappelait à chaque combat, ce que Louis XIV a dit de Villars dans sa jeunesse: „Il semble, dès que l'on tire en quelque endroit, que ce petit homme sorte de terre pour s'y trouver." —

(№ 12. p. 135.)

Au siége d'Olmutz, les soldats prussiens appellaient, dans leur mauvaise humeur, une pièce autrichienne de petit calibre placée dans une contre-approche, dont ils souffraient beaucoup dans la tranchée, et qui, malgré leurs efforts, reparaissait toujours „*die Schinderkarre*" la charette du bourreau.

(№ 13. p. 152.)

Il ne faut point confondre le village détruit de Kadikioi, dont-il est question ici, avec celui de même nom qui se trouve près de Sjoumla, sur la route de Rasgrad, où le comte Langeron eut l'année précédente une brillante affaire d'arrière-garde. — *Kioi* est le terme turc générique pour désigner un village.

(№ 14. p. 195.)

Nous citerons ici les pantoufles jaunes et les pantoufles vertes. Les Persans portent ces dernières, tandis que le Turc, qui regarde la couleur verte comme sacrée, ne permet point qu'on la souille de ses pieds; aussi n'en porte-t-il guère que de jaunes et réserve-t-il le turban verd comme une grande prérogative aux vrais descendans du prophète. — On nous permettra de ne point signaler d'autres choses de même importance.

(№ 15. p. 195.)

C'est évidemment l'usage continuel du caffé et du tabac qui produit ces effets chez eux. Il est cependant remarquable que le Coran leur interdit ces deux jouissances, aussi sévèrement que celle du vin, et qu'ils s'en sont abstenus jusqu'à Murad IV (1635). L'usage de l'opium parait-être également un de leurs vices nouveaux, mais il n'est ni si répandu, ni d'une aussi grande influence sur le combat, qu'on se plait à le croire. On ne saurait comparer leurs mangeurs d'opium, aux buveurs de profession chez nous, parceque leur moyen de s'enivrer est bien plus article de luxe que notre cher eau-de-vie. On trouve ample matière à réflexions en comparant les changemens de leurs moeurs, aux différentes époques de leur histoire militaire.

(№ 16. p. 201.)

Ce qui s'est passé de nos jours ne saurait se comparer qu'aux tems payens et aux guerres de Cyrus, d'Alexandre et des Romains.

Un prôneur de ce mouvement rétrograde sur la barbarie, caractérise avec exactitude les méthodes de diplomatie et de guerre de la révolution, méthodes dont Napoléon fut le coryphée, en les comparant aux combats des héros d'Homère, qui commençaient par s'injurier pour que le combat fut à vie et à mort, et que tout accommodement devint impossible.

(№ 17. p. 202.)

A l'époque où ceci fut écrit, on entendait discuter vivement, s'il était juste et légal de faire entrer les troupes autrichiennes dans le royaume de Naples, — et celles de France en Espagne pour y appaiser la révolte. On réchauffait, tant par des discours que par des écrits, les lamentations pathétiques de certains cosmopolites sur la traite des blancs, comme on a nommé l'envoi de troupes héssoises et allemandes en Amérique. — Alors donc cette conclusion était un mot à propos.

(№ 18. p. 205.)

La trahison dont Alexandre Ypsilanti fut victime près de Dragojan, sur les frontières de la Transylvanie (Juin 1821), en est un des exemples les plus frappans. Puis le malheureux assaut de l'Acropolis à Athène etc.

(№ 19. p. 211.)

L'assassinat de ces braves, que le pinceau immortel de Vernet nous a representé, est le pendant de la destruction des Janissaires, excepté cependant que celle-ci fut plus légale, et est excusable sous tous les rapports.

(№ 20. p. 277.)

Les opinions étaient fort partagées dans le tems sur la force de ce corps de secours.

D'après des renseignemens turcs qu'on obtint plus tard, 20000 hommes partirent d'Andrinople et 14000 de Sjoumla pour secou-

rir Varna, et quelques milliers d'autres venant de Bourgas rejoignirent cette armée. Les rapports russes disent que le premier camp à Hadgi-hassan-lar était formé, à en juger par les retranchemens pour une armée très considérable: que le grand camp sur la hauteur de Kourtepé avait plus de 2500 pas de circonférence, et était encombré de baraques en feuillages et qu'on découvrit encore outre cela, les bivacs de la cavalerie et deux plus petits camps séparés.

(№ 21. p. 304.)

De tous les généraux qui ont commandé dans cette campagne, Paskewitj (Paskewitsch) et Geismar furent seuls assez heureux pour pouvoir, moyennant leur position isolée, faire usage librement de leur expérience acquise. Aussi leurs opérations, basées sur une connaissance de cause parfaite, furent-elles couronnées par les plus brillans succès.

(№ 22. p. 355.)

Quant aux tigres, la petite espèce en est indigène dans les revers méridionaux du Caucase, mais quelques fois des individus de la grande viennent s'y égarer, du moins un soldat russe en a-t-il tué un il y a quelques années.

(№ 23. p. 393.)

En voyageant de Malatia vers le Nord, et conservant l'Euphrate sur la droite, on traverse continuellement des montagnes jusqu'à Arsendsjan (Arsingan ou Erzingen). Elles sont fort peuplées, mais les villages ne sont que des cavernes. Schillinger les a vues dans son voyage, et a remarqué que les habitations sont creusées dans la terre ou dans les rochers, à cause du grand froid et faute de bois. Il dit que ces montagnes sont le Aeti-Taurus, que les habitans nomment Manzarmin. *Büsching*.

(№ 24. p. 395.)

Les peuples de l'antiquité qui faisaient de longues marches par le soleil le plus brûlant, dans les sables du désert et dans des landes privées d'ombre en agissaient avec leurs casques comme les grenadiers prussiens de la guerre de 7 ans avec leurs bonnets de métal. Ils les ôtaient en marche, savaient adroitement les placer parmi le reste de leur bagage et se servaient en attendant d'une coëffure plus légère, ou bien allaient tête nue, comme nous voyons un soldat sur la colonne de Trajan. Nous lisons dans les anciennes histoires et dans l'épopée que les guerriers et les héros s'armaient et se paraient avant d'aller au combat. Mais sans contredit le casque antique, qui joignait exactement la tête, était plus commode que toutes les inventions modernes qui pressent plus qu'elles n'abritent. — Il est du reste remarquable que cette forme antique s'est conservée pendant tous les tems de la grandeur de la Grèce et de Rome, et plait encore à l'oeil, comme elle lui plaira toujours. Nous croyons en découvrir la cause en ce que le bon goût repose sur un jugement de la raison, dont la base est la conformité au but: dès lors une chose qui a son but prononcé, ne peut guère être sujette à la mode.

(№ 25. p. 407.)

Qu'on me pardonne l'expression. Jamais un capitaine n'a été formé par les préceptes; il faut qu'il apprenne à connaître ses forces et son talent à l'école de l'expérience; il les exercera et les fortifiera ensuite, souvent même à ses dépens, et c'est ainsi que les circonstances et la fortune, guidées souvent par ses adversaires, feront son éducation. C'est dans ce sens que Fréderic II fit en 1774 l'honneur au maréchal Traun de le nommer son maître, et nos nouveaux capitaines, ceux qui ont senti en eux-mêmes le feu sacré dans nos guerres, ne renieront pas le leur. Jomini avait du reste développé clairement les préceptes d'après les actions du professeur, et je renvoye pour eux à l'abrégé que j'en ai donné dans mon „Essai sur la campagne de 1809 sur le Danube". Mais ce ne

fut que dans les dernières campagnes qu'on gagna la routine et le tact de faire ou d'éviter ce qui convenait, d'après les circonstances, au grand détriment du maître.

(№ 26. p. 443.)

On sait, et c'est un nouveau trait qui caractérise le vrai Turc, que ce pacha de Trébisonde ne voulut point recevoir l'officier russe qui était chargé de lui apporter, ainsi qu'au comte Paskewitj, la nouvelle de la paix qu'on venait de signer. Elle ne parvint donc aux deux parties belligérantes dans ces contrées qu'un mois entier après que les plénipotentiaires étaient tombés d'accord, mais elle causa la plus grande joie parmi les Turcs en Asie.

REMARQUES

DU TRADUCTEUR.

AD LIBRUM SUUM.

Dulci libello nemo sodalium
Forsan meorum carior exstitit;
De te merenti, quid fidelis
Officium Domino rependes?

Te Roma cantum territat ardua:
Depone vanos invidiae metus:
Urbisque fidens dignitati
Per plateas animosus audi.

En qua furentes Eumenidum choros
Dejicit almo fulmine Jupiter!
Huic ara stabit; fama cantu
Perpetuo celebranda crescit.

HORATIUS.

(I. p. 25.)

Le terme de *répli* n'étant pas fort usité, et n'en connaissant pas d'autre pour rendre le sens au juste, nous croyons devoir l'expliquer.

Quand un corps de troupe est porté en avant, nous nommons *soutien* un autre corps qui est prêt à voler à son secours en cas de besoin.

Si, au contraire, on n'a pas l'intention de défendre le poste à toute outrance, et qu'on veuille seulement assurer la retraite des troupes, nous nommons *repli* celles qui sont prêtes à les recevoir, et sur lesquelles elles se reploient en cas qu'elles ne puissent pas résister.

Il peut donc arriver dans certains cas, que l'on place à l'appui d'un détachement poussé aux avant-postes, un soutien et un repli, l'un pour nourrir le combat, l'autre pour recevoir les troupes en cas d'échec.

L'auteur ici ne veut point soutenir la cavalerie dans la position, où il l'a placée pour éclairer la marche, mais il veut lui former un abri, où elle puisse venir se placer en cas d'événement, pour y recevoir l'ennemi de pied ferme, prête à le poursuivre à l'avenant.

(II. p. 74.)

Dans un siége contre une garnison turque, il s'agira surtout de paralyser les sorties, qui sont toujours fort redou-



tables, comme les derniers événemens l'ont encore prouvé. Sans contredit, le moyen de se servir de redoutes est excellent, une fois qu'elles sont faites et mises à l'abri d'un coup de main. Mais elles exigent beaucoup d'ouvrage, et on fatigue son corps d'armée bien plus que par les lignes habituelles. Nous croyons donc qu'on aura meilleur marché de se servir des moyens ordinaires, en les combinant de la manière suivante, qui nous semble utile dans tous les cas, où l'on aura à faire avec une garnison entreprenante.

La première parallèle sera terminée par de grands crochets, assez vastes pour y poster un nombre suffisant de troupes, que nous porterons à un bataillon. Nous l'appuyerons de part et d'autre, si aucun obstacle naturel ne s'oppose aux approches de la sortie, par une forte redoute isolée, armée de canons bien munis de mitraille, et contenant une garnison assez forte pour sa défense. Elle sera d'autant plus facile que le crochet lui envoye ses feux et que la garde de celui-ci est prête à la soutenir, par un mouvement offensif, sur les flancs ou sur les derrières des assaillans, si cela était nécessaire.

Dans le cas, où l'on n'aurait point à craindre d'être tourné, de simples batteries suffiront pour flanquer les attaques.

De plus, il pourra y avoir de la cavalerie à portée derrière un couvert ou un épaulement.

Cette redoute sera placée de manière à bien flanquer la ligne, — suivant que le terrain le réclamera par devant ou par son revers, — et les boyaux qui vont s'avancer. Si le développement est grand, il sera peut-être nécessaire d'établir au centre de la parallèle une troisième batterie qui la flanquera comme un redan, mais dont l'artillerie sera toujours prête à se retirer en cas d'événement, pour se joindre aux troupes et leur former une batterie de bataille.

Le feu de l'infanterie turque étant peu redoutable, et ne voulant qu'éviter la mêlée, nous ne donnerons à notre parallèle aucune banquette; quelques tirailleurs, qui s'y blottiront le mieux possible, suffiront pour faire beaucoup de mal à l'en-

nemi. Les gardes de tranchée auxquels nous assignerons environ 600 pas de front par bataillon, hors les bataillons aux crochets, seront établies dans la tranchée sur leurs rangs, prêtes à prendre position sur le revers, si l'ennemi s'avance, ce qui ne pourra jamais avoir lieu, qu'à travers une grêle de mitraille, et, s'il persiste, au milieu d'un feu de mousqueterie bien nourri partant du revers. S'il est assez hardi pour sauter dans la tranchée, saut de sept pieds, qui n'est pas facile à faire, nos bataillons, tous formés, n'auront pas de peine à le clouer contre le parapet. Dans le cas presqu'impossible qu'il parvienne à franchir la ligne, les bataillons auront tout le tems de se reployer en carrés, de se mettre en mesure de le recevoir, ou de se porter sur lui, et de s'appuyer mutuellement, tandis qu'il sera pris en flanc et à revers par nos batteries dont le feu n'aura jamais été masqué, surtout si le terrain a favorisé leur établissement un peu en avant des lignes.

Plus nos têtes de sapes s'éloigneront de la place-d'arme qui les protège, moins les batteries et la ligne pourront croiser leurs feux, et plus nous serons exposés. Il s'agira donc de forcer l'ennemi, dès ce moment, à nous attaquer de front et de lui interdire toute espèce de manoeuvre. Nous proposons à cette fin de faire partir des redoutes, ou des batteries aux ailes, des lignes droites — formant coupure sur les ailes des attaques ou, pour ainsi dire, leur cadre, — bien enfilées par nos redoutes et qui ne serviront que d'obstacle pour rompre les rangs des assaillans, et les forcer à passer lentement sous nos feux. Ces lignes droites, que nous appellerons fossés, auront leurs revers de notre côté, et leurs parapets du côté de l'ennemi, pour le forcer à les franchir d'un saut. Leurs dimensions seront celles d'une moyenne place-d'arme. Moins nos adversaires seront accoutumés à combattre en débandade, plus ces lignes leur deviendront dangereuses: car nous aurons le tems de reployer les troupes avancées, et de préparer un mouvement offensif, tandis que nos batteries ayant le champ libre, auront ébranlé l'ennemi le plus entreprenant



par le mal qu'elles lui auront fait. On en aura donc bon marché en l'attaquant en bon ordre dès après le passage. Les Turcs ne chercheront sans doute point à combler ces lignes, et il est plus que probable qu'ils ne reviendront pas à la charge.

Arrivés à une telle distance que les cheminemens ne soient plus assez protégés par le feu de mousqueterie, nous développerons une nouvelle place-d'arme, qui se rattachera aux fossés enfilés et formera ainsi avec eux un grand retranchement en lignes, parfaitement fermé, où nous serons à l'abri de toute insulte. Les fossés chemineront ensuite vers la place à la même hauteur que les sapes pour les appuyer, si les premières batteries ou redoutes les enfilent encore bien. Mais on les flanquera de nouveaux feux, dans le cas où le terrain forcerait à leur donner une autre direction ou les déroberait à la protection de nos batteries, que nous destinerons naturellement toujours à servir à plusieurs fins, en les établissant de manière à pouvoir contrebattre en même tems les feux de la place, soit par ricochet, soit autrement.

Tout est basé ici sur des feux croisés, parceque les Turcs ne font guère de sorties que de jour. La cavalerie leur devient entièrement inutile par cette méthode, et c'est paralyser leur arme principale. Il faudrait se garder la nuit contre un ennemi plus entreprenant, par des troupes qu'on établirait dans les fossés et qui l'arrêteraient au passage; des postes en avant qui se reployeraient dans une direction prescrite, donneraient le signal aux batteries d'ouvrir leur feu sur le terrain devant le fossé.

On réunirait ainsi la simplicité d'exécution à un travail facile, et sans trop de difficultés on refoulerait dans ses remparts, par cette combinaison de moyens, la garnison la plus vigoureuse. Nous comptons ensuite sur un bon feu de mousqueterie pour éteindre les défenses, et sur une batterie de brèche bien soutenue par un couronnement suffisamment développé d'après les mêmes principes. Il s'entend que partout où le canon aura de la peine à ouvrir le rempart, on employera

le mineur, mais on l'appuyera de la même manière, pour toujours rester à l'abri d'une insulte.

Nous renverrons pour plus de détail aux idées de notre auteur p. 306., qui se rattachent à celles-ci.

(III. p. 100.)

Sans contredit, les raisons que donne ici notre auteur pour choisir son point d'attaque sont convaincantes, et il est à supposer que le siége aurait été beaucoup plus court, si on eût suivi son idée. Cependant le choix du point d'attaque en général étant, pour ainsi dire, une chose de goût, et l'ingénieur n'étant pas toujours libre d'agir d'après le sien, nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt de chercher à débattre ici le pour et le contre des défauts de l'attaque que nous avons sous les yeux. Notre raisonnement ne sera basé que sur le plan tel qu'il est, parceque c'est à peu près tout ce qui sert à guider le général qui est chargé d'un siége, et dont l'avis décide ordinairement du côté, où l'on attaquera.

Pour qu'une attaque soit aisée, il faut qu'elle facilite l'établissement des batteries et la confection des lignes, ainsi que la combinaison de ces différens moyens. Il faut en outre pour la sûreté du matériel et ne pas risquer de le perdre en cas d'événement que les communications soient faciles. Enfin qu'on soit en état de résister aux sorties.

L'établissement des batteries sera toujours facilité par un terrain dominant, pourvu qu'il ne le soit pas par trop. La confection des lignes au contraire par un terrain horizontal ou montant en rampe douce vers la place, parceque rien n'est plus difficile que le défilement d'une tranchée qui descend en s'approchant. La contrepente de Carnot, un peu moins près des remparts, et se prolongeant à la distance d'un bon coup de mitraille, formerait peut-être la plus grande force d'une place, si elle était exécutable. Aussi tous les ingénieurs, qui ne seront pas seulement simples constructeurs, rechercheront-ils



les terrains dominés qui, au moyen du défilement, perdent leur influence maligne, mais offrent en revanche des avantages bien grands par les difficultés physiques qu'il opposent aux cheminemens.

Pour que les batteries et des lignes soient bien combinées, il faut que ces premières appuyent les secondes autant et aussi long-tems que possible, et qu'on ne soit pas obligé de construire à tout moment des batteries nouvelles. Dans un terrain montueux, il est rare que les lignes, en suivant les pentes, ne se dérobent pas aux feux qui les protègent, ce qui a beaucoup moins lieu en plaine, où l'on peut compter sur le feu des batteries jusqu'à la distance de la portée des pièces.

Les communications ne seront assurées que quand elles nous rameneront par le chemin le plus court qui, en guerre, est toujours celui que l'ennemi aura le plus de peine à nous arracher sur nos réserves. Il faudra donc les abriter, si le terrain ne s'y prête pas.

Quant aux sorties enfin, plus il nous sera possible de bien appuyer nos ailes, moins il s'y trouvera de couverts qui facilitent à l'ennemi de se glisser derrière nous sans être apperçu, plus, en un mot, le terrain le forcera à nous attaquer de front, et plus il y aura d'avantages pour nous.

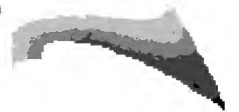
D'après ces principes, examinons le terrain de Roustjouk, et voyons ce que nous devons en attendre. Vauban est d'avis que toute place située au bord d'un fleuve a ses côtés faibles à l'entrée et à la sortie des eaux. Les avantages pour l'attaque sont si évidents qu'il est difficile de s'expliquer pourquoi on n'a pas encore tenté d'établir des forteresses au bord de grandes rivières avec de longs côtés faisant face en amont et en aval. Cette forme pourrait leur être encore d'une grande utilité stratégique, outre l'avantage qu'elle aurait de forcer l'ennemi à attaquer par le milieu des terres, ou à développer ses lignes devant des fronts larges, et qu'il serait presque impossible de contrebattre. — Mais revenons à Roustjouk. Il est trop évident que les points d'attaques ne peuvent être qu'en amont,

le

le long de la Lomm — ou en aval, le long du Danube, pour nous y arrêter. Les Russes venaient du bas Danube. Il leur avait donc été assez facile, en remontant ce fleuve, de transporter leurs parcs jusqu'à la place. La flottille avait à la vérité affronté en passant en amont tous les feux qui se croisent entre Roustjouk et Giursjow, mais il aurait été imprudent de hasarder un parc de siége à faire le même trajet. Pour attaquer le long de la Lomm, il fallait donc nécessairement transporter les parcs par terre, d'aval en amont, et en cas d'échec il était plus que probable qu'on n'aurait jamais pu parvenir à les réchapper. Les communications donc et la sûreté des parcs, ainsi que la commodité des transports indiquaient une attaque en aval.

Pour s'établir le long de la Lomm, il fallait ouvrir la tranchée sur les hauteurs. Les batteries eûssent été favorablement placées sans contredit, mais elles ne battaient que le retranchement extérieur, tandis que les tranchées auraient été obligées de se glisser le long des côtes, qui sont assez roides, pour parvenir au fossé du retranchement. Admettant, comme il n'y a pas à en douter, que l'ennemi eût abandonné ce retranchement, les feux du corps de place n'auraient été contrebattus que faiblement, vu qu'il est difficile d'asseoir une bonne batterie de ricochet sur le prolongement du front, qui tombe dans la vallée. — Les replis de la Lomm ne permettant point d'y appuyer une parallèle, l'ennemi, tant qu'il conserve le Caravan-Serail, a la facilité de préparer des sorties sans être apperçu et de tourner toutes nos lignes. Il faudra donc commencer par écraser cet ouvrage. Cette destruction serait-elle facile par le moyen de la flottille? Nous avons peine à le croire, vu la hauteur de la rive qui donne au Caravan-Serail un feu plongeant, toujours fort dangereux à des embarcations. Celui de la flottille au contraire, de bas en haut, aura beaucoup de peine à obtenir un résultat satisfaisant.

Après s'être emparé du retranchement, les cheminemens deviendront difficiles devant des feux intacts et sans la pro-



tection des batteries extérieures qui ne pourront plus les défendre, vu leur position, quelque dominante qu'elle soit. Les sorties seront donc fort redoutables ici, où, resserré sur un front étroit, on se trouvera presque continuellement en prise sur le flanc gauche, qu'il est impossible de bien appuyer sans s'exposer à des feux de revers.

En aval, au contraire, il y a possibilité de contrebattre avec grand avantage les deux longues lignes qui viennent se rattacher à la tourelle *h*, et ces feux une fois éteints, rien n'empêche le passage du fossé que nous savons être fort étroit et que sans contredit une mine bien adaptée devait nécessairement combler de manière à former une rampe suffisante. On pouvait appuyer l'aile droite à la rive escarpée du fleuve et les batteries ennemies situées sur les îles vis-à-vis n'auraient été dangereuses que si l'on avait eu la maladresse de ne pas s'en abriter, ce qui est toujours facile, quand on est sur la berge dominante.

Mais, pour gagner promptement du terrain, il ne fallait pas disséminer ses 40 pièces de canon dans un tas d'ouvrages aux hasards, qui rappelent l'enfance de l'art. Il aurait fallu au contraire les concentrer, pour protéger ses ailes, en les plaçant sur la prolongation des longues courtines qu'on devait écraser en peu de jours, et cheminer entre les feux de ces batteries jusque devant le saillant *h*, un peu à sa gauche, où il était facile de faire un passage sans avoir de feux à contrebattre. Le couronnement n'avait besoin que de peu de développement pour protéger des ouvrages qui ne sont vus de nulle part et qui parconséquent sont faciles à défendre. La configuration du terrain en arrière offre des avantages marqués, pour établir et abriter les parcs et le matériel, ainsi que pour asseoir les camps.

Nous eûssions donc également préféré l'attaque d'aval, sans pour cela, — vu les circonstances, dont, comme nous l'avons dit, nous faisons abstraction, ici, pour ne parler que d'après le plan, — être d'autre avis que notre auteur: mais

comme on pourrait en déduire des conclusions générales, nous avons cru devoir développer les principes d'après l'expérience.

Nous blâmerons surtout la forme des lignes d'attaques qui sont sans raison parallèles aux deux fronts embrassés et protègent on ne peut plus mal le cheminement jusqu'à la batterie No. 20. On y reconnait un ingénieur qui ne poursuit que son formulaire, et ne saurait s'en départir, parcequ'il n'a point pénétré l'esprit de l'art. Et combien de siéges, depuis celui de Mayence et celui de Varsovie, se trouvent dans le même cas! — Combien ce formulaire, hors duquel le *génie borné* ne voit point de salut, n'a-t-il point coûté de sang! — Comment a-t-on pu croire si long-tems que c'était suivre les principes de Vauban! — Plus on étudie ces lignes, et moins il est possible de se rendre compte des raisons qui leur ont donné leur forme; peut-être aussi n'est elle ici, comme souvent, que purement accidentelle. Toujours est il certain qu'il n'y a point d'unité d'idée, et que parconséquent les troupes, — ne pouvant point deviner ce qu'il s'agissait de faire pour défendre ou protéger de pareils ouvrages, puisque chaque point exigait des combinaisons particulières et qui s'entravaient mutuellement, — devaient nécessairement perdre toute confiance, et par suite n'opposer qu'une résistance molle.

Ce qui nous parait le plus inconcevable, c'est que l'ingénieur en question croyait indispensable de passer la Lomm dans les attaques d'amont; cela ne pouvait devenir nécessaire que pour attaquer le Caravan-Serail, mais fallait-il y aller avec des lignes? Il est permis d'en douter, d'après ce qu'en dit notre auteur, et malgré l'inefficacité du feu de la flotte. Quelques bombes bien jettées devaient nécessairement en faire justice, et alors le passage de la Lomm, dans un de ses replis, suffisait pour s'établir dans le rentrant entre les deux cours d'eau, où l'on trouvait suffisamment de couverts.

Nous posons en principe que l'ingénieur doit être surtout *soldat*. On voit ici que nous ne pouvons pas entendre par là la bravoure personnelle, qui, comme l'ateste le lieutenant-général,

ne manquait pas à celui-ci: mais il faut qu'il connaisse bien le maniement de la troupe, ses méthodes de combat, et tout le parti qu'on peut en tirer, en un mot, qu'il soit *officier de troupe* dans toute l'étendue du terme; car les principes d'attaque et de défense, ainsi que ceux de fortification, ne sont que ceux d'une tactique, pour ainsi dire, crystallisée. Plus on se convaincra de cet axiome qui doit paraître un paradoxe au premier abord, et plus on aura de facilité à s'appercevoir qu'il n'y a qu'une petite série de principes qui serve de règle à l'art de la guerre; que ces principes sont si simples et si naturels, qu'il ne faut que du sens commun pour les saisir avec toute certitude de les employer à point nommé; et que parconséquent il ne faut ni un grand âge, ni une grande expérience, ni une grande science, pour faire un bon capitaine et un bon ingénieur, ce qui a si souvent fait croire qu'on ne peut l'être que quand la nature nous a faits tels. Le sens commun suffit, mais l'expérience journalière nous prouve que c'est une qualité bien rare parmi les hommes, quoique chacun s'en croie doué! — Qu'on recherche dans les fastes de l'histoire, et on verra que les grands hommes d'armes ont vu juste dans *tout* ce qu'ils ont entrepris. Le génie des grandes conceptions, en fait d'exécution, n'est donc que le sens commun dans sa plus grande perfection: aussi admire-t-on toujours la simplicité des moyens, parcequ'en effet, *il n'y a de grand que ce qui est simple!* Tout le monde le comprend. Le *sublime* au contraire va se perdre dans un chaos, parceque peu de personnes sont assez heureuses pour pouvoir arriver à sa nébuleuse hauteur. — *La* nature est *grande*, elle n'est jamais *sublime!* —

(IV. p. 103.)

Ceci est une des preuves les plus irrécusables que souvent, il ne faut que suivre les indications des simples soldats pour faire ce qu'il y a de mieux dans la circonstance.

Ils répugnaient ici à une boucherie inutile, et tout le dévouement des chefs ne parvenait pas à les faire avancer. Ils voulaient se contenter de l'avantage qu'ils venaient d'obtenir, et le prouvaient suffisamment par le retranchement qu'ils s'obstinaient à commencer. Si donc on se fût logé sur le terre-plein, comme ils l'indiquaient, qu'on eût rattaché ce logement aux lignes en arrière, ou fait un éboulement dans le fossé pour se mettre en communication directe, on eût eu pied dans la place, et certainement jamais les troupes n'auraient cédé leur ouvrage. Partant de cette nouvelle base, on gagnait du terrain les jours suivans, et Roustjouk était forcé au bout de très peu de tems. Les règles de l'art le voulaient comme les troupes, ainsi il n'y a aucune excuse pour les officiers qui se trouvaient chargés de la direction. Au lieu de cela on s'obstina à pénétrer tout de suite, et après avoir fait une perte considérable, on se trouva n'avoir pas gagné un pouce de terrain par un combat opiniâtre de plusieurs heures: faute d'autant plus grave que nous allons en voir les suites. Elles seront toujours les mêmes aussi souvent qu'on ne voudra pas observer ce que le sens commun, souvent si juste, du soldat indique dans le courant d'une affaire.

(V. p. 113.)

Le plus grand capitaine de nos jours a déclaré que la fortification de campagne en est encore aujourd'hui, où elle était il y a mille ans. Ce n'est pas faute cependant que tous les auteurs qui ont écrit sur l'art militaire n'ayent fait des rêves plus ou moins raisonnés sur cet objet. Mais, comme les plus beaux systêmes ne sont rien, tant qu'on ne les exécute pas, il est bien certain que la fortification de campagne ne pourra jamais reprendre son rang ni même faire de progrès, tant que les généraux n'en reconnaîtront pas le prix, et partiront du principe, que la guerre se faisant avec les jambes, toute espèce de fortification ne serait qu'une entrave aux mouvemens,

et ne ferait que nous rejetter, dans les guerres de positions qui n'ont jamais conduit à rien de grand.

C'est, suivant eux, en courant qu'il faut conquérir le monde, et ils oublient que tous ces conquérans si agiles qu'ils nous citent comme modèles, ne nous ont laissé que l'histoire de leurs grands faits, et ont ordinairement reperdu leurs conquêtes aussi promptement qu'ils s'en étaient emparés. Ainsi Alexandre, ainsi Annibal, ainsi Charles XII, ainsi Napoléon même. La guerre de position gagne par elle-même une solidité qu'on ne saurait lui contester, puisque c'est à elle que Fréderic le grand doit la possession d'une des plus belles provinces du royaume, et remontant plus haut, comment Charles-Martel et comment Charlemagne, s'y prirent-ils pour fonder des empires? — ils fortifièrent et occupèrent les points importans de leurs conquêtes.

D'ailleurs ne faudra-t-il pas avoir recours à cette espèce de guerre, qu'il est devenu mode de mépriser, quand on rentrera avec des armées neuves en campagne? Serait-il prudent de courir après l'ennemi dès le premier abord, pour lui livrer une bataille, ou de l'y forcer par des manoeuvres; une armée serait-elle manoeuvrière pour avoir de jeunes jambes? Nous ne saurions nous en convaincre. Loin de là, nous croyons qu'un capitaine prudent entrant en campagne avec une armée de bon matériel, mais jeune et non aguerrie, commencera par chercher à faire une guerre de chicanes, pour former ses troupes en détail et les accoutumer petit à petit aux chances du combat, à l'élan de la victoire et aux tribulations des retraites. Il se gardera de compromettre l'existence du pays sur un champ de bataille, où toujours l'avantage restera à celui qui pourra y mener de vieilles bandes routinées à la guerre contre de jeunes troupes, quelque bon que soit leur esprit. L'histoire même prouve que jamais les plus grands conquérans n'ont entrepris des guerres de mouvement prononcées, que quand ils se trouvaient à la tête de troupes aguerries et rompues au métier.

On appuye ordinairement les principes que nous combattons par les résultats des premières guerres de la révolution, et surtout par ceux qu'obtint Napoléon en 1796. Mais qu'on lise l'ouvrage classique du maréchal Gouvion St. Cyr, pour voir combien les meilleurs généraux du commencement de la révolution étaient convaincus qu'il y aurait de l'imprudence à se hasarder en plaines contre les armées très exercées et aguerries alors de l'Autriche et de la Prusse, quoique les jeunes levées françaises ne manquassent sans doute ni d'agilité ni de dévouement. On s'obstinait à la guerre de poste dans les montagnes, pour se préparer à pouvoir ensuite rechercher le combat en rase campagne et être sûr de la victoire. Quant à Bonaparte, il trouva une armée toute prête, dénuée de tout à la vérité, mais que la guerre avait déjà élevée, et avec laquelle il lui était possible d'emblé de faire des manoeuvres de concert sur le champ de bataille. D'autres lui avaient épargné la peine de l'éducation. — Ce serait donc une grande erreur que de vouloir suivre son exemple, tant qu'il nous manquerait encore le matériel sur lequel il pouvait compter.

Pour former ce matériel, il faut nécessairement revenir à la guerre méthodique, parceque jamais les exercices de paix ne rendront, tels perfectionnés qu'ils soient, une armée sûre et manoeuvrière à la guerre. Il nous sera plus ou moins facile d'y arriver, mais il faudra toujours faire une école; et pour que celle-ci ne compromette pas l'état que nous sommes appellé à défendre, il sera indispensable d'avoir recours à l'art, pour éviter les grands coups, et ne jamais rien hasarder.

Mais, si l'art seul d'occuper le terrain peut déjà contraindre l'ennemi à n'attaquer que sous des chances défavorables pour lui, et assurer la possibilité de ne combattre que quand on y trouve son intérêt, combien plus d'avantages aura-t-on en s'étant assuré la possibilité de se créer des positions là, où la nature les refuse, ou à améliorer celles qu'elle offre. Sans vouloir nier que pour ceci aussi l'expérience de la guerre est une chose bien importante, n'oublions pas cependant qu'il est pos-

sible d'exercer en tems de paix les troupes à se préparer le terrain, à profiter de ses accidents et à se procurer des avantages sur leurs adversaires, et que parconséquent il est d'une haute importance de les munir des instrumens nécessaires et de les accoutumer à les manier. — Croira-t-on par la suite qu'un auteur auquel personne ne disputera beaucoup d'esprit, et qui se croit beaucoup d'expérience, refuse de donner une pelle au soldat, parceque pesant 3 livres, il vaut beaucoup mieux le charger d'un demi pain de munition qui lui servira à deux jours de marches? Et pourtant ce même auteur, — persuadé que les positions stratégiques se trouvent sur la crête des monts secondaires, et sentant la nécessité d'aider à la nature, — propose d'établir pour se retrancher, des abatis de plusieurs lieues de longueur sur 500 pas de large! Comme il faut sans contredit des hâches, et beaucoup de hâches, pour faire un travail aussi énorme, et qu'une hâche pèse six livres, nous lui conseillons de donner à ses troupes un pain de munition entier, qui leur servira du moins à se nourrir dans leur position et pendant le tems nécessaire pour redescendre des déserts, où il les a hissés.

Mais c'est ainsi que raisonnent les hommes à système. Malheureusement plus leur autorité est grande et plus les suites de leurs idées sont dangereuses à l'état, car il ne manquent jamais de les ériger en principe, et dès lors les premières écoles sont bien redoutables. Encore si toujours elles guérissaient! Mais ayant grand soin, quand ils le peuvent, de s'attribuer le monopole de la pensée, ils habituent les armées à ne voir que comme eux, et souvent on ne reconnait le vice qu'après des catastrophes. Les M... qui ont portés malheur aux armées n'ont survécu à leurs théories qu'après des bouleversemens.

Trouvant presque partout de la terre, nous croyons que c'est à savoir comment en la remuant, — sans trop fatiguer les troupes et sans gêner leurs mouvemens, sans nuire à la mobilité des opérations, — il est possible de se créer des avan-

tages sur l'ennemi, qu'il faut consacrer nos soins. Ces avantages seront d'autant plus grands que le génie a libre carrière pour profiter du terrain et que parconséquent, comme les combinaisons possibles sont sans nombre, jamais l'ennemi ne pourra nous deviner que quand il sera trop tard.

Mais si d'un côté nous faisons un reproche aux généraux de ne pas assez s'occuper de l'emploi des fortifications de campagnes, nous devons de l'autre aussi accuser les ingénieurs d'y contribuer, en ne cherchant point à concourir aux manoeuvres de paix, et surtout en voulant ne reconnaître comme fortifications que des levées de terre qui exigent plusieurs jours d'ouvrages. Certes, ils auraient raison, s'il s'agissait d'élever un rempart qui oppose de la résistance à l'ennemi par sa masse: mais du moment qu'on ne considère de pareils ouvrages que comme des améliorations du terrain naturel, pour profiter avec plus de facilité des avantages qu'il offre déjà; — du moment qu'on est bien convaincu, que c'est à une combinaison forte de troupes, de bouches à feu, et de couverts qui nous abritent en exposant l'ennemi à des coups d'autant plus assurés, qu'il est forcé d'arriver; — quand on sait combien il faut peu de choses pour blottir des tirailleurs et toute la supériorité qu'ils ont par le moindre abri contre des troupes découvertes; — quand on a vu que le moindre fossé suffit pour rompre le choc de la meilleure cavalerie du monde, et qu'alors il lui est impossible d'entamer une bonne infanterie, — on sentira qu'en proposant l'emploi d'une fortification de campagne bien entendue: il n'est point question de grands ouvrages ni de fatigues surnaturelles.

Nous n'irons certainement pas prendre les Turcs pour modèle quand nous voudrons faire des retranchemens, puisqu'ils prennent des jours entiers de repos, et qu'ils n'avancent que très lentement, mais enfin ils forcent leur ennemi à les attaquer dans leur camp, et par conséquent dans des positions toujours difficiles à emporter, et peut-être n'y a-t-il rien de mieux à faire dans un terrain comme celui que nous offre la rive droite du bas Danube. Nous verrons même (p. 380)

que tout en se battant à Kainly, ils fortifiaient un camp près du champ de bataille, et que ces retranchemens commencés l'après-midi, il fallut les emporter le soir. Ils ne firent pas grande résistance, mais les aurait-on eus à si bon compte sans la bataille du matin?

Personne ne niera l'agilité des légions de César, elles étaient plus manoeuvrières que toutes celles qui ont paru depuis, et cependant César lui même regarde comme de la dernière importance de se retrancher tous les soirs, sûr de quitter la position le lendemain. C'est à tort qu'on suppose que ces retranchemens étaient ce que nous appellons respectables, mais ils abritaient contre le premier abord de l'ennemi, et on avait le tems de se ranger derrière ces fameuses pallisades, qui n'étaient point aussi serrées que les nôtres. Il est facile, par un calcul très simple, de se convaincre qu'elles étaient espacées de manière à seulement empêcher qu'on ne pénètre facilement entre eux. Nous les serrons bien trop, et cela par la manie que nous avons toujours de nous couvrir par tout ce que nous faisons. Nous n'arriverons au vrai simple, en fait de fortification, que quand nous réussirons à nous défaire d'une quantité de préjugés, et quand nous cesserons de confondre des obstacles avec des couverts. La pallisade peut être l'un et l'autre, mais en campagne elle ne sera jamais qu'un obstacle, et il faudra, pour bien faire, ne jamais lui donner une autre destination.

Mais, sans remonter si haut — car les braves qui veulent toujours être à l'abri du canon, trouveraient que les armes des Romains n'étaient point dangereuses, — cherchons dans les armées modernes des exemples qui nous prouvent qu'il ne faut pas autant de tems pour rendre une position tenable qu'on se plait à le faire croire.

Le prince Léopold d'Anhalt-Dessau fit avec des troupes prussiennes une descente sur l'île de Rugen, le 15 Novembre 1715 à six heures du soir. Charles XII s'y porta aussitôt, mais quoique l'attaque eût lieu dès la pointe du jour, il le trouva

si bien retranché, que tous ses efforts furent inutiles, et qu'il fut forcé de renoncer à le forcer après avoir perdu beaucoup de monde et s'être fait blesser lui même. Cependant les retranchemens étaient finis et armés à minuit!

A l'affaire de St. Amand, le 8 Mai 1793, les Français construisirent une redoute sur une hauteur sur le champ de bataille et pendant le combat même, et y furent attaqués le soir, d'abord par un corps prussien puis par un corps anglais, sans qu'on puisse les faire céder.

A la journée de Moeckern 1813, ce village fut emporté plusieurs fois par les Prussiens sans qu'on parvinsse à s'y maintenir; les Français après l'avoir repris, se mirent à y remuer de la terre, le fermèrent de barricades, et tout le monde sait ce qu'il en a coûté depuis pour s'en rendre maître.

Nous parlerons plus tard sur le passage du Danube par le grand-vizir Achmet, sous les murs de Roustjouk en 1811, qui nous offre un événement plus étonnant encore, et qui sans contredit est un des exemples les plus brillans de tout le parti qu'on peut tirer de la fortification de campagne, quand les troupes en connaissent l'utilité.

Dira-t-on que celles que nous avons vu combattre à toutes ces occasions, après avoir exécuté un travail protecteur, avaient des forces plus qu'humaines? Nous ne le croions pas, ainsi donc la chose est faisable. Mais sans contredit aussi les retranchemens qui ont valu des lauriers à ces braves, n'avaient certainement pas un parapet défilé d'après les règles de l'art, ni épais à l'épreuve, ni tracé au cordeau: il leur épargna seulement plus de coups de fusil qu'ils n'en donnaient à l'ennemi, et c'est déjà beaucoup.

Pourquoi donc refuser aux troupes quelques leçons d'une pratique qui peut leur rendre de si grands services? Ils s'en convaincraient bientôt, et certes, loin de répugner à un ouvrage où ils pourraient montrer leur sagacité, loin de se trouver trop chargés d'une pelle ou d'une hâche pour s'en servir en cas de besoin, il n'y a pas de doute qu'ils regarderaient

leur outil pour au moins aussi important que leur fusil, qui ne sert qu'à nuire *peut-être* à l'ennemi, tandis que la pelle leur ferait *bien certainement* un abri.

Nous croyons qu'on devrait employer d'avantage la tranchée, c. a. d. un parapet jetté du côté de l'ennemi et derrière lequel se trouverait le fossé. Quelques heures de tems suffisent pour y être à couvert. On y placerait des tirailleurs; des batteries un peu enterrées défendraient l'approche de ces lignes, qui ne seraient pas continues pour ne pas gêner les mouvemens et permettre des sorties offensives à toutes les armes. Les troupes établies derrière les lignes seraient prêtes à monter sur le revers, en cas que l'ennemi approche, s'y formeraient d'après le besoin, ou y attendraient de pied ferme l'assaillant, qui se trouverait forcé au moment du choc de franchir un parapet et un fossé assez large et profond pour le mettre en désordre; et cela devant un adversaire qui tire à bout portant et qui est prêt à le clouer contre le parapet, s'il ose tâcher de l'aborder. Supposons que l'ennemi cependant vainque ces difficultés, nous pourrons avoir une seconde ligne pour le recevoir, tandis que la première se repliera sur les flancs, pour laisser le champ libre aux batteries et à notre cavalerie qui est prête à lui donner la chasse.

Tous ceci ne sont que des indications, mais l'expérience en prouve l'utilité, et sans contredit la première armée qui reconnaîtra que la pelle est une arme, et qui ne regardera pas comme accessoires les avantages qu'elle peut en tirer, se trouvera avoir une supériorité marquée sur celles qui se contenteront de braver sans la moindre précaution les balles de l'ennemi.

Vaut-il mieux sacrifier du monde pour arriver à ses fins, ou ménager le sang pour se trouver le plus fort au moment décisif? — Voilà la question émise dans tout son jour.

Qu'on ne craigne point que de pareils travaux nuisent à la valeur des troupes; au contraire, elles développeront en elles l'idée bien juste que l'abri n'exclue pas l'attaque et qu'on

n'est pas toujours battu pour se défendre. Les fortifications ne font l'effet d'intimider que quand, préparées de longue main, elles ont le caractère de la plus minutieuse précaution; et là aussi on peut dire:

D'un rien de plus, d'un rien de moins,
Dépend le succès de nos soins.

Sans doute les plus belles constructions du monde ne valent rien, si le défenseur ne les comprend pas du premier abord, où si loin de lui inspirer de la confiance, elles lui font entrevoir qu'il y a plus de danger là qu'allieurs, puisqu'on a sacrifié de grands moyens, pour lui procurer des abris, tandis que d'ordinaire on n'est pas avare de son sang.

De là le discrédit dans lequel sont tombées les fortifications en général. On a trop oublié qu'elles ne sont qu'un moyen de nuire à l'ennemi, et non pas un enclos pour s'assurer un coin de terrain. Une place forte qui ne fait que barrer un passage est peu de chose, celle qui est construite et combinée de manière à prendre une part active à la guerre offensive deviendra entre les mains d'un homme de talent le moyen sûr de lui procurer des victoires. Mais il faut alors aussi qu'elle ne prenne pas le caractère d'une souricière, où il n'y a personne de plus embarrassée que celui qui se trouve dedans. — Les Vauban, les Turenne, les Condé, les Frédéric savaient tirer parti des places. On dit que le système de guerre a changé depuis; nous sommes tentés de croire qu'ils auraient su joindre le bouclier à l'épée. Basant sur les mêmes principes, ils n'auraient sans doute jamais deviné que plus la guerre devenait mobile et offensive, et plus il fallait mettre les forteresses dans l'impossibilité de développer aucune activité et les rendre défensives. L'activité des places consiste dans la facilité d'en modifier les formes et les défenses pour s'assurer l'initiative du combat; or, toute défensive pure, telle bien calculée qu'elle soit, n'y parviendra jamais. Revenons à la terre pour combiner des défenses bien entendues et ne nous persuadons pas que l'ennemi ne trouvera jamais

de moyens pour entrer dans un guêpier en maçonnerie que nous lui avons préparé. Souvenons nous que le cultivateur ravit le miel aux abeilles sans être piqué: il n'y a que manière de s'y prendre. A la guerre il est de la plus haute importance de connaître les préparatifs qu'a faits l'ennemi, ce n'est pas en construisant nos remparts d'une manière irrévocablement circonscrite, que nous lui cacherons ceux que nous avons faits; soyons bien convaincus que le meilleur secret est de n'en point avoir, quand on a le talent de tout improviser. Assurons nous donc de ce que nous venons de nommer l'initiative, c'est à dire de la possibilité d'improviser de nouvelles lignes en façonnant les parapets; en un mot, entons une fortification de campagne sur nos remparts, et nous serons certains que notre adversaire ne saura jamais de quel côté nous entamer. Quand il aura pris un parti, un rien encore suffira pour le rejetter de l'attaque, dans la plus sévère défensive. —

Nous avons fait cette remarque dans ce moment, pour prier nos lecteurs de suivre dans ce sens les événemens de Battin qu'on va trouver. Ils montrent combien les retranchemens turcs sont de peu de conséquence, et combien cependant ils leurs procurent d'avantage: un point occupé à la première journée a coûté quelques jours plus tard des flots de sang, parceque les Turcs, instruits par l'expérience, s'étaient empressés d'y établir quelques méchans ouvrages à leur manière.

L'évidence des faits ne vaincra-t-elle pas un jour l'habitude et les préjugés?!

(VI. p. 126.)

Cette méthode aussi simple que sage rendra toujours l'assaut extrêmement meurtrier. Elle est susceptible d'application partout où l'on a eu le tems d'élever un parapet avec un fossé devant, quelque imparfait que soit le travail du reste. Nous conseillons alors de n'avoir dans le fossé que de bons

tirailleurs bien sûrs, qui s'écouleront par les flancs, si l'ennemi pousse son attaque à fond et franchissant l'espace meurtrier arrive jusqu'à la contrescarpe. Les défenseurs du parapet auront alors tout le tems nécessaire pour se former en colonne d'attaque, afin d'assaillir avec une supériorité bien prononcée l'ennemi, au moment où celui-ci débouche sur le parapet, en ne lui donnant point le tems de se reformer, et profitant du désordre qu'aura nécessairement occasionné dans ses rangs le passage du fossé. Ce désordre sera d'autant plus grand que le terrain et le tems nous aurons permis d'adapter à l'escarpe des obstacles qu'il lui faudra rompre ou écarter pour se frayer un chemin, ce qui limitera encore en sus la largeur de son front.

(VII. p. 140.)

Il est remarquable que cette prédilection pour les pigeons s'étend non seulement sur une grande partie de l'Orient, mais aussi sur toute la Russie. On trouve à Petersbourg, mais surtout à Moscou et dans toutes les villes de l'intérieur, une quantité prodigieuse de pigeons, qui vivent en parfaite liberté et n'appartiennent à personne, mais qu'on se garde bien de détruire. Beaucoup de personnes croyent même qu'ils portent bonheur à la maison, où ils veulent bien faire leur nid. Ils vivent; partie des grenailles qu'ils trouvent dans les rues, où il arrive souvent qu'on en écrase, tant ils sont familiers; partie de la charité religieuse de ceux qui leur jettent à dessein de la nourriture. Pour se faire une idée de leur quantité et de l'insolence avec laquelle ils pillent, il ne faut que parcourir le marché au grain ou les quais de la Moskwa à Moscou. Les bâteaux qui amènent l'approvisionnement de la ville en sont quelques fois si couverts qu'ils en paraissent presque noirs, car c'est leur couleur ordinaire. On ne saurait marcher dans ces parages sans en faire envoler un grand nombre. Le Russe regarde cet oiseau comme

sacré, à ce qu'on prétend par des idées religieuses qui lui font respecter en lui le symbole du St. Esprit. Mais si des idées de métempsycose ont en Orient produit le même effet, il serait intéressant de savoir comment cet usage est devenu général, et de quelle manière ces différentes idées chrétiennes et payennes se croisent et se marient. Le Russe est de tous les peuples le plus tolérant. Aussi, malgré que certainement il ait un respect parfait pour sa religion, il ne s'offense nullement qu'un étranger mange l'oiseau sacré, si cela lui fait plaisir; il déplore seulement que cela lui portera malheur. Les vautours ont moins de scrupule et toujours on en voit par centaines planer au dessus de Moscou, pour souvent fondre, au milieu d'une rue populeuse, sur un pigeon qui leur convient, et aller le dévorer sur quelque clocher doré.

Mais, si les Russes ont grand soin du pigeon, et se rapprochent sous ce rapport des Turcs, en revanche ils n'aiment point les chiens, qui du moins dans une grande partie de la Russie européenne manquent presque entièrement: on n'en voit ni de luxe, ni de garde. Peut-être la rudesse du climat contribue-t-elle à ne point se servir d'eux, puisqu'en hiver il serait impossible de les tenir dehors. Nous ferons encore observer que pendant une grande partie du dernier siècle, les Turcs se sont servis de leurs chiens comme de *sentinelles* et que souvent un factionnaire aux avant-postes avait son chien auprès de lui. Ces chiens font, pour ainsi dire, par leur masse la garde du camp, autour duquel ils rodent, et sont sous ce rapport d'une utilité vraiment militaire.

Comme, quand il s'agit de comparer le caractère des peuples, rien n'est indifférent, nous avons cru devoir fournir la parallèle.

(VIII. p. 151.)

Notre auteur nous ayant donné un portrait de Kaminski, il ne sera peut-être pas désagréable à nos lecteurs de

trou-

trouver ici celui de son successeur que nous empruntons au bel ouvrage de Mr. le Marquis de Chambray, la seule *histoire* que nous possedions de la campagne de Russie. On trouvera p. 180 un autre portrait, d'après les événemens, par notre auteur, dont le parallèle devient par là très intéressant.

„Koutousof, russe d'origine, était issu d'une famille noble et allié par sa femme aux principaux seigneurs de Moscou. Il jouissait dans l'armée d'une réputation que le revers d'Austerlitz avait peu ternie, parceque cette bataille avait été livrée malgré son opposition et que de nouveaux lauriers, moissonés depuis dans la guerre de Turquie" (celle dont il est question ici) „avaient effacé l'impression défavorable produite par ce revers. Il avait reçu plusieurs blessures dans différens combats: l'une d'elle l'avait privé d'un oeil. Il était de moyenne taille, avait de l'embonpoint, et cachait beaucoup de finesse sous un extérieur de bonhomie. Son origine, son grand âge (il était âgé de 74 ans), son respect pour les pratiques de la religion, le souvenir de Souwarof dont-il avait été le compagnon d'armes et jusqu'à son costume qui conservait quelque chose de celui du temps de Catherine, le rendaient cher aux soldats; aussi fut-il reçu de l'armée avec enthousiasme."

— — — — — — — — — — — — — — — — — — —

Koutousof avait plus de vigueur qu'on ne devait en attendre d'un homme de son âge, mais il manquait d'activité, — — — — — — —

(IX. p. 170.)

Pour mettre de l'ensemble dans une pareille entreprise, il est sans doute nécessaire d'organiser un service de signaux pour transmettre des nouvelles ou des ordres. Si, dans ce cas-ci, on fût convenu de quelques signes, sans contredit on aurait pu diriger Markof sur Roustjouk, en lui annonçant ce qui s'y passait. En général, il est assez surprenant que les

armées de terre n'aient point adopté une méthode que les armées de mer employent depuis si long tems, celle de donner des ordres par des flammes hissées sur un mât quelconque. Il n'y a point de champ de bataille qui soit plus vaste que celui d'un combat naval, et cependant nous ne connaissons point d'autre exemple que celui de Jemappes, où on ait fait usage de signaux. Combien d'opérations combinées, combien de différens mouvemens réussiraient, si les colonnes savaient ce qui se passe à une demie lieue d'elles, que la colonne qui doit tourner une aile, par exemple, a rencontré des obstacles et n'arrivera pas à tems! Serait-il si difficile d'établir des signaux intermédiaires? Nous ne le croyons pas; mais il faudrait bien observer le terrain entre les colonnes pour suivre les mouvemens à tems opportun, et mettre les signaux à même de se voir avec sûreté.

Sans doute il y aura des difficultés à vaincre, mais les avantages sont trop grands pour ne pas devoir engager à tâcher d'arriver aux mêmes résultats que la marine. Il sera possible de simplifier encore les signaux pour ne pas avoir un appareil trop considérable, vu que les communications qu'on est dans le cas de se faire seront d'une nature très peu compliquée. — Ne serait-il pas possible par exemple d'employer le pliant, (zigzag) qui sert de jeu aux enfans et de moyen pour porter des bonbons aux étages supérieurs dans les carnavals d'Italie, pour dresser tout à coup un espèce d'échafaudage qui permette de voir au loin. Une caisse portée sur une voiture à quatre roues, attelée de 4 chevaux, instrument dont on s'est déjà servi au moyen âge pour dominer les remparts, suffirait parfaitement. Le pliant servirait d'échelle pour monter et descendre.

(X. p. 174.)

Il nous semble que tous les ménagemens que nous voyons employer ici à Koutousof, les instigations qu'il faut pour l'engager à agir, s'expliquent clairement par le portrait que

nous en fait Mr. le Marquis de Chambray. — Loin d'être un Souwarof, il n'aimait point à hazarder, et imbu du principe qu'il faut bâtir un pont d'or à son ennemi, il répugne à une démarche qui peut exaspérer l'armée turque. — Si Markof n'a pas attaqué Roustjouk qui n'aurait su lui résister, il n'a agit que dans les intentions du général en chef, qui certainement aurait empêché le passage, si Sabanejef fût arrivé à temps. — Nous le voyons ensuite ne pas vouloir cerner Achmet, pour ne pas non plus le pousser à bout. — Il croyait avoir meilleur marché des Turcs privés de leur grand-vizir, ignorant que son successeur serait un homme d'autant de tête. — Sa campagne de 1812 nous le montre toujours le même; craignant les chances d'une bataille, il néglige plusieurs positions avantageuses pour accepter enfin la lutte sur un terrain beaucoup moins favorable, puis il se retire derrière Moscou, sans rien entreprendre, jusqu'à ce que les circonstances venant à son secours, il hazarde de suivre l'armée française. Il devait vaincre à Malojaroslawetz, si le même esprit de précaution ne l'eût engagé à céder la victoire, et Napoléon avait atteint son but, s'il n'eût manqué de cavalerie légère pour apprendre que son terrible adversaire lui avait ouvert la route de Kalouga. Enfin, dans la retraite, il évite toujours soigneusement d'écraser de tout le poids de son armée les faibles restes des cohortes françaises. Miloradowitj a beau lui prouver qu'on peut arrêter l'ennemi, jamais il ne parvient à décider Koutousof à lui barrer le chemin. — D'après toutes ces données, il reste enfin à savoir si Tjitajgof n'a pas ouvert le passage de la Berezina par son ordre; ou bien l'amiral craignait-il de couper la retraite à l'armée française, parceque Koutousof ne l'avait pas instruit de son état?

Nous avons cru devoir faire ressortir ce parallèle, parcequ'il est important d'étudier le caractère des capitaines pour juger à fond de leurs opérations. Mais du reste il n'est point douteux que des généraux comme Koutousof et peut-être comme Wellington, seront moins sujets à de grands revers de fortune,

que d'autres qui, comme Napoléon, ou Blucher, donnant beaucoup de chances au hazard de la guerre, remporteront en revanche des victoires d'autant plus brillantes. Ce ne sont point des Fabius, mais ils en sont parens!

(XI. p. 175.)

Tschappan-Oglou nous rappele ici César attaqué par les Gaulois dans ses lignes d'Alise. César aussi ordonne à ses lieutenans Antistius et Caninius, chargés de la défense des hauteurs septentrionales (le mont Ménestreux le Pittois), de résister tant qu'ils pourront derrière leurs retranchemens, mais d'en sortir quand ils se verront poussés à bout, de fondre sur l'ennemi, et de se faire jour pour l'attaquer ensuite à revers. Instruit par une grande expérience, César parlait en maître de l'art, il est donc juste de reconnaître que le projet de Tschappan-Oglou était basé sur les principes et devait réussir. Au premier abord, une pareille entreprise doit paraître très hazardée, et cependant elle ne l'est nullement, car l'effet moral en décidera. — Certainement un assaillant qui se voit au moment d'emporter une ligne après la plus vive résistance, ne s'attend guère à être attaqué par le défenseur en flanc et à dos. Il sent qu'une troupe qui est encore susceptible d'un pareil élan n'est pas vaincue, pour n'avoir pas pu empêcher de la joindre et ce sentiment militant pour les défenseurs leur facilite l'opération. — C'est sur cet élément offensif qu'il faut baser toutes les défenses de retranchemens, si l'on veut être assuré de repousser son ennemi; mais pour cela il faut ou bien être absolument sûr de ses troupes, ou les y avoir exercées, et il est à croire que cette dernière méthode serait ce qu'il y aurait de mieux. Nous en revenons donc à l'axiome général, „qu'il faut attaquer, quand on se sent le plus faible." Axiome auquel on peut, en s'en pénétrant bien, réduire toutes les règles de l'art de la guerre. Il est si simple que nous ne saurions être surpris de le voir suivre par le capitaine le

plus expérimenté qui fut jamais, comme par le fils de la nature sorti des déserts de l'Orient. Nouvelle preuve que c'est le sens commun, chose si rare parmi les humains, qui fait les grands capitaines, et peut-être les grands hommes.

Mais, nous opposera-t-on, tout en convenant que dans certains cas il faut attaquer pour se défendre, il est difficile de croire que c'est un des principes fondamentaux de l'art: un de ceux qu'il faut suivre dans presque toutes les circonstances. Rechercherons donc quelques exemples mémorables dans l'histoire pour démontrer que nous pouvons ramener à ce précepte presque toutes les opérations militaires qui portent le caractère de la grandeur. Sans parler de Fréderic, dont sans contredit les guerres se rapprochent le plus, entre toutes celles des tems modernes, par les conceptions qui les ont dictées, de celles de César, et nous offrent partout le principe d'attaquer, dès que ce grand souverain se sentait plus faible que son adversaire, restons en aux dernières campagnes qui ont fixé le sort de l'Europe, et où l'on est toujours tenté de reconnaître de nouvelles méthodes. — Quand Napoléon, après avoir quitté Dresde en 1813, se trouva réduit à une défensive prononcée, sa première idée fut de sacrifier ses communications de s'élancer sur son ennemi, de passer l'Elbe et de le ramener sur l'Oder, peut-être même sur la Wistule. Nous concevons que quelqu'un qui est aveuglé par des théories à n'en pas finir, qui ne voit de salut que dans ses lignes stratégiques, qu'un homme enfin qui, pour la moindre entreprise, développe tous les cas possibles par *I. 1. A. a. α.* etc. avant d'arrêter son plan, ne puisse pas s'élever à une pareille conception; mais nous sentons aussi que celui qui ne connaissait que deux espèces de plans d'opération, „les bons et les mauvais," pouvait en entreprendre un pareil sans hésiter. Il est certainement facile de nier après l'événement qu'une semblable échauffourée, comme on s'est plu à nommer cette idée, aurait eu les moindres résultats, si on lui eût donné de la suite: parcequ'un général ordinaire devait y répugner, et qu'exécutée

par lui elle eût certainement amené une défaite. Mais celui qui, après avoir mis le pied en Égypte, sacrifia, peut-être à dessein comme Fernand Cortez, sa flotte pour isoler son armée; celui que des déserts avaient séparé de ses magazins, tandis qu'il assiégeait St. Jean Acre et remportait une victoire au Tabor, devait-il au centre de l'Europe, entouré de forteresses bien approvisionnées, attacher un grand prix à ses communications et à sa base? Cette base était celle de César en Bretagne, *sa tête* et elle le suivait partout. — N'oublions pas que le grand mouvement qu'il entreprit en 1814 partait de la même idée, et que l'effet moral de ce mouvement nous aurait ramenés sur le Rhin, si „les habitudes houssardes de Blucher" n'eûssent entrainé à une entreprise que les résultats ont justifiée et qui reposait encore sur les mêmes principes.

Geismar à Craïowa, p. 299 qui attaque son ennemi parcequ'il ne se sent pas en mesure de se défendre contre lui le lendemain, a-t-il combiné d'une manière différente? Ne sommes nous donc pas en droit d'en conclure que pour les grandes opérations militaires, comme sur le champ de bataille et derrière des remparts, c'est toujours en sachant attaquer à tems ou, pour mieux dire, en sachant conserver *l'initiative* des mouvemens qu'on est sûr de battre son ennemi? Loin de convenir qu'une belle défense consiste à conserver à outrance le point que nous occupons, nous croyons au contraire qu'il faut pour bien faire viser à une *victoire* qui peut devenir aussi complète sur une position naturelle où l'ennemi veut nous forcer, que sur une position artificielle (dans une place) qu'il a entourée de ses lignes et de ses batteries. Il n'y a de différence que du plus au moins de la difficulté, mais la possibilité nous parait prouvée, et elle repose sur le principe que nous avons vu suivre ici à une espèce de barbare.

(XII. p. 176.)

Nous avons promis de développer un peu plus en détail l'expédition d'Achmet, dans la remarque (V) où nous parlons

des fortifications de campagnes, et si nous ne nous en sommes pas occupés plutôt, c'est pour pouvoir baser sur plus de détails sans devenir diffus.

On reconnait à juste titre le passage d'un fleuve comme le Danube à Roustjouk, en présence d'un ennemi sur ses gardes, et ayant des troupes légères aussi alertes que les Cosaques, pour une des entreprises les plus difficiles de l'art, et cependant peu de passages ont aussi bien réussi que celui-ci, peu de passages prêtent tant à l'étude, pour les difficultés qu'il y avait à vaincre, et qui ont été vaincues avec un talent digne des plus grands éloges.

Un fleuve large de 1000 pas sépare deux armées en présence. L'armée des Turcs est forte de 60000 hommes, mais toujours en masse, ne sachant point s'entourer de postes ni d'éclaireurs. Celle de leurs adversaires ne compte qu'environ 20000 hommes, mais elle a les meilleures troupes légères du monde, et a su prendre ses précautions de manière à être en mesure partout. Cependant c'est Achmet qui, avec sa pesante cohorte, veut tromper la vigilance attentive de Koutousof et qui y réussit. Sa supériorité numérique ne lui sert à rien, car ce n'est pas sur un pont qu'il veut franchir le fleuve, c'est dans de petites embarcations faites à la hâte et que les Russes voyent construire de leur rive. Le talent seul va décider la question, et c'est en faveur d'Achmet qu'elle est décidée. Montecuccoli a-t-il eu si tort de nous donner les Turcs pour modèle? Un bon général à leur tête, et peut-être les reverrons nous redoutables comme autre fois! Mais étudions notre léçon turque. —

Un général ordinaire aurait, d'après le formulaire, fait tout justement comme a fait Koutousof plus tard, affaibli son armée sans que l'ennemi s'en apperçoive, et cherché un point de passage à certaine distance à droite ou à gauche, en s'appuyant d'une flottille et en cherchant à passer en masse: regardant même l'entreprise comme manquée tant qu'on n'aura pas débarqué toute la divison qui doit franchir le fleuve.

Achmet au contraire, sent bien que s'il va chercher au loin un point de passage, il aura beaucoup de peine à échapper aux explorations des Cosaques, qu'on trouvera moyen d'arriver à tems, et qu'il échouera par trop de précautions. Il sait que du moment qu'on tirera sur l'autre rive les Cosaques, qui sont aux avant-postes, ne manqueront pas d'accourir pour avoir part au butin; il en conclut qu'on aura le tems de prendre position avant qu'ils reviennent, et il connait le moyen de la rendre dès lors tenable, surtout trouvant dans les joncs et les broussailles — que nous n'aurions pas manqué de raser d'après les règles de l'art qui, soit dit par parenthèse, n'en sont pas les principes, — un couvert qui lui sera d'une grande utilité en rompant le choc de l'ennemi.

Il fait donc débarquer presque devant le camp ennemi un détachement, sur le dévouement duquel il peut compter. Au combat qui s'engage arrivent tous les Cosaques qui l'entendent, comme Achmet l'a prévu, et il débarque près de là, sans que personne s'en apperçoive. Il sait qu'il ne tardera pas à être découvert et attaqué, aussi ses troupes ne perdent pas un instant à se retrancher à fur et mesure qu'elles arrivent. On doit supposer que l'ouvrage fermé que nous trouvons au front a été le noyau de sa fortification, et qu'il a augmenté en proportion de ses troupes, comme nous le montre la figure. Il n'a point recherché des tracés savans, il s'est contenté d'abriter ses troupes, et la suite prouve qu'il y a réussi.

A la pointe du jour les Cosaques reviennent et trouvent deux mille hommes à l'ouvrage. — Ils ne l'avaient certainement commencé qu'après minuit, puisque le débarquement n'a pu avoir lieu que quand les Cosaques se sont portés au combat, nous devons donc supposer que le retranchement n'était pas plus avancé que la redoute No. V. quand elle fut prise, et que parconséquent au moment de l'attaque le fossé n'avait guère que 4 pieds de profondeur. Cependant l'ouvrage parut tenable aux assaillans et 6 bataillons, qu'on peut porter au moins à plus de deux mille hommes, échouèrent complètement dans

deux assauts sur ces lignes de quelques heures. Pendant le combat il parait qu'on travaillait toujours et que les renforts suivaient, puisqu'à midi nous y trouvons 6000 hommes avec 6 pièces de canon. Dix bataillons les attaquent encore et avec d'autant moins de succès que les Janissaires se sentent enhardis à poursuivre et enlèvent aux assaillans 1 drapeau et 1 canon, dignes récompenses d'un talent supérieur.

Les broussailles rompaient leurs rangs, le feu les écrasait, en un mot, les obstacles dont Achmet avait profité lui rendaient tous les services qu'il en avait attendus. Voilà donc de la fortification de campagne. Dira-t-on que les troupes ont eu des forces surnaturelles? Cependant elles ont fait un passage, élevé un rempart et combattu vaillamment, sans qu'il soit question de repos!

Si dans la suite la redoute No. V. n'a pas résisté à l'assaut des Russes, n'oublions pas que leur attaque d'alors était basée également sur des ouvrages, et que les Turcs avaient un repli assuré en arrière, ils étaient sûr que les Russes ne s'établiraient pas là, et n'ont donc pas cherché à s'y maintenir à toute outrance.

Mais ce qui surtout prouve la bonté d'un tracé simple qui n'exige qu'une défense sans complications, c'est que nous voyons ce camp s'augmenter sans entraves à mesure que l'armée passe, et finir par former une place qu'on est obligé de bloquer dans toutes les règles, sans qu'on puisse s'en emparer de vive force, même (p. 174) dans les circonstances les plus favorables, quand on lui a coupé toutes communications et qu'on le foudroye à revers. Telle est la puissance de l'opinion, dont-il faut savoir profiter plus encore pour la défense que pour l'attaque.

Koutousof aurait peut-être sans les événemens fini par en faire un siége régulier, et alors Achmet nous eût donné ici la leçon la plus positive *qu'il n'y a qu'une espèce de fortification*, et que la hauteur du rempart seule en fait la différence; *qu'il faut, pour bien faire, qu'à partir de la position telle que*

l'offre le terrain, tous les complémens que nous fournit l'art ne visent qu'au développement de l'ordre de bataille que nous avons jugé nécessaire. C'est toujours un champ de bataille, mais plus les difficultés passives s'augmentent, plus l'ennemi devra faire de sacrifices pour s'en emparer. Nous ne saurions mieux exprimer notre idée qu'en comparant le terrain à la graine, qui se développe d'abord en arbuste et puis en arbre fait, toujours suivant des règles immuables. De même il faut en pareille circonstances que le noyeau du retranchement puisse se développer en raison du tems et des moyens jusqu'à devenir une forteresse de premier rang: et pour arriver à ce but, il est évident qu'il est nécessaire d'éviter toute espèce de complications et que *la fortification simple est la meilleure.*

Nommons la résistance du terrain a et la résistance que peuvent opposer les troupes $4b$. et nous aurons la formule suivante pour caractériser les différentes fortifications:

position	=	terrain	a +	troupes	$4b$
fortification de campagne	=	»	$2a$ +	»	$3b$
» provisoire ...	=	»	$3a$ +	»	$2b$
» royale.......	=	»	$4a$ +	»	b

Nous croyons inutile de suivre plus en détail cette opération. Achmet a su tirer parti des circonstances, mais il a fait la faute de ne pas garder ses derrières, et sous ce rapport il n'est point possible de l'excuser. Il devait même attaquer son ennemi avant que des renforts lui arrivassent, mais cela ne doit pas nous rendre injustes envers l'emploi qu'il a fait ici des fortifications, et le talent qu'il a déployé dans ce passage. Enfin il faudrait s'aveugler à dessein pour ne pas reconnaître au moins, qu'il ne s'agit point en campagnes d'ouvrages gigantesques et de fatiguer les troupes inutilement, mais d'aider à la nature pour tirer un grand parti des moyens qui s'offrent et pour donner fort à faire à son adversaire, enfin qu'on peut employer la fortification de campagne, sans pour cela perdre de sa mobilité et retomber dans les défauts des guerres pédantesquement méthodiques.

Qu'on nous pardonne de revenir si souvent sur ce sujet, il est d'une trop haute importance, pour ne pas devoir faire tous les efforts imaginables afin de vaincre la répugnance qu'on a généralement à l'étudier. Les ingénieurs ont voulu rendre la fortification savante pour en dégoûter et avoir, pour ainsi dire, le monopole de ne rien faire, c'est à eux qu'il faut attribuer, si une partie si importante de l'art a cessé d'être populaire.

Nous n'aurons une bonne fortification que quand toutes les armes la regarderont comme de leur domaine, et s'en occuperont, comme elles s'occupent de leur terrain. Pour la rendre utile, il ne faut point en faire une science abstraite, il faut au contraire la mettre par sa simplicité à la portée de tout le monde, démontrer qu'elle n'est qu'un développement de la tactique et qu'elle n'a point d'autres principes que ceux d'après lesquels on manie des troupes. César et Fréderic étaient aussi bons ingénieurs que Vauban, à qui nous devons le fusil à bayonnette, était bon capitaine. — *Il n'y a qu'un art de la guerre!*

(XIII. p. 192.)

Sans contredit les événemens ont trop prouvé, combien notre auteur a su apprécier les Turcs de nos jours à leur juste valeur, pour ne pas partager entièrement son opinion. Il ne peut donc point entrer dans notre plan en ajoutant ici quelques considérations de vouloir le réfuter; mais peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt d'examiner un peu en détail quelles seraient les opérations nécessaires pour pénétrer jusqu'à Constantinople et réaliser le plan ci dessus énoncé, si les Turcs voulaient sérieusement se défendre, ou, si ayant une armée auxiliaire, il fallait forcer le passage.

Nous disons, „si les Turcs voulaient se défendre," parcequ'il est de notre intime conviction, que les événemens que l'on vient de lire n'auraient jamais eu lieu, si l'armée tur-

que eût fait son devoir. Loin de nous de vouloir par là ravaler la gloire du général Diebitj; il a eu le courage d'entreprendre, sans pouvoir au juste juger quelle résistance il trouverait; les événemens l'ont guidé ensuite, et certes s'il eût rencontré des obstacles, il aurait eu l'énergie nécessaire pour les vaincre. Nous ne parlons ici que dans l'intérêt de la science, qui par cette invasion heureuse pourrait se trouver portée, en la comparant avec les opérations de Napoléon, à poser en principe que c'est en quoi consiste le fin du métier.

Nous ne rechercherons point ici, quelles sont les raisons qui ont démoralisé les Turcs au point où nous venons de les voir arrivés; pourquoi ils n'ont point pris, comme autrefois, part à une guerre qui pouvait amener la chute complète de leur empire, si c'est dégoût pour les armes qui s'est emparé d'eux en général, ou si seulement ils sont exaspéré par les innovations de leur souverain? Nous nous bornerons à avouer, que nous croyons reconnaître dans les événemens de nos jours ceux qui, il y a cent ans, ont occupé l'Europe, où Pierre le grand se trouva pour ainsi dire réduit au point, où nous avons vu Mahmout, et ne dut son salut qu'à un faux mouvement de son adversaire. Les innovations de Mahmout étaient trop peu consolidées, pour qu'il ait pu compter, dans un moment de crise, sur son armée nouvelle, et il avait été forcé à détruire l'ancienne pour pouvoir vaincre l'opposition qui se manifestait. En un mot, pour pouvoir s'affranchir du joug que lui imposaient la superstition et les usages reçus, il lui a fallu faire un saut, il n'y avait point de transition possible d'un état à l'autre, et en l'entreprenant il a changé son peuple, mais il n'a pas encore pu parvenir à s'emparer de l'opinion. Avec son caractère, il n'est point à croire qu'il reviendra sur ses pas; d'une main ferme il poursuivra son ouvrage, et si dans la suite il se trouve appellé à reparaître sur le champ de bataille, sans contredit on n'en aura plus si bon marché.

La force de son gouvernement et de son caractère, la

volonté inébranlable qu'il a d'amener son peuple à la hauteur des nations limitrophes se sont manifestées par l'ordre qu'il a maintenu dans sa capitale et par la sûreté dont y ont joui les Francs pendant que la plus grande partie du royaume était envahie. Devait-il s'attendre à être soutenu pas ses satrapes, après leur avoir ôté des droits qu'ils regardaient comme imprescriptibles, et qui en faisaient des tirans absolus? Le tems seul pourra les amener à reconnaître des bienfaits dans des changemens qu'il envisagent dans ce moment-ci comme des tribulations sans bornes et comme des avanies publiques. Les résultats ne sont donc point surprenans.

Cependant Mahmout n'est point sans connaissances militaires et avait bien jugé de sa position, en prescrivant le plan de campagne que ses généraux ont suivi l'an passé. Le Balcan lui servait de rideaux derrière lequel on lui supposait des forces, tandis qu'il opérait avec le peu de troupes sur lesquelles il pouvait compter, devant les débouchés des montagnes, sans rien compromettre et toujours à même de profiter du moindre faible de cuirasse. Si Omer-Vrione eût été moins lâche, qu'il eût forcé, comme il le devait, à lever le siége de Varna, sans contredit il n'avait rien perdu à la fin de la campagne, et ses troupes avaient gagné de l'expérience. Le général Diebitj ne se serait certainement pas lancé dans les montagnes, sans s'être assuré d'un passage, et peut-être les Balcans ne seraient-ils pas encore franchis. —

On lui reproche à tort de ne pas s'être mis à la tête de son armée; il était dans le cas de Napoléon qui quitta en 1812 la sienne à Smorgonie pour retourner à Paris. — Il a montré son courage à d'autres occasions, nous ne sommes donc point en droit de l'accuser de lâcheté personelle. Il compromettait peut-être l'existence de son empire, et le résultat d'innovations qu'il n'avait pu exécuter qu'en répandant des torrens de sang, s'il eût abandonné sa capitale. —

Mahmout est sans doute vaincu, mais l'histoire lui rendra justice comme son magnanime ennemi la lui a rendue, en lui

accordant une paix généreuse. Sa mémoire ne sera pas souillée par une défaite dont-il ne porte pas la faute.

Ne nous arrêtons pas au mur d'Anathase, et supposons une armée turque de bonne volonté, sans pour cela lui donner des qualités parfaites. Ne perdons cependant point de vue qu'elle sait employer les fortifications de campagnes comme nous l'a montré Achmet-Effendi devant Roustjouk. — Supposons la refoulée jusque sur sa capitale et l'ennemi arrivé à Andrinople, et mettons là à environ 100000 combattans, ayant un adversaire d'égale force, vu que ce qu'il pourra avoir de plus sera employé à veiller sur les derrières et à baser la pointe qu'il s'agit de faire. En outre que l'armée assaillante soit munie d'une bonne flotte et de vaisseaux de transport, que la marine turque soit détruite, admettons enfin que les côtes asiatiques du Bosphore soient occupées par l'ennemi, de sorte que Constantinople n'aura plus de communications avec l'Asie mineure que par les parties méridionales de la mer de Marmora.

Nous croyons qu'un sultan sûr du reste de son peuple, pourvu qu'il montre de l'énergie, n'a pas encore besoin de penser à se rendre et pourra disputer long-tems le terrain.

Il laissera des corps avancés à Tsjorlou, Sarrai et Midia pour éclairer les démarches de l'ennemi, et insurger les provinces de Rodosto et Kesjan jusqu'à la Maritza, et pour faire arriver derrière le rideau de montagnes, le long des côtes, les approvisionnemens de la capitale. De plus, il fera armer les rives du Bosphore du côté de l'Europe, et le peuple sera prêt à se lever en masse, organisé d'avance à cet effet. Le gros de l'armée s'établira ensuite à 4 milles environ devant la capitale, où se trouve une position de la plus haute importance et qui, de tout tems, a été reconnue pour un obstacle presqu'insurmontable. La Karassou qui descend des montagnes de Karabournou pour se jetter dans la mer de Marmora, après avoir formé un lac, passe devant son front et lui sert pour ainsi dire de fossé. Au dessus du lac, sa vallée est marécageuse et assez large pour arrêter l'ennemi le plus entreprenant. Les

montagnes de Kara-bournou sont en grande partie impraticables, et offrent tout le matériel nécessaire pour s'assurer que personne n'y passera. La presqu'île est donc coupée là dans toute sa largeur par un défilé qui est susceptible d'une bonne défense. C'est ici qu'Attila renonça à se rendre maître de l'empire d'Orient et que Bélisaire battit les Huns. Un pont en pierre de 500 pas de long, à l'embouchûre de la Karassou dans la mer de Marmora, donne son nom à toute la position, qui est connue sous celui de Bouïouk-Tsjekmedje (grand pont-levis). Sur ce pont passe la grande route d'Andrinople à la capitale: deux autres routes moins fréquentées traversent cependant encore la vallée; l'une passe à travers les marais entre Tsjalatalatje et Tasjalik, l'autre est déjà dans les montagnes et passe à Kastanakoi. Enfin de l'autre côté des monts Kara-bournou le long des rivages de la mer noire, il se trouve encore une route, venant de Midia et faisant le tour des montagnes, qui va finir aux environs des bouches du Bosphore; elle ne pourra servir que de communication aux différentes batteries de côtes qu'on établira ici pour éloigner les vaisseaux et empêcher les descentes.

Comme il sera important de concentrer ses forces, l'armée commencera par couper toutes les communications, à partir des marais de la Karassou jusqu'à la mer noire, de sorte que 2000 hommes stationnés ici puissent suffire à résister pendant un jour entier à toutes les attaques. On détruira de même le chemin qui traverse les marais, et on rendra ceux-ci aussi impraticables que la localité le permettra, de manière à pouvoir garder moyennant environ 3000 hommes toute cette étendue de terrain.

Une bonne tête de pont à Boujouk-Tsjekmedje, bien armée, assurera le débouché, s'il est nécessaire, et sera capable de contenir au moins 15000 hommes; des ouvrages en arrière serviront au camp ordinaire de ces troupes, qui n'auront que 5000 hommes en avant pour la défense des retranchemens. Ceux en arrière seront disposés de manière à pouvoir bien

disputer le passage du pont et agir offensivement sur la tête de colonne de l'ennemi, dans le cas où il parviendrait à déboucher.

On voit que nous conservons 80000 hommes encore intacts, qui s'établiront aux environs de Tkisjli comme position centrale, prêts à porter des secours partout où il en sera besoin et à recevoir une bataille générale du moment que l'ennemi aura prononcé son attaque. Le point de Tkisjli est d'autant plus important qu'étant environ à égale distance de tous les points menacés, il forme une seconde position presque aussi formidable que la première, qu'à l'instar de celle-ci nous nommerons d'après l'embouchure de la rivière dans la mer de Marmora, Kousjouk-Tschekmedje. Elle est parallèle à l'autre mais son aile droite n'est pas aussi forte. En revanche, les deux routes septentrionales se sont réunies et il n'en passe que deux à travers la position; celle au bord de la mer de Marmora, la grande route d'Andrinople, abritée comme à la première position par un lac, et l'autre plus au Nord, au bout du lac.

Ce qui cependant rend cette position très forte, c'est que six ruisseaux traversent la route septentrionale et forment autant de positions intermédiaires, aptes à disputer le terrain depuis celle de Bouïouk-Tsjekmedje jusqu'à la position centrale, si l'on était forcé au grand pont ou à travers les marais. Pour ne rien négliger de ce qui pourrait servir à bien défendre ce terrain, il est naturel qu'il faudrait de Tkisjli percer des communications dans toutes les directions, où il pourrait devenir important d'amener des secours, c. a. d. sur Bouïouk-Tschekmedje, sur Tasjalük, du côté de Kara-Bournou et sur les côtes de la mer noire. La position de Kousjouk-Tsjekmedje sera également fortifiée. — On aurait soin de choisir ces communications de manière qu'il soit facile de les défendre et de s'y replier; comme d'un autre côté, il faudrait que chaque point de défense fût susceptible de laisser place aux renforts pour se développer, et prendre l'offensive du moment qu'on serait en forces suffisantes; car il est évident, d'après ce qui a été dit (Remarques

ques V et XII), que du moment que l'ennemi aura forcé le premier défilé, notre défense deviendra entièrement offensive, ne profitant du tems que nous lui disputerons le passage que pour arriver avec nos troupes à portée.

Nous n'entrerons pas dans le detail des fortifications qu'il conviendrait d'établir, il est clair qu'elles dépendent entièrement des localités; nous nous contenterons de dire que ce n'est point d'ouvrages de conséquence dont nous entendons parler ici, ce n'est que de levées de terre aidant au terrain, et nous offrant moins des abris, que des difficultés à l'ennemi pour s'approcher de nous en ordre. Achmet nous a appris combien cela peut devenir important. Nous n'aurons que de l'artillerie de position et ce qui sera indispensable en artillerie de petits calibres, aux postes avancés; notre artillerie de campagne sera, partie en réserve à la position centrale, partie échellonnée le long des communications pour être plus à portée et pouvoir agir sur les ailes de l'assaillant, s'il pénétrait quelque-part.

Ces dispositions faites, recherchons ce que pourrait entreprendre l'ennemi qui, venant d'Andrinople, veut nous forcer et s'emparer de la capitale.

Nous ne voyons que deux moyens d'attaque.

Occuper les deux ailes, et enfoncer le centre: ou bien occuper le centre, et forcer une aile.

Car le troisième cas possible, attaquer les deux ailes en même tems, et renforcer l'une des deux attaques pour la pousser à fond, ne nous parait pas exécutable, parceque l'adversaire le moins clair-voyant saura bien vîte démêler laquelle des deux attaques est la véritable.

Par la disposition de la position centrale, le défenseur n'a tout au plus que trois heures de marche pour arriver sur tous les points; or, nous devons supposer que ses avant-postes résisteront ce tems là, et que parconséquent on trouvera toujours fort à faire. Il importe donc d'être très fort sur tous les points où l'on voudra pénétrer, et cependant de ne point trahir à l'ennemi où sont les forces principales.

L'aile droite de la position offre sans nul doute des avantages à l'assaillant, vu que sa flotte peut coopérer par une descente, et qu'ainsi il se trouvera plus facilement pouvoir prendre pied derrière le défilé.

Supposons qu'en partant d'Andrinople il a pris toutes les mesures nécessaires sur ses derrières, et qu'il marche avec 100000 hommes sur trois colonnes, dont l'une de 30000 hommes sur la droite, 35000 hommes au centre, sur la grande route, et 35000 hommes sur la gauche gagnant la côte pour s'emparer des places riveraines. Les postes avancés du défenseur se replieront sans doute sur la position, et ne chercheront à faire résistance que vers la mer de Marmora, où ils seront appuyés par l'insurrection. L'assaillant laissera donc par là sa colonne de 30000 hommes, pour soumettre le pays, et avancera avec 70000 hommes à l'attaque des lignes. Pour cependant ne pas perdre entièrement les 30000 hommes qui gardent ses derrières, il les chargera d'opérer de manière à venir menacer la tête de pont de Bouïouk-Tjekmedje, pour y occuper l'attention de l'ennemi; il sera même bon que cette attaque ait lieu la veille de celle qu'il va entreprendre au centre et à l'aile gauche. Arrivé à hauteur, il renforcera la colonne de gauche de 15 mille hommes, n'en gardant que 20000 au centre qu'il fera avancer contre les marais. Ceux-ci sont trop larges pour pouvoir être battus avec du canon de campagne, l'assaillant se tiendra donc hors de portée, et commencera le soir même à confectionner une digue, de manière à ce que l'ennemi puisse s'en appercevoir. Les matériaux nécessaires se trouvent dans les environs. On doit supposer que le défenseur voyant un travail de ce genre ne manquera pas de se renforcer sur ce point, pendant que la colonne de gauche qui ne se sera pas montrée de jour, tâchera de gagner du terrain la nuit. La plus grande célérité lui est indispensable pour vaincre tous les obstacles que l'ennemi peut avoir accumulés ici. Elle sera donc munie de tous les instrumens nécessaires pour que rien ne l'arrête. On peut espérer qu'elle en vien-

dra aux mains avec les Turcs dès le grand matin, et que par conséquent ceux-ci y porteront des renforts. Voilà le moment, où la flotte arrivant sur les côtes doit opérer une descente à tout prix, et la colonne de gauche appuyant le long de la rive cherchera à protéger cette opération. Plus le débarquement aura lieu loin de Kara-bournou, où nous supposons l'aile droite de la première position de l'ennemi appuyée, et plus la descente aura d'influence; pour bien faire, il faudrait qu'elle eût lieu derrière la seconde ligne, pour forcer les Turcs à détacher également des renforts sur ce point.

La colonne du centre cherchera à occuper, autant qu'il lui sera possible, l'attention de l'ennemi, pour le forcer à garder les renforts qu'il a reçus: si cependant elle remarquait qu'il se dégarnisse pour renforcer son aile droite, il faudrait chercher à passer le plus vite possible. Si la colonne de gauche trouve moyen en longeant les marais, après avoir gagné leurs revers, de débusquer l'ennemi du côté gauche de la vallée, elle facilitera ce passage.

Il est évident que toutes ces colonnes ne pourront employer que fort peu d'artillerie, ainsi il sera bon de la laisser en réserve, et de lui frayer une route du moment qu'on y verra jour. Tout ce qu'on enlevera il faudra le faire à la bayonnette. — Après avoir forcé le passage, les colonnes marcheront sur la seconde position sans s'arrêter, pour la trouver encore dégarnie, si cela est possible. Pour cela il est nécessaire d'aller si vite que le défenseur n'ait point le tems de reprendre haleine, et ce sera encore par sa gauche qu'il faudra le forcer. — Comme cependant il n'y aura rien de décidé, tant qu'on ne sera pas maître de Bouïouk-Tjekmedje, il faudra que dès après le passage la colonne du centre s'y porte pour y prendre l'ennemi à revers: il est vraisemblable que celui-ci n'aura pas attendu jusque là, et qu'il se sera retiré sur la position centrale, où il faudra livrer une bataille générale pour laquelle on commencera par appeller à soi la colonne de droite, en faisant suivre les réserves d'Andrinople.

Nous avons fait bien des suppositions pour arriver jusqu'ici, mais nous ne croyons pas qu'il soit possible d'en faire moins, pour pouvoir croire à la réussite, et c'est ce qui nous fait revenir à notre première idée que la prise de Constantinople quoiqu'arrivé, pour ainsi dire, jusqu'à la porte de cette capitale, n'est rien moins que facile, si l'empereur de Turquie a des troupes qui veulent se battre, et est sûr de la population.

(XIV. p. 230.)

Ayant énoncé (dans notre traité de fortification, à l'usage de toutes les armes) une idée, qu'on pourrait supposer contraire à celle-ci, nous croyons devoir la développer pour montrer combien cette observation de haute importance s'y rattache, et peut avoir d'influence sur toute espèce de guerre.

Les peuples du Nord, ou pour mieux dire, les habitans de toute espèce de sol, qui ne fournit qu'une existence difficile, ont, d'après notre opinion, un grand attachement à leurs foyers et une constance marquée dans toutes leurs entreprises, tandis que ceux du Sud, ou des pays facilement nourriciers, sont plus susceptible de frivolité, et se dégoûtent facilement d'un ouvrage ou d'une opération qui exige de la patience et de l'opiniâtreté.

Nous croyons donc que les peuples du Nord (nous venons de fixer le sens du mot) seront beaucoup moins découragés par une guerre défensive, et que la guerre de chicane pour défendre des remparts pied à pied, en entassant retranchement sur retranchement, sera beaucoup plus leur fait que celui des peuples du Sud. Ceux-ci, au contraire, exigent une industrie particulière, c'est le combat qu'il leur faut pour remonter leur moral; impatientés de rester immobiles à une place, il faut leur fournir l'occasion d'en changer, et, beaucoup plus susceptibles d'élan, ils trouveront dans le sentiment de la victoire l'encouragement nécessaire pour supporter les

plus grandes privations, que l'impassibilité des peuples moins favorisés par la nature de leur climat, leur rend beaucoup moins sensibles.

C'est ainsi que nous expliquons la constance incroyable avec laquelle les peuples du Nord ont poursuivi leurs conquêtes, dont aucune défaite ne pouvait les dégoûter; tandis que ceux du Sud se sont rébutés du moment que l'envahissement n'avait pas réussi du premier abord; une bataille perdue a souvent suffi pour les faire renoncer à leur entreprise pour toujours. De là aussi cette brillante vaillance, couronnée des résultats les plus éclatans, tandis que les peuples du Nord par leur marche patiente et méthodique n'ont jamais recueilli que des lauriers tardifs, mais d'autant moins sujets à se flértir.

Connaissant le prix des productions d'un sol ingrat, ceux-ci ont un grand intérêt à le défendre, et la guerre agressive est rarement leur fait, tandis que les peuples du Sud comptant sur leur ciel propice, renoncent facilement à leurs propriétés persuadés d'en retrouver partout de nouvelles, qui pourraient être plus agréables encore; et marchent souvent de gaieté de coeur à leur conquête. Les peuples agriculteurs ont donc toujours été les premiers à développer l'art de la défense derrière des murailles, les peuples nomades au contraire les plus enclins à la guerre offensive.

Mais, outre cela l'opiniâtreté offrant un grand avantage au champ de bataille, et cette opiniâtreté étant toujours le résultat d'un genre de vie qui exerce la patience, il doit paraître très naturel que les peuples Sarmates et Scythes dont parle ici notre auteur, qui n'ont établi que tard des habitations fixes, et ne font, pour ainsi dire, que se réunir en bourgades et en villes, recherchent plus encore que d'autres la guerre ouverte de préférence à celle de chicane, tandis que nous voyons des peuples plus au Nord encore défendre de pied à pied leurs habitations avec beaucoup d'adresse, et s'occuper avec succès de la guerre des siéges.

Si l'Italie a été le berceau de cette dernière espèce de

guerre, la connaissance des lettres en fournit l'explication naturelle, et si la France, comme on ne peut pas en douter, a servi de modèle pour elle à l'Europe entière, il est facile de concevoir comment l'organisation du pays, les guerres intestines et les circonstances y ont contribué, en fournissant, quand on étudie les détails, des preuves pour le principe que nous venons de chercher à développer.

(XV. p. 232.)

Cette anecdote qui parait une plaisanterie au premier coup d'oeil, peut prendre une teinte très rembrunie, si le malheur veut que les corps du génie s'abandonnent trop à la construction. Il est fort possible que Mr. Marolle fut un membre du corps du génie, qu'on avait surtout employé aux ponts et chaussés; il sentait qu'occupé de toute autre chose que de l'art du génie, „il avait oublié et n'avait peut-être jamais trop bien su," ce qu'il devait faire ici. Comme il est impossible de se distinguer dans plusieurs sciences à la fois, et qu'il n'y a que peu de ces génies heureux à qui tout réussit, c'est une grande faute d'exiger que par devoir les officiers embrassent à la fois plusieurs arts, qui chacun exigent une étude approfondie. C'est vouloir se faire à dessein des sujets médiocres.

Si le génie de France s'est distingué au champ d'honneur, c'est qu'il n'a jamais oublié qu'il était *une arme*, et n'a jamais considéré les constructions que comme des choses secondaires dont il faisait les projets, mais dont le détail d'exécution pouvait sans inconvénient lui être étranger. La théorie lui était nécessaire pour surveiller les travaux, dont il remettait les soins minutieux à l'entrepreneur, qui lui était responsable de la bonté d'exécution.

Tout corps qui fera de ses officiers des constructeurs par excellence, sans se réserver de ces „conservateurs du feu sacré," comme les appele Napoléon, se trouvera toujours dans le cas de n'avoir en entrant en campagne que des ingénieurs des

ponts et chaussés, et il leur faudra reprendre Vauban „pour étudier ce qu'ils ont oublié, ou n'ont jamais trop bien su," et ce qu'ils n'aprendront qu'au prix du sang des braves gens qui leur seront confiés. Encore l'expérience prouve-t-elle que rien ne rendant plus routinier que le détail de la maçonnerie, de vieux constructeurs sont toujours de mauvais soldats.

Vauban avait ses raisons pour ne pas surcharger ses forteresses de maçonnerie, et pour les faire d'une simplicité admirable. Si dans les derniers tems on a cru qu'elles ne suffisaient plus, on a eu tort d'en chercher la raison, dans leur manque de maçonnerie, comme l'a fait Montalembert surtout, dont les sophismes pernicieux ont fait rétrograder la science, pour ainsi dire, de plusieurs siècles. C'est l'art de la défense qu'on a négligé, dont cependant Vauban nous a tracé les règles d'une main si sûre, et qu'on regarde comme insuffisantes parcequ'on ne le comprend pas. Aussi simples que ses constructions, ses préceptes resteront des instructions à suivre aussi longtems qu'on ne trouvera pas d'autres moyens d'éteindre les défenses qu'avec des corps lancés, peu importe par quelle force.

Qu'on étudie les belles défenses du dernier tems, et il y en a qu'on peut citer, et l'on verra s'il a fallu les cachots d'un général de cavalerie qui a voulu enter la marine sur la fortification, pour disputer le terrain, et si ces séjours caverneux ont rendu les services qu'on en attendait partout, où il y en a eu qui ont pu servir. Montalembert n'a pas fait réflexion qu'il y avait vice de principe en comparant un fort à un vaisseau de ligne, vu que l'un par sa base mobile peut changer de direction à volonté, tandis que l'autre, encré au sol, a perdu toute espèce de mutabilité. — Objet bien important pour la défense, dont le grand secret est de conserver l'initiative des mouvemens. (Voir V et XII).

Quand donc le bien du service exige de grandes constructions, il sera sans doute bon d'avoir des officiers *constructeurs*, puisque l'expérience a prouvé qu'on y a une grande économie. Leur tâche est certainement belle et susceptible d'un

grand développement. Mais on ne pourra compter sur eux en campagne, que si on se réserve un bou nombre d'officiers du génie, qui fassent de la guerre une étude particulière pour pouvoir servir de guides, quand les circonstances rameneront au combat. Aussi plusieurs puissances ont-elles jugé nécessaire de partager leurs corps du génie en deux classes distinctes, les ingénieurs de campagne et les ingénieurs de construction, faisant passer dans ceux-ci pour le travail du projet les vétérans qui, après les fatigues de la guerre, ont besoin d'un repos, qui ne saurait être plus glorieux qu'en leur procurant l'occasion d'utiliser leur expérience pour la *défensive* permanente de l'état.

C'est donc à cette étude des ingénieurs de campagne, la plus noble de l'art militaire, (puisqu'elle est la seule qui soit conservatrice et dont le but ne soit pas la destruction) qu'il faut vouer nos soins, si nous voulons marcher sur les traces de Vauban et être digne du nom d'*officiers du génie!* Ne soyons, dans un siècle dont la manie est l'universalité, que soldats, et après avoir étudié la théorie des arts de la paix, appuyons nous de leurs soins, mais ne cherchons pas à y suppléer nous mêmes, sous peine d'être obligés de convenir avec Marolle, quand on nous menera défendre l'état, „qu'il nous faut encore apprendre, ce que nous avons oublié, ou plutôt ce que nous n'avons jamais trop bien su." — et ce que peut-être alors nous n'apprendrons plus. (XXV).

(XVI. p. 236.)

Le ricochet dont notre auteur n'est point partisan, et à juste titre, n'est pas celui de Vauban, mais un ricochet à forte charge et agissant de ses derniers bonds. Le vrai ricochet bien employé au contraire est le feu le plus redoutable pour une place, et nous croyons même qu'on pourrait avec avantage le substituer dans les siéges à presque tous les feux de plein fouet, pourvu qu'on y employe du gros calibre.

Il a sans doute un effet presque nul, du moment qu'on compte qu'il fera plusieurs bonds sur le terre-plein de l'ennemi. Les traverses s'y opposeront d'abord, et puis le moindre obstacle le fera dévier et se perdre. De plus, il faut, pour obtenir un pareil effet, tirer à fortes charges, et il devient difficile de bien suivre le boulet pour corriger la direction. Mais quand on porte, pour ainsi dire, le projectile „au doigt et à l'oeil," qu'on ne vise pas à toucher au hasard, mais qu'on n'a d'autre but que de faire plonger le boulet après avoir rasé la crête du parapet, ou de la traverse, le résultat est aussi certain que celui du coup de mire, et il est extrêmement difficile de se soustraire à son effet, à moins d'employer des couverts très hauts, ce qui a d'autres inconvéniens. Mais sans contredit avec des charges aussi faibles qu'il en faut pour toucher de cette manière, on aurait tort d'employer de petits calibres qui n'atteindraient pas la force de percussion nécessaire; le 12 est déjà presque trop faible, aussi l'artillerie française, qui excelle au ricochet, ne se sert-elle que du 16 ou du 24, et nous avons eu occasion de nous convaincre de la sûreté de son feu. La manie de vouloir que le boulet frappe plusieurs fois, a même conduit à lui faire effleurer, d'abord le glacis pour l'amener ensuite du second bond sur le terre-plein du rempart ou du chemin couvert: il n'était pas difficile de prévoir qu'il manquerait souvent son but, et cependant ce résultat inévitable a beaucoup discrédité l'autre espèce de feu. On a essayé aussi de ricocher avec des obus, chose d'autant moins avantageuse, que la fusée doit nécessairement influencer sa direction, et que de plus le boulet étant d'autant plus léger ne fait aucun effet: peut-être serait-il mieux de se servir de l'obusier, mais en le chargeant avec des boulets pleins: sa volée courte favoriserait la haute courbe du projectile, mais il faudrait que la chambre eût une construction particulière pour pouvoir employer les petites charges, qui seraient sans influence sur la pièce, malgré que celle-ci soit plus légère en proportion du boulet qu'on n'a coutume de la faire.

Si l'on substituait le ricochet aux feux de plein fouet, comme nous croyons que cela pourrait avoir lieu, dans les secondes batteries, quand le rempart n'est pas trop élevé, on aurait l'avantage de ne montrer à l'ennemi que des embrasures dont le sol relèvé en avant l'empêcherait de toucher nos pièces et celui d'éteindre cependant son feu derrière ses embrasures en peu de tems, vu qu'on tirerait avec beaucoup plus de sang froid. Il y a des cas, où l'on pourrait rester entre deux.

En général, nous croyons que l'artillerie a encore un vaste champ à exploiter pour connaître avec exactitude tout l'avantage qu'elle peut tirer de ses feux, en se couvrant et cherchant à voir et toucher sans être vue. L'emploi des feux courbes est encore susceptible de grandes améliorations, nous avons vu les employer en Angleterre à faire brèche et la chose est de haute importance. Vauban nous a tracé la route, et nous devons à Mr. le chef de bataillon *Augoyat* un traité parfait sur ce sujet, auquel nous renvoyons ceux qui voudront s'instruire à fond du ricochet, de son emploi et de ses effets*).

(XVII. p. 237.)

Les Turcs ont de tout tems employé des excavations plus ou moins profondes pour éventer les mines ennemies, et il parait qu'autrefois on s'était convaincu que ce moyen était d'une grande utilité, puisque presque tous les anciens ingénieurs le recommandent comme très sûr. Ces excavations étaient tantôt des puits, comme par exemple dans l'intérieure des bastions, tantôt des fossés profonds, des espèces de ravins fort étroits, quand on n'était pas certain du point. Il est donc probable que la cunette, dont il est question ici, n'avait d'autre but que d'éventer les mines des Russes, ce qui aurait réussi, si ceux-ci ne s'étaient pas servi de charges aussi fortes. Ces évents

*) Voir Bulletin universel des sciences et de l'industrie. VIII Section. Juin 1826.

que nous n'employons plus, pourraient être utiles dans bien des cas, et il serait certainement intéressant de connaître au juste jusqu'à quel point on peut compter sur leur effet.

Les mines qu'on a employées à Braïlow ayant une position qui, au premier coup d'oeil, parait singulière, il ne sera pas hors de propos de chercher à expliquer ce qu'on en attendait. Le globe *H* devait renverser la contrescarpe, et on espérait qu'il jetterait assez de débris contre le revêtement du bastion pour pouvoir atteindre le terrassement. Pour être cependant sûr à tout événement, le globe *J* devait ouvrir une brèche, ou faire ébouler le rempart à l'angle du flanc et les quatre fourneaux *L* renverser la contrescarpe vis-à-vis. Au bastion de gauche, où l'on avait rencontré la cunette, on se contenta de quatre fourneaux de chaque côté *K* et *M* pour renverser les escarpemens, et former les rampes nécéssaires à l'assaut.

(XVIII. p. 269.)

Il faut remarquer ici que le premier bataillon d'Ufa avait pris position sur une butte qui lui permettait de voir au loin en dominant l'ennemi, mais qui, sans contredit, lui attira la perte considérable qu'il eût à déplorer. Les Russes formés en carré perdaient leur feu qui, vu la pente roide de la colline, passait bien au dessus de la tête des assaillans, tandis que les Turcs tiraient à coup sûr. Le désavantage était d'autant plus évident que les Spahis venaient jusque sur les fronts du carré y tirer leur trois ou quatre coups de fusil et de pistolet, pour retourner charger au bas de la montagne; les Russes perdirent beaucoup de monde de cette manière. A combien de braves gens on eût sauvé la vie ici, si, au lieu de se mettre au bord de la vallée, on s'était porté à 100 ou 150 pas en arriére, où l'on couvrait tout aussi bien les défilés de Morasj! L'ennemi était forcé alors de gravir la pente, arrivait en désordre devant le front du bataillon carré, et était reçu par un

feu bien nourri et frappant à coup sûr. Il est plus que probable qu'on n'aurait presque rien perdu, et que les Turcs ne seraient jamais parvenus à pousser une attaque à fond. Il était si avantageux pour ce bataillon de reculer, qu'après avoir perdu son canon et avoir été refoulé, ses faibles restes ont pu conserver leur position jusqu'au moment où on les dégagea.

(XIX. p. 318.)

Certainement le général de grand mérite, que notre auteur cite ici, a des raisons pour vouloir expressément, que les bataillons qui étaient *derrière* aillent à l'assaut: mais nous désirerions qu'il les eût expliquées; car il nous parait que sans rien exposer les bataillons de tête, en suivant la direction qu'ils ont, auraient moins de chemin à parcourir, et se trouveraient plus vite aux prises avec l'ennemi; d'ailleurs, le voyant ils auront plus d'élau, et seront à même d'épier le moment favorable. Enfin, ils ont par cela même plus de tems pour reconnaître un peu les localités, et pourront marcher avec plus d'assurance. Les bataillons de queue en les suivant, viendraient naturellement prendre place à côté de l'artillerie et y feraient halte! Les pelotons déployés sur le derrière du carré, auraient le tems de rejoindre.

Pour que les bataillons de queue puissent se porter en avant, il faudra d'abord faire reploier leurs pelotons, et ce ne sera qu'après un demi-tour, qu'on pourra les faire marcher à l'ennemi. Peut-être cependant le général préfére-t-il perdre un peu de tems au danger d'avoir du désordre, quand il s'agira d'arrêter les derniers bataillons auprès de l'artillerie; peut-être aussi lui parait-il dangereux de mettre toutes ses troupes en mouvement, sans rien conserver en état de faire feu. Mais une colonne nous semble si vite prête à recevoir l'ennemi; et d'ailleurs les troupes qui marchent à l'attaque d'après son ordonnance, se trouveront les premières en prise,

si l'ennemi se lance par les ailes sur la division. Quant au front, il est libre, puisque l'artillerie tire! — —

(XX. p. 323.

Peut-être fera-t-on à notre auteur l'objection, que son infanterie n'aura point le tems d'arriver pour faire un feu de flanc contre les assaillans, surtout si le régiment de cavalerie déploie sur son centre. Mais sans contredit, si l'artillerie des flancs est une artillerie légère, rien ne l'empêchera de se porter par un à droite ou un à gauche là, où il lui sera possible de bien mitrailler l'ennemi. Si le régiment de cavalerie déploye à droite ou à gauche, il n'y a aucun doute qu'un des deux carrés d'infanterie se trouvant démasqué, pourra sur le champ s'engager, l'autre seul suivra l'artillerie qui, comme dans le cas précédent, hâtera son mouvement pour ouvrir son feu le plutôt possible. Il est difficile à croire que les Turcs résisteront, mais en cas d'échec on doit craindre que la cavalerie ne trouvant plus un repli assuré derrière son infanterie, qui aurait rompu la fougue des cavaliers turques, sera vivement poursuivie et aura de la peine à se reformer. Cependant il est certain que le feu de l'artillerie protégée par des bataillons pourrait bien arrêter les Turcs, qui se trouveront pris à dos et d'écharpe.

(XXI. p. 369.)

Le capitaine Gorjatjka de la 21ème brigade commandait l'artillerie d'Achalzik. Ce fut lui qui, dans le conseil de guerre, ouvrit l'avis de ne point faire de sortie pendant les premiers jours, pour ne pas compromettre le salut de la place, vu l'extrême faiblesse de la garnison, qu'une pareille hardiesse pouvait intimider tant qu'elle ne se serait pas mesurée avec l'ennemi de dessus son rempart. Paskewitj a reconnu l'impor-

tance de cette opinion, en décorant d'après ses pleinspouvoirs, le capitaine de l'ordre de St. Georg de 4ème classe.

Qu'il nous soit permis à cette occasion de rappeler le conseil d'un de nos dévanciers, qui, sans contredit, est de la plus haute importance pour la défense des places. C'est d'avoir un livre ouvert dans les bureaux du commandant, où chaque officier de la garnison est libre d'inscrire de sa main, en signant son nom, tout ce qu'il regarde comme nécessaire d'entreprendre d'après les circonstances. Chacun par là est assuré qu'il sera constaté, d'une manière officielle à qui on doit les actions d'éclat, et le commandant se trouve entouré d'un conseil perpétuel éclairé et qui ne le gêne en aucune manière, car aucun officier n'a le droit de réclamer l'exécution de sa proposition. Quelle plus belle émulation peut-on proposer à des officiers, et n'aurat-on pas par là un moyen d'apprendre à connaître chaque individu, bien mieux même que sur un champ de bataille, où les plus beaux faits peuvent n'être pas remarqués? Enfin ne serait-ce pas un moyen d'engager les bons officiers à rechercher le service dans les défenses, qu'ils craignent à juste titre maintenant, bien convaincus qu'il ne s'y trouvera aucune occasion d'acquérir une gloire à eux, puisque toujours elle va se concentrer sur la tête du commandant? Et peut-être celui-ci, par un heureux hazard, n'a-t-il su que profiter d'un mot échappé à un de ses officiers. Le mérite sera toujours prêt à nous *servir*, quand nous saurons mettre à exécution la devise prussiene: *suum cuique.*

(XXII. p. 383.)

Ce témoignage que le comte Paskewitj a cru devoir rendre plusieurs fois aux régimens musulmans, ne pourrait-il pas nous servir de preuve que, si les troupes ottomannes ont été si peu respectables, c'est bien moins la faute du matériel de la masse que de l'intelligence des chefs; car enfin quelle autre qualité peut on exiger du soldat, que hardiesse,

valeur et constance! Bien employées, ces troupes feront donc ce que nous avons vu obtenir par d'autres. Concluons en que si jamais le gouvernement turque parvient à s'élever à la hauteur des puissances européennes, que s'il développe l'instruction; son peuple pourra suivre la civilisation et ranger de pair avec les autres. Remontons dans les fastes de l'histoire, et nous verrons que presque toutes les nations ont eu à peu près un tems d'inéptie, et peut-être d'indolence tout aussi marqué, mais, il est vrai, moins long.

(XXIII. p. 392.)

On sait que Paskewitj croyant devoir à la suite de ce combat concentrer ses forces à Erzeroum, abandonna Beibourt et les mines de cuivre, et se contenta de faire courir le pays et de guétter le moment favorable pour combiner quelque nouvelle entreprise sur Trébisonde, jusqu'à l'instant où il apprit, au commencement d'Octobre, que le nouveau Seraskier voulait, malgré la mauvaise saison, reprendre Erzeroum, et avait à cette fin déjà fait un rassemblement d'environ 18000 hommes dans les environs de Beibourt.

Décidé à prévenir l'ennemi, le général en chef russe quitte Erzeroum le 6 Octobre, et marche en deux colonnes, celle de droite qu'il conduisait lui même par Chosj-Pungar, et celle de gauche qu'il avait confiée à l'adjudant général Potemkin, par Asjkali (Askala) et le mont Kop-Dagh. Les deux colonnes se rejoignirent aux mines de cuivres, 15 werstes en deça Beibourt, et s'avancèrent par le défilé qui y mène le long de la Tjorocha.

A 4 werstes de la ville, l'avant-garde rencontra 1000 cavaliers turques qui occupaient un coude du défilé. On attaqua sur le champ les masses de l'ennemi qui s'était posté sur les deux bords de la rivière; il céda partout, et l'on s'empara des retranchemens qu'il avait établis, pour s'assurer la possession de ce carrefour qui le rendait maître de toutes les

routes pour tourner Beibourt. Paskewitj arrêta ses troupes dans cette position à la brune.

La hardiesse de cette avant-garde turque, qui avait quitté ses retranchemens pour s'avancer au devant des Russes, convainquit le général en chef que l'ennemi était en force à Beibourt, aussi des prisonniers qu'on prit la nuit lui assurèrent-ils que le Seraskier lui même ne se trouvait qu'à 4 lieues de la ville, et qu'il avait renforcé la garnison de 2000 Lazes, dans l'intention de venir l'occuper lui même le lendemain avec toutes ses troupes. Paskewitj se décida aussitôt à l'attaque.

Il abandonna en conséquence le 9 à 5 heure du matin ses communications avec Erzeroum, tourna Beibourt à gauche pour pouvoir l'attaquer par les hauteurs, qui dominent cette place à la portée du canon, et lui couper ses communications avec Ter-Djane, Tsjiflik, et en partie même avec Trébisonde.

L'avant-garde, sous les ordres du général Sergeïef, rencontra sur les hauteurs devant le village Arouzga à environ 3½ werstes de Beibourt un détachement d'à peu près 1000 hommes de cavalerie. L'infanterie y fit halte! pour attendre les autres troupes, mais le nombre des ennemis qui entretenaient un feu de tirailleurs avec les Cosaques, grossissant outre mesure, Sergeïef se vit obligé de se jetter dessus et de les culbutter. Les Cosaques s'emparèrent du village et s'établirent, tout en poursuivant les Turcs, sur la première hauteur à 2 werstes de la place.

Dès que toutes les troupes russes y furent rassemblées, l'ennemi ne manqua pas de faire passer de ses retranchemens des renforts d'infanterie dans la position qu'il occupait sur une seconde hauteur vis-à-vis. Paskewitj crut avantageux de lui laisser concentrer ses forces, assuré que cela faciliterait la prise de la ville, qu'on pourrait emporter en forçant les retranchemens et pénetrant dans la place avec les fuyards. Potemkin reçut en conséquence l'ordre de ranger l'armée en bataille sur trois colonnes, aux ordres des généraux

aux Mourawief, prince Galitzin, et Sergejef. La première colonne composée d'infanterie devait attaquer le centre; la seconde, toute la cavalerie réglée, avait ordre de se jetter sur la droite de l'ennemi, dès que l'infanterie l'aurait forcé à se reployer sur ses retranchemens. La troisième enfin, les Cosaques et les régimens musulmans, était destinée à l'empêcher de se porter après sa déroute sur Trébisonde, et à le refouler sur le chemin d'Ispira.

Ces dispositions prises, la première ligne de la colonne d'infanterie s'ébranla pour franchir l'étroite vallée qui séparait de la position ennemie, tandis que la seconde, déployant à la place de la première, canonnait les Turcs. Ceux-ci n'attendirent pas qu'on les joignit, et après avoir entretenu un feu de mousqueterie, ils se replièrent sur la seconde hauteur. Paskewitj ayant fait renouveller la même manoeuvre, ils abandonnèrent également celle-ci, pour occuper la troisième, d'où ils se sauvèrent en toute hâte dans leurs retranchemens. Ce fut le moment, où la cavalerie tomba sur eux en se jettant entre leur infanterie et leur cavalerie: elle coupa la retraite à cette dernière, et refoula l'autre dans ses retranchemens. L'infanterie et l'artillerie des Russes n'étant qu'à 200 pas environ de distance, appuyèrent ce mouvement, et leur cavalerie s'élançant à la poursuite de l'infanterie turque, pénétra, après avoir essuyé quelques coups de canon, dans les retranchemens de l'ennemi, et s'y empara de deux batteries de trois pièces chacune. — Le général Gullensjmidt qui se trouvait à la tête de l'artillerie de la première ligne d'infanterie, étant accouru avec son artillerie légère, se jetta sur l'ennemi qui fuyait à travers les rues de la ville, et pointa même sur ces fuyards les pièces qu'on venait de leur prendre. L'infanterie suivait, et délogeant les Turcs des maisons qu'ils s'empressaient de barricader, les força à évacuer la ville pour gagner les hauteurs du côté d'Ispira. Le régiment Paskewitj-Erivanski arrivé dans ce moment, acheva de la balayer, prit 3 drapeaux, et fit une quantité de prisonniers.

Une fois que les musulmans eurent abandonné Baibourt, ils prirent trois directions; une partie se jetta dans celle d'Ispira, une seconde sur l'aile gauche des Russes pour gagner la plaine de Chart, et la troisième du côté du Nord sur le défilé de Tjorocha qu'ils espéraient atteindre pour gagner la plaine. L'infanterie russe poursuivit les premiers. Le colonel Anrep avec une division de hulans arrêta les seconds, et les força à retraverser la ville en les refoulant dans le défilé de Tjorocha. Le général Sergeïef enfin, qui, moyennant un mouvement précipité, avait tourné toute la plaine par la gauche avec sa cavalerie, coupa la retraite à la troisième colonne, et la força à se retirer également sur la ville, de sorte que ces deux dernières masses, environ 5000 hommes, se trouvaient cernées dans le défilé de Tjorocha, en arrière de Baibourt, et y prirent position, partie dans un cimetière, et partie sur le sommet d'un rocher qui s'élève à pic sur la rive gauche de la rivière. Une division de hulans aux ordres du major Paradofski ayant poursuivi la cavalerie ennemie jusque là, y fut reçue par un feu de mousqueterie bien nourri, partant de derrière le rocher, et par le feu de mitraille d'une pièce établie sur le cimetière. Paradofski fit mettre pied à terre à ses hulans, et attaqua à leur tête un ennemi bien supérieur en nombre. Appuyé par le colonel Anrep qui venait à son secours avec une seconde division de hulans, à qui il fit également mettre pied à terre, il tourna le cimetière par sa gauche, et se précipita sur les derrières de l'ennemi, qui perdit ici 100 morts, et 200 prisonniers, outre 2 drapeaux, et le seul canon qu'il avait. Le régiment de grenadiers de Géorgie, arrivant sur ces entrefaites, força les Turcs à se jetter dans la direction d'un faubourg qui se trouve sur la pente des montagnes à droite de la Tjorocha, pour gagner par là les hauteurs dans la direction d'Ispira. Le lieutenant-colonel Polackoff faisait tirer sur eux deux pièces de canon du Don, qui rasaient les jardins et le penchant des montagnes, lorsqu'un demi bataillon des carabiniers d'Erivan s'avança sous les ordres du général Frederiks, avec 4 pièces de canon, et décida la fuite de l'ennemi.

On le poursuivit vivement dans la direction d'Ispira, 16 werstes de chemin, jusqu'à ce qu'il fut parfaitement dispersé.

Il avait perdu 800 morts, 1236 prisonniers, 6 pièces de canon et 12 drapéaux, les Russes n'eurent à déplorer que la perte de 100 hommes parmi lesquels plusieurs officiers.

Le Seraskier s'était porté avec 10000 hommes au secours de Baibourt, dès qu'il apprit les mouvemens de son adversaire, mais, étant arrivé après la prise de la ville, il rebroussa chemin sur le champ.

Comme il se formait également à Olty, petite place dans la direction de Kars, un rassemblement, Paskewitj jugea nécessaire d'y envoyer un détachement pendant cette opération. Il le composa de cavalerie musulmane et d'une compagnie de pioniers avec des mortiers à la Coehorn, et en remit le commandement au lieutenant-colonel prince Argoutinski-Dolgoroucki, qui remplit parfaitement sa mission.

La cavalerie musulmane se couvrit de gloire en battant un ennemi supérieur en nombre à qui, sans grande perte de sa part, elle enleva 5 drapeaux et des prisonniers, sans compter une centaine de morts. Les pioniers s'étaient approchés de la place, et avaient commencé à la bombarder, à quoi elle répondit avec du gros calibre; mais la garnison apprennant que son soutien venait d'être battu, se rendit prisonnière, et remit aux Russes 2 mortiers de gros calibre, 6 canons et quelque munition.

Ici finissent les fastes de l'armée du Caucase. Le Seraskier communiqua, trois jours après l'affaire, la nouvelle de la paix conclue à Andrinople: peut-être ce sang aurait-il pu être épargné, si le pacha de Trébisonde eût reçu le parlementaire russe, qui s'était présenté devant son port.

(XXIV. p. 414.)

Notre auteur fait ici une différence bien importante entre les *principes* et le *système*. Les Russes en ayant, comme dit

le général, pris la place par industrie, n'ont fait que suivre les *principes* de Vauban, la seule chose que nous puissions appeller l'héritage de ce grand homme. Il n'ont point suivi ce qu'on s'est plu à nommer son *système*, et qui n'est que l'application des principes à un cas particulier et d'une manière extraordinairement bornée. Vauban a parlé en général, de manière à pouvoir adapter sa méthode à tous les cas, et son école a cru qu'il n'y avait d'autre salut que de le singer: de là les formes, pour ainsi dire, cristallisées de l'art pendant le dernier siècle. Nous croyons devoir surtout reprocher à Cormontaigne d'avoir contribué à fixer ces formes qui, telles avantageuses qu'elles soient pour la règle générale, ont perdu — par sa manière de les déveloper — toute mobilité, et par conséquent ce que Vauban avait eu si grand soin de ne pas entraver. En un mot, il nous semble que Cormontaigne n'a pas été à la hauteur de l'homme extraordinaire qui, dévançant son siècle, a su reconnaître les lois, ou, si l'on veut, la *Charte* de l'art, et sentir l'importance de ne point lui donner d'autres bornes. Cormontaigne a cru un *modèle* nécessaire, et *Vauban n'a voulu que baser des principes irrévocables.* Voilà la différence.

Aveuglé par tous les traités d'attaque et de défense qui, suivant cette route une fois indiqués, ont de plus en plus cherché à fixer d'une manière invariable *ce modèle de combinaison des lignes d'attaque et de défense*, et ont ainsi fini par faire une momie du corps plein de vie que Vauban nous avait laissé; nous aussi avons, pendant un tems, été entrainé à faire un reproche au corps du génie de France de s'obstiner aux formes tracées par Vauban. Tout en reconnaissant sa supériorité, nous l'avons accusé d'avoir un mauvais esprit de corps qui l'engageait à rejetter, comme indigne de lui, toutes les sages innovations qui n'émanaient pas de son sein.

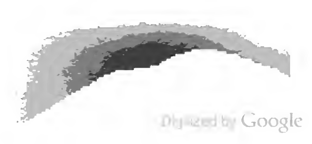
Trop franc et trop indépendant d'opinion pour ne pas convenir d'une erreur, nous avouons ici, qu'une étude approfondie nous a convaincu, que ce corps qui, sans contredit, est

le premier du monde, et devrait servir de modèle à tous les autres, ne doit la prééminence qui le caractérise, qu'à la fermeté avec laquelle la grande quantité d'officiers de distinction, qu'il a le bonheur de compter dans ses rangs, ont su défendre les *principes* que Vauban a posés.

Loin de se laisser aveugler par des spéculations brillantes, ce corps digne de son nom, a refusé avec une noble fierté le clinquant qu'aurait pu lui procurer des constructions brillantes et neuves, pour ne s'attacher qu'au solide et au simple qui seul peut assurer des résultats certains.

Reconnaissant que ses travaux ne sauraient être ephémères et qu'il est appellé à poser, pour ainsi dire, la charpente nécessaire à la défense du pays pour des siècles, il n'a jamais connu de mode, n'a jamais cédé à l'esprit passager du tems, *il a basé sur les principes invariables de Vauban, ses constructions et ses attaques.* Se sentant par là toujours au dessus de ses contemporains, il n'a attendu que d'une postérité reconnaissante le juste tribut de gloire qui ne lui manquera jamais, quoique çà et là d'ignorans constructeurs, quelques fois bons maîtres maçons, mais sans aucune expérience de guerre, ou des spéculateurs outrés et pleins de vanité, cherchent à le décrier.

Mr. le général Valazé et Mr. le chef de bataillon Augoyat viennent donc de rendre à l'Europe entière un service de première importance, en publiant les traités d'attaques et de défense de Vauban dans toute leur noble simplicité. — Heureux ceux qui sauront les comprendre et en profiter! — Mais malheur au pays, qui mettra à la tête de son matériel quelqu'un qui à eu la disgrace de faire sans intelligence le mauvais siége de quelque antique place! Il sera si persuadé que les terrassemens sont de peu de valeur, et que les murs seuls sont des obstacles invincibles, qu'il en voudra partout, et embarrassé lui-même pour s'emparer d'un méchant rempart, il se croira à l'abri de toute attaque du moment qu'il aura bien compliqué sa défense.



(XXV. p. 415.)

Les fausses attaques sont un des moyens les plus sûrs d'abréger les siéges; mais il faut, pour qu'elles fassent leur effet, qu'elles trompent l'ennemi, ce qu'elles n'effectueront jamais, si elles ne sont pas, comme ici, disposées de manière à devenir les véritables, du moment que l'ennemi, concentrant ses forces contre celles que nous comptions pousser à fond, nous facilite les voies de l'autre côté. — Il sera même possible qu'on soit forcé à revenir à la première attaque, si l'ennemi a le talent d'arrêter celle que nous n'avions projettée que comme fausse et qui, par suite des événemens, était devenue la véritable. On aura cependant gagné du tems en l'entreprenant, car souvent dans un siége il faut reculer pour mieux sauter. Une nuit bien employée peut, en épargnant du sang, nous faire dépasser de beaucoup tout ce que nous semblons avoir perdu, pour ne pas avoir cheminé cinq ou six nuits, sous une grêle de boulets; car en avançant sans les précautions nécessaires et sans profiter des circonstances, nous ne serions point arrivés où nous menera cette seule nuit. Mais pour cela il ne faut point suivre le *système* qui assigne aux fausses attaques une forme et un armement particulier qui, supposé qu'on les emploie et que l'ennemi ait quelques notions des règles adoptées, leur donne un charactère si particulier qu'il ne peut s'y tromper et qu'autant vaudrait lui faire savoir par parlementaires d'avance, qu'on fera son attaque à droite et sa fausse attaque à gauche.

Le dernier siége de Silistria prouve toujours qu'une attaque bien entendue peut amener plus promptement que ne l'adopte le *système*, la reddition de la place. Mais gardons nous d'en conclure qu'un bon rempart ne saurait donc résister aux attaques de nos jours, concluons-en au contraire que ce n'est point le rempart qui arrêtera l'attaque, quelque bien combiné, quelque fort qu'il soit; qu'il faut un art de défense

en équilibre avec celui de l'attaque, et que si tout le papier qu'on a gâché à faire des systèmes de fortification eût été employé à rechercher les principes de la défense d'après les leçons de Vauban, il y a longtems qu'on aurait reconnu, que ce n'est point la complication des lignes qui rend les places susceptible d'une longue défense, mais le talent du défenseur. Un bon rempart à l'abri de l'assaut, des vivres et des munitions en abondance, voilà tout le secret d'un commandant qui saura tirer partie de ses troupes, pour déjouer les attaques les mieux combinées. — *Valeur et industrie*, comme dit d'Arçon. — Les meilleurs remparts, au contraire les plus belles casemattes, une profusion de subsistances et de munitions de toute espèce, sans l'industrie de la défense, n'arrêteront point un assaillant tant soit peu versé dans l'art, et qui n'aura point la complaisance d'attaquer d'après le beau *modèle* que le constructeur a eu en vue au moment, où il crayonnait ses lignes.

Soyons donc persuadés, que pour bien projetter un ouvrage, il faut parfaitement connaître l'attaque et toutes les combinaisons dont elle est susceptible, ainsi que l'emploi des troupes destinées à la défense et que, pour bien diriger un siége, il ne s'agit que de connaître superficiellement la théorie des constructions, vu qu'on les découvre à fur et mesure qu'elles viennent entraver nos sapes: en un mot: *que pour être bon officier du génie, il faut surtout être — — bon soldat*. (XV.)

(XXVI. p. 425.)

Il est souvent fort difficile de fixer le nom d'un endroit en Bulgarie, vu qu'ils en portent plusieurs, non seulement suivant les différentes langues, mais encore par une particularité assez singulière. Ce pays, si désert maintenant, ne l'a pas toujours été, et quelques fois il n'est resté des habitations antérieures que les cimetières qui les entouraient, et dont souvent

par piété filiale, les habitans, à moitié nomades, se servent encore. La pluspart des endroits que nous indiquent les cartes ne sont donc que les villes des morts; comme on les nomme en Égypte. Comme chaque cimetière a son nom, et que souvent il y en a plusieurs, tout près l'un de l'autre, suivant que l'endroit qui y a existé a été plus ou moins peuplé, chaque individu nomme la place, où se trouve ces cimetières d'après celui qui l'intéresse le plus, et par conséquent il y a peu d'endroits qui ne portent à juste titre plusieurs noms. La confusion des géographes et des voyageurs est donc fort pardonnable, vu que même les Russes ont souvent été embarrassés pour nommer les emplacemens de leurs bivacs et s'entendre sur les endroits qu'ils voulaient signaler. Plusieurs fois même, ne trouvant point d'habitans pour obtenir des renseignemens, ils ont été obligés de donner un nom à leur camp, nom qui par les événemens deviendra historique, sans que pour cela peut-être jamais il s'y établisse une habitation humaine.

Peut-être aussi les noms rapelent-ils quelques fois des souvenirs historiques, comme par exemple celui de *demi carpi* (la porte de fer) que nous a signalé notre auteur p. 338 comme désignant des détroits dans les montagnes. On se rappelera que Procope, dans ses mémoires sur les guerres persiennes (chapitre X), prétend qu'Alexandre a fait fermer le défilé, que Pline nomme *Porta Caucasiae*, par une porte, et a l'air de croire que cette porte existait encore de son tems. Joseph, dans sa guerre des Juifs (7. 27.), en parle également. Tout engage à croire cependant qu'Alexandre n'a pas été le premier à s'appercevoir de ce point, et que l'idée de le barrer par une porte, qui peut bien avoir été de fer, était fort naturelle aux peuples du centre de l'Asie qui ont l'habitude de former un rempart tout le long des frontières de leur pays, — tantôt comme le grand mur de la Chine en briques, tantôt en haies très épaisses, ou en terre — pour empêcher les incursions des nomades errans, toujours bons

cavaliers, qui les entourent de tout tems. Un défilé ne pouvait guère échapper à leur attention. Pourquoi les Turcs n'auraient-ils point conservé cette habitude de leurs ancêtres? Les Demicarpis ont donc peut-être autrefois été barrés par une porte en fer: ou le nom s'est conservé sans la chose pour désigner un passage étroit qu'on pourrait fermer de cette manière. C'est ainsi que le nom de Porte, en général, est resté affecté à beaucoup de gorges de montagnes en Europe, comme en Asie, sans pour cela qu'il soit possible de dire, si, à une époque quelconque, il s'y est réellement trouvée une porte. Telle la *Porta Westphalica* au bord du Weser, près de Minden.

(XXVII. p. 428.)

Il est digne de remarque que les Russes ont cru nécessaire d'organiser des batteries de 12, comme batteries légères. Nous croyons que c'est le premier exemple, mais aussi il ne faut point oublier que les landes de la Bulgarie s'y prêtaient singulièrement, quoiqu'on assure d'un autre coté que c'est le maréchal Paskiewitj-Eriwanski qui a été le premier à faire suivre sa cavalerie par des pièces aussi pesantes. Sans contredit, la supériorité du calibre et la faculté d'atteindre de plus loin, doivent avoir rendu de grands services dans toutes les affaires de position, ou de postes retranchés. Peut-être jamais du 6 n'eût il arrêté les Turcs dans ce cas ci, et peut-être même l'histoire russe aurait-elle une victoire de moins à signaler. Ces pièces étaient attelées de 8 chevaux.



EXPLICATION DES PLANCHES.

CARTES.

(*I*). Du théâtre de la guerre des armées russes du Danube.

(*II*). Du théâtre de la guerre de l'armée du Caucase.

NOTE. Les noms sont orthographiés d'après les meilleurs matériaux: nous y avons renvoyé dans le texte pour les dernières campagnes, et pour les premières à l'esquisse suivante, où les noms sont écrits d'après la prononciation allemande.

PLAN № I.

Esquisse du théâtre de la guerre entre la Russie et la Turquie européenne (dressée d'après les croquis des marches de l'armée pendant les campagnes de 1810 *et* 1811.)

Plan de Sjoumla en Bulgarie, enfermé dans un promontoire du Hémus, ou Balcan; avec le camp retranché du grand-vizir, pendant la campagne de 1810.

(*AA*). Hauteur sur laquelle l'armée russe établit son camp avant de se porter, le 23 Juin, sur la hauteur des Grottes, qu'elle occupa jusq'au 25, malgré les attaques réitérées des Turcs, mais qu'elle abandonna ensuite, pour reprendre ses positions au-delà du ruisseau de Thékié, et changer en un blocus l'attaque du camp ennemi.

(*Ibrahim*). Ferme d'Ibrahim, occupée par les Turcs.
(*K*). Bois, où les Turcs avaient leurs avant-postes.
(*S*). Batterie qu'ils avaient renforcée, s'attandant à une attaque sur ce point, dans la nuit du 24 au 25.

PLAN № II.

Siége de Roustjouk pendant l'été et l'automne 1810.

(1.) Positions prises pour l'investissement.
(2). Quartier-général du général en chef comte Kaminsky.
(3). Parc d'artillerie.
(4). Dépôt du génie.
(5). Parc de voitures.
(6). Travaux des assiégeans, du 25 Juin jusqu'au 1er Juillet, consistant en 5 redoutes pour couvrir le camp et favoriser l'ouverture de la tranchée. Chaque redoute était disposée pour recevoir un bataillon et cinq pièces d'artillerie.
(7). Communication exécutée du 1er au 3 juillet. Dans la nuit du 1er au 2, pour ouverture de tranchée, on en fit trois cents quatre-vingt-dix pas; le lendemain, on s'avança encore de six cents soixante pas: ce qui faisait une étendue totale de mille cinquante pas.
(8). Dans la nuit du 3 au 4, on fit cent vingt pas de tranchée, ainsi qu'une redoute, formant le commencement de la parallèle proprement dite, et l'on établit une batterie pour quatre pièces de gros calibre.*)

*) Par pièces de gros calibre l'auteur désigne ici celles de position de campagne, pour les distinguer de celles de siége qu'on avait amenées exprès ou prises sur la flotte.

(9). Du 5 au 6 juillet, on poussa la tranchée à six cents pas au-delà de la redoute; du 6 au 7, on s'étendit encore de six cents trente pas, et le 7, on termina la première parallèle.
(10). Du 7 au 8, on commença les trois batteries suivantes:
A. de huit pièces de gros calibre.
B. de huit pièces de siége et de quatre mortiers.
C. de dix pièces de gros calibre. A côté de cette batterie fut encore établi un logement de cent vingt pas de long.

(11). Sur le flanc gauche, on établit une batterie de quatre pièces de siége et de sept pièces de gros calibre, avec un logement de quatre-vingt-dix pas de long de chaque côté. Toutes ces batteries furent achevées du 8 au 9.

(12). Redoute construite en même tems sur l'aile gauche, pour couvrir les derrières des batteries ci-dessus.

(13). Tranchée de communication (à l'aile gauche de la position de l'armée), de six cents soixante pas de longueur, commencée du 9 au 10, et achevée le 12.

(14). Du 10 au 11, on commença la sape volante, à partir de la parallèle, et on la poussa jusqu'à quatre-vingt-dix pas en avant. On établit, pour couvrir les derrières de la tranchée, une petite redoute (cottée *d*) pour deux compagnies et deux pièces de campagne.

(15). Du 12 au 13, on construisit à l'aile gauche (en amont) une batterie de dix pièces de gros calibre, avec logemens des deux côtés.

(16). Le 13, on s'établit dans le camp, que l'on assura par cinq ouvrages de campagne (ce No. n'est point marqué sur le plan)

(17). Du 12 au 13, on poussa la sape volante jusqu'à deux cents dix pas en avant, et l'on fit à l'extrémité une place d'armes pour deux pièces de campagne.

(18). Du 13 au 14, on commença sur le flanc gauche une batterie fermée, pour six pièces de gros calibre, et on l'acheva du 15 au 16.

(19). Du 13 au 14, on prolongea en même tems la sape volante de soixante-quinze pas, et l'on ouvrit, à droite de la place d'armes, une nouvelle tranchée de cent trente pas. Du 14 au 15, la sape fut prolongée de cent cinq pas, se liant avec la tranchée, qui par-là se trouva terminée.

(20). Du 15 au 16, on prolongea encore la sape de cent cinquante pas, et l'on établit en tête une place d'armes pour deux pièces d'artillerie de campagne.

(21). Du 16 au 17. on commença, à l'aile gauche, une batterie pour six pièces de gros calibre, deux de siége et deux de campagne, et on la termina le 19, ainsi que les logemens.

(22). Du 17 jusq'au 21, on établit cinq petites redoutes pour servir de contrevallation.

Le 21, le général Sass fit une tentative infructueuse pour prendre Roustjouk d'assaut. Ce fut alors que le général en chef arriva de Sjoumla avec des renforts.

(23). Du 23 au 24. on commença, devant la tranchée, une batterie de brèche pour huit pièces de siége, et on l'acheva le 25 et le 26, ainsi que les logemens.

(24). Du 24 au 27, on construisit deux redoutes pour les troupes de débarquement d'une partie de la flotille, qui se fraya un chemin de vive force pour remonter le Danube.

Le journal du siége présente ici une lacune de six jours, pendant lesquels on ne fit aucun progrès: l'on se contenta de tirer sur les parapets en terre, croyant ainsi avoir suffisamment préparé l'assaut projeté. On se flattait d'avoir démonté toute l'artillerie ennemie.

La mauvaise réussite de l'assaut du 3 Août, dont on fut long-tems à se remettre, causa une autre lacune de trois semaines dans les travaux du siége. Ce tems fut employé en partie aux préparatifs d'une nouvelle attaque régulière sur l'île.

(25). Du 10 au 14 Août, le pont de bateaux, qui était arrivé de Tourtoukoi, fut jeté à un mille au-dessous de Roustjouk, et couvert par quelques retranchemens, derrière lesquels le parc d'artillerie et les bagages furent mis en sûreté. On fit passer sur la rive gauche, au moyen de ce pont, les instrumens et ustensiles de tranchée et l'artillerie de siége, que l'on voulait employer à une nouvelle attaque sur l'île, entre Roustjouk et Gioursjof.

(26). Du 24 au 25, on construisit, près de Slobodsea, une petite tête de pont, derrière laquelle on jetta un pont.

(27). Du 25 au 26, on éleva dans l'île une redoute, où furent placées quatre grosses pièces d'artillerie.

(28). Du 28 au 29, on commença une batterie fermée pour dix pièces de siége et huit grosses pièces, et on l'acheva le 31.

(29). Du 1er au 2 Septembre, on établit une seconde batterie fermée pour deux pièces de siége et deux grosses pièces.

(30). Du 4 au 5, une redoute pour 3 grosses pièces.

(31). Nouveau camp, qui fut occupé après la bataille de Battin, et couvert par un abatis.

(*id.*) Pont de communication sur la rivière de Lomm.

(32). Du 5 au 6, on construisit une redoute pour quatre grosses pièces.

(33). Du 7 au 8, une batterie pour quatre pièces de siége et trois grosses pièces.

(34). Du 8 au 10, une redoute pour quatre grosses pièces, avec une communication et un logement en avant.

(35). Du 12 au 13, on opéra avec la flotille un débarquement dans l'île, et l'on y établit une tête de pont avec quatre pièces de campagne. Dans la même nuit, on plaça aussi une batterie de quatre grosses pièces sur la rive droite, pour protéger la flotille.

(36). Du 13 au 15, après avoir construit une redoute pour cinq cents hommes et quatre pièces, on força les Turcs à quitter leur retranchement (*m*); et lorsque la flotille s'avança, on les obligea aussi à abandonner leur batterie (*T*) sur la rive droite. Dans la même nuit, fut jetté le pont de communication entre le corps opérant devant Gioursjof et l'île.

(37). Du 15 au 16, on jetta un pont sur le petit cours d'eau qui va du Danube à Gioursjof.

(38). Du 16 au 17, on établit une communication en boyaux, ainsi qu'une batterie de trois grosses pièces, deux pièces de campagne et deux mortiers.

(39). Dans la même nuit, on détruisit la batterie (*T*) que les Turcs avaient abandonnée. Du 18 au 22, on établit une nouvelle tranchée avec deux redoutes. Du 21 au 25, on détruisit les sapes, ainsi que tous les travaux de siége.

(40). Stations de la flotille pendant la durée du siége.

(41). Position de la flotille, après qu'elle eut remonté le fleuve.

OUVRAGES TURCS.

(*a*). Batteries.

(*b*). Camp retranché, ayant pour réduit un caravansérail en maçonnerie.

(*c*). Partie saillante de la forteresse, que l'ennemi abandonna par la suite.

(*D* et *E*). Citadelle et forteresse Gioursjof.

(*f*). Moulin à eau.

(*g*). Puits et fontaines.

(*h*). Portes.
(*i*). Bateaux turcs.
(*k*). Faubourg brûlé en 1809, lors de la reconnaissance du 1er Avril.
(*l*). Retranchemens de Slobodsea, pris le jour de l'assaut.
(*m*). Ouvrage turc, qui incommoda beaucoup les tranchées des assiégeans, et nommé par ces derniers Rasboinik.

PLAN № III.

Bataille de Battin, le 7 *Septembre* 1810.

(Suivant la relation officielle russe.)

Le 6 Septembre, d'après les dispositions du général en chef, on se mit en marche pour aller attaquer l'ennemi, qui s'était fortement rétranché dans le village de Battin. Les troupes destinées à cette attaque partirent, dans deux directions et dans l'ordre suivant, du village de Piégos, qui leur avait servi de lieu de rassemblement.

Les troupes de l'aile droite, commandées par le général d'infanterie Kaminsky l'aîné, marchaient sur deux colonnes: la première (*A*), sous les ordres du général-major Illowoisky le jeune, comprenait les deux régimens d'Illowoisky (1 et 2), des Cosaques, les hussards d'Olviopol, le 32e régiment des chasseurs à pied, huit pièces d'artillerie légère d'Ignatief, les mousquetaires de Tambof et de Dneprof, et le 6e régiment des Cosaques (Denisof).

La seconde colonne (*B*), commandée par le lieutenant-général Ouwarof, était composée des régimens de dragons de Pétersbourg, et de grenadiers de Fanegor, de six pièces de grosse artillerie de Routkowsky, des mousquetaires de Witepsk et d'Orlof, de douze pièces de grosse artillerie de Bastiani, des mousquetaires de Novogorod et de Nasjebourg, des dragons de Smolensk et de Dorpat, enfin du régiment de Cosaques d'Andrenof.

Les troupes de l'aile gauche, où se trouvait le général en chef en personne, marchaient en trois colonnes. La première (*A'*), commandée par le général-major Koulnef, consistait en cavalerie légère, savoir: les régimens de Cosaques de Barabantskof et d'Ataman, les hussards de Bielorousky, douze pièces d'artillerie du Don, et quatre autres régimens de Cosaques, Soulin, Welnikof, Platof et Gordouf.

La seconde colonne (*B'*), sous les ordres du général Sabanejef, était composée de régimens de Cosaques de Sisojef et de Loukoffkin, des hussards d'Alexandre, de douze pièces d'artillerie légère de Bisjouref, des 7e et 11e régimens de chasseurs à pied, de six pièces de grosse artillerie de Routkowsky, des grenadiers de Moscou, et des mousquetaires de Braensky et de Kourinsky.

La troisième colonne (*C'*), commandée par le général Saint-Priest, était formée des dragons de Staridoubof, du 6e de chasseurs à pied, de douze pièces d'artillerie légère de Nowak, des grenadiers de Malirof, des mousquetaires de Narwa et de Koskof, et des dragons de Livonie.

Lorsque les troupes de l'aile droite furent arrivées à la position *C*, et celles de l'aile gauche à la position (*D*), elles bivaquèrent, les troupes légères entretenant la communication, et l'on établit les avant-postes.

Comme l'aile gauche de l'ennemi se trouvait couverte par la flotille qu'il avait sur le Danube en (*g*), on détacha en (*E*) de l'aile droite russe le 32e de chasseurs à pied, avec quatre pièces d'artillerie légère. Ce détachement, secondé par huit bâtimens armés, sous les ordres du colonel Berlier, qui arrivèrent en même tems en (*l*), contraignit les Turcs à se retirer en (*h*).

Le 7 Septembre, à huit heures du matin, les troupes de l'aile gauche s'étant portées de la position (*D*) en (*E'*), le détachement du général Koulnef s'avança sur deux lignes, et le reste en deux colonnes serrées contre l'aile droite du retranchement ennemi; et, lorsqu'ils s'en furent approchés jusqu'à portée de canon, le général en chef ordonna au détachement de Koulnef, de tenir en (*F*), et pendant ce tems il fit former en carrés les mousquetaires de Narva, le 6e de chasseurs, les mousquetaires de Koskof, les grenadiers de Moscou, les mousquetaires de Braenski et le 7e de chasseurs. Le détachement de Koulnef fut renforcé du 11e de chasseurs, des grenadiers de la petite Russie et des mousquetaires de la Krimmée, et chargé de tourner la position des Turcs. L'artillerie consistant en douze pièces légères de Bousjnef, six grosses pièces de Routkowsky et douze pièces légères de Nowak, s'avança couverte par les carrés et par la cavalerie, et se mit à canonner l'ennemi, qui, pendant ces mouvemens, commença à tirer vivement du retranchement No. 2, mais sans faire le moindre mal.

(*G*).

(*G*). Marche du détachement de Koulnef, pour se porter sur les derrières de la position de l'ennemi.

(*HH'*). Rencontre de la cavalerie ennemie, qui est mise en fuite, et poursuivie jusqu'au retranchement.

(*J'*). Batteries soutenues par de l'infanterie, de la cavalerie et des tirailleurs avancés; violente canonnade des retranchemens turcs, 1 et 2.

(*H*). Marche de la première colonne de l'aile droite, sous le général-major Illowoiski, composée du 32e de chasseurs, des mousquetaires de Tambof, de Dneprof et de Witepsk, et de huit pièces d'artillerie légère d'Ignatief, dont quatre, soutenues par de la cavalerie, étaient placées sur la hauteur en (*J*), et quatre sur la hauteur, à gauche, en (*K*), soutenues par les Cosaques de Denisof, et par un bataillon des mousquetaires de Witepsk. On plaça de plus, sur cette même hauteur, quatre pièces de gros calibre de Bastiani, pour canonner sans interruption le retranchement (no 3), et protéger la marche de la colonne.

(*M*). Marche de la seconde colonne, sous les ordres du général-major Hamper, composée des dragons de Pétersbourg et de Smolensk, des grenadiers de Fanegor, des mousquetaires de la nouvelle Ingrie, et de quatre pièces de Bastiani, qui, détachées pour renforcer la première colonne, prirent position en (*N*), pendant l'assaut du retranchement no 3.

Les mousquetaires de Naschebourg et d'Orlof, les dragons de Dorpat, les Cosaques d'Andranof, et six grosses pièces de Routkofsky demeurèrent en réserve sur la hauteur en (*O*).

(*P*). Approche des colonnes ayant en réserve un bataillon des mousquetaires de Witepsk; prise d'assaut du retranchement (no 3).

(*Q*). Les colonnes s'étant reformées, et la cavalerie, commandée par le général Manteufel, s'étant avancée avec les grenadiers de Fanegor, on s'empara du retranchement (no 4). Une partie des Turcs qui s'y trouvaient se réfugia dans le retranchement (no. 1).

(*R*). Prise du retranchement (no 5) par les mêmes colonnes, sous la protection des bâtimens russes en (*m*), qui y contribuèrent beaucoup par la vivacité de leur feu. En outre, ils coulèrent bas quatre bâtimens de la flotille turque, et s'emparèrent de

onze autres. Le reste se sauva en remontant le fleuve, et fut long-temps poursuivi.

Après que Koulnef eut battu la cavalerie ennemie et pris position en (*K'*), il fit avancer le colonel Belmain, avec le 11e de chasseurs et les grenadiers de la petite Russie, pour attaquer l'ennemi qui était campé au-dessous en (*L*) et dans la vallée du Danube. Mais comme la flotille des Turcs rendait cette attaque difficile, on plaça sur la hauteur en (*M'*) douze pièces d'artillerie légère du Don; leur feu non-seulement fit réussir complètement l'attaque, mais encore contribua beaucoup aux avantages de la flotille russe sur l'autre flotille.

(*N'*). Fuite de la cavalerie ennemie du camp (*L*) et des retranchemens (no. 5 et 6) sur la route de Sistova, le long du Danube; elle est poursuivie par la cavalerie de l'aile droite, composée de trois escadrons des hussards d'Olviopol, du 12e de Cosaques (Ilowoisky), de la cavalerie du détachement de Koulnef, d'un escadron des hussards de la Russie blanche, et des Cosaques d'Ataman et de Barabantskof.

Le détachement de Koulnef ayant été renforcé de nouveau par le 7e de chasseurs (qui fut remplacé dans la position (*J'*) par les grenadiers de Moscou), le colonel Belmain chassa jusqu'au retranchement (*p*) l'ennemi, qui se tenait encore caché dans le village de Battin, et entreprit une attaque contre le retranchement (no 1). Mais la violence du feu des Turcs l'obligea à se retirer et à prendre position (en *i*.)

Pendant cette attaque, le général en chef examina les retranchemens (no 1 et 2), qui restaient encore à prendre, et détacha de la position (*J'*) les mousquetaires de Braensky et de Koskof, et les hussards d'Alexandre, sous les ordres du général Sabaneïef, auquel il confia aussi le commandement des quatre régimens d'infanterie qu'avait Koulnef, avec ordre d'attaquer à dos les retranchemens ennemis en même temps que les troupes de l'aile droite.

(*U*). Formation en colonnes des troupes de l'aile droite, mousquetaires de Witepsk et de Novogorod, grenadiers de Fanegor, mousquetaires et hussards de Tambof et Dneprof et hussards d'Olviopol, destinées à l'attaque du retranchement (no 1.)

(*w*). Batterie composée de douze pièces de Bastiani, de huit pièces

d'artillerie légère d'Ignatief, et des canons de régiment, couverte par deux bataillons d'infanterie et une partie de la cavalerie. Les régimens qui étaient en (*O*) se portèrent en (*v*), et la cavalerie de (*N*) en (*x*).

(*P'*). Formation en colonnes des troupes de l'aile gauche, 11e de chasseurs, mousquetaires de Braensky, grenadiers de la petite Russie, 7e de chasseurs, mousquetaires de Koskof et de Kourinsky, destinées à l'attaque du retranchement (no 2).

(*Q'*). Batterie consistant en douze pièces d'artillerie légère et de régiment, couverte par les mousquetaires de Lourinsky et de la cavalerie.

A cinq heures et demie du soir, une vive canonnade ayant commencé de toutes les batteries russes, les colonnes, qui se tenaient prêtes, se portèrent rapidement à l'attaque.

(*Y*). Assaut du retranchement (no 1) par les colonnes de l'aile droite, qui furent repoussées et se retirèrent en (*Z*).

(*R*). Assaut du retranchement (no 2) par les troupes de l'aile gauche, qui s'en emparèrent après une vive résistance.

(*S* et *T*). Fuite de la cavalerie turque dans deux directions; elle est poursuivie et taillée en pièces par la cavalerie des deux ailes de l'armée russe.

Les Turcs, renfermés dans le retranchement (no 1), après avoir résisté à toutes les attaques, sans espoir de salut, se voyant cernés de toutes parts, et leur communication avec le Danube étant interceptée, se rendirent prisonniers de guerre.

Cette victoire importante ne coûta aux Russes que quinze cents hommes tués ou blessés; tandis que les Turcs eurent, tant sur le champ de bataille que dans la poursuite, dix mille hommes tués, parmi lesquels se trouvèrent le séraskier Kuschanz-Ali et Galim-pacha. Six mille prisonniers, dont cinq cents quarante-cinq officiers, cent soixante-dix-huit drapeaux et quatorze pièces de canon tombèrent au pouvoir des vainqueurs

PLAN № IV.

Batailles des Russes contre les Turcs devant Roustjouk, *dans la campagne de* 1811 *sous Koutousof.*

№ 1. Bataille du 4 Juillet sur la rive droite du Danube à un mille de Roustjouk.

(*A*). Camp retranché des Turcs.
(*B*). Armée russe, en ordre de bataille, le 2 Juillet, à une lieue en avant Roustjouk sur la route de Rasgrad.
(*C*). Armée russe poursuivant sa victoire du 4 Juillet après avoir répoussé les attaques (*DD*) des Turcs.
(*a*). Deux bataillons du régiment d'Olonetzko et un bataillon de Wibourg.
(*b*). Deux bataillons du 29e de chasseurs et deux de Wibourg.
(*c*). Trois bataillons du régiment de Staroskolsky.
(*d*). Trois bataillons du régiment de Schlusselbourg.
(*e*). Trois bataillous du régiment d'Archangelgorod.
(*f*). Trois bataillons du régiment de l'ancienne Ingrie.
(*g*). Deux bataillons du régiment de Bialostock.
(*h*). Trois bataillons du régiment du 7e de chasseurs.
(*i*). Trois bataillons du régiment du 37e de chasseurs.
(*k*). Artillerie de Kriffzof.
(*l*). Dragons de Kinbourn.
(*m*). Cosaques d'Astachowa.
(*n*). Cosaques de Loukowkin.
(*o*). Hussards de la Russie-Blanche.
(*p*). Hulans de Tjauganefsky.
(*q*). Dragons de Pétersbourg.
(*r*). Hussards d'Olviopol.
(*s*). Dragons de Livonie.
(*t*). Cosaques de Grackof.
(*u*). Cosaques de Melnikof.

№. 2. Passage de l'armée turque sur la rive gauche du Danube, dans la nuit du 8 au 9 Septembre 1811; son investissement et les combats qui en résultèrent jusqu'au 14.

(1). Redoute russe restant encore du siége de Roustjouk, de l'année précédente.

(2), (3) et (4). Redoutes russes nouvellement établies.

(*E*). Point sur lequel les Turcs firent une fausse attaque dans la nuit du 8 au 9.

(*F*). Leur passage réel dans la même nuit, et camp retranché qu'ils établirent.

(*I, II, III* et *IV*). Nouveaux retranchemens, au moyen desquels ils s'étendirent peu à peu.

(*G*) et (*H*). Camps que les Turcs conservèrent en même temps sur la rive droite.

(*J*) et (*K*). L'armée russe investit étroitement le camp turc de la rive gauche, après avoir fait plusieurs attaques infructueuses contre les retranchemens.

(5), (6), (7), (8) et (9). Redoutes et retranchemens des Russes pour resserrer l'investissement.

(*a*). Régiment d'Akoutzkoy.

(*b*). Régiment d'Apsjeronskoy.

(*c*). 37e et 45e de chasseurs.

(*d*). Régiment d'Ukraine.

(*e*). Régiment de Bialostock.

(*f*). Régiment d'Archangelgorod.

(*g*). Régiment de l'ancienne Ingrie.

(*h*). Régimens de Staroskolsky et de Wibourg.

(*i*). Trois escadrons des dragons de Livonie.

(*k*). Dragon de Dorpat.

(*l*). Détachement d'artillerie.

(*m*). Dragons de Kinbourn.

(*n*). Cosaques d'Astachowa.

(*o*.) Cosaques de Susoïef.

(*p*). Deux escadrons des dragons de Livonie.

(*q*), (*r*). Hussards de la Russie-Blanche.

(*s*). Cosaques de Barabantskof.
(*M*). Corps du général Markof, qui passa plus haut le Danube le 13 Octobre, et s'empara des camps turcs de la rive droite.
(*L*). Flotille russe qui barrait le fleuve au-dessus.
(*N*). Flotille russe qui barrait le fleuve au-dessous.

PLAN № V.

Siége de Brailof depuis le $\frac{9}{21}$ Mai jusqu'au $\frac{5}{17}$ Juin 1828.

(*a, b, c*). Enceinte de la ville composée de 9 bastions et de 8 courtines. L'escarpe et la contrescarpe sont revêtues. Les flancs des bastions ont de 20 à 30 pas et les faces de 50 à 60 pas de longueur.
(*A*). Citadelle, avec 5 rondelles au lieu de bastions.
(*B*). Ouvrage bas contenant des batteries pour raser la surface du Danube.
(*C. C*). Rempart en terre fermant la gorge.
Un étroit chemin de rondes remplaçait le chemin couvert.
(N. 1, 2 et 3). 1ère attaque, commencée le 21 Mai par une redoute et 2 batteries, de 6 pièces de douze chacune et destinées à battre la flotille sur le Danube et les batteries en (*B*).
(N. 4 et 5). Deux batteries pour remplacer (1) et (2) qui se trouvaient trop loin.
(*a, d, e* et *f*). Forme que les Russes supposaient à la place, vraisemblablement d'après les souvenirs des dernières campagnes.
(N. 6). Grande batterie de 24 pièces, partie de vingt-quatre, partie de douze pour contrebattre le front d'attaque.
De (*g* à *h*). Première parallèle ouverte dans la nuit du 25 au 26, et élargie le 26 jusqu'à 18 pied.
(A cause du plus ou moins d'éloignement de la place, on nommait la partie de (*g*) jusqu'à la batterie (N. 7.) la première, et de là jusqu'à la batterie (N. 6) la seconde parallèle.)
(*l. l, m, m*). 2 communications menant au dépôt du génie, faites la même nuit.

(N. 8 et 9). Deux batteries de plein fouet terminées du 26 au 29, ainsi que tous les ouvrages en arrière.

(N. 7). Batterie pour éteindre le feu du second bastion à l'aile gauche de la place.

(*i*, *i*). Zig-Zags servant de communication à la troisième parallèle faite du 30 Mai jusqu'au 4 Juin.

(*n*). Troisième parallèle achevée du 3 au 6 Juin, de 120 à 150 pas de la contrescarpe, ainsi que les deux sapes tournantes. arrivantes à la crête du glacis. On établit dans le même temps les batteries (N. 12) et (N. 13) ainsi que celle pour mortier (N. 14), et l'on exhaussa celle (N. 6) de manière à ce qu'elle puisse tirer par dessus les ouvrages en avant. Enfin l'on établit encore la batterie (N. 15) tant pour éteindre les feux du bastion qui se trouvait devant elle, que pour contrebattre le flanc du bastion voisin.

A dater du 6 Juin, on commença à loger la mineur (Fig. II).

(*H*, *M* et *K*). Un globe et deux mines ordinaires, qui sautèrent le 15 Juin. Le globe renversa la contrescarpe, et forma une descente commode dans le fossé et une brèche de 30 à 40 pas de large à l'escarpe, par laquelle les Russes tentèrent un assaut.

(*L* et *J*). Deux mines qui sautèrent le 16 Juin dont (*L*) renversa la contrescarpe, et (*J*) forma un grand entonnoir dans le fossé.

PLAN № VI.

Affaire de Morasj le $\frac{14}{26}$ *Août* 1828.

1r *Moment.* Attaque de nuit des Turcs sur le camp rétranché des Russes près Morasj, et première disposition des troupes dans le camp.

2r *Moment.* Attaque furieuse de 15000 Turcs, partie en bataillons formés, à la pointe du jour. Repoussés sur la droite des Russes, ils occasionnent une perte considérable à gauche en (*a*), au premier bataillon d'Ufa.

3e *Moment.* Les troupes russes se portent sur leur aile droite, et poursuivent l'ennemi.

Affaire de Kourtépé le $\frac{18}{30}$ Septembre 1828.

(*A*). Retranchement principal des Turcs sur la hauteur de Kourtépé.
(*B. B.*) Retranchemens sur les hauteurs avoisinantes.
(*C*). Redoute des Turcs en avant-poste sur une petite plaine.
(*a*). Corps du prince Eugène de Wurtemberg à Hadgi-Hassan-Lar, composé de:
20. de chasseurs à pied aux ordres du général Simansky, brigade de Dellingshausen (régimens Ukraine et Odessa) brigade Dournowo (régimens Asof et Dneprof),
40 Cosaques,
1 Escadron de pioniers à cheval,
2 Escadrons de hulans du Boug.
1 Escadron de hulans de la garde,
et 34 pièces de canon aux ordres du général Soumarakof.
(*b*). Corps de cavallerie russe aux ordres du général, comte Nostitz à Mississiplar, composé de 10 escadrons de cavalerie de la garde, et 2 pièces d'artillerie légère.
(*c*). Marche du prince Eugène pour attaquer.
(*d*). Marche du comte Nostitz.
(*e*). Attaque de la redoute (*C*), on culbutte l'ennemi à la bayonnette, et on le poursuit à travers le bois.
(*f*). Faible démonstration du général Bistrom de l'autre côté.
(*g*). 5 bataillons pénètrent du premier élan pendant la poursuite dans le grand retranchement (*A*) sous les ordres du général Dournovo, mais sont obligés de l'abandonner.
h). Le comte Nostitz avec 2 escadrons des hulans de la garde et 1 bataillon du 20e de chasseurs couvrent l'aile gauche.
(*k*). L'aile gauche du prince Eugène arrêtée par le canon ennemi.

PLAN № VII.

Siége de Varna.

(*A*). Quartier-général de l'aide de camp général, comte Woronzof, commandant le siége.
(*B*). Bataillons de sapeurs de la garde.
(*C*). 4ème bataillon de pioniers.
(*D*). Détachement de la marine.
(*E*). Deuxième bataillon du régiment de garde Semenof.

F.

F. Détachement du même.
G. 1r bataillon des 13. et 14. régimens de chasseurs.
H. Deuxième bataillon du 13. de chasseurs.
J. Détachement du régiment des gardes Semenof.
K. Deuxième bataillon du 13. de chasseurs.
L. Une compagnie des gardes Ismaïlof.
M. Deuxième bataillon du régiment Nisofski.
N. Premier bataillon des gardes Ismaïlof.
O. P. Détachemens du même régiment.
Q. Détachement des gardes Semenof.
R. Deux compagnies des mêmes.
S. Premier bataillon du régiment Nisofski.
T. Deuxième bataillon du régiment Simbirsk.
U. Premier du même.
W. Premier du régiment duc Wellington.
X. Premier du régiment Mogilef (Mohilef).
Y. Camp des gardes Semenof.
1. Trois compagnies du 19ème de chasseurs et 2 pièces de canon de la marine dans la redoute.
V. Première compagnie du même régiment à l'endroit du débarquement.
2. Deuxième bataillon du 19ème de chasseurs, et 2 pièces de la 19ème brigade d'artillerie dans la redoute.
3. Deuxième bataillon du régiment Mogilef, 1 pièce de l'artillerie de la marine, et 2 pièces de la 10ème brigade d'artillerie dans la redoute.
4. Deuxième bataillon du régiment duc de Wellington et deux pièces de l'artillerie de la garde dans la redoute.
Z. Premier bataillon du régiment d'Asof et 1½ escadrons des chasseurs à cheval Simbirsk.
I. Ouvrages extérieurs turcs.

PLAN № VIII.

Sjoumla (Schumla) et ses environs en 1828 *et* 1829.

A. Madara.
B. Koulestja.
C. Tsjirkowna.

D. Tsjeremedin.
E. Kouidjik.
F. Kasanlu.
G. Morasj ou Marasj.
H. Tjingel.
I. Strasja.
K. Makak.
M. Boulanuk.

Blocus de Sjoumla en 1828.

Les redoutes indiquées sont celles que les Russes construisirent pour le blocus, leurs numéros sont ceux qu'on leur avait donnés d'après les dates de leur construction.

Bataille de Koulestja le 30 *Mai* (11 *Juin*) 1829.

I. Quartier-général du comte Diebitsj et réserves.
II. Corps du général de Rudiger.
III. Corps du général de Roth.
IV. Corps du général comte Pahlen.
V. Avant-garde aux ordres du général Otrotsjenko.
K. K. K. K. Corps du général Kreutz en observation contre Sjoumla.
N. N. Vallé de Boulanuk, venant se joindre en *N'* à celle de Nestja.

La vue du promontoire et du camp retranché turc à Sjoumla prise de la position russe en 1828, *se trouve en regard du titre.*

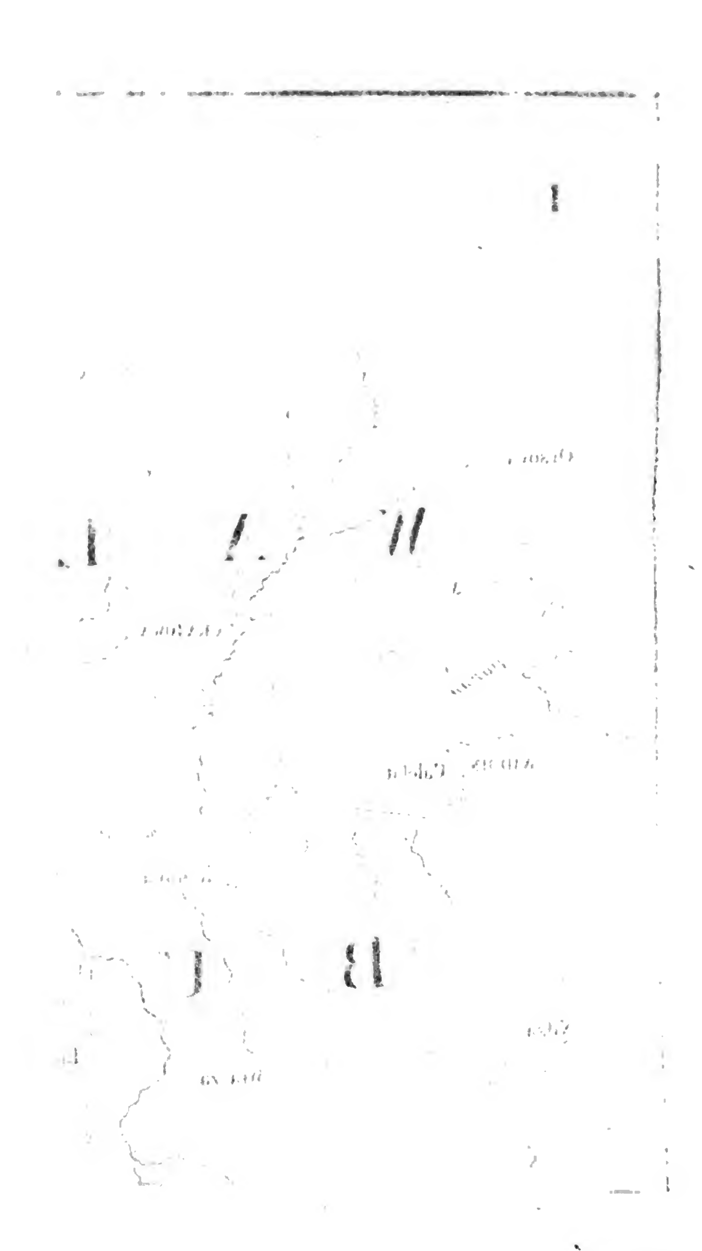
ERRATA.

pag. 64.	l. 1.	Turques	lizez	Turcs.
pag. 475.	l. 32.	troupes	-	soldats.
pag. 516.	l. 22.	indiqués	-	indiquée.

Imprimé chez A. Petsch.

Turnau

Gest. v. C.

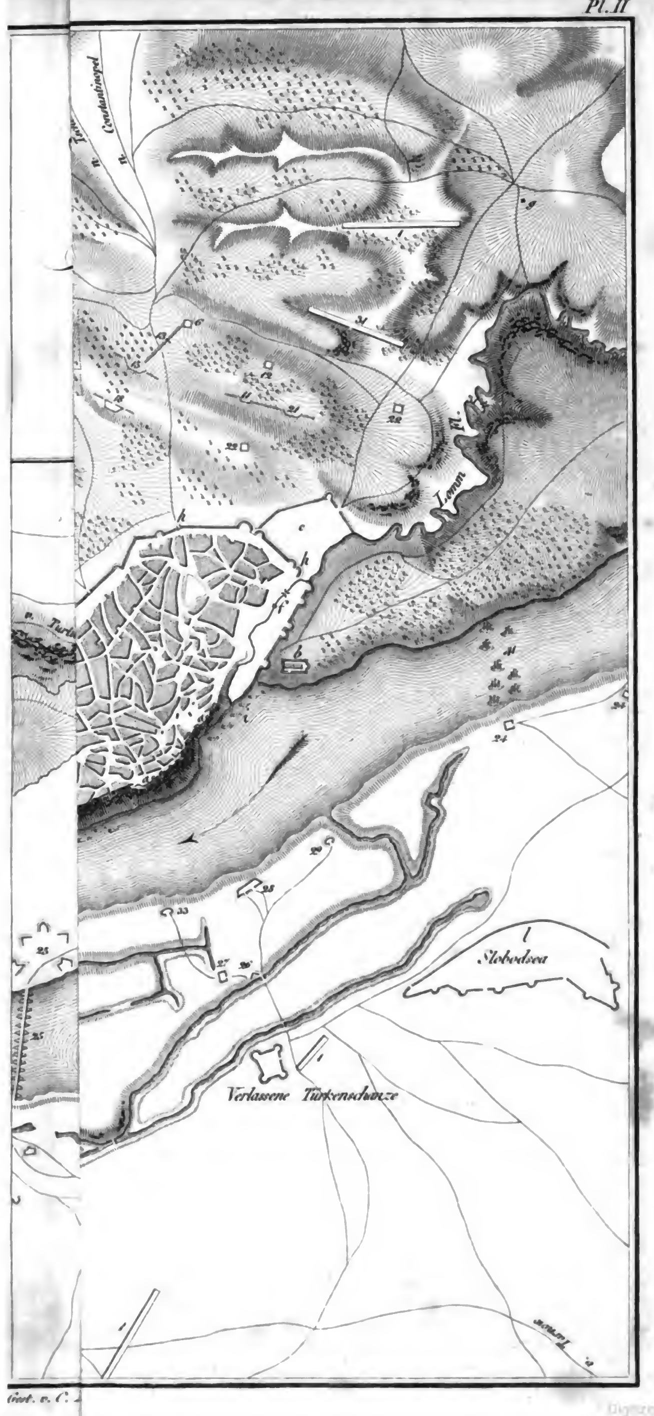


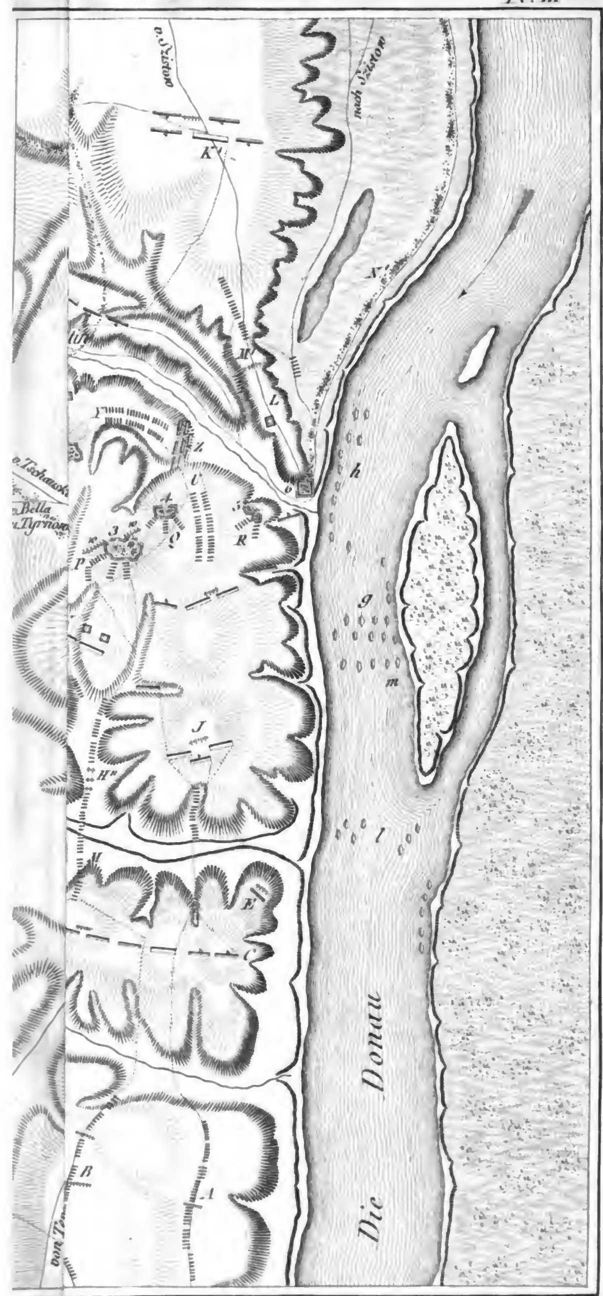

Isackschi
Matschin
Tultscha
Babadag
Dojan
Hirsowa
Kasaplü
Tschernawoda
Karasu
Kara Arman
Kistendschi
Karliken
Tekirgel
Mangali
Kartakioy
Tschabla
Widin
Palanka
MEER

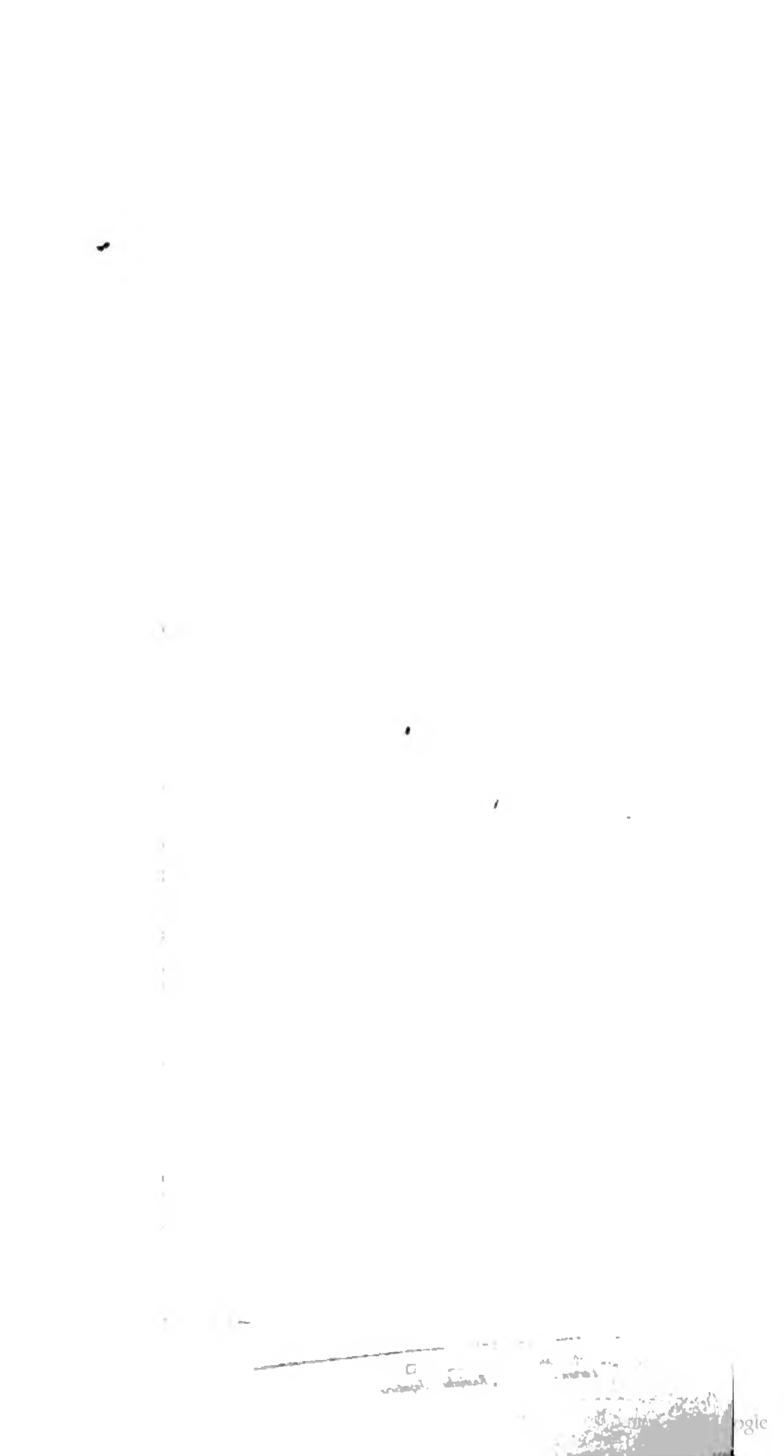
Gest. v. C.


n. Constantinopel
Lomm Fl.
Slobodsea
Verlassene Türkenschanze

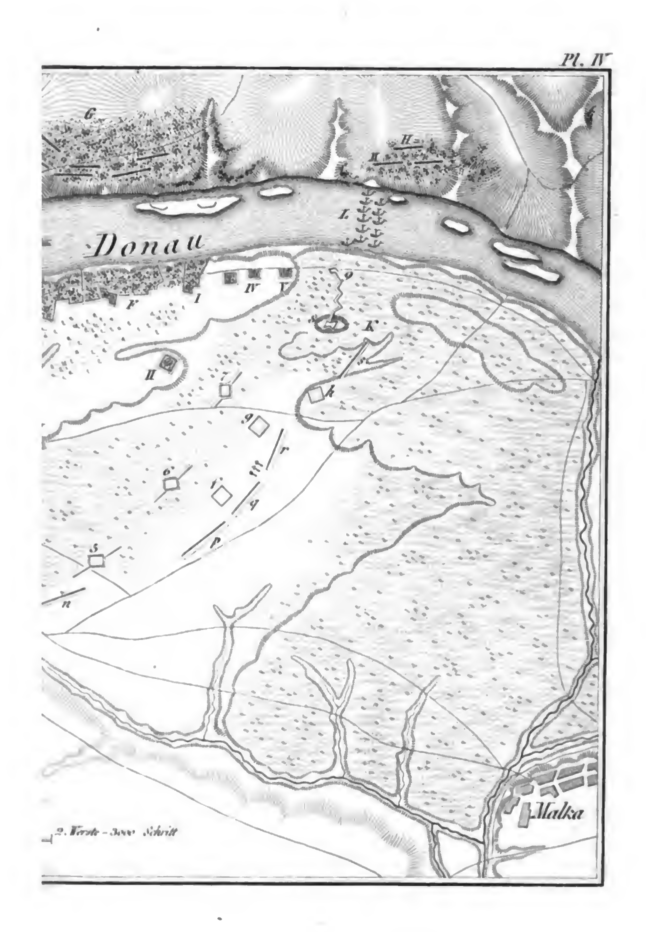
Gest. v. C.

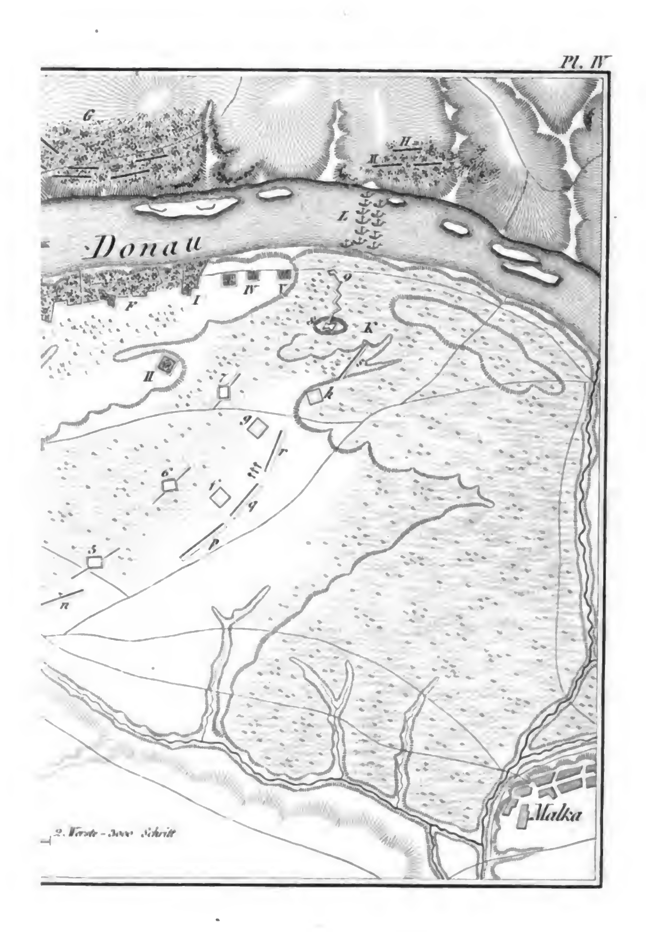

n. Constantinopel
Lomm Fl.
Slobodsea
Verlassene Türkenschanze
Gest. v. C.


v. Szistow
nach Szistow
Die Donau
Russische Cavallerie. Cosacken.



Pl. IV




Pl. IV
G
H
Donau
L
F
I
IV
V
K
II
k
r
q
p
n
Malka
2. Werste - 3000 Schritt

Pl. V.



D A U

Stadt

G

J

N

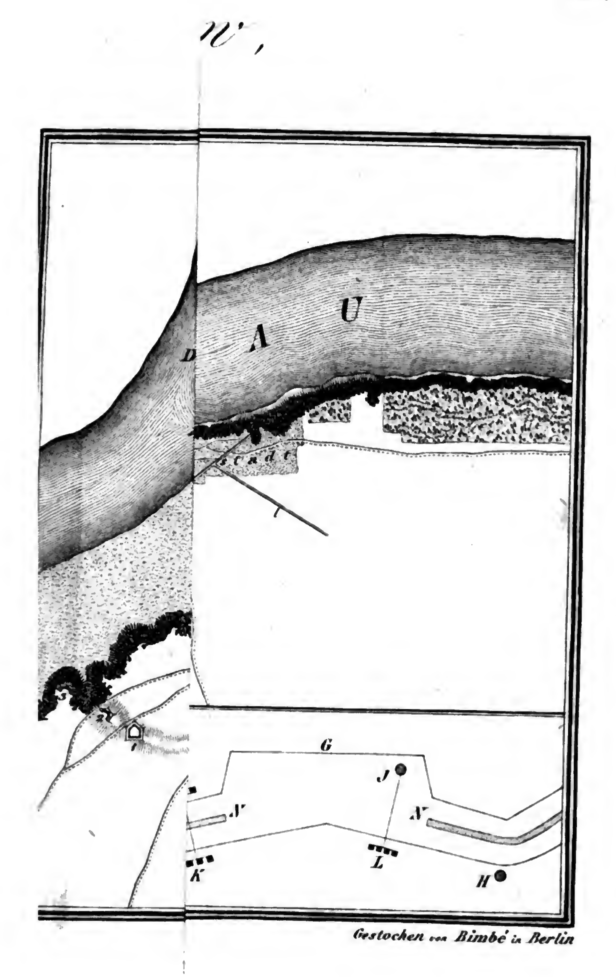
N

K

L

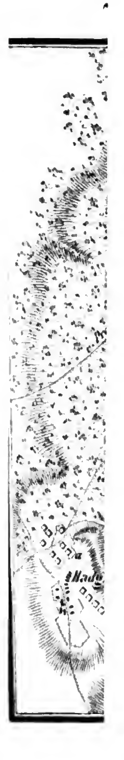
H

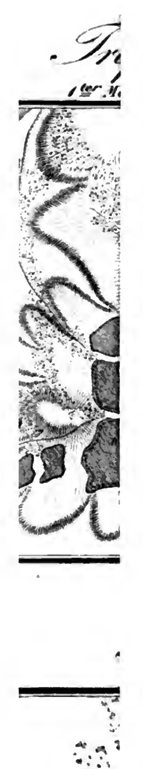
Gestochen von Bimbé in Berlin



Gestochen von Bimbé in Berlin











Gedr. im Königl. Lith. Institut



Gedr. im Königl. Lith. Institut



